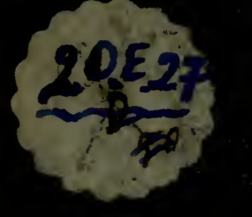
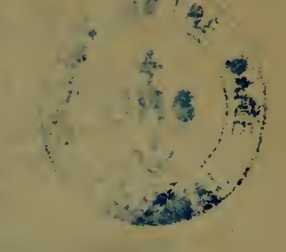

20E27

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE, PHILOSOP
LITTÉRAIRE.

TROISIÈME ANNÉE, 1846.



HISTOIRE

DE

LÉON X.

I.

IMPRIMERIE DE VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

HISTOIRE

DE

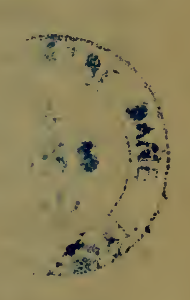
LÉON X

PAR M. AUDIN, J.-M.

CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-GRÉGOIRE LE GRAND,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ET DU CERCLE LITTÉRAIRE DE LYON,
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE LA MÊME VILLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE TIBÉRINE
ET DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE DE ROME.

Quidquid ex eo amavimus, quidquid mirati sumus, manet mansurumque est in animis hominum, in æternitate temporum, famâ rerum.

CORN. TACIT., *Agricola.*



TOME PREMIER.

LOUVAIN,

CHEZ C. J. FONTEYN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1846.

PRÉFACE.

Au commencement du seizième siècle, à la renaissance des lettres, deux hommes quittaient l'Allemagne leur patrie, pour visiter l'Italie. L'un, monté sur une mule, traversait à petites journées les Alpes, emportant pour se distraire en chemin quelques satiriques grecs et latins; l'autre suivait sur un cheval de bataille l'empereur Maximilien Ier dans l'expédition du Milanais (1). De nos deux voyageurs, l'un était prêtre et se nommait Érasme; l'autre était poëte et s'appelait Ulrich de Hutten; tous deux, ennemis du capuchon, s'arrêtaient pour écrire une épigramme contre le moine qui passait à leurs côtés. Ils avaient assisté aux luttes de Pfefferkorn et de Hogstraët, contre Reuchlin, et ri de bon cœur de l'encre que les moines et les humanistes de Cologne avaient dépensée dans cette querelle (2); seulement le prêtre y avait pris une part active, parce qu'il était né bien avant le poëte. Érasme était alors le roi de l'ironie; son bonheur et sa gloire peut-être étaient de faire la guerre aux péchés d'habitude qu'il prêtait à tout ce qui portait un froc. Ces péchés étaient au nombre de sept, comme dans le catéchisme : l'orgueil, la paresse, la colère,

(1) *Kurze Lebensbeschreibung Ulrichs von Hutten, von Nic. Weislinger*, p. 2; *Costanz*, 1730, in-12.

(2) Il a été question, dans notre Histoire de Luther, de cette querelle théologico-littéraire : pour la connaître, nous renvoyons à l'Exclamatio in sceleratissimam Johannis Pipecorini vitam; — *Gottfrid Arnold's Kirchen- und Ketzer-Historie*, p. IV, sect. II, num. 1, fº 391, Leipzig, 1729.

l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise; il n'y en avait malheureusement que sept, mais il était homme d'invention. Pour ridiculiser les moines, il avait imaginé une foule de joyeusetés qui couraient les écoles et devenaient bientôt autant d'apophthegmes qu'on répète encore de nos jours avec une imperturbable assurance. Il leur attribuait cette singulière formule que vous pourrez chercher, mais qu'assurément vous ne trouverez dans aucun de leurs livres : *Gréciser, c'est faire de l'hérésie.* Alors le monde monacal était une terre que peu de lettrés avaient visitée, en Allemagne surtout où naquit ce proverbe. Érasme en sortait, y avait été nourri, vêtu, élevé, et en avait rapporté toutes sortes de fables auxquelles on ajoutait foi, parce qu'il avait un rare talent de narrateur; qu'il savait parer une médisance, enchâsser une calomnie, mettre en œuvre un mensonge, et donner à tout ce qui s'échappait de sa plume ou de ses lèvres un tour fin et spirituel. Du reste, comme il ne faut pas que nous tombions dans le péché que nous reprochons à notre batave, nous devons, pour être juste, confesser que l'épigramme de Désidérius n'allait pas au delà de l'épiderme, qu'elle égratignait, mais ne faisait pas couler le sang.

Ulrich de Hutten ne ressemble à Érasme ni de figure, ni de vêtement, ni de style. Sa poitrine est emprisonnée dans un corselet de fer travaillé à Nuremberg ; à ses côtés pend une longue épée ; ses talons sont armés d'éperons en forme de croc, et ses deux cuisses cachées sous des écailles d'acier poli (1). Sans le laurier dont il s'est couronné lui-même en tête de ses œuvres, et qu'il porte souvent en voyage, vous le prendriez pour un de ces gantelets de fer qui, dans la guerre des Paysans, s'en vont à la chasse de nos vieux reliquaires, de nos images peintes sur bois, de nos chasubles brodées d'or, et de nos ostensoirs surchargés de pierres précieuses. On dirait en le lisant, que le champ de bataille est son trépied sybillin. Son ironie, car il rit aussi, déchire comme son éperon; sa moquerie a une odeur de sang; son épigramme sent le corps-de-garde, et sa gaieté monte au cerveau comme la fumée de ce bois de gayac dont il a célébré les vertus.

(1) J. Nicol. Weislinger, Huttenus delarvatus, Costanz, 1750, in principio.

Érasme donc et Ulrich de Hutten se trouvaient à peu près en même temps en Italie, au moment où Jules II partait pour la conquête de Bologne. Ni l'un ni l'autre ne comprirent le pontife-roi.

Hutten s'attache d'abord à la forme extérieure. La figure de Jules II, que Michel-Ange prit pour modèle (1) en taillant son Moïse, l'effraie ; il en fait un sarmate à la barbe épaisse, à la chevelure ondoyante, à l'œil hagard, aux lèvres gonflées de colère.

Alors, comme s'il tremblait à cette apparition, il appelle un autre Brutus pour délivrer Rome de ce nouveau Jules : Rome, assure-t-il, qui meurt dans l'esclavage si quelque poignard ne la débarrasse du tyran (2).

Hutten, qui a dans les veines du sang germain, se lamente chaque fois qu'une forteresse tombe au pouvoir du Saint-Siége. Il a rêvé que le beau ciel, les plaines fécondes, les montagnes couvertes de vignes et d'oliviers, les fleuves et les rivières de l'Italie, appartiennent en toute propriété à son empereur Maximilien. « Tout cela est à vous, lui dit-il, étendez la main et reprenez ce qu'on vous a dérobé ; voici Bologne, la ville du droit canon, elle est à vous ; voici Rome, la ville aux sept collines, elle est à vous ; voici Parme et Plaisance où vos ancêtres ont rendu justice, elles sont à vous ; tout ce qui est puissance civile vous appartient : au pape les clefs du royaume du ciel ; aux apôtres du Christ les conquêtes de l'enseignement (3). » Dans ses préoccupations teutonnes, il ne s'aperçoit pas que si son empereur osait toucher à une seule pierre du patrimoine de l'Eglise, Venise viendrait avec son d'Alviane, l'Espagne avec son Gonzalve de Cordoue, la France avec son Gaston de Foix pour lui en disputer la possession. Et alors que deviendrait cette lumière que la papauté a fait

(1) Cicognara, Storia della scultura, Prato.

(2) Voyez, dans le t. II de cette Histoire, le chapitre qui a pour titre : Jules II, protecteur des arts.

(3) *Das weltlich Regiment gehört dem Kaiser zu; das geistlich Christo, seinen Aposteln und allen evangelischen Predigern, welche predigen Christi Lehren.* — *Voyez* Hutteni Conquæstiones ad Carolum Imperatorem et principes Germaniæ.

lever en Italie, et dont quelques rayons éclairent déjà l'Allemagne? où tous ces Grecs chassés de Constantinople iraient-ils chercher un asyle? où se réfugierait l'art qui vient de se réveiller? que deviendrait cette philosophie platonicienne que les chanoines de Santa-Maria del Fiore ont intronisée à Florence? quel serait le sort de tous ces peintres ombriens que les couvents fêtent et protégent? pour qui travailleraient le Pérugin, Raphaël et Bramante?

Jusqu'où va la passion d'Ulrich! Sur la place de Saint-Pierre de nombreux ouvriers sont occupés à élever une basilique dont Jules II conçut l'idée, et Bramante le plan; il a traversé cette place, et il n'y a trouvé que deux maçons, dont l'un était boîteux : les pierres crient, *lapides clamant*, et il n'entend pas!

Nous nous trompons, le poëte a repris un moment l'usage de ses sens, le soleil de Rome lui a rendu la vue : mais voici tout ce qu'il aperçoit :

Une tourbe d'avocats, de juristes, de procureurs, de bullistes, attachés comme autant de mouches à sa pauvre Allemagne dont ils aspirent le sang : mais de toutes les intelligences chrétiennes qui vivent à Rome, il n'en a pas vu une seule.

Alors dans sa colère il s'écrie :

« Brisons nos fers et jetons bas leur joug (1). »

Ces cris, exhalés en beaux vers, traversent le Rhin, vont remuer les esprits en Franconie et préparer le grand schisme qui coûtera bientôt tant de larmes à l'humanité. Les peuples allemands croient aux récits d'un voyageur qui a décrit, en courant à cheval, les mœurs d'une nation, et ils pleurent, aux dithyrambes du poëte, sur la dégradation de toutes ces intelligences méridionales à qui Dieu pourtant, dans sa bonté, avait donné, disait-on, pour habitation cet autre paradis terrestre où l'oranger croît en plein champ, terre dont Hutten conteste aussi les splendeurs.

Ne nous étonnons pas des colères et des préventions de Hut-

(1) Voyez, dans le t. II de cet ouvrage, le chapitre qui a pour titre : Peintres et Artistes divers.

ten, que partagera Luther. C'est des Alpes qu'est descendu Cécina, qui marqua son passage à travers l'Allemagne par des traces de sang, qui donna des fers à l'Helvétie, qui mit si cruellement à mort le vieillard d'Aventicum. Hutten et Luther haïssent tout ce qui sort du monde latin, et, dans leurs préjugés, ils ne font pas plus grâce au sol qu'à l'homme : pour Luther, la rampe verdoyante du Poltesberg nourrit plus de fleurs que toutes les montagnes de l'Italie; pour Hutten, le tilleul de la Franconie est mille fois plus beau que le hêtre de la campagne de Rome.

A l'exception de Jules II, et nous dirons pourquoi, Érasme a respecté tout ce qui de son temps porta la tiare. Mais il s'est dédommagé de ce silence obligé, en dénigrant tout ce qui avait un froc, en Allemagne comme en Italie. En Allemagne, c'est à l'intelligence qu'il s'est attaqué surtout; en Italie, ce sont les mœurs qu'il a poursuivies : ces mœurs, il ne les a guère connues, car rarement il est descendu dans un monastère. Il lui suffit de deux ou trois épigrammes comme chaque nation en possède sur le clergé conventuel, épigrammes qui en Italie avaient deux à trois siècles d'existence, et depuis Dante s'étaient transmises par voie de poëte jusqu'à Pontano, pour immoler les moines à sa risée. Hutten et Érasme se seraient bien gardés d'aller visiter un de ces monastères où ils prenaient plaisir à loger tant de fabuleuses folies : ils auraient trouvé agenouillé dans une petite chapelle un pauvre frère qui, les mains jointes, priait Dieu de le délivrer de ces dignités mondaines que le pape lui imposait et qu'il était obligé d'accepter par obéissance; car l'obéissance aussi a ses martyrs! Mais que leur faisait la vérité? ils emportaient avec eux un roman ingénieusement disposé en drame, et qui ne devait voir le jour qu'en Allemagne; car c'est une chose bien remarquable qu'ils n'ont osé imprimer en Italie aucune de leurs bouffonneries antimonacales : et cependant à cette époque, de tous les pays du monde, l'Italie seule jouissait du privilége de penser et d'écrire librement.

Un historien contemporain a déjà remarqué la couardise d'Érasme. « Tant que le philosophe est en Italie, dit Adolphe Muller, il fait l'éloge de cette nation, même dans ses épîtres

familières. Mais quand les Italiens se vantent hautement d'avoir été ses maîtres ; le batave orgueilleux s'irrite et se met à les dénigrer (1). »

Lorsque nous conçûmes le projet de décrire cette grande révolte contre la foi de nos pères qu'on appelle Réforme, nous pensâmes que notre devoir était de visiter le pays qui en avait été le berceau. Il nous tardait d'apprendre si ces théologiens, moines pour la plupart, qui combattirent Luther, avaient été, comme il osa le dire, déshérités du ciel ; si Dieu avait abandonné des créatures qu'il avait suscitées pour défendre son Eglise ; si la vérité n'avait eu pour athlètes que des intelligences privées de raison ; et nous fûmes heureux, en exhumant de la poussière cette légion de nobles défenseurs du catholicisme, de voir que nous avions été trompés, et le monde avec nous ; que la parole d'Eckius, de Faber, de Priérias, était aussi splendide que Luther la faisait terne, et que l'illumination d'en haut n'avait pas plus manqué que le courage à tous ces nobles preux en Jésus-Christ. A vrai dire, il nous répugnait de croire que leur piété envers notre vieille mère n'eût pas été récompensée dès cette vie.

La même pensée qui nous poussait vers l'Allemagne nous a conduit en Italie. Luther l'avait visitée, en 1510. Dans quelques fragments de ses Tisch-Reden, il nous a raconté sous quelles impressions il avait repassé les Alpes ; mœurs et intelligence, il n'a rien épargné. L'intelligence de ses hôtes a été magnifiquement vengée ; c'est le temps, cet historien sans peur, qui s'est chargé de leur réhabilitation. Lorsque, assis dans son auberge de l'Aigle-Noir, entre Amsdorf et Justus Jonas, Luther parlait des ténèbres épaisses qui s'étendaient sur les cloîtres, le temps prenait soin d'enregistrer chacun des titres de gloire de ceux qui les habitaient en passant : il dressait le catalogue des œuvres entreprises dans les couvents:

(1) *So lange er in Italien lebte und wenn er an seine Freunde schrieb, rühmte er dieses Land; später aber, als Italiäner ihn anfeindeten und ihm vorwarsen, dass er ihnen ja seine Kenntnisse und seine ganze Bildung schuldig sei, sprach er eben in jenem andern Sinne. — Leben des Erasmus*, p. 196.

œuvres dans tous les genres, depuis le *Thesaurus cornucopiæ* de Bolzani le franciscain, jusqu'au Saint-Marc du peintre Fra Bartolommeo, de l'ordre des dominicains. Quand l'Allemagne comptait à peine un rudiment en langue grecque, l'Italie possédait sept poëmes épiques.

Jamais époque ne fut attaquée avec plus de méchanceté que la renaissance en Italie : la Réforme a su rendre séduisant le mensonge à force de parure. Des catholiques, en se faisant l'écho des plaintes exhalées au delà du Rhin, souvent par des âmes passionnées qui n'avaient jamais traversé les Alpes, n'ont pas compris que, pour colorer sa rébellion, l'erreur avait eu besoin de nous tromper. Elle avait besoin de nous faire croire, qu'avant la venue de Luther, le grand arbre catholique « sorti d'un petit grain de senevé » n'abritait plus de ses ombres que des âmes qui avaient éteint volontairement en elles la lumière du Père céleste ; car sans cela, comment lui pardonner sa révolte? Elle avait besoin de démontrer que le chef de la catholicité avait altéré le dépôt des vérités qu'il avait reçu de saint Pierre, étouffé cette voix du Christ qui devait régénérer le monde, corrompu et souillé la parole de Dieu ; car sans cela, comment justifier ses insultes à la papauté? Elle avait besoin de prouver que les grandes dignités ecclésiastiques, qui ne devaient être que le prix de la foi et des lumières, étaient le lot de l'orgueil et de l'ignorance; car sans cela, pourquoi ses tentatives contre l'épiscopat? Il fallait encore qu'elle nous révélât que dans ces monastères ultramontains, jadis séjour de la prière et des vertus, toute étincelle de foi s'était éteinte, qu'à la vie de l'âme avait succédé la vie du corps, et que l'homme avait remplacé l'ange; car sans cela, pourquoi cette sécularisation des couvents qu'elle provoquait partout sur son passage?

Voilà les plaintes que fit entendre la Réforme par la bouche de ses apôtres, mais dépouillées de ces injures qu'elle leur donnait pour ornement ou pour appui. Notre devoir était d'en vérifier la sincérité dans cette Rome chrétienne d'abord dont elle avait prédit la chute en témoignage même de la vérité des accusations qu'elle avait formulées. Il y a longtemps que Rome serait tombée si elle eût ressemblé à l'image que Wittemberg en avait tracée.

Nous avons cherché sérieusement à étudier la papauté sous deux sortes d'aspects, telle qu'elle s'est produite à la Renaissance : comme fille du Christ dans ses attributions toutes spirituelles, comme puissance mondaine dans ses actes tout humains. Nous la verrons sous ces deux représentations ressusciter les lettres, fonder des gymnases, élever des chaires aux diverses sciences, fouiller la terre pour y chercher des statues à la contemplation desquelles l'art revêtira une nouvelle forme, appeler les Grecs chassés de Constantinople, et les loger splendidement à l'Esquilin, favoriser le mouvement des imaginations vers Platon, donner pour toile les murs de la Sixtine aux grands peintres de l'époque, loger dans un couvent de pauvres ouvriers allemands, apportant en Italie le bel art de l'imprimerie que Léon X appelait une lumière nouvelle descendue du ciel ; bâtir un palais pour les livres, un autre pour les statues, un troisième pour les tableaux ; chercher au delà des mers les manuscrits d'écrivains antiques ; réveiller la langue de David, d'Homère et de Virgile ; affranchir la pensée ; donner à la parole une liberté dont elle ne jouissait nulle part, et, quand elle y est forcée, se servir de son épée pour fonder les libertés nationales, et arracher les peuples du continent italien au joug de l'étranger.

Luther avait dit à Léon X :

« Vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ézéchiel parmi les scorpions (1). »

Et cependant le Saxon connaissait la cour du pontife. Nous prendrons place au consistoire parmi les robes rouges qui formaient le cortége du pape ; nous dirons les titres de ces princes de l'Église à l'admiration des lettres et à l'amour des chrétiens, et l'on verra combien nous aurions été malheureux en nous laissant tromper par la feinte pitié du moine.

Il ajoute quelques lignes plus loin :

« A tous ces mécréants qui vous entourent, qu'opposerez-vous ? deux ou trois cardinaux, hommes de foi et de science (2). »

(1) Epistola Lutheriana ad Leonem summum pontificem, Witt., 1520, in-4°.
(2) Epistola Lutheriana.

Deux ou trois! Quand nous aurons suivi Cajetan dans ses pérégrinations chrétiennes à travers l'Italie; que nous nous serons assis dans la petite chambre de Louvain où Adrien d'Utrecht partage avec les pauvres le pain qu'enfant il reçoit de son père pour sa nourriture quotidienne; quand nous aurons visité cette forêt ombreuse de Viterbe où Léon X ira chercher Égidius pour le décorer de la pourpre romaine; que nous aurons assisté aux réceptions, à Rome, du cardinal Grimani, qu'Érasme appelle une des splendeurs de l'Église du Christ, nous verrons s'il ne nous restera pas encore d'autres noms à citer? Pourquoi donc Luther oublie-t-il Paul Émile Césio, qui disait souvent: mieux vaut manquer du nécessaire que de laisser souffrir les autres? Boniface Ferreri de Verceil, qui fit élever à ses frais un collége à Bologne; Campeggi dont Érasme a célébré les vertus; l'évêque d'Albe, Vida, qui ne vivait que de racines; Giberti, le père des pauvres et des lettrés, comme on le nommait à Rome? Il nous sera bien permis de réveiller de leur tombeau ces saintes ombres pour rappeler un moment leurs travaux apostoliques.

Léon X a été malheureux: il n'a pas plus échappé aux calomnies qu'aux louanges de la Réforme : l'éloge, dans les termes qu'il est formulé, ferait plus de tort à la mémoire du pape que l'insulte même. Le protestantisme en fait un humaniste érudit, un poëte brillant, un lettré de la renaissance enfin, tout occupé, sur la chaire de saint Pierre, de vanités mondaines : ce qu'il y a de plus douloureux, c'est qu'il a donné le change à l'opinion catholique qui répète des jugements inspirés par la passion. Tout en acceptant les louanges que lui ont décernées à dessein les écrivains de la Réforme, nous réclamons pour Léon X une gloire plus durable que celle qui trouve ici-bas son prix dans l'admiration et les applaudissements des hommes; et cette gloire, que Dieu seul peut donner, il faudra bien la lui restituer quand nous le verrons dans le cours de sa vie, si courte et si pleine, pratiquer tous les préceptes de l'évangile, qu'enfant il avait étudiés à Florence, conserver dans l'exil cette chasteté de mœurs, qui défia, suivant l'expression d'un écrivain contemporain, jusqu'au soupçon lui-même, vivre au milieu des humanistes

romains, à la manière des chrétiens de la primitive Église, jeûner, prier, et rude à lui-même, faire maigre trois fois la semaine, répandre autour de lui d'abondantes aumônes, et quand Dieu l'eût constitué chef de l'Eglise, donner au monde le spectacle des vertus chrétiennes les plus éminentes.

Nous le verrons au concile de Latran, poursuivant l'œuvre glorieuse commencée par Jules II, et qui devait s'accomplir à Trente : la réforme de l'Église. Il y a bien longtemps que la papauté travaillait à l'amélioration intellectuelle et morale du clergé : elle voulait une réforme ; Nicolas V, Sixte IV, Innocent VIII, en avaient proclamé la nécessité. Que si vous cherchez dans le cahier des doléances écrit par l'Allemagne, à Nuremberg, vous n'y trouverez pas un des griefs que les Ordres ont formulés et auxquels la papauté n'eût déjà tenté de faire droit. Certes, s'il est une page où Léon X se montre dans toute sa grandeur chrétienne, c'est à Latran quand il écoute les gémissements des cœurs catholiques, et que sous son inspiration le concile promulgue ces règlements dont la sagesse n'a point été assez appréciée, qui vivent encore, et qui seront comme l'éternelle gloire de l'Église et du vicaire de Jésus-Christ. Nous donnerons l'analyse des actes du concile, et l'on nous dira si Léon X faillit à sa mission apostolique. Ouvrez les livres de tous ceux qui ont écrit la vie de ce pape; ils passent les yeux fermés devant ces travaux véritablement évangéliques.

Nous l'étudierons surtout dans les lettres écrites sous les noms de Bembo et de Sadolet, œuvre incontestable du pape, parce qu'on y reconnaît à chaque ligne les qualités de son esprit, de son cœur et de son style. Il en est de toutes sortes, adressées à des rois tels que François I[er] et Henri VIII; à des humanistes tels qu'Érasme et Lascaris ; à des poëtes tels que l'Arioste et Vida; à des artistes tels que Raphaël. Ce n'est plus là le Léon X que nous accompagnerons au Vatican, dans la basilique de Saint-Pierre, au palais de Saint-Jean de Latran, au Gymnase romain, à Florence, à Bologne. Il est seul dans son cabinet d'étude, seul avec son correspondant auquel il dit tout ce qui lui vient sur les lèvres ; et en vérité, si dans ces confidences intimes, il est des pages pour le politique,

l'humaniste, l'artiste et le lettré; il en est un bien plus grand nombre pour le chrétien qui veut, avant tout, entendre le vicaire de Jésus-Christ. Ne cherchez pas ailleurs l'histoire du pontife, c'est-à-dire, son âme : elle est là tout entière. Pour nous, c'est plus d'une fois que nous avons ouvert ce recueil précieux; nous le laissions pour y revenir; il nous semblait, en lisant ces lignes écrites par Léon X, qu'il vivait encore, qu'il était à nos côtés, qu'il nous parlait; et, comme ce camérier qui, à la vue du tableau où Raphaël a fait revivre si admirablement les traits du pontife, s'agenouille pour demander au pape sa bénédiction, nous étions tentés de prendre la main qui avait tracé de si belles paroles et de l'embrasser en signe d'admiration et d'amour.

Expliquons clairement notre pensée : notre livre nouveau est le complément de notre œuvre sur la Réforme.

Si dans l'histoire de Luther nous avons démontré que, hors de l'unité catholique, il n'y a plus que désordre dans les intelligences, anarchie dans les doctrines, doute et négation dans la pensée;

Si dans l'histoire de Calvin nous avons prouvé que hors de l'unité catholique, la Réforme avait été obligée, pour vivre et pour se perpétuer, de tomber dans le despotisme;

Dans l'histoire de Léon X, nous voulons faire voir que sous cette papauté, répudiée si violemment par la Réforme, il y avait unité, foi, lumière, liberté. Ici, pas de dispute théologique; le fait est un argument assez lumineux.

Nous savions bien qu'avant nous, d'autres écrivains avaient raconté la vie de notre héros, mais leur pensée n'était pas la nôtre; aussi avons-nous tâché de ne pas les imiter. Un de ces historiens, qui travaillait à la manière des bénédictins, Roscoë, a tracé le tableau du règne de Léon X, mais tableau tout mondain où le pape n'est présenté que sous l'une de ses faces. Quand on a lu Roscoë, on connaît l'artiste, on ignore le chrétien. C'est une réhabilitation du caractère de Léon X que nous tentons aujourd'hui; c'est Léon X aussi dans son œuvre religieuse, inconnue à la plupart des lecteurs, que nous avons essayé d'apprécier. Un ancien a dit que le devoir d'un historien est de ne pas taire les vertus des personnages

dont il retrace le souvenir : *Præcipuum munus... ne virtutes sileantur* (1).

Nous avons voulu mettre ces vertus en lumière. Ne nous plaignons pas du silence et de l'oubli de Roscoë : pourrions-nous demander à un disciple de Knox, l'amour filial d'un catholique pour son père ? Sachons gré à l'historien anglican de tout ce qu'il a mis souvent d'impartialité dans son récit en écrivant la vie de Léon X ; sans lui peut-être n'aurions-nous pas entrepris notre ouvrage. A une époque de difficiles investigations, il pénétrait dans les archives et dans les bibliothèques publiques et particulières, conférait des manuscrits qu'on prêtait avec peine, visitait soigneusement chaque endroit où devait se passer une des scènes de son livre, interrogeait les monuments, relisait les poëtes de l'époque, et, pèlerin de l'histoire, puisait aux sources officielles les documents nombreux et variés qui devaient entrer dans sa composition littéraire. Roscoë, en nous traçant notre marche, nous avait indiqué notre devoir.

Comme Roscoë, c'est en Italie même que nous avons rassemblé les matériaux de notre ouvrage.

Notre première visite devait être naturellement à cette Rome, encore brillante des splendeurs dont l'a dotée Léon X. Là nous avons retrouvé cette papauté dont la Réforme compta les jours, vivant de la vie que lui assigna le Christ et qui ne doit pas avoir de fin : les noms seuls étaient changés.

Il y a plus de trois siècles, un homme, dont nous raconterons le voyage en Italie, Érasme, disait à Léon X : soyez béni, car vous faites fleurir la piété chrétienne, les saintes lettres et la paix parmi les nations (2). S'il revenait à la lumière, et qu'il lui fût donné de s'agenouiller devant Grégoire XVI, de quelles autres expressions se servirait-il pour louer le pontife assis aujourd'hui dans la chaire de saint

(1) Tacite.

(2) Tria quædam præcipua generis humani bona restitutum iri videam : pietatem verè christianam... optimas litteras... et publicam ac perpetuam orbis christiani concordiam, pietatis et eruditionis fontem parentemque. — Erasmi Epist., lib. I, ep.30

Pierre? Nous l'avons vu ce pontife : à nous, voyageur inconnu n'apportant pour tout trésor qu'une foi vive, il a ouvert ses bras comme il eût fait à un roi des lettres : la Vaticane était là, il nous en a livré tous les trésors. Il y a trois siècles, à la tête de cette bibliothèque, œuvre et pensée d'un pape était Inghirami, dont la parole était aussi belle que puissante (1). Là, nous avons retrouvé l'humaniste d'Érasme dans le cardinal Lambruschini (2). Érasme ajoute qu'il compte comme une de ses bonnes fortunes d'avoir joui pendant quelques moments trop rapides de la conversation de cet écrivain au style cicéronien (3). Grâce au cardinal, ministre d'état; grâce à cette haute intelligence que nous avons eu le bonheur d'écouter, nous avons pu consulter tout ce que nous demandions de documents à ces immenses archives où nous avons été introduit par Mgr. Laureani dont le zèle égale les lumières.

A tous ceux qui voudraient écrire l'histoire, abrités par de doux silences, nous dirons : Allez à Rome; vous y trouverez de riches bibliothèques comme celles de la Minerve et des Augustins, ouvertes à diverses heures de la journée. Ne craignez pas de tourmenter la patience des conservateurs : la patience entre dans leurs attributions; c'est une vertu que le supérieur leur recommande et que Dieu leur accorde pour salaire. Manuscrits, livres, brochures, tout est à vous, jusqu'à l'intelligence des gardiens, trésor qu'ils sont obligés de donner à qui en a besoin. Vous seriez bien malheureux en quittant ces vastes nécropoles, si vous n'emportiez avec vous l'amitié des pères à qui la garde en fut confiée. Vous faut-il de nouvelles lumières? vous avez les membres du sacré collége que vous pourrez visiter sans vous être fait annoncer, et qui sont toujours prêts à rendre des arrêts comme des services.

Nous ne pouvions oublier Florence, qui tint une si belle

(1) Mira enim in dicendo tum copia, tum autoritas. — Erasmi Epist., lib. XXIII, ep. 4.

(2) La coutume de conférer à un cardinal l'office de bibliothécaire du Vatican, date de Paul III, qui donna un décret à ce sujet. — Tiraboschi Storia della letteratura ital., t. VIII, p. 1, p. 200.

(3) Dictus sui sæculi Cicero. — Er. ep.

place dans les destinées et les affections de Léon X. La Magliabecchiana, les archives du palais Pitti, nous ont fourni de curieux renseignements sur des hommes et des faits littéraires du seizième siècle. Nous avons visité tous les lieux où des personnages de notre récit se sont trouvés en scène : Fiesole, dont le prieur chérit si tendrement Léon X; Careggi, où Laurent le Magnifique dissertait avec Ficin sur le néoplatonisme; le palais de la Via Larga, d'où le peuple chassa, dans un transport de colère, ces rois marchands qu'on nommait les Médicis; le couvent des dominicains qu'habita longtemps un moine du nom de Savonarole, dont nous avons essayé d'apprécier le génie religieux et politique. Là vivent, comme à la Minerve de Rome, dans la pratique des lettres et des vertus, des religieux qu'il est impossible de ne pas aimer. Pour le mystérieux génie qui traversa si glorieusement leur cloître, tous conservent un culte d'amour et d'admiration. Nous avons raconté les fautes de Savonarole, sans crainte d'offenser ces saintes âmes, parce qu'à la robe blanche du dominicain nous préférons la vérité, ce que du moins nous croyons la vérité.

A l'époque que nous nous proposons de décrire, la papauté fut plus d'une fois obligée de défendre, les armes à la main, la nationalité italienne. Nous la suivrons sur le champ de bataille, moins pour raconter les péripéties du combat, que pour faire connaître quelques-uns des principaux personnages qui s'y trouvèrent mêlés. Il est une grande figure historique qu'on a pris à tâche de dénigrer et que nous essayerons de réhabiliter, celle de Mathieu Schinner, évêque de Sion et légat de Jules II : c'est dans l'abbaye de Saint-Maurice en Valais que nous l'avons étudiée.

L'art de la Renaissance, et sous ce terme nous comprenons la peinture, la sculpture, la poésie, les lettres, devait avoir une large place dans notre histoire : nous la lui avons donnée. Il est un peintre, le commentaire en quelque sorte de Léon X, que nous nous sommes attachés surtout à faire apprécier : c'est tout à la fois dans l'Ombrie où se passa son enfance, au Vatican où l'appela la papauté, que nous suivrons Raphaël. M. Passavant, dont l'ouvrage récent a fait une si

vive sensation en Allemagne (1) nous fournira de curieux documents sur celui qu'il a poétiquement nommé : « le plus bel astre du firmament de l'art. »

Et maintenant, puissent les hommes d'études sérieuses lire ces pages, que nous leur abandonnons, avec la même attention que nous les avons écrites.

Goëthe a dit :

« L'historien a un double devoir à remplir, d'abord envers lui-même, puis envers ses lecteurs ; pour se satisfaire lui-même, il est obligé de s'assurer que les faits qu'il rapporte sont réellement arrivés ; pour satisfaire ses lecteurs il est obligé de les prouver. »

Nous pensons avoir rempli ce double devoir (2).

(1) *Rafael von Urbino, von J. D. Passavant ; Leipzig*, 1839, 2 vol., in-8°.

(2) Qu'il nous soit permis de témoigner notre reconnaissance aux hommes distingués qui nous ont aidé de leurs lumières : le père Bresciani de Turin, M. Ch.-L. de Bon, ex-secrétaire d'État du canton du Valais, les bibliothécaires de la Minerve à Rome, MM. Collombet et Péricaud de Lyon, M. Brunetti de Paris, etc.

CHAPITRE I.

LAURENT LE MAGNIFIQUE.— JEAN DE MÉDICIS. 1475—1489.

Florence. — La famille des Médicis. — Les Grecs chassés de Constantinople se réfugient à Florence. — Protection que leur accorde Laurent le Magnifique. — Amour du grand-duc pour les lettres. — Cosme fonde l'Académie platonicienne. — Gemiste Pléthon. — Le Néoplatonisme. — Idée de cette doctrine philosophique. — Laurent la chante. — Fête qu'il institue en l'honneur de Platon. — Son goût pour le naturalisme païen expliqué et jugé. — Laurent dans son ménage. — Naissance de Jean de Médicis. — Il reçoit la tonsure. — Louis XI lui confère l'abbaye de Passignano. — Avénement à la papauté d'Innocent VIII. — Jean obtient le chapeau de cardinal. — Lettre de Politien au pape. — La République félicite Sa Sainteté. — Scala.

Un jour quelques soldats de l'armée de L. Sylla (1) qui avaient obtenu pour récompense de leur belle conduite dans les guerres civiles, les champs qui s'étendent autour de Fiesole, descendirent sur les bords de l'Arno, et, attirés par la

(1) Florentiam urbem Romani condidere à L. Syllâ Fesulas deducti; fuerunt autem hi syllani milites quibus ob egregiam tùm in cæteris, tùm in civili bello navatam operam, pars fesulani agri attributa fuerat.

Novam urbem quòd inter fluenta duo posita erat, Fluentiam primo vocaverunt sicque incolæ Fluentini, dicti, et id quidem nomen per aliqua tempora urbi fuisse videtur, donec crescentibus rebus et civitate majorem ad modum advecta, sive corrupto ut plerisque vocabulo, sive quod miro floreret successu pio Fluentia, Florentiam dixere.

Historiarum Florentini populi liber, Leonardi Aretini. Mss. Vat. n° 5838, in-4°.

verdure et l'odeur des lis qui croissaient sur les bords du fleuve, construisirent, à la hâte, quelques cabanes de bois, dans l'endroit où l'Arno vient s'unir au Mugnone (1). Telle est, suivant Léonard Arétin, l'origine de Florence qui reçut d'abord le nom de *Fluentia* à cause même de sa position sur ce double courant. La ville grandit bientôt, et se peupla : un demi-siècle s'était à peine écoulé qu'elle comptait des milliers d'habitants, de beaux édifices, de larges rues, un port animé par des barques nombreuses. Fluentia s'appelle alors *Florentia*. Les poëtes ont trouvé une autre étymologie : ils veulent que la ville tire son nom de ces belles fleurs qui naissent en hiver sur cet amphithéâtre de collines qui l'enceignent de toutes parts. Dante dit qu'en 1251 elle avait pour arme un lis dans un champ rouge. Au moyen âge les savants qui chantaient en vers, et qui avaient été ravis, comme les soldats du dictateur, par ce doux parfum que le vent amène de Fiesole, ne pouvaient être de l'avis des historiens. Florentia, à leurs yeux, devait venir nécessairement de *Flos* : c'était la ville des Fleurs. De nos jours la science a soufflé sur ces vaines étymologies, en démontrant que la cité était de plusieurs siècles plus vieille que Sylla , et qu'elle devait son origine aux Étrusques.

Au moment où naquit Jean de Médicis, Florence était gouvernée par Laurent, surnommé le Magnifique.

C'était une antique famille que celle des Médicis : quelques historiens en placent le berceau à Athènes, d'autres à Mugello, en Toscane (2). Elle florissait en 1074 : Marsille Ficin en a relevé les grandeurs. Longtemps elle fut en possession de fournir à l'Etat des gonfaloniers ; elle a donné à la cité 100

(1) Syllanus primus fugiens asperrima montis,
Purgavit nostros arte colonus agros ;
Atque Arnum recta, contractis undique lymphis,
Obice disrupto, compulit ire via.

Landinus, de Laudibus Cosmi, apud
Bandini Specimen litt. Florent., t. I, p. 167.

(2) Giuseppe del Rosso, l'Osservatore Fiorentino, t. V, p. 64, Firenze 1831, in-18.

prieurs, 7 grands-ducs, au monde plusieurs reines, à Rome trois pontifes, Léon X, Clément VII et Léon XI.

Au quinzième siècle, Florence n'était pas seulement la cité des fleurs, mais une ville qui cultivait les lettres, qui s'adonnait aux sciences, qui parlait en vers latins, et qui se passionnait pour Platon. Des Grecs, chassés de Constantinople, après un court séjour à Venise, s'embarquaient sur la Brenta, saluaient Padoue en passant, et venaient s'établir à Florence, attirés par les sollicitations de Cosme ou de Laurent. Laurent les fêtait comme des hôtes venus du ciel, les admettait à sa table, tâchait de les retenir à force de caresses, et s'ils résistaient à ses séductions, ne les laissait jamais partir sans quelques lettres de recommandation pour les souverains qu'ils devaient rencontrer sur leur passage (1). Tantôt, comme Démétrius Chalcondyle, ils venaient se loger près de Santa Maria del Fiore; tantôt, comme Politien, ils cherchaient sur l'une des collines environnantes une retraite à l'abri du tumulte de la cité, du bruit des marteaux des ouvriers en cuivre, du ciseau des architectes et des sculpteurs, de la lime des orfèvres, et de ce mouvement d'artistes en tout genre dont elle était le rendez-vous et la patrie. On venait, dit Rudhart, de France, d'Allemagne, d'Angleterre pour y étudier l'antiquité. Rome ne faisait que de naître à la lumière, que Florence avait déjà des bibliothèques, des académies, des gymnases, des réunions de lettrés. William Grocyn (2), Thomas Linacre, G. Sulpizio, Promponio Leto, avaient voulu la visiter avant de voir Rome. Laurent les avait invités à sa table, leur avait donné des fêtes, avait, avec eux, visité ses belles villas, où il rassemblait les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ré-

(1) Græcos patria extorres et non nisi ingenii opes secum afferentes, benevole excepit, fortunarum sedes iis comparavit, reliquosque Italiæ principibus commendavit. Brucker, Hist. crit. phil. Leipzig, 1743, in-4°, t. IV, p. 1., pag. 6. — Reusner, in Icon. litteris clarorum virorum, fol. 6.

(2) *Die beiden hatten sich unter Demetrius Chalcondylas und Angelus Politianus zu Florenz ausgebildet, wo Linacre mit Auszeichung am Hofe Lorenzo's von Medici aufgenommen worden war. — Thomas Morus, aus Quellen bearbeitet von D. Georg. Thomas Nudhart. Rürnberg,* 1829; 8°, p. 15.

cemment trouvés en Italie, ou rapportés de la Grèce, et les manuscrits que des Juifs, ces grands marchands de l'époque, achetaient en Orient pour les revendre à Florence (1).

C'est que jamais prince n'aima les lettres d'un amour plus éclairé que Laurent de Médicis ! Il était heureux quand le soir, loin de Florence, et dans un de ces palais que lui avait laissés en mourant Cosme, son grand-père, il pouvait montrer à ses protégés ces beaux manuscrits qu'un israélite lui avait vendus au poids de l'or ! Il disait quelquefois à Nicolas Leoniceno : « Je les aime tant ces livres, que je vendrais jusqu'à ma garde-robe de prince pour m'en procurer (2). » A Careggi, Cosme avait fait élever une maison toute royale, distribuée en petites cellules où Laurent logeait ses humanistes chéris. Il y avait deux salles pour les livres (3), une pour les œuvres et les partitions musicales. On lisait sur l'une des portes de cet asile dédié aux muses cette inscription grecque :

Τέρμα ὁρᾷν βιότοιο.
Μέτρον ἄριστον.

Après des causeries toutes philosophiques, imprégnées de poésie platonique, où brillait surtout Ficin, on passait dans la salle du concert, et Squarcialuppi, son chanteur de prédilection, entonnait un hymne dont le prince avait composé les paroles, et l'on se séparait pour se réunir le lendemain au coucher du soleil. Laurent revenait toujours avec quelque nouvelle miniature d'un moine ignoré, quelque codex antique acheté à Venise, quelque statuette récemment déterrée à

(1) *Gundling, Geschichte der Gelahrtheit*; p. 2740. — *Allg. Gem. Lexikon*, III, p. 189.

(2) Audivi, te referente, vocem illam præclaram ex Laurentii ore prodiisse : optare tanta sibi abs te ac Pico nostro ad libros emendos præstari incitamenta, ut tandem deficientibus sumptibus, totam suppellectilem oppignorare cogatur.

Nicol. Leonicenus, in libro de Plinii et aliorum medicorum erroribus. Bas. 1529, in-4°, p. 1, ad Polit.

(3) Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, trad. par Thurot, Paris, an VII, 8°, t. 2, p. 139.

Rome. Les poëtes, les philosophes, les lettrés tombaient en extase et se mettaient à célébrer la bonne fortune du prince.

C'est sous les verts ombrages de la villa du grand Cosme, restaurée par Laurent, dans une petite chambre dont il ouvrait les fenêtres, au lever du soleil, pour entendre le chant des rossignols, ou respirer l'odeur des chèvre-feuilles et des aubépines en fleur, que Ficin s'écriait : « O doux loisir, ô asile secret des muses, jamais ton souvenir ne s'effacera de ma mémoire (1). »

Dans l'intérêt de la santé de ses hôtes, Laurent voulut fonder d'autres asiles aussi poétiques, mais plus salubres. L'air de la villa de Careggi était trop tiède, des eaux trop abondantes l'imprégnaient d'une humidité malfaisante, le soleil avait trop de peine à percer les touffes épaisses des bois qui l'entouraient. Il fit bâtir une maison de plaisance à Fiesole, dont Politien nous a laissé la description; le rhéteur écrit à Ficin, son docte ami :

« Viens à notre Tusculum de Fiesole, quand le mois d'août, avec ses chaleurs dévorantes, se sera abattu sur Careggiano. Là tu trouveras de belles eaux, et dans le fond de la vallée un rare soleil, un vent doux et frais. De notre *villula*, à demi-cachée par la forêt, tu pourras embrasser tout Florence (2). »

Avant de mourir, Cosme avait fondé l'Académie platonicienne. Gemiste Pléthon, le bysantin, dont la science humaine et divine faisait l'admiration du monde entier (3), et qui as-

(1) O dulce otium honestumque ac penè omni negotio pulchrius ! o mare, o littus, verum secretumque musis !

(2) Tu velim quando Caregianum tuum sextili mense nimis æstuat, Tusculum hoc nostrum Fesulanum ne fastidias. Multum enim hic aquarum habemus, ut in convalle minimum solis, vento certe nunquam destituimur. Tum villula ipsa devia, cum pene media silva delitescat, totam tamen æstimare Florentiam potest. Polit., Ep. l. x, 394, ed. Bas. 1548.

(3) Quem non solum Græcia, sed universus fere terrarum orbis ob variam atque multiplicem divinarum humanarumque rerum scientiam admiratus est. Raynal. Dialog. 11 de Poetis. On lui doit divers ouvrages de philosophie, entre autres : Tractatio de virtutibus ; De differentia Platonicæ et Aristotelicæ philosophiæ (en grec). — Oudin, Com. de Scriptor. eccles. Francf. 1722, in-fol. t. III, p. 2348. — Brucker, Hist. crit. phil., t. IV, p. 41.

sistait au concile de Florence, sous Eugène IV, vint un jour au palais du grand-duc avec un manuscrit de Platon sous le bras; il en lut quelques pages au prince. C'était comme un monde nouveau dont Gemiste venait de faire la découverte. Dans sa joie, Cosme imagine sur le champ une académie où l'on enseignera les principes de la philosophie platonicienne. Aristote, qui jusqu'alors avait régné en despote dans les écoles, commençait à peser à ces imaginations florentines, trop vives pour rester plus longtemps enchaînées à la parole d'un maître qui, pour séduire les esprits, n'employait que la raison. C'était l'oracle des moines qu'Aristote, et les âmes cherchaient à cette heure en Allemagne, comme en Italie, à s'affranchir du joug de la scolastique.

Les lettrés célèbrèrent donc dans leurs vers l'apparition dans le monde philosophique, de ce génie nouveau, favorable aux rêveries et au mysticisme, accessible à l'intelligence, facile à poursuivre dans ses développements, n'exigeant de l'esprit qui cherchait à le deviner qu'une application ordinaire, et s'associant surtout admirablement dans ses tendances instinctives au culte que le Florentin avait voué au symbole et à la matière. Aussi à peine Gemiste eut-il fait connaître quelques fragments des doctrines platoniciennes, que Florence, représentée par ses humanistes et ses artistes, se hâta d'abandonner Aristote, dont Nicolas V, au témoignage de Bessarion, avait recommandé et propagé la lecture, en confiant la traduction des œuvres du philosophe à d'habiles écrivains (1). Les Médicis prirent sous leur protection Platon, qui suivit la fortune de ses Mécènes, et quitta Florence quand le peuple les en eut bannis.

Cosme voulut que Christophe Landino, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole missent en latin, pour les populariser, les œuvres de Platon (2). Marsile Ficin, afin de travailler plus à son aise, alla s'enfermer dans la villa de Careggi; c'est là

(1) Viros elegit utriusque linguæ peritos qui omnes fere Aristotelis libros in latinam verterent orationem. Bessario, Dedicat. versionis Metaphysicorum Aristotelis. — Brucker, Hist. critica philosophiæ, t. IV, pars 1, p. 7.

(2) Ficinus, Præfatio Plotini.

qu'on nous le représente, une petite lampe à ses côtés, qu'il oubliait quelquefois d'éteindre, et que le jour retrouvait brûlant encore, tant il avait éprouvé de bonheur à ces doux songes où son âme s'endormait! Marsile Ficin a dédié son travail à Laurent, son protecteur : cette dédicace est l'hymne d'un poëte (1), en faveur du platonisme, bien plus qu'une appréciation philosophique. Il ne faut pas croire que la doctrine de Florence ressemblât à celle d'Alexandrie, qui s'était efforcée d'accorder les spéculations de son maître avec l'enseignement dogmatique de l'Eglise. Brucker remarque qu'elle s'en éloignait en plusieurs points; c'était un panthéisme déguisé qu'enseignaient, en s'appuyant de Platon, Marsile Ficin, Laurent de Médicis, et peut-être Benivieni, le chanoine poëte de Santa-Maria del Fiore, qui tous se croyaient à l'abri du soupçon même d'hétérodoxie, tant leur foi était vive et docile! Ficin croyait la matière éternelle, de toute éternité, reposant en Dieu, intelligente et active. Il compléta quelques-unes de ses idées psychologiques dans son traité *De vita cœlitus conservandâ* : œuvre d'une double intelligence à qui la médecine et la philosophie sont également familières. C'est là que l'écrivain anime tout ce qui existe autour de lui, la terre et le ciel, qui se nourrissent, pour vivre l'une et l'autre, de certaines substances (*escas*) répandues dans l'espace (2).

Il tardait à Laurent d'échapper au tumulte des affaires, et libre de soucis, et loin des gardes dont il marchait accompagné dans les rues de Florence, de se réfugier dans le *Museion* dont nous a parlé Politien. Quelques-uns de ses amis l'attendaient au sortir de la ville : tous ensemble ils gravissaient la colline au sommet de laquelle s'élève la ville de Fiesole, discourant en chemin de lettres, d'art ou de philosophie. Ficin attendait le prince avec impatience : on échangeait, en se revoyant, de douces paroles d'affection, et la conversation commençait. C'est dans ces promenades au crépuscule, que Marsile aimait à soulever quelques-uns des voiles qui ca-

(1) Brucker, Historia critica, etc., t. VI, p. 686.

(2) Mundum esse animatum; esse quasdam veluti escas quibus animati mundi, et stellarum munera allicere possint mortales sibique vendicare.

chaient aux yeux profanes les mystères de sa doctrine favorite (1). Laurent prenait souvent la parole, et faisait admirer, dans une vive improvisation, sa connaissance du cœur humain, ses trésors d'érudition, son culte pour le beau. La séance finie, un repas à l'ombre des pins d'Italie terminait délicieusement la soirée; puis la nuit venue, le poëte, nous parlons du prince, écrivait ce *laude*, où l'on retrouve les idées philosophiques de l'époque :

« Par toi, Providence divine, l'âme entre dans le monde,
» pour se répandre ensuite dans chacun des membres de ce
» grand corps.

» Tout ce qui dans ce bel animal se meut, ne se meut que
» par une loi unique ; trois natures se cachent dans cette âme
» gentille.

» Les deux natures, les plus pures, les plus aimables, les
» plus dignes, en tenant de soi leur mouvement, forment
» deux grands cercles en s'unissant entre elles.

» Loin de toi, mon Dieu, nulle cause n'est capable de pro-
» duire cette matière, toujours avide de formes nouvelles (2).»

Ce n'était pas assez de tous ces hommages : Laurent voulut qu'on instituât, comme au temps de Porphyre et de Plotin,

(1) Se in agro cum Laurentio Medice deambulantem multa cum eo mysteria ultro citroque fuisse interpretatum. Epist. t. I, p. 30.

(2) Per la tua providenza fai, s'infonda
L'anima in mezzo del gran corpo, donde
Conviene in tutti membri si diffonda.

Ciò che se muove, non si muove altronde
In sì bello animale; e tre nature
Quest'anima gentile in sè nasconde.

Le due più degne, più gentili e pure,
Da sè movendo, due gran cerchi fanno,
In sè medesme ritornando pure.

Nè fuor di te alcuna causa trouve
Che rimuova a formar questa materia
Avida sompre d'aver forme nuove.

Rime sacre di Lorenzo de'Medici, Firenze, 1630, p. 48. — Roscoë, t. III. App. nº CXLVII, p. 489. Paris, 1808.

une fête en l'honneur de Platon. Un jour de l'annnée, le 13 novembre (1), à une heure convenue, tous les lettrés, prêtres et laïques, qui avaient fait défection à Aristote, se rassemblaient dans une villa du grand-duc. A l'extrémité d'une allée d'arbres, s'élevait, porté par un socle de marbre, et une couronne d'or sur la tête, le buste de Platon, dont Jérôme Rosrio de Pistoie lui avait fait don (2). Au milieu, sur une vaste table, autour de laquelle s'asseyaient les conviés, un dîner splendide était servi; et, après le repas, commençaient les hymnes en l'honneur du philosophe. Le théologien a pu trouver dans ces cantiques, dans ces *laude* et *canzoni*, des offenses fréquentes aux dogmes catholiques (3); le logicien, des insultes gratuites à ce représentant de la raison, à ce dieu que l'école n'adorait pas vainement depuis tant de siècles; mais l'historien, dans cet enthousiasme pour l'imagination la plus colorée de l'ancienne Grèce, cherche et rencontre l'explication du mouvement intellectuel qui pousse à Florence les esprits à la recherche des lois du beau, du sentiment dans les arts, du culte de la matière; de ce travail fervent de la société qui poursuit un double problème : l'affranchissement de la scholastique et la rédemption de l'art. Cette double résurrection ne pouvait avoir lieu sans la réhabilitation de la forme, négligée jusqu'alors. Or cette forme, dont l'antiquité avait été en possession, c'était le naturalisme païen. Le monde ancien, retrouvé par Ficin, par Politien, par Valori, par Scala, et tous ces lettrés que Laurent avait appelés à sa cour, était un monde sensuel. Ne nous étonnons donc pas, avec M. Rio (4), que le Magnifique, à Pallajuolo ait demandé les douze travaux d'Hercule; à Ghirlandajo, l'histoire des malheurs de Vulcain; à Lucas Signorelli, des dieux et des déesses

(1) Nicol. Valori, Vita Laur. Med. p. 13. — Ficin, prol. ad. conv. Plat. Ep. ad. Jac. Brucciolin.

(2) Platonis imaginem diu, multumque desideraverat. Hanc tandem in ipsis Academiæ ruinis repertam quum ab Hieronymo Roscio Pistoriensi accepisset, gaudio exultavit. Nicol. Valori, Vit. Laur. p. 5.

(3) Schelhorn, Amœnitates Litt. Francf. 1724, t. I.

(4) De la poésie chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes. Formes de l'art, peinture, p. 154, in-8°, 1836.

helléniques. L'antiquité ne pouvait offrir que ses types matériels. Epris d'admiration à la vue de cette pierre sortie si belle de la main des hommes, l'art, pour en reproduire plus fidèlement l'image, se fit païen ; tout comme Ficin, pour introduire dans Florence la philosophie platonicienne, s'était incarné dans Platon. Si l'art fût resté exclusivement chrétien, il n'aurait pas trouvé la forme ; c'est-à-dire qu'il eût été incomplet.

Jamais prince, dans sa vie, ne fut aussi vivement loué que le Magnifique. On trouve dans la bibliothèque Laurentienne des volumes de vers écrits pour célébrer ses vertus. Il faut le dire à la gloire des lettrés, quand le malheur vint atteindre la famille des Médicis, les poëtes, qui oublient si vite, lui restèrent fidèles en général. Laurent, à leurs yeux, fut toujours un modèle de bonté, de libéralité, de désintéressement, de savoir. Il avait voué à l'art un véritable culte. Sur la place Saint-Marc était un jardin tout plein de statues de marbre, dont il confia la garde à Bertoldo le sculpteur, élève de Donatello (1). Le sépulcre de bronze et porphyre de Pierre, son père, à Saint-Laurent ; le palais de Poggio à Cajano ; l'hôpital de Volterre, le château de Firenzuola, le Poggio imperiale, aux confins du territoire siennois ; les citadelles de Pise, de Volterre, d'Arezzo témoignent de son goût pour les beaux travaux. Il avait étudié dès son enfance sous Gentile de Becchi, depuis évêque d'Arezzo, les poëtes antiques, Horace surtout, qu'il aimait presque autant que Platon. Quand une de ces maladies de cœur qui le clouaient à son fauteuil ducal, l'empêchait le soir d'aller visiter ses amis qui l'attendaient à Careggi, ou bien à Fiesole, il s'enfermait dans son cabinet d'étude, et il charmait ses douleurs en improvisant en latin ou en italien. Dans l'ancienne Rome il eût passé pour un épicurien, tant il avait peu de souci du lendemain, tant il semblait négliger l'avenir ; à Florence on disait qu'il avait deux âmes. Il resta longtemps païen, malgré le baptême qu'il avait reçu dans l'église de Santa-Reparata. Les joies turbulentes des

(1) Vasari, Ragionamenti, giornata seconda ; p. 1368, 1369, Firenze, 1832 1838, t. II, in-8°.

jours du carnaval, si beau en Toscane, le mouvement des masques qui emplissaient à cette époque les rues de Florence, les cris des ouvriers, les danses des femmes couronnées de fleurs excitaient sa verve, et lui inspiraient des chants étincelants de poésie, mais dont Rome moderne a dû punir la licencieuse expression (1) : du reste meilleur père encore que poëte, quand il ne s'occupait pas de lettres, son plus doux amusement était de jouer avec ses enfants, qu'il mettait sur ses genoux, qu'il couvrait de caresses, qu'il endormait au son de cette petite lyre dont Squarcialuppi lui avait appris à se servir : heureux si quelqu'une de ces beautés faciles que Savonarole poursuivait, en chaire, de ses colères, ne venait pas frapper à sa porte pour l'arracher à ses préoccupations de père, de poëte, ou de philosophe (2). Toutefois gardons-nous de croire au témoignage de ses ennemis qui nous le représentent oubliant avec les femmes tous ses devoirs de prince et de magistrat.

Valori, le biographe, a vanté la piété du grand-duc. Laurent portait ordinairement au doigt un diamant dont il avait hérité de Cosme, et enchâssé dans trois plumes de diverses couleurs : verte, blanche et rouge, autour duquel on lisait *semper*. Le diamant, disait le prince, c'est l'homme ici-bas : les trois couleurs, ce sont les vertus dont il doit briller : la Foi, l'Espérance et la Charité : la Foi représentée par le blanc, l'Espérance par le vert, la Charité par le rouge (3). Rarement il manquait le dimanche et les jours de fête d'assister au service divin ; mais, païen dans ses affections, il fit introduire dans les cérémonies du culte catholique une pompe toute mondaine. Santa-Maria del Fiore et les autres églises de Florence,

(1) Raccolta di Trionfi, Carri, Mascherate e Canti carnascialesci, del tempo di Lorenzo de'Medici, Firenze, 1559.

(2) In tante sue virtù fu egli oltre modo dedito alle cose veneree. Ammirato, Ritratti, etc., p. 48.

(3) Inclinato alla religione, perchè servendosi d'un de' diamanti di Cosimo suo avolo, inserto dentro tre penne di diversi colori, cioè verde, bianco, rosso; con la parola usata dal padre *semper* ; volendo dinotare, che l'uomo di Dio amante fioriva o dovea fiorire in queste tre virtù, fede, speranza e carità, essendo la fede expressa sotto il bianco, la speranza col verde, e la carità col color rosso. — Amm., 45.

un moment, furent transformées en véritable théâtre, étincelantes de feu, d'or et de pierreries; les murs du sanctuaire étalaient quelquefois aux regards des peintures dont le sujet était pris dans l'antique mythologie (1). Ce que Laurent demandait dans son jeune âge aux prédicateurs, ce n'était pas une parole chrétienne, s'inspirant aux sources des deux Testaments, humble, tendre et parlant au cœur; mais une phrase parée comme les déesses dont il emplissait ses musées, douce comme cette musique au son de laquelle il aimait à s'endormir, poétique comme une phrase de Politien.

Plus tard, dans ses dernières années, il parut abandonner ce goût désordonné qu'il avait montré pour la forme; on le vit construire dans un des faubourgs de Florence, hors de la porte San-Gallo, un vaste couvent où plusieurs fois la semaine il venait entendre Mariano de Genazzano, religieux augustin dont l'éloquence tout évangélique a mérité l'admiration de Politien (2).

Dans cette rapide biographie de l'un des plus glorieux citoyens de la république florentine, nous n'avons cherché à mettre en relief que les qualités principales et les défauts les plus sérieux de Laurent de Médicis: les unes furent son ouvrage, les autres l'œuvre de son siècle même. La source de toutes les fautes qui ternirent cette belle vie de prince est dans le culte qu'il avait voué à l'antiquité. Marsile Ficin, Ange Politien, Benivieni en firent un véritable païen; comme artiste ce fut l'homme de la peinture terrestre, de la forme visible, de la couleur sensible; il chercha le beau hors de la région idéale du christianisme, et crut le trouver dans la nature matérielle. Quelques-unes de ses trop fréquentes transgressions des préceptes évangéliques sont dues moins aux exigences d'une nature libertine qu'à la fastueuse imitation de l'antiquité.

Tout en blâmant, dans l'intérêt du spiritualisme chrétien, les instincts sensuels du prince, l'historien, s'il veut être

(1) Ammirato, Ritratti.

(2) Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, t. II, p. 194. — Vasari, Ragion., t. II, p. 1358. — Polit. Miscellanea. — Mansi, Miscell. Baluz. t. I, p. 435, Luc. in-folio.

juste, ne saurait taire les services que le grand-duc rendit à la civilisation. A partir du règne de Laurent, Florence cesse d'offrir ces spectacles de désordre, de sang, de meurtres, dont elle attriste le regard à chaque instant au moyen âge. Sous ces rois marchands du nom de Médicis, et surtout sous Laurent, les mœurs s'épurent, la barbarie des temps anciens s'efface, le règne de la force brutale s'en va, les vieilles haines qui divisent les races et les familles s'éteignent, et ce bruit de stylets, de poignards, qu'on entend à toute heure dans les rues de la cité, meurt pour longtemps : tout cela est remplacé par des discussions philosophiques, des cantiques aux muses, de douces causeries, des spéculations spiritualistes à l'ombre des bois.

M. Delécluse, dans ses Vicissitudes de Florence, a peint avec un vif intérêt de détails la vie privée de Laurent, qui, rentré dans son ménage, avait les goûts et la sobriété d'un bon bourgeois : on dînait mal chez le Magnifique. Quand il maria l'une de ses filles, le jeune époux, dit M. Villemain, accoutumé au luxe de la cour de Rome, fut alarmé de l'extrême parcimonie de son beau-père, en venant s'asseoir à la table de famille (1). Un jour, Laurent, qui avait dépensé tous ses revenus, et jusqu'à sa fortune privée, à embellir sa patrie, se trouva réduit à regretter l'état de commerçant où ses pères s'étaient enrichis : il allait être obligé de déposer son bilan. Florence s'émut, et fit banqueroute pour sauver l'honneur de la signature du prince (2).

Laurent avait épousé en 1468 Clarisse, fille de Jacques Orsino ou des Ursins, femme dont les vertus égalaient la naissance (3). Il en eut trois fils : Pierre, Jean et Julien.

Jean naquit à Florence, le 11 du mois de décembre 1475 ; il reçut au baptême le nom de son oncle paternel Giovanni, second fils de Cosme de Médicis, mort en 1461, ou peut-être de Giovanni Tornabuoni, frère de Lucrezia, mère de Laurent (4).

(1) Villemain, Journal des Savants, an 1838.

(2) Macé, Cours d'histoire des temps modernes, in-8°, t. I, p. 280-281.

(3) Quâ nulla erat in Italiâ, femina lectior genere, propinquitatibus atque virtutibus. Fabroni, Leonis X vit. in-4°, p. 6, Pisis, 1797.

(4) Luigi Bossi, Vita e pontificato di Leone X, di Guglielmo Roscoë,

On croyait alors aux présages : c'était le siècle de l'astrologie, dont les Grecs chassés de Constantinople avaient répandu le goût en Italie. On disait à Florence que Clarisse avait rêvé qu'elle accouchait, dans l'église de Santa-Reparata, d'un lion merveilleux de beauté et de douceur (1). Les poëtes feignirent de croire au songe et y lurent les destinées futures de l'enfant : le lion figura donc comme un emblème de force et de bonté dans les chants que la reconnaissance et la flatterie inspirèrent en l'honneur du fils de Laurent le Magnifique.

La Maison ducale, comme nous l'avons vu, était une demeure de lettrés. L'évêque d'Arezzo (2) y représenta, pendant longtemps, les muses et la philosophie. Il avait été le précepteur de Laurent : à soixante ans il enseignait à lire à Jean (3), qui aimait à jouer sur les genoux du vieillard. Ugolin Verino était le maître de Pierre, qui, dès son enfance, montra un vif amour pour les poëtes de l'antiquité : Virgile était son auteur de prélidection. Dans une lettre adressée à son père, il raconte comment il commence à traduire, à douze ans, les Bucoliques du Mantouan (4), qu'il explique ensuite, à la prière de Verino, à son petit frère. Jean se prit aussi d'une véritable passion pour la belle Rome chantée par Virgile.

Après la conspiration des Pazzi, en 1478, Politien avait suivi Pierre et son frère à Pistoie, en qualité de gouverneur. Dans une de ses lettres, il donne sur ses élèves quelques détails empreints d'un charme véritable : Je suis assez content de Pierre, écrit-il à son illustre protecteur ; il va bien. Nous faisons chaque jour des excursions aux environs de Pistoie, et de longues séances dans la bibliothèque de Maestro Zambino, où les bons ouvrages grecs et latins ne manquent pas. Jean monte à cheval, et la foule s'amuse à le suivre (5). »

Milano, 1816, in-8°, t. I, p. 29. — Vasari, Ragionamento secondo, Gior. sec. p. 1366, nelle opere, Firenze, 1832-1838, 2 vol. in-8°.

(1) Jovius, Vita Leonis X, l. I.

(2) Ammirato, Ritratti d'uomini illustri di casa Medici, in-4°, p. 33.

(3) Che visse tanto che le prime lettere insegnò a Piero, Giovanni e Giuliano, figliuoli di Lorenzo. Vasari, Ragionamento secondo, p. 1367.

(4) Fabroni, p. 6.

(5) La lettre existe dans Roscoë, Vie de Laurent de Medicis, p. 44, t II, App. n. LIV.

Laurent, comme tous les hommes supérieurs, avait l'intuition de l'avenir. Il avait deviné les merveilleux instincts de son fils bien-aimé. Le soir, après que les portes de son palais avaient été fermées aux solliciteurs, il appelait ses favoris, c'est-à-dire, Politien, Chalcondyle, Marsile Ficin, Gentile, Verino le poëte, qui a célébré avec plus d'enthousiasme que de talent la gloire de Florence (1); et prenant Jean sur ses genoux, il leur montrait cet œil en perpétuel mouvement, ce front aux lignes blanches et pures, ces cheveux bouclés comme ceux d'une jeune fille, ce cou de cygne aux fines inflexions, ce sourire doux et spirituel; et il leur demandait de tirer l'horoscope de l'enfant. Politien contemplait la figure et annonçait que Jean honorerait un jour les lettres antiques. Marsile Ficin levait les yeux à l'horizon, et prédisait une ère de gloire pour la philosophie platonicienne, dont le fils du grand-duc étendrait le règne en Italie. Chalcondyle, dans le profil grec de l'enfant, lisait d'heureux jours pour les Hellènes fugitifs; et le vieux Gentile d'Urbino répétait avec le Siméon de nos livres saints : « Que mon âme loue le Seigneur; » Jean sera l'honneur du Sanctuaire.

Il y avait bien longtemps que la science divinatoire n'avait aussi clairement vu dans l'avenir.

Le cœur de Laurent s'ouvrait plein de joie à ces beaux rêves, et sa main, en signe de contentement, pressait la main de ses nobles amis. Il destinait son fils au sacerdoce.

A sept ans, Jean de Médicis recevait la tonsure : le jour où il entra dans les ordres, un courrier partit de Florence pour demander à Louis XI la collation d'un bénéfice (2). Florence, à cette heure, n'était pas seulement, comme la nommait Politien, la ville homérique, mais une citadelle d'où l'on pouvait tirer cent cinquante mille combattants. Elle aimait Lau-

(1) De Illustratione urbis Florentiæ, libri tres. — Verino était aimé de Ficin qui en parle dans divers endroits de ses œuvres; voy. Fic. op. t. I, p. 625, 869, 884. Et sur ce poëte : Negri, Scritt. Fiorent. p. 520, et Bandini, Specimen. Litt. Florent, t. I, p. 199. La Laurentienne à Florence conserve divers autographes de Verino.

(2) Fabroni, Vita Laur. Med. in Adn., p. 15, t. I.

rent, en reconnaissance des trente-deux millions que Cosme avait dépensés pour l'embellir (1); Laurent était l'homme du peuple. Quand l'aristocratie, humiliée par le marchand de laines qui refusait des alliances royales, avait essayé de ressaisir le pouvoir, en rendant aux gonfaloniers et aux seigneurs leurs anciens priviléges, le peuple avait murmuré : les nobles firent semblant de ne pas l'entendre. L'aristocratie, représentée par les Pazzi, pour frapper le grand-duc, se cacha derrière la robe de l'archevêque de Pise, qui lui avait donné rendez-vous à l'église de Santa-Reparata : l'église fut rougie au moment de l'élévation, mais seulement du sang de Julien, qui succomba sous les coups des assassins. Laurent se défendit vaillamment, et eut le temps d'appeler à son secours en se réfugiant dans la sacristie. Quelques heures après, le peuple pendait aux fenêtres du palais les principaux conjurés (2); et, plus tard, Louis XI envoyait Comines pour féliciter le grand-duc et lui demander son amitié (3) : une alliance avec ce monarque républicain n'était pas à dédaigner. L'historien latin de Florence, Bruti, remarque, avec raison que le sang des Pazzi servit à accroître le pouvoir, déjà si grand, de Laurent le Magnifique (4).

Au prince qui savait si bien se servir de son épée, qui au besoin l'eût rougie jusqu'à la garde du sang d'un Pazzi, et qui, pour satisfaire sa vengeance, trouvait des bourreaux parmi le peuple, Louis XI n'avait rien à refuser ; il répondit au grand-duc qu'à la première vacance d'un bénéfice il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour contenter sa Magnificence.

Déjà il avait permis, en signe de bonne amitié, au petit-fils de Cosme de « porter trois fleurs de lys en son escu (5). »

(1) Sismondi, Hist. des Républ. ital., t. IX, ch. 66, 71, 74; X, ch. 78. — Hallam, l'Europe au moyen-âge, t. II, p. 205 et suiv. — Macé, Cours d'histoire des temps modernes, t. I, 15me Leçon, p. 279, 280.

(2) Sismondi, t. XI, ch. 85. — Machiavel, Hist. de Florence, l. VIII. — Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, ch. 5 et suiv. — Comines, liv. VI, ch. 5.

(3) Delécluse, Florence et ses vicissitudes, 2 vol. in-8°.

(4) Consilia quæ à conjuratis ad Medicum potentiam evertendam inita fuerant, ad eorum principatum stabiliendum mirificè contulerunt.

(5) Mathieu, Histoire de Louis XI, in-folio, Paris, 1610, p. 308.

L'abbaye de Font-Douce (1) vint à vaquer l'année suivante, 1483, Louis XI y nomma Jean de Médicis. C'est la première de ces faveurs que le ciel réservait en si grand nombre à l'enfant ducal. Sixte IV avait besoin de se faire pardonner son amitié pour les Pazzi : l'investiture de l'abbaye de Passignano, accordée à Jean de Médicis, sur la demande de l'ambassadeur florentin, fut le prix de sa réconciliation avec la maison de Médicis : c'était noblement se repentir.

Laurent a consigné dans ses *Ricordi* ou Mémoires le récit de toutes les bonnes fortunes qui arrivent coup sur coup à son fils : le cœur du père s'y montre autant que le talent du narrateur.

« Le 19 mai 1483 la nouvelle nous est venue que le roi de France a nommé Jean à l'abbaye de Font-Douce : le pape a confirmé, le 31, la royale élection, et permis à mon fils, qui n'a que sept ans, de posséder des bénéfices. Le 1er juin il est parti de Poggio pour Florence où l'évêque d'Arezzo (Gentile) lui a donné la confirmation et la tonsure : le voilà messire Jean. Le 8 au matin, arrivée du courrier Jacopino, porteur de dépêches du roi de France, qui daigne conférer à messire Jean l'archevêché d'Aix : le soir départ d'un message porteur de la cédule royale pour le pape et le cardinal de Mâcon... Le 15, à six heures, réponse de Sa Sainteté qui hésite à confirmer, à cause de l'âge de l'enfant, la nomination royale. La réponse est sur-le-champ expédiée à Louis XI, et voici que le 20 Lionetto nous informe que l'archevêque d'Aix n'est pas mort. Le 1er mars 1484 trépasse l'abbé de Passignano, et sur-le-champ un courrier est expédié à Vespucci, ambassadeur de Florence à la cour de Rome, qui a ordre de demander pour mon fils l'abbaye vacante, dont il prend possession le 2, en vertu de la réserve accordée par Sixte IV, et que confirme Innocent VIII, quand mon fils Pierre va le complimenter à l'époque de son avénement au pontificat (2). »

(1) Font-Douce, village avec une abbaye, de l'ordre de Saint-Benoît, dans la Saintonge, à quatre lieues de Saintes, sur le ruisseau de Font-Douce. Michel Baudrand, Dict. géographique et historique, in-folio. 1705.

(2) Roscoë, Vie et pont. de Léon X, t. I, p. 14, 15.

Ce fut un événement heureux pour le Magnifique que l'exaltation à la papauté de Jean-Baptiste Cibo qui succédait à Sixte IV, dont les Médicis avaient eu si souvent à se plaindre. L'un des fils qu'Innocent VIII eut avant d'entrer dans les ordres, François comte d'Anguillara, avait épousé, en 1487, Madalena de Medici (1). Les Ursins et les Cibo avaient longtemps donné à l'Italie le spectacle de haines ardentes que le sang ne pouvait éteindre : la vertu d'une femme fut plus puissante que le poignard : elle rapprocha les deux familles. L'histoire et la poésie ont célébré les mérites de Madeleine (2).

Chaque jour, pour ainsi dire, apportait une nouvelle joie à Laurent. Dans l'espace de quelques années son fils fut nommé successivement chanoine de la cathédrale de Florence, de Fiesole et d'Arezzo ; recteur de Carmignano, de Giogoli, de Saint-Casciano, de Saint-Jean dans le val d'Arno, de Saint-Pierre de Casale, de Saint-Marcelin de Cacchiano ; prieur de monteVarchi ; chantre de Saint-Antoine de Florence ; prévôt de Prato ; abbé du mont Cassin, de Saint-Jean de Passignano, de Sainte-Marie de Morimonda, de Saint-Martin de Font-Douce, de Saint-Salvador de Vajano, de Saint-Barthélemy d'Anghiarri, de Saint-Laurent de Coltibuono, de Sainte-Marie de monte Piano, de Saint-Julien de Tours, de Saint-Juste et Saint-Clément de Volterre, de Saint-Étienne de Bologne, de Saint-Michel d'Arezzo, de Chiaravalle près de Milan, de Pin dans le Poitou, de la Chaise-Dieu près de Clermont (3).

Il ne lui manquait plus que le chapeau de cardinal, et c'était l'objet des vœux de Laurent et de sa cour. La nature avait donné au Magnifique un coup d'œil profond, une volonté de fer, une ténacité que rien ne pouvait abattre. Il avait deviné que le corps d'Innocent VIII, usé par les veilles, les chagrins de famille, les maladies, ne porterait pas longtemps la tiare ; « âme faible, mais honnête, qui se laisserait mener bien plus facilement qu'elle ne mènerait les autres (4). » Il n'avait pas

(1) Roscoë, Vie de Laurent, etc., t. II, p. 189. — Polit. Ep., 12, l. 12.
(2) Roscoë, Vie de Laurent, etc., t. II, p. 89. — Polit. Ep., 12, l. 12.
(3) Fabroni, In Add. p. 245.
(4) Essi monstrato uomo più per esser consigliato che consigliare altri.

de temps à perdre : il lui fallait la pourpre, et il la demanda. Il disait au Pape :

« J'apprends que Votre Sainteté est dans l'intention de créer bientôt de nouveaux cardinaux; je serais coupable si je ne vous rappelais, en ce moment, les titres de cette cité et les miens aussi à la bienveillance de votre béatitude... Je connais vos dispositions bienveillantes envers ma famille, et je vous en remercie humblement. Je puis affirmer à Votre Sainteté que rien ne serait plus doux à mon cœur de père, rien de plus heureux pour Florence, que le chapeau que je lui demande pour mon fils : sans cette faveur insigne, je ne vois pas comment Votre Sainteté pourrait récompenser mon dévouement à sa personne, et prouver au monde que je ne suis pas indigne de ses bonnes grâces. »

Il s'excusait, en terminant sa lettre, de ce qu'une main étrangère avait tracé des lignes qu'il n'avait point écrites parce qu'il avait mal à la main droite (1).

Innocent VIII ne put résister longtemps aux prières de Laurent et aux vœux du cardinal Ascagne (2) et du vice-chancelier de l'Église, Roderic Borgia (3).

Le 9 octobre 1488, un courrier apportait au Magnifique un billet du cardinal d'Angers, écrit à la hâte et ainsi conçu :

« Magnifique et cher frère, salut. Bonne nouvelle pour votre fils, pour vous, pour Florence : Jean est créé cardinal sous le titre de Santa Maria in Domenica. Je ne saurais vous dire ma joie (4). »

Jamais père n'avait été plus heureux que Laurent : le soir de cette bonne nouvelle, les édifices de Florence étaient illuminés, et le grand-duc passait la nuit à annoncer cet événement à ses nombreux amis.

« Vraiment, écrit-il à Lanfredini, son ambassadeur, je ne

Lettera di Lorenzo Guid. Antonio Vespucci, page 393; App. n° XXXIX, Vie de Laurent de Médicis, par Roscoë, t. I. Cette lettre renferme quelques particularités curieuses sur l'élection d'Innocent VIII.

(1) Fabroni, Vita Leonis X, App., p. 246.

(2) Mss. Flor. Roscoë, App., n° V, t. I.

(3) Mss. Flor. Roscoë, App., n° VI et VII, t. I.

(4) Fabroni, App., p. 247.

sais si les démonstrations de joie qui ont éclaté à Florence déplairont à Sa Sainteté : de ma vie je n'ai vu allégresse plus vive. Si je ne m'y était opposé, Florence aurait bien fait autre chose. Cela soit dit entre nous, car je sais que la faveur obtenue par messire Jean devait rester secrète ; mais vous l'avez dit à tout le monde à Rome, on ne nous blâmera pas, je l'espère, d'avoir suivi votre exemple. Impossible à moi d'échapper aux félicitations de la ville tout entière; jusqu'aux hommes du peuple qui viennent me témoigner leur joie ! Si j'ai mal fait, ce n'est pas ma faute. Dites-moi donc le genre de vie que doit mener désormais Messire Jean, les habits qu'il doit porter, quelle suite il doit avoir. Messire Jean est avec moi au palais depuis hier : ma maison ne désemplit pas de visiteurs. Écrivez-moi sur-le-champ, et me dites la signature et le cachet de mon fils. Ne perdez pas un moment ; faites-vous donner la bulle et expédiez-la-moi le plus tôt possible dans l'intérêt de nos amis. Je vous envoie la mesure de Messire Jean ; il a grandi, je crois, depuis hier (1). J'espère que vous serez honorablement récompensé de vos efforts, et que Sa Sainteté sera contente de son ouvrage. Je voudrais bien que vous me dissiez si je dois faire partir pour Rome mon fils Pierre, comme j'en aurais envie. Il me semble qu'une faveur aussi insigne exigerait que je partisse moi-même. »

Les néoplatoniciens étaient heureux ; leurs hymnes ne tarissaient pas : c'est qu'ils savaient bien ce qu'il y avait de caché sous cette pourpre si libéralement accordée au fils de leur bienfaiteur. Politien ne put contenir sa joie : il voulut que le pape entendît quelques accents de reconnaissance de ce monde où Jean brillait déjà. C'est la lettre d'un professeur, tout fier de son élève : on aime à voir Politien vantant les titres de l'écolier aux faveurs pontificales. « Mon Giovanni, dit-il, est si bien né, il a été si bien élevé, il est si bien instruit, qu'il ne le cède à personne en esprit, à aucun de ses aïeux en mérite, à nul de ses précepteurs eux-mêmes en amour pour la science. Il a si bien profité à l'école de son père, que jamais

(1) Che mi sembra essersi fatto grande ed aver cangiato d'aspetto da jeri in quà.

parole libre ou même légère n'est sortie de sa bouche : action, geste, démarche, en lui rien n'est à blâmer. Enfant, il a la maturité de l'homme fait. En l'écoutant parler, les vieillards croient entendre son grand oncle Cosme, et non le fils du grand-duc. On dirait qu'il a sucé avec le lait nourricier l'amour des lettres et de la religion (1). Ah! que je voudrais, très-saint père, que vous pussiez ouïr ce concert de voix qui s'élève à Florence pour vous souhaiter un règne heureux! Que je voudrais que vous vissiez tous ces flots de peuple qui viennent au palais nous fatiguer de leurs cris de joie! Le palais de Médicis est le rendez-vous des femmes, des vieillards, des enfants : tous les sexes y sont confondus, et les rangs aussi; c'est à qui verra le premier le nouveau cardinal. Tout ce monde de courtisans saute, crie, lève les mains au ciel en signe de joie, et prie Dieu pour Votre Sainteté. N'en doutez pas : Jean sera l'honneur de la pourpre, il ne succombera pas sous le poids du chapeau de cardinal; l'éclat des grandeurs ne l'éblouira jamais... (2). »

Cette lettre, qu'il fallait abréger (car Politien aime la phrase, il la fait si bien!), n'eut pas un grand succès à Florence. Laurent y trouvait des longueurs (3); les lettrés, une expression tourmentée; les esprits politiques, une louange maladroite des mœurs de son élève (4). Politien ne put se consoler du peu d'effet produit à Florence par son épître : à Rome elle éprouva le même sort; le pape n'en fut pas content. Or, Politien tenait beaucoup à l'approbation d'un juge aussi éclairé qu'Innocent VIII. Il avait été plus heureux, quelques mois auparavant, dans sa dédicace au pontife romain de sa traduction latine d'Hérodien.

(1) Cultum pietatis et religionis pene etiam cum lacte nutricis exsuxit.

(2) Pol. Ep., lib. VIII, ep. 5.

(3) Mss. Flor. :... Esse molto lungha. Egli sarebbe contento che letta fosse in concistoro e non solo da S. S.... Io son d'avviso che voi lo diciate cautamente al papa senza dir altro.

(4) È forza confessare che non è fatta per insinuarci una opinione più vantaggiosa del di lui criterio, giacchè, nel tentare con troppo studio di convincere il papa della regolarità della sua condotta, egli induce quasi in sospetto, che quella condotta avesse bisogno di giustificazione. Bossi, App. alla vit. di Leone X, t. II, p. 211.

Il est vrai que jamais la louange n'avait parlé peut-être une langue plus harmonieuse! On dirait cette préface écrite par quelque commensal d'Auguste : elle est pleine d'images. C'est Laurent le Magnifique, doux astre qui descend du ciel et qui rend au monde sa sérénité; ce sont les lettrés qui, comme autant de fleurs dont une pluie d'orage avait courbé le front, se raniment et se relèvent aux douces flammes d'une lumière nouvelle (1). La part du pontife dans cette palingénésie est aussi grande que belle. Le moyen qu'Innocent VIII ne se laissât pas prendre à des flatteries si douces? Politien rappelait à Sa Sainteté une entrevue récente où le pontife demandait au savant de donner à l'Italie quelque récit des splendeurs de l'ancienne Rome (2), et comment il s'est mis à l'œuvre, et comment il a traduit Hérodien en latin.

Innocent n'envoya pas seulement au rhéteur des paroles d'amitié et d'encouragement, mais deux cents beaux écus d'or, afin, disait-il dans sa réponse, que « grâce à ce viatique, il pût continuer ses doctes travaux (3). » Le même jour il écrivait au grand-duc :

« Le volume de Politien, notre cher fils, fera l'ornement de notre bibliothèque, en même temps qu'il restera comme un éternel témoignage du mérite et de la science de l'écrivain. Au nom de Dieu, encouragez de toute votre autorité la publication d'œuvres semblables qui seront pour Angelo la source d'une gloire immortelle et pour nous d'un véritable plaisir (4). »

A ce don de deux cents pièces d'or Politien répond en poëte : il amène pour remercier son bienfaiteur les humanistes aux

(1) Cessit videlicet ille quasi nimbus, suaque mundo reddita serenitas est, sic ut nos jam ipsos colligamus, atque ut gravati pluviâ flores, penèque decidui, ad novæ lucis radios erigamur. Opera Politiani, Lugduni, 1533, t. I, p. 6.

(2) Opera Politiani, t. II, p. 5—7.

(3) Nunc verò in signum tam grati animi quàm amoris nostri erga te paterni, ducentos aureos per dilectum filium Joannem Tornabonum ad te mittere decrevimus ut eo vitæ præsidio facilius hujusmodi labores subire queas. Epist. Inn. VIII, Angelo Politiano. Epist. Polit. p. 232.

(4) Ep. Inn. VIII, Laurentio Med., p. 233.

pieds du Saint-Père, qui le félicitent d'avoir chassé les ténèbres et repoussé l'ignorance.

Noble échange de flatteries qui n'ont rien de menteur et où le rhéteur et le pape font tous deux leur devoir : Innocent VIII, en protégeant dans Angelo les saintes lettres, dont Dieu lui donna la garde au Vatican ; Politien, en racontant les libéralités de ce pontife, dont Guid. Antonio Vespucci avait un moment méconnu les talents. L'ambassadeur florentin, dans une lettre confidentielle à Laurent, disait tout bas : Le pape n'entend guère à la politique non plus qu'aux lettres (1) : Politien pense autrement. Le rhéteur disait vrai encore quand il célébrait la joie de Florence à la nouvelle des dignités que le pape venait d'accorder au fils du grand-duc. Florence un moment se prend d'un amour tout lyrique pour Rome et oublie ses vieilles querelles avec Sixte IV. Elle félicite la papauté en vers, en prose ; elle couronne Innocent VIII, elle le place dans ses musées, elle le célèbre dans ses chaires de professeur, et frappe des médailles pour éterniser dans ses annales la glorieuse faveur qu'elle en a reçue (2).

La république remercia Sa Sainteté de l'honneur qu'elle avait fait à la cité en donnant le chapeau de cardinal à Jean de Médicis. Barthélemi Scala rédigea la lettre :

> ...Lo Scala, figliuol d'un mulinario
> Ovver d'un tessitor di panni lini (3).

Scala devait toutes ses grandeurs à la culture des lettres : chancelier de la république, gonfalonier, il n'oublia jamais ni ses parents, ni ses bienfaiteurs (4).

Les professeurs de l'enfant célébrèrent en toutes sortes de langues la promotion de leur élève : ils étaient nombreux. On cite Démétrius Chalcondyle, Pierre Éginète, Bernard Miche-

(1) È non molto di sperienza delli stati, di non molta letteratura. Guid. Antonio Vespucci Laurentio Medici. Roscoë, Vie de Laurent, p. 392, t. II. App. n° XXXIX.

(2) De Bandini, Collectio veterum aliquot monumentorum, Arezzo, 1752.

(3) Altissimo, in Bart. Scal. vitâ à Mannio. Flor., 1768.

(4) Veni nudus, omnium rerum bonarum egenus ad rempublicam, vilissimis ortus parentibus. Scala. Ep. inter Polit. Ep. l. XII.

lozzo, et d'autres encore : c'étaient là des instituteurs. Ses maîtres véritables sont Marsile Ficin, Politien et Pic de la Mirandole, qui le prirent au sortir de l'enfance, quand sa raison commençait à se développer, et le formèrent aux lettres humaines, dans ces conversations de tous les soirs, au palais du grand-duc, où Jean assista dès l'âge de neuf ans. Ce sont trois grandes et nobles intelligences qu'il nous faut étudier; car elles nous serviront à comprendre l'enfant devenu pape (1).

CHAPITRE II.

LES MAITRES DE JEAN DE MÉDICIS.— MARSILE FICIN.—PIC DE LA MIRANDOLE.— POLITIEN.

Marsile Ficin, enfant, adolescent. — Il traduit Platon, et refait sa version, d'après les conseils de Musurus. — Il explique en chaire les doctrines du philosophe. — Son disciple Mercati. — Pic de la Mirandole. Son portrait tracé par son neveu. — Il étudie à Bologne. — Se met à parcourir le monde. — Est trompé par des Juifs. — Son voyage à Rome. — Il est accusé d'hérésie, et protégé par Innocent VIII. — Accusé de nouveau à la mort de ce pape, et défendu par Alexandre VI. — Ses sentiments religieux. — Politien. Sa villa de Fiesole. — Ses goûts. — Il professe l'éloquence latine à Florence. — Son portrait, par Paul Jove. — Ses Sylves. — Idée de son style. — Sa liaison avec le grand-duc. — Influence de ces lettrés sur Jean de Médicis.

I. Marsile Ficin.

Marsile Ficin naquit à Florence en 1433, « dans ce siècle » d'or, » comme il le dit, « où les lettres, à demi-mortes, se » réveillaient à la voix des Médicis (2). » Melchisédech, ajoute-

(1) Panvinius, Vita Leonis X. — Mencke, Vita Polit. — Bayle, art. Leon X. — Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. I. — Imm. Fichte, de Philosophiæ novæ platonicæ origine, in-8°, Berlin, 1818. — Kerl, de Causis alieni platonicorum recentiorum à religione christianâ animi, in-4°. Leipzig, 1785.

(2) Quo tandem seculo aureo liberales disciplinas fermè jam extinctas Florentiæ in lucem eduxerat. Ep. L. XI.

t-il, dans sa « Triple Vie, » eut à peine un père; moi, pauvre petit prêtre, j'en comptai jusqu'à deux (1), Ficin le médecin et Cosme de Médicis. Quand il fut baptisé, le curé ne put s'empêcher de sourire à la vue de ce corpuscule d'enfant qui aurait tenu dans un soulier de femme. Grâce aux soins de la science, Marsile triompha d'une foule de maladies qui vinrent le tourmenter dès son berceau. A douze ans, il commença de sérieuses études. Sa mémoire était prompte, son imagination vive, ses instincts poétiques. Il aimait Virgile de prédilection, et son bonheur était de réciter quelques vers des Géorgiques, le matin, sur les bords fleuris de l'Arno. Toute sa vie il eut besoin de soleil pour composer. Quand le ciel se voilait de nuages, son cerveau rebelle n'obéissait que difficilement aux exigences de sa pensée. Il travaillait fort avant dans la nuit, mais seulement à des œuvres de recherche ou de révision; le matin était à l'inspiration. Cosme, ainsi que nous l'avons dit, lui fit présent d'une petite lampe, devenue depuis si célèbre. Les livres de sa bibliothèque avaient été achetés également par le prince, qui ne s'était pas trompé sur l'avenir de Marsile.

Un moment toutefois l'enfant fut menacé d'être arrêté sur cette route de lumière qu'il avait rêvée. Son père voulait en faire un médecin. Cosme sourit à cette idée : « Le ciel, » dit-il au docteur, « vous a créé pour guérir les corps, mais votre fils est destiné de Dieu à guérir les âmes (2). » Il n'y avait rien à répondre. Marsile revint à son soleil et à ses livres.

On avait apporté de Venise à Florence divers manuscrits de Platon : le grand-duc en acheta quelques-uns dont il fit présent à son protégé, qui, dès ce moment, délaissa les muses pour la philosophie. Dans sa ferveur pour Platon, l'adolescent oubliait l'heure des repas, ses amis les lettrés, son Mécène,

(1) Melchisedech summus ille sacerdos unam vix matrem, unum vix patrem habuit : ego sacerdos minimus patres habui duos : Ficinum medicum, Cosmum Medicem. De Triplici Vitâ.

(2) Tu ci se' stato dal cielo conceduto per curare i corpi, ma cotesto tuo figlio è destinato per certo a curar gli animi. Tiraboschi, Storia della letteratura Ital., t. VI, p. 1, 367, 372.

et Florence elle-même. Cosme cependant entretenait toujours le feu de la petite lampe, qui brûlait plus longtemps que de coutume. Les veilles nocturnes de Ficin étaient si longues, qu'il tomba dans un véritable marasme. On craignait pour ses jours. La voix de l'amitié eut peine à faire comprendre à l'écolier qu'un peu de repos lui était nécessaire pour rétablir des forces épuisées par l'étude. Marsile céda, et renonça pour quelques mois à ses chants du matin, à ses promenades sur les bords du fleuve, à ses causeries avec les humanistes Florentins, à ses visites au grand-duc, à Platon, son maître : la santé revint. C'était en 1456. Après deux années entières employées à sonder les mystères de la nouvelle philosophie, Marsile vint au palais ducal pour lire, devant une docte assemblée dont Cosme était le président, quelques pages des Institutions platoniciennes qu'il avait divisées en quatre livres, et qu'il se proposait de mettre bientôt sous presse. La lecture achevée, Cosme hocha la tête en souriant. Marsile comprit le signe muet, ferma son manuscrit, dit adieu à ces rêves de gloire qui l'avaient soutenu pendant sont travail, et promit, avant de rien publier, d'apprendre le grec qu'il ne savait qu'imparfaitement. Il avait alors vingt-trois ans (1). Il tint parole. Platina, dit-on, fut le nouveau maître qu'il choisit : ses progrès furent rapides. Cette fois il pouvait faire à son aise des songes, car il connaissait la langue hellénique comme un rapsode de Samos. Il refait sa version, et c'est au juge le plus compétent qu'il veut la montrer, à Marcus-Musurus, le maître de Lascaris. Il apportait avec lui deux ou trois feuillets de sa traduction nouvelle. Musurus, en lisant ces belles pages, écrites avec une patience de calligraphe ou de jeune fille, s'amusait à jouer avec son écritoire. Ficin, impatienté, interrompt le lecteur : — Voyons donc, lui demande-t-il d'un ton suppliant, qu'en pensez-vous? — Voilà, dit Musurus, en répandant l'encre en guise de poudre d'or sur le manuscrit qu'il rend tout noirci à l'auteur (2). Tout autre que Ficin se

(1) Epist. Fic. ad Val. l. II. — Brucker t. IV, p. 50.

(2). Niceron, Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, t. V, p. 214-225.

serait emporté : heureusement il avait lu dans le Timée d'admirables préceptes sur la colère, et il n'aurait pas voulu pécher contre Platon. Donc, sans mot dire, il retourne à la petite habitation rurale que Cosme lui a donnée dans la villa Careggi (1), et se remet une troisième fois à l'ouvrage. L'œuvre s'étend, grandit et reste cachée aux regards jusqu'à l'époque de la mort de son bienfaiteur. Pierre venait de succéder à Cosme, et Ficin ne s'était pas aperçu du changement de règne : heureusement pour les lettres, la dynastie des Médicis avait encore de longs jours à vivre. Pierre avait voulu continuer Cosme : par ses soins, une chaire s'éleva où Marsile monta pour expliquer Platon (2). On ne se douterait pas de toutes les belles choses qu'il trouvait dans le fils d'Ariston : la Sainte-Trinité, le Verbe de saint Jean l'Evangéliste, la Création de Moïse, l'Eucharistie de saint Paul. Il faisait du philosophe un génie céleste qui avait eu l'intuition des mystères enfermés dans nos saints livres. Est-il besoin de dire qu'il plaçait dans son paradis l'écrivain antique que Jésus, dans sa descente aux enfers, venait arracher aux limbes purificateurs, pour le couronner de l'auréole de bienheureux ? Il avait renoncé aux formules de salutation ordinaire, et il n'appelait ses auditeurs que mes *frères en Platon.* A ses yeux, le Criton était un second Évangile tombé du ciel. Ses élèves partageaient son enthousiasme et ses croyances (3).

Reuchlin et Agrippa (4), après avoir suivi ses leçons, quittèrent Florence pour retourner en Allemagne. L'Allemagne devait, à son tour, opérer sa résurrection intellectuelle, mais en oubliant et quelquefois en calomniant la terre où ses enfants avaient reçu la lumière (5).

Parmi les auditeurs de Ficin, Michel Mercati se faisait re-

(1) Tiraboschi, Loc. cit.

(2) Bandini, in not. ad vit. Ficini, p. 28.

(3) Tiraboschi, Loc. cit. — Buhle, Hist. de la philosophie, t. II, a donné de longs et curieux détails sur la philosophie de Ficin.

(4) Brucker, t. IV. p. 55.

(5) Voir ce que dit de Reuchlin, Weislinger dans son *Huttenus delarvatus.* Constanz, 1730, p. 31 et suiv.

marquer par une expression indicible de mélancolie qu'il portait constamment aux leçons du professeur : il doutait. L'avenir le tourmentait, et l'existence de l'âme après cette vie était un problème dont il demandait vainement la solution à ses savants amis : ses amis le ramenaient toujours à Platon. Malheureux qui ne savait pas lire l'immortalité de la pensée dans cette intelligence qui, chaque semaine, développait si poétiquement en chaire les harmonies du monde spiritualiste ! Il avait besoin de croire cependant, car le doute le faisait souffrir. Un jour qu'il discutait avec Ficin sur les destinées futures de l'homme : — Maître, lui dit-il, faisons un pacte. — Et lequel, répondit le professeur ? — Que celui qui mourra le premier vienne dire à l'autre, s'il y a quelque chose là haut ; et en prononçant ces mots, Mercati regardait tristement le ciel. Ficin prit la main de Mercati, et inclina la tête.

L'historien continue ainsi ce récit qui rappelle une ballade de Bürger :

« A quelque temps de là, un matin, quand tout dormait dans Florence, Mercati est réveillé par le bruit des pas d'un cheval et la voix rauque d'un cavalier qui crie : Mercati. L'homme du doute se lève, entr'ouvre sa fenêtre et aperçoit, sur un cheval blanc, un fantôme qui du doigt lui montre le ciel, en murmurant : « Michel ! Michel ! cela est vrai (1) ! » Mercati descend précipitamment l'escalier, pousse la porte, regarde de tous côtés ; la vision avait disparu.

Il se rappelle alors le pacte qu'il a fait avec Ficin, et prend le chemin de la demeure du néoplatonicien. Il frappe. — Que voulez-vous ? demande une vieille femme.—Parler à mon ami Ficin. — Mon maître vient de mourir, dit la servante ; priez Dieu pour son âme (2). »

Le légendaire termine là son drame, sans nous dire si Mercati continua de douter (3).

(1) O Michael, o Michael, vera, vera sunt illa ! Ad vocem amici Michael admiratus fenestramque aperiens, quem audierat vidit post terga, ad cursum iterum acto equo. Marc. Zwerii Boxhornii, Monumenta illustrium virorum et elogia. Amstelodami, 1638, in-4°, p. 44.

(2) Baronius, Annal. eccl. ad annum 411. — Niceron, l. cit.

(3) Sur Ficin consulter : Schelhorn, Amœnitates litt. t. I. — Brucker,

II. Jean Pic de la Mirandole (1).

A côté de cette âme inquiète, venait quelquefois s'asseoir, attentive à la parole du maître commun, une autre intelligence, à la recherche également de la vérité, mais prête à l'embrasser quand elle aurait eu le bonheur de la trouver. Aux yeux du monde, Dieu en avait fait une créature d'élite : c'était quelque chose de plus beau peut-être que Raphaël. « Pic de la Mirandole, » nous dit son neveu, « avait la taille souple et élancée, les chairs d'un blanc mat, l'œil d'un bleu marin, la chevelure blonde et touffue, les dents d'une blancheur de perle. Il y avait dans toute sa personne un mélange de douceur angélique, de pudique modestie, de bienveillance attrayante qui charmait les regards et attirait les cœurs (2). » A ces dons un peu trop féminins, Pic en joignait d'autres plus dignes d'être célébrés : une imagination orientale, une parole colorée, une âme d'artiste, qui se laissait emporter à toutes les émotions de la peinture, de la musique ou de l'éloquence ; une sensibilité exquise, et par-dessus tout une mémoire qui tenait du prodige. On lui lisait une page d'Homère, et il la répétait en changeant l'ordre des vers. Quelques mois lui suffisaient pour posséder le dictionnaire entier d'un idiome : à dix-huit ans il savait vingt-deux langues (3). Parfois, après ses repas, il improvisait, devant son commensal Benivieni, tout un nouveau chant de l'Enfer ou du Paradis ; et, le lendemain, Florence dans l'admiration, ne savait qui saluer, des vers de Dante, son vieux poëte, retrouvés après trois siècles, ou du mensonge de son improvisateur.

Hist. crit. phil. t. IV, p. 49 et suiv. — Elogi degl' illustri Fiorentini, t. I. — Giovanni Corsi, Vita, etc.

(1) Joannis Pici Mirandulæ vita, per Joannem Franciscum illust. princip. Pici filium conscripta, en tête des œuvres de J. Pic. Basle, 1601, t. I. — Voir le portrait du même écrivain, tracé par Politien dans les Miscell. cent. I. c. 105.

(2) Joannis Pici Mirandulæ vita, en tête de l'édition de Basle, 1601.

(3) All' età di 18 anni sapeva perfettamente 22 lingue, cosa che ad alcuni è sembrata incredibile. Luigi Bossi, Annotazioni, ecc., alla vita di Leone X, t. IX, p. 235.

Son père, seigneur de la Mirandole, voulut qu'il étudiât à Bologne. Le droit canon, qu'on enseignait à cette université, ne pouvait plaire à une imagination comme la sienne. Pic aimait par-dessus tout l'air et la liberté. Il ferma ses livres et courut le monde. Comme Luther, quelques années plus tard, il cheminait à pied, sans autre boussole le jour que l'horizon, et la nuit que les étoiles; le havresac sur le dos, le bâton de pèlerin à la main. Mais tandis que le fils du mineur de Mœhra s'arrêtait, au bas de chaque fenêtre, pour demander le pain du bon Dieu (1), le fils de Gianfrancesco, la bourse pleine, le cœur joyeux, sûr de la Providence et de son chemin, errait à l'aventure, se mêlant à ces processions d'écoliers dont les routes universitaires étaient embarrassées, couchant sous la tente de toile du Bohémien qui faisait métier de dire l'avenir, ou enfourchant le cheval qu'un reître lui avait vendu pour vivre. Partout il dépensait follement son argent, ruinait sa santé, compromettait son existence au milieu de cette société mouvante de verriers, de forgerons, de sorciers, de bourreaux, de fossoyeurs, de magistrats, de prêtres, de jeunes filles, dont il étudiait les mœurs, les habitudes, les superstitions, donnant la moitié de son or pour quelques pages de la grammaire d'un idiome qu'il apprenait chemin faisant, et qu'il parlait au bout de quelques mois. Cette vie de périls, de sensations, d'exaltation, de mouvements matériels et spiritualistes, convenait à cet adolescent amoureux fou de ce fantôme nuageux et insaisissable qu'on appelle, dans la langue de la physique, feu follet, et gloire dans celle de l'artiste. Marche, pauvre jeune homme, puisque marcher est ton châtiment; mais quand il en sera temps, Dieu saura bien t'arrêter!

Malheureusement, comme toutes les natures vaniteuses, Pic aimait à prêter l'oreille à la louange et se laissait prendre au piége de la flatterie. Il voyageait, suivant sa coutume, quand il vit venir de loin une caravane d'Israélites à longues barbes et à robes flottantes, qui allaient de ville en ville pour vendre des manuscrits recueillis dans leurs pérégrinations. On s'assied sur l'herbe, on parle, on dispute. Pic est dans l'en-

(1) Mathesius, Vita Lutheri. — Histoire de Luther, par M. Audin, t. I, ch. 1.

chantement. On lui offre soixante codices hébreux, composés par Esdras, et qui renferment, lui dit-on, les arcanes de la philosophie cabalistique (1). A cette époque de curieuses investigations, c'était une opinion accréditée, que le peuple juif gardait cachée, dans des livres fermés aux profanes, la doctrine des mages de l'ancienne loi. Comme le Faust de Goëthe, Pic croyait trouver dans un parchemin « la source où l'âme peut apaiser sa soif éternelle. » Il ne se doutait pas encore que les mystères de la vie humaine, de sa destinée, de son avenir, sont écrits en lettres d'or dans un livre que le Christ nous a légué en mourant : l'Evangile était à ses pieds, et il ne se baissait pas pour le ramasser. Jugez de la joie de notre Ahasvérus, quand, au prix de tout ce qu'il possédait d'or dans sa bourse de cuir, il se crut en possession de secrets dont, à son tour, il pourrait faire l'aumône à ses semblables, car il était généreux comme on l'est à son âge. On devine qu'il avait été trompé (2). Ces traditions d'Esdras n'étaient qu'un amas de gloses dérobées au Thalmud, aux écrits des rêveurs de l'Arabie et de la Grèce ; mais c'était pour lui de l'or et de la lumière. Le voilà donc, heureux, qui prend le chemin de la capitale du monde chrétien. C'est là qu'il se propose de convier à un cénacle philosophique toutes les intelligences de l'Europe (3). A Rome, où régnait Innocent VIII, protecteur des lettres, Pic fut accueilli avec enthousiasme. Il étonna le pape, le sacré collége, les lettrés, par sa science lexicologique ; il répondait en hébreu, en chaldéen, en grec, en latin, et dans presque tous les idiomes vivants. Sans perdre un moment, il se mit à formuler neuf cents thèses, chacune formée de diverses propositions, qu'il jetait comme autant de défis, non pas à ce monde de robes noires qui balayaient les bancs de l'école, mais au monde des théologiens, des prêtres, des philosophes. Il y avait dans ces thèses de la physique, de l'histoire naturelle, de la médecine, de la théologie, de la cabale. Aristote y était accouplé à Isaac de Nar-

(1) Apologia, etc., opera Pici, p. 123, t. I, Basil.
(2) *Meiners, Lebensbeschreibungen berühmter Männer,* t. II, p. 21 et s.
(3) Tiraboschi, t. VI, p. 1, p. 375.

bonne, Platon à Abamanon de Babylone, saint Thomas à Moïse l'Egyptien, Scot à Mahumet de Tolède, saint Augustin à Adélando l'Arabe (1). Viennent maintenant les disputeurs, Pic est tout prêt: voilà du pain, du vin, un bon lit, qu'il leur offre dans l'hôtellerie de la grande route ; personne ne se présenta. Il se mit à chercher à travers les rues de Rome ; personne non plus qui voulût se commettre avec un tel joûteur. Que faire? publier ses thèses : c'est le parti qu'il prit. Mais il avait irrité l'amour-propre des savants : l'amour-propre essaya de se venger. On fouilla dans ce chaos de propositions ; on en tira treize, qu'on déféra au souverain-pontife, comme entachées d'hérésie. A ce mot de funèbre présage, notre juif errant s'émeut et s'agenouille pour prier, les mains jointes, celui qui lit au fond des cœurs de le défendre contre les préventions ou la jalousie de ses ennemis. La prière était trop ardente pour qu'elle ne fût pas écoutée. Innocent VIII lut cette apologie, écrite avec une foi tout enfantine; il en fut touché, et défendit d'inquiéter Pic de la Mirandole (2). On se tut, et la papauté eut la gloire de protéger la liberté de penser dans une des plus hardies intelligences de l'époque. C'est un beau triomphe pour la tiare. Voltaire n'en a pas parlé ; notre devoir, à nous, était d'en rappeler le souvenir.

Jeune encore, il riait de ses amis qu'il voyait courir comme de véritables enfants après des bulles de savon. Un jour qu'Ange Politien chantait en poëte le bonheur que procurent les lettres : — Insensé, lui dit-il, en se penchant sur l'épaule de son maître, qui te fatigues à chercher dans la science, ce que tu ne saurais trouver que dans l'amour divin (3).

Parfois cependant il sentait en son âme l'aiguillon de la va-

(1) Paul. Colomesius, Ital. Orientalis, p. 42. — Niceron, loc. cit.

(2) Dichiarando che non perciò dovea recarsi molestia alcuna a Giovanni, nè crederlo reo d'eresia, piochè avea protestato con giuramento di credere in ogni cosa al giudizio che ne desse la Chiesa. Tiraboschi, t. VI, p. 375-376.

(3) Malumus semper per cognitionem nunquam invenire quod quærimus, quàm amando possidere id quod non amando frustra etiam non inveniretur. J. Pici Mir. vita. Basil. 1601.

nité : il regardait autour de lui sur sa table de travail, où reposait une cassette d'ébène, et il disait à Benivieni : — Je ne conçois pas le péché de murmure contre Dieu, à moins cependant que je ne perdisse cette petite boîte où sont enfermées mes élucubrations (1).

La science moderne, en ouvrant la cassette du mort, a souri de pitié. Elle hausse les épaules quand on lui parle aujourd'hui du bruit que Pic fit autrefois parmi ses contemporains ; elle se moque du titre de monarque de la cabale qu'on donnait à Pic ; elle conteste même, dans son dénigrant scepticisme, jusqu'à ce don de vingt-deux langues que l'Esprit-Saint aurait soufflé dans ce merveilleux cerveau ! Passons lui son sourire, son incrédulité et ses moqueries. Pic, quoi qu'elle en dise, n'en restera pas moins une des individualités les plus puissantes du quinzième siècle. Dans ses thèses insolentes *de omni re scibili*, s'il y a du sable, il y a de belles perles aussi. En traitant des animaux et des plantes, Pic enseigne que leurs germes se développent à l'aide d'une vertu prolifique : pressentiment instinctif de la décomposition des corps et du principe de l'organisme vital. Tout en s'élevant contre l'astrologie judiciaire, il affirme que le magicien antique, c'est-à-dire le sage, possédait de véritables notions sur les phénomènes naturels ; qu'au ciel et sur la terre il n'existe pas de force cachée que la science ne puisse s'approprier : et parmi ces forces occultes que l'homme un jour maîtrisera inévitablement, il semble indiquer la vapeur, l'électricité et le magnétisme minéral (2).

Pic n'avait-il pas raison de trembler pour sa cassette ? Que de trésors elle enfermerait s'il eût vécu de nos jours !

Il dut quitter Rome. Cette victoire avait coûté à ses adversaires trop d'humiliation pour qu'il espérât jouir en paix de sa gloire. Il reprit sa vie des champs, il revit son beau soleil, il retrouva sa tente poudreuse, il dormit comme autrefois sous son étoile protectrice, il aspira de nouveau cet air

(1) Nisi scrinia quædam deperirent quibus elucubrationes ejus et vigiliæ reconditæ stipabantur. Ibid.

(2) L. Bossi, Annotazioni alla vita di Leone X, t. IX, p. 235-241.

ambiant qui dilatait ses poumons et fertilisait son cerveau. A peine avait-il touché le sol de la France, qu'il apprit à la fois la mort d'Innocent VIII, l'exaltation de Borgia sous le nom d'Alexandre VI, et le réveil de ce spectre coiffé du bonnet de docteur et qui de la ville sainte, lui criait : — A Rome, hérétique.

— A Rome donc! se dit-il.

Heureusement il se rappela qu'avant de ceindre la tiare, Borgia s'était fait applaudir au barreau d'Espagne, et il résolut de demander des juges au nouveau pape. Il y a ici une belle page dans la vie de Borgia. Voici donc qu'à trois cents lieues de la ville éternelle, un pauvre voyageur, assis tristement dans une misérable auberge de village, prend un peu d'encre et écrit au pape, c'est-à-dire à ce qu'il y a au monde de plus grand ; car le pape, comme le remarque Voltaire, c'est l'opinion au moyen âge. Il se plaint qu'on ravive cette tache d'hérésie qu'Innocent VIII avait eu soin de laver lui-même ; il dit que nourri du lait de la sainte Eglise romaine, il aime cette Eglise comme sa nourrice et sa mère; qu'il veut vivre et mourir catholique ; il demande qu'on lui donne des juges, et proteste de sa soumission et de son obéissance au saint-siége. Alexandre nomme sur-le-champ une commission. L'œuvre des neuf cents propositions est soumise à un examen sévère. Cette fois ce sont des théologiens qui ont pris part au mouvement spiritualiste dont Florence donna le signal, que la papauté a choisis pour présider à cette enquête religieuse. L'innocence de Pic est reconnue solennellement. Ce fut un bien beau jour pour notre jeune homme que celui où il put placer en tête de ses thèses la bulle d'Alexandre VI (1) ! Sa foi triomphait, il était heureux! Car dans ce tourbillon de joies mondaines, de voluptés intellectuelles, de poussière et de vanités, où il s'était laissé emporter, jamais il n'avait oublié l'eau de son baptême : l'ange s'était fait homme plus d'une fois, mais les ailes lui restaient. A trente ans, il s'en servait pour remonter au ciel.

(1) Nullum hæresis specimen vel suspicionem aut notam sinistram incurrisse. Alexander servus servorum Dei, nobili viro Johanni Pico, comiti Mirandulæ, XVII junii, 1493.

Las d'errer à travers l'espace, il secouait la poussière des grandes routes, dénouait sa ceinture de cuir, jetait bas son bâton de pèlerin, se réfugiait dans le sanctuaire, et devant l'autel de la Vierge, disait adieu au monde, aux lettrés, à la cabale ses ardentes amours, et passait le reste de ses jours dans la prière et l'exercice des vertus les plus austères du christianisme (1).

III. Ange Politien (2).

Ange Politien a d'autres instincts : vous ne le trouverez pas sur les grands chemins, à la recherche de « cette montagne d'aimant » que Paracelse et Jean de la Mirandole poursuivent presque en même temps. Il habite une villa, assise sur le sommet d'une rampe de verdure, d'où l'œil domine « la cité méonienne et les longs méandres de l'Arno à travers les campagnes étrusques (3). »

Et dans cette retraite de Fiesole, que Laurent a faite à Politien, il n'y a pas seulement de beaux arbres, de lointains horizons, de fraîches brises ; mais du vin, et un vin que le rhéteur vante a son ami Ficin :

« Viens ici, mon cher Ficin, si la chaleur de Careggi te fatigue : accepte l'hospitalité que je t'offre : doux ombrages, bonne chair et vin parfumé, voilà ce que tu trouveras à Fiesole. En fait de vin, tu sais que je suis quelque peu connais-

(1) Hallam, Histoire de la littérature de l'Europe aux 15e, 16e et 17e siècles, t. I, p. 207. — Meiners, p. 14. — Biblioteca modenese, t. IV, p. 95, etc., t. VI, p. 161, etc.

(2) Ragionamento istorico sopra le collazioni delle Fiorentine Pandette ecc., dal canonico Angelo Maria Bandini, Livorno, 1764, in-4°, p. 41 et suiv. — Cette dissertation renferme quelques particularités curieuses sur Politien.

(3) Talia Fesuleo lentus meditabar in antro,
Rure sub urbano Medicum quà mons sacer urbem
Mæoniam longique volumina despicit Arni;
Quà bonus hospitium felix placidamque quietem
Indulget Laurens.

seur : Pic, lui-même, avec toute sa science de gourmet, ne m'apprendrait pas grand'chose (1). »

A la cour du Magnifique, nul lettré n'aima d'un amour plus vif les champs, la verdure, les fleurs et le soleil : le bruit de Florence tourmentait son cerveau : même lorsque le poëte n'avait pas besoin d'inspiration, qu'il ne cherchait ni le mètre, ni la quantité, que les ailes reployées il travaillait en compilateur à coordonner les Pandectes, il lui fallait le repos des champs, le murmure des oiseaux, le silence de la solitude. C'est derrière des haies d'églantier, dans une cabane enveloppée d'aubépines, assis à une petite table, odorante de fleurs, qu'il a composé presque tous ses ouvrages.

Il était né en 1454, à Monte-Pulciano, et descendait des Cinci ou Ambrogini (2). Quand on eut pour maître de philosophie platonicienne Marsile Ficin, de philosophie aristotélicienne Argyropulo, de grec, Andronic le Thessalonicien, de latin Christoforo-Landino (3), et que, comme Angelo, on naquit avec un amour ardent du travail, avec un cerveau que les plus longues veilles ne peuvent fatiguer, avec une mémoire qui retient jusqu'à des chiffres, avec une imagination qui illumine jusqu'à l'explication d'un texte ; on est sûr de son avenir ; on n'a plus besoin que de marcher devant soi : le ciel et la terre vous appartiennent.

A vingt-neuf ans il professait, à Florence, l'éloquence latine. Son cours était fréquenté par une foule d'intelligences qui se sont fait un nom dans les lettres. Pierre Ricci, Varino Favorino, Bernard Ricci, Scipion Cartéromaque étaient ses auditeurs assidus. Jean Pic de la Mirandole vint plus d'une fois pour l'écouter (4). C'est des bancs de son école que sortit cette pléiade d'humanistes dont Érasme a glorifié les travaux : Guillaume Grocin, qui fut depuis professeur de grec

(1) Vie de Laurent de Médicis, par Roscoë, t. II, p. 173.

(2) Fred. Otto Menke, Historia vitæ, inque litteras meritorum Angeli Politiani. Leipzig, 1736, in-4°.

(3) Tiraboschi, t. VI, p. 1071.

(4) Giovanni Pico della Mirandola non sdegnò di onerare talvolta la scuola di Angelo e di sedere tra' suoi discepoli. Tiraboschi, t. VI, p. 1072.

à Oxford; Thomas Linacre, l'ami du chancelier Morus; Denis, le frère de Reuchlin; les deux fils de Jean Tessira, chancelier du roi de Portugal. Pic, en rappelant le souvenir de ses triomphes de professeur, ne peut réprimer un mouvement de vanité bien pardonnable dans un rhéteur. « Vraiment, écrit-il à l'un de ses amis, je ne sais pas si depuis mille ans, maître d'éloquence latine compta pareil nombre d'écoliers (1). » Quand pour la première fois, on apercevait en chaire ce professeur, au nez difforme, à l'œil gauche louchant disgracieusement, au col mal emboîté (2); c'est Paul Jove, historien contemporain, qui a tracé cette silhouette; il était impossible de retenir un mouvement involontaire de dépit ou de surprise: mais lorsque Politien ouvrait la bouche, son organe doux et vibrant, sa parole, véritable bouquet de fleurs, *varios spargens flores*, et sa phrase parfumée de sel attique, *salsa comitas*, avaient bientôt fait oublier les torts de la nature. Il s'enthousiasmait aisément et savait faire passer dans l'âme de ses auditeurs les émotions diverses qui l'agitaient. Il aimait à expliquer les poëtes bucoliques. Trouvait-il dans l'un d'eux quelque allusion au bonheur des champs, il posait son livre et commençait une improvisation pleine d'un coloris tout champêtre. Il n'oubliait ni la voix susurrante du pin, ni le sifflement du vent qui balance l'ombelle conique du cyprès, ni le gazouillement de l'onde à travers les cailloux colorés, ni les jeux de l'écho qui redit les vers du poëte.

Tableau ravissant qu'il faut reproduire dans la langue de l'auteur, faute de pouvoir le traduire (3).

(1) Quod nescio an alteri Latinorum, dicam enim audacter, mille circiter annos ante contigerit. Pol. Ep. ep. 1, lib. 9.

(2) Erat facie nequaquam ingenuâ et liberali, ab enormi præsertim naso subluscoque oculo. P. Jov. El. c. XXXVIII, p. 89.

(3) Hìc resonat blando tibi pinus amata susurro;
Hìc vaga cuniferis insibilat aura cupressis;
Hìc scatibus salit et bullantibus incita venis
Pura coloratos interstrepit unda lapillos;
Hìc tua vicinis ludit lasciva sub umbris
Jamdudum nostri captatrix carminis Echo.

Sa leçon finie il prenait souvent par le bras son docte ami Laurent de Médicis, et tous deux s'acheminaient à pied vers Fiesole, par une fraîche soirée dont il chantait les charmes, au milieu de la route, pour se reposer (1). C'est à Fiesole qu'il a composé plusieurs de ses *Sylves*, le Rusticus, le Manto, l'Ambra (2) qu'il lisait le lendemain à ses élèves et qu'on aurait prises pour quelques poëmes antiques, s'il avait songé à surprendre l'oreille par l'imitation de la phraséologie virgilienne. Mais il faut lui rendre cette justice, qu'il ne copie ni ne calque. Il a, comme humaniste, une personnalité latine qu'on ne lui contestera jamais : peut-être même le soin trop vigilant d'écarter de sa phrase tout mot dont la source eût été facile à deviner, a-t-il jeté dans sa composition des caprices qui sentent trop l'étude. Son style, sous ce rapport, ressemble assez à sa villa de Fiesole, où, pour faire de l'effet, le jardinier du grand-duc émondait au ciseau la haie vive, travaillait en cône le hêtre, emprisonnait le ruisseau, ménageait à l'œil des repos, des surprises, des accidents : travail d'ouvrier chez le jardinier et chez le rhéteur que le souffle inspirateur de la nature vient trop rarement vivifier.

Parfois cette manie d'individualité lui fait commettre des fautes étranges : c'est ainsi que dans son Orphée, tragédie lyrique, au lieu d'un chœur aux dieux d'Homère, il imagine un hymne en l'honneur de son protecteur, le cardinal Gonzague, que le héros du poëme vient chanter sur la rampe en face du trou du souffleur (3).

(1) Fabroni, Vita di Lorenzo de' Medici, t. II, p. 98, 288 et 294.

(2) L'Ambra était une petite île formée par la rivière d'Ombro, auprès de la maison que Laurent avait à Poggio a Cajano : le grand-duc a chanté, en beaux vers italiens, cette île délicieuse.

(3) Il est juste d'observer que quelques-unes de ces absurdités reprochées à l'Orfeo, n'existent pas dans les manuscrits originaux, d'après lesquels la pièce a été imprimée : Hallam, t. I, p. 213, Burney. hist. de la Musique, t. IV, p. 17, et Roscoë pensent que c'est le premier drame musical joué en Italie. — Tiraboschi ne parle pas d'accompagnement en musique à cette pièce : Coriani dit seulement : — *Alcuni di essi sembrano dall' autor destinati ad accopiarsi colla musica. Tali son le canzoni e i cori alla greca.*

Gonzague était l'un des mécènes de Politien, mais qui s'obstinait aussi dans sa personnalité, toute distincte de celle de l'ami d'Horace : grand seigneur qui payait en monnaie de cuivre des vers qu'Auguste achetait au poids de l'or : mais nous doutons qu'Horace ait jamais consommé autant de vêtements que son rival de la Renaissance.

Heureusement Angelo avait une autre providence à son service, qui se laissait attendrir par les beaux vers.

« Les sots ! disait Politien à Laurent ; ils rient des haillons qui me couvrent le corps et des sandales trouées qui montrent mes pieds à nu.

» Ils me plaisantent sur ce que ma chaussure n'emprisonnant plus mes doigts laisse à l'air un plus libre cours.

» Mon vêtement a perdu son lustre et son duvet, la corde seule reste encore, et la maudite traîtresse atteste qu'elle est formée des fils les plus grossiers, les derniers qui restaient à la brebis tondue à ras. Ils rient et ne font plus cas de moi. Ils disent que mes vers ne sont point de ton goût.

» Laurent, envoie-moi donc une de tes belles robes (1). »

A Wittemberg, un moine qui eût été poëte s'il l'eût voulu, disait aussi à l'électeur : « Ma soutane s'en va, donnez-moi donc quelques pièces de drap noir pour m'en faire une autre (2) ; » mais Sa Grâce ne se pressait guère, tandis que le Magnifique de Florence cherchait tout aussitôt dans sa garde-robe, et faisait remettre à Politien un vêtement de drap de Venise, que le poëte, sans même le donner au tailleur, endossait sur-le-champ, et le peuple de s'écrier :

« C'est un habit de Son Altesse : il faut que les vers d'Angelo soient bien beaux, puisque le grand-duc l'habille si richement ! »

Le poëte avait besoin de remercier son bienfaiteur : il invoquait l'assistance de Calliope, qui descendait de l'Olympe,

(1) Laurenti, vestes jam mihi mitte tuas.

(2) Nous avons cité quelques fragments de lettres à ce sujet, dans l'Histoire de Luther, t. II ; on les trouvera également dans les Mémoires de Luther, par M. Michelet. Ils sont extraits de la correspondance du Réformateur, publiée à Berlin par le docteur de Wette.

et ne reconnaissant plus son favori, tant il était richement vêtu, se hâtait de regagner le ciel ; Politien se frappait inutilement le cerveau ; le vers reconnaissant ne venait pas (1).

Mais tout le monde ne regardait pas comme cette *plébécule* dont parle Politien au vêtement du poëte. Sa petite maison, près de l'église Saint-Paul, dont il était prieur, était chaque matin assiégé d'une foule de visiteurs qu'il n'avait pas la force d'éconduire. Il a peint d'une manière fort comique le malheur de celui qui avait un nom littéraire à cette époque.

« En voici un qui vient frapper à ma porte un glaive à la main, dont il ne peut lire les lettres mystérieuses ; un autre qui veut absolument une inscription pour son cabinet d'études ; un troisième qui attend une devise pour sa vaisselle ; d'autres qui me demandent des épithalames, des chansons, c'est à peine si j'ai le temps d'écrire ! Dieu me pardonne, il faut interrompre jusqu'à la lecture de mon bréviaire (2). »

Il nous fallait donner une idée des penchants des maîtres de Jean de Médicis. Marsile Ficin représente le néoplatonisme alexandrin, mais dans des tendances catholiques ; — Pic de la Mirandole la mystique judaïque, mais rattachée au dogme chrétien ; — Politien la rhétorique païenne, mais assouplie au style de la renaissance. Il était impossible que l'élève échappât à l'influence individuelle de ses professeurs. Il dut prendre à l'un son amour pour Platon, à l'autre ses fantaisies rêveuses d'imagination, au troisième son culte pour l'antiquité. Si donc

(1) Astitit, inque meo pretiosas corpore vestes
Ut vidit, pavidum rettulit inde pedem,
Nec potuit culti faciem dea nosse poetæ.
Si minus ergo tibi meritas ago carmine grates,
Frustrata est calamum diva vocata meum.
Ad Laurent. gratiarum actio.

(2) Adeo mihi nullus inter hæc scribendi restat aut commutandi locus, ut ipsum quoque horarium, sacerdotis officium pene, quod vix expiabile credo, minutatim concidatur. Ep. IX. Donato. 2. Lib. On connaît cette vieille anecdote qui traîne dans tous les recueils d'*Ana*, où Politien se vante de n'avoir jamais ouvert son bréviaire de peur de se gâter au latin des offices. Bayle, qui l'a donnée le premier, n'avait pas lu la correspondance de l'auteur ; on en a dit autant de Bembo, et avec aussi peu de raison.

jamais un jour Dieu l'appelle à Rome pour gouverner l'Eglise, nous sommes sûrs d'avance que nous retrouverons, dans le Florentin couronné, les traits les plus saillants de ces trois grandes natures. Comme Marsile, un moment il rêvera des mondes imaginaires, doués d'une force cachée personnelle; comme Pic il aimera la vie des champs, le grand air, l'espace; comme Politien, il cherchera la solitude, les fleurs et le soleil : trois belles âmes dont il reflétera les vertus; ami chaud et dévoué comme Politien, sensible comme Pic de la Mirandole, doux comme Ficin. Ce n'est pas sans motif que la Providence, si elle a des vues sur Médicis, a placé près de lui ces trois caractères de lettrés. En ce moment l'Allemagne travaille à secouer le joug de l'école. Elle s'est peu mêlée au mouvement intellectuel qui agite à cette heure l'Italie : restée en deçà des Alpes, elle ignore ce qui se passe dans le monde ultramontain : elle croit, et c'est le sujet ordinaire de ses plaintes, que la papauté s'est donnée corps et âme à Aristote. A l'entendre s'exprimant plus tard par la voix de son lauréat Ulrich de Hutten, le syllogisme, qui a tué l'imagination, qui pèse comme du plomb sur la pensée, qui arrête l'essor de l'esprit humain et qu'un de ses plus glorieux enfants comparera bientôt à la monture d'Abraham, qu'il faut attacher au bas de la montagne, quand on veut sacrifier sur les hauts lieux, c'est-à-dire, pénétrer dans l'œuvre de Dieu; le syllogisme règne en maître dans les écoles d'Italie. Ces plaintes, dont elle n'a pu vérifier la justesse, car elle ne s'est pas mise à voyager, ont soulevé contre la papauté de graves intelligences. Dieu s'apprête à leur donner un démenti. Architecture, peinture, poésie, éloquence, musique; sous Léon X, tout s'avivera à la nature visible : l'antiquité dans ses créations matérielles sera le moule à l'aide duquel tout ce qui sentira âme d'artiste voudra reproduire ses émotions. L'idée pourra souffrir de ce culte trop exclusif pour le symbole; mais la plastique y gagnera : et pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur quelques-unes des peintures de Fra Angelico, si ravissantes d'expression, mais où la vie se réfugie tout entière dans la tête; et sur les reliefs d'Orcagna, où l'on dirait qu'il n'y a dans l'être humain qu'un élément, au lieu de cette double

individualité, l'âme et le corps, que Dieu lui donna en le créant.

Supposez à la place de Léon X un homme doué d'ailleurs d'éminentes vertus, mais de race germanique, comme Adrien d'Utrecht qui, à tous ces artistes accourus pour le fêter lors de son entrée à Rome, eût préféré, ainsi qu'il le disait, un cortége de paralytiques ; alors notre petite lampe de Ficin serait morte faute d'aliments, et Platon aurait traversé les mers pour retourner en Orient ; et les grandes vues de Dieu sur les destinées du monde intellectuel, n'auraient pu s'accomplir, et une portion notable de l'humanité, l'Allemagne, qui aspirait de tous les élans de sa nature, vers les mondes rêvés par le fils d'Ariston, aurait pu se plaindre avec raison que Rome loin de la suivre, voulait l'arrêter dans cette voie de rédemption spirituelle (1).

N'accusons pas toutefois Adrien VI : avec le temps les besoins de la société changent ; l'art une fois retrouvé, il fallait un homme du Nord qui l'arrêtât sur le penchant de ce naturalisme, où il menaçait de se précipiter.

(1) On trouvera dans Meiners, Lebensbeschreibungen, etc. t. II, p. 111, 220, d'amples détails sur Politien, et l'appréciation de cet écrivain comme poëte latin, comme rhéteur, comme grammairien, comme poëte italien. Roscoë, Vie de Laurent de Médicis ; Sismondi, Littérature du midi, t. II, p. 43, ont donné quelques fragments de sa *Giostra di Giuliano,* le tournoi de Julien de Médicis. M. Villemain, dans le tome II de son Cours de littérature, a parfaitement jugé le caractère poétique de Politien.

CHAPITRE III.

JEAN DE MÉDICIS A PISE. 1489—1492.

Chalcondyle. — Bibbiena. — Jean de Médicis étudie la musique. — Il part pour Pise. — L'université de cette ville est protégée par les papes, et restaurée par les Médicis. — Les professeurs Philippe Decio et Barth. Soccino. — Progrès de l'écolier. — Il soutient sa thèse à Florence où il est reçu docteur en droit canon. — Philomus prédit que Médicis sera pape un jour.

Jean poursuivait le cours de ses études ; à douze ans il connaissait le grec, le latin, et lisait à livre ouvert Homère et Virgile : c'était l'orgueil de ses maîtres. Le vieux Chalcondyle, obligé de quitter la chaire de littérature grecque autour de laquelle, depuis l'apparition récente de Politien, ne se pressaient plus que de rares écoliers (1), avait trouvé dans le palais des Médicis un asile où les caresses de Jean le consolaient de l'injustice de ses anciens élèves. Jean n'avait pas voulu l'abandonner. On reprochait à Chalcondyle une phrase incolore, une parole sans vie, une diction sans jet ni flamme : on le comparait à un rhéteur à jeun (2). L'écolier florentin, de sa nature si mobile, l'avait un beau matin, quand il s'apprêtait à discourir sur Platon, brisé comme un musicien brise un violon qui ne rend plus de son ; et le vieux professeur, les larmes aux yeux, avait été contraint de s'exiler de cette chaire si souvent témoin de ses triomphes, et d'aller se consoler dans la demeure de ses maîtres, où du moins il ne pouvait plus entendre les applaudissements qu'on prodiguait à son rival qui resta toujours son ami (3). Ses souffrances venaient d'a-

(1) Paul. Jovius, Elog. cap. XXIX.

(2) Uti aridus atque jejunus. P. Jov.

(3) Mencke, Vit. Politiani, p. 65 et suiv. — Tiraboschi, t. VI, p. 801 et suiv. Chalcondyle de Florence passa à Milan, où il enseignait encore en 1494. Bandini, Coll. veter. monum., p. 22. — Saxius, Hist. Typograp. Mediol, p. 592. A Milan il eut pour écolier Jean Reuchlin.

voir un terme : il trouva dans la Via Larga un enfant dont les embrassements lui firent oublier l'ingratitude de tout ce qu'il est au monde de plus capricieux, après les rois peut-être, l'écolier des grandes cités, qui ne voit dans son maître qu'un acteur qu'il abandonne quand sur sa tête un cheveu commence à grisonner. Dieu, soyons-en sûr, n'oubliera pas le baiser de l'enfant : devenu grand, Jean éprouvera l'inconstance des hommes, et il sera trop heureux de trouver dans le malheur un ami fidèle : Bibbiena payera la dette de Chalcondyle.

Laurent de Médicis avait pris à son service Bernard Dovizi, si connu sous le nom de Bibbiena ; en avait fait son secrétaire (1) d'abord, puis l'avait adjoint aux professeurs qui donnaient leurs soins à son fils bien-aimé. C'était un beau jeune homme, qui ne gardait rien sur le cœur, qui disait tout ce qu'il pensait, qui parlait peu, qui étudiait l'homme, non pas dans les livres si souvent trompeurs, mais sur la physionomie, miroir plus fidèle ; une de ces âmes d'or que la Providence accorde si rarement aux princes, parce qu'ils n'aiment ni leur franchise, ni leur dévouement, ni leurs conseils, et dont elle fit don à Jean de Médicis, qui sut apprécier ces belles qualités. Un jour nous verrons le peuple florentin, qui ne peut voir passer dans la rue un des rejetons de cette noble famille sans battre des mains, chasser indignement les Médicis. Nous regarderons alors autour de nous, cherchant quelqu'un assez courageux pour suivre dans l'exil le prince qui hier encore était l'idole de la cité, et au coin de la rue del Giglio, nous trouverons un professeur de vingt ans attendant son élève proscrit, comme une mère attend son fils : ce sera Dovizi.

Au milieu de ses occupations toutes diplomatiques à la cour de Laurent, Bibbiena trouvait moyen de penser aux muses. Il rêvait la résurrection de la comédie en Italie, et s'amusait à griffonner quelques scènes du drame qui, sous le nom de *Calandra*, devait illustrer à la fois et son nom et la scène italique. Adorable nature d'adolescent, qui aimait avec passion son pays, avait voué à ses maîtres un véritable culte, se passionnait pour leur gloire, et dans Jean, leur rejeton, de-

(1) Roscoë, Vie de Léon, t. I, p. 26.

vinait le pape futur à qui la Providence réservait un des plus beaux rôles qu'elle confia jamais à un mortel.

A cette époque, nous voyons rarement Médicis à Florence, parce qu'il fuit le tumulte de la cité pour étudier plus tranquillement. Quelquefois il va surprendre Marsile, et, au feu de la lampe de Cosme, ils discourent de matières philosophiques. Ficin a enseigné à son élève le secret de calmer les ardeurs de tête, de ranimer une imagination lasse d'un trop long travail, de chasser les insomnies. Il lui répète souvent son adage favori : La médecine guérit le corps, la musique l'esprit, la théologie l'âme (1). Jean fait comme son maître ; il fait de la musique, et retourne au travail avec un charme nouveau. Toutes les intelligences d'élite du seizième siècle ont reconnu le pouvoir de la mélodie sur les sens ; mais l'Italie, longtemps avant l'Allemagne, l'appliqua dans les maladies de l'esprit. J'aime ce tableau ravissant où Mathesius nous représente son enfant chéri, Luther, exilé de la maison paternelle, et le soir, de retour au logis, essayant sur sa flûte quelques modulations tristes ou joyeuses, selon que les groschens du bon Dieu sont tombés rares ou abondants dans sa casquette de cuir. Mais Ficin, Politien, Pic et Jean de Médicis se servaient de la lyre longtemps avant le réformateur, pour bénir ou pour prier. Car il ne faut pas croire, comme on le lit dans quelques-uns des livres écrits en Allemagne après la réforme, que tous les écrivains de la renaissance florentine eussent oublié, dans ces songes où les berçait Platon, l'eau sainte qu'une main catholique avait répandue sur leur front, le jour du baptême. Nous avons vu déjà l'un d'eux, le plus brillant peut-être, Pic de la Mirandole, s'effrayer, comme d'une tache honteuse, du soupçon d'hétérodoxie qu'une susceptibilité théologique, qui n'était pas de la science, voulait faire peser sur sa pensée. Si nous entrions, en ce moment, dans l'église de Santa-Reparata de Florence, nous verrions, prosterné au pied des autels, Marsile Ficin, qui mourra sous l'habit de chanoine, en protestant de sa soumission à l'Eglise ; et Poli-

(1) Medicina corpus, musica spiritum, theologia animam sanat. Epist. Ficini.

tien, au sortir de cette chaire où il a ravi ses auditeurs, qui improvise ce cantique en l'honneur de Marie :

Tu stellis comam cingeris;
Tu lunam premis pedibus;
Te sole amictam candido
Chori stupent angelici (1).

Jean sut rester pur dans cette atmosphère de corruption, peut-être plus épaisse à Florence que dans les autres villes de l'Italie, parce qu'elle était le rendez-vous d'une foule d'exilés qui y apportaient bien souvent des mœurs équivoques. Nous n'avons pas besoin heureusement de chercher dans l'âge, la naissance et la position de l'écolier, l'excuse de fautes contre la morale évangélique... Paul Jove, dont le penchant à la médisance est assez connu, nous le représente méritant par la pureté de ses mœurs la louange de tous ceux qui le connaissaient (2).

Bayle ajoute, d'après le témoignage du même historien, que Médicis avait dès son enfance renoncé à l'usage du vin et des liqueurs (3).

Innocent VIII, en conférant à Jean de Médicis la dignité de cardinal, voulut qu'il n'en revêtît les insignes qu'après trois ans d'étude. Les prières paternelles ne purent abréger les jours de cette épreuve dont il avait fixé le terme; cette initiation était toute scientifique : le pape exigeait que l'écolier allât à Pise étudier la théologie et le droit canon (4).

Pise était toujours cette cité chantée par Carolus de Maximis (5), où le soleil ne laisse tomber que des rayons dont la chaleur est tempérée par la brise maritime, où l'air arrive embaumé par le parfum des fleurs des collines environnantes,

(1) Politiani opera.

(2) Constat enim quòd à primâ adolescentiâ opinione omnium continentiæ laudem fuisset adeptus. Vita Leon. X, p. 129.

(3) Bayle, Dict., art. Léon X.

(4) Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. I, p. 29. — Fabroni, Vita Leonis X, p. 10.

(5) De studio Pisanæ urbis et ejus sitûs maximâ felicitate, ad Laurentium Medicem.

où l'oranger fleurit en plein hiver, où l'atmosphère toujours pure n'est jamais troublée par le sirocco; ville d'étude et de plaisir, asile des muses et des malades. Au moyen âge, quand toutes les autres cités italiques sont visitées chaque année par la peste, Pise seule est à l'abri des atteintes de l'épidémie. Nul endroit au monde n'était plus propre à recevoir une université (1).

Les papes de tout temps s'étaient montrés les ardents protecteurs de son école : c'était leur fille bien-aimée. En 1344, Clément VI dans une bulle rapportée par Fabrucci (2) veut que tout clerc qui vient y étudier jouisse en paix du revenu de ses bénéfices et les touche intégralement. Comme les autres universités d'Italie, Pise eut ses jours de gloire; c'est en 1386, quand Francesco di Bartolo da Buti monte dans la chaire qui porte le nom de Dante (3) pour expliquer à ses auditeurs les mystères de la philosophie du poëte florentin. Dante avait laissé dans Pise d'impérissables souvenirs : on l'y vénérait comme un dieu; sa statue reposait couronnée au milieu de la grande salle, et les écoliers en passant se découvraient le front en signe de respect. A la suite de diverses révolutions l'université était devenue déserte. Alors les Médicis songent à lui restituer sa splendeur primitive : l'école pisane se relève de ses ruines; les routes se couvrent de nombreux pèlerins qui viennent y entendre la parole de maîtres célèbres, et abandonnent Florence où le bruit des affaires, les joies tumultueuses, et les charmes trop décevants du sexe, détournent l'âme du culte des muses (4). C'est encore un pape qui favorise ces pèlerinages scientifiques : Sixte IV, dans un bref qui porte la

(1) Vallis erat vitreas ubi formosissima servat
Naïs aquas, densisque expellens frondibus æstus,
Brumam nympha sibi facit, et nunc roscida musco.
Strata tegit, tremulosque lucos nunc flore coronat
Narcisso, aut foliis, casus qui luget amaros.

(2) Fabrucci, Raccolti d'opus. scient., t II. Raccolta Calogeriana.

(3) Mazzuchelli, Scrit. It., t. II, pars 4, p. 2468.

(4) Aggiunto e diletti e piaceri della città di Firenze che agli studii del tutto sono contrarii. Décret de la Seigneurie (1472) cité par Fabrucci, l. c., t. XXXIV. — Tiraboschi, t. VI, p. 85.

date de 1475, permit, dans l'intérêt de l'université, de prélever sur les biens des ecclésiastiques 1000 ducats par an (1). Florence avait choisi, sur la proposition du grand-duc, cinq de ses plus illustres citoyens pour dresser les statuts de l'académie nouvelle : ce furent Tomaso de' Ridolfi, Donato degli Acciajuoli, Andrea de' Puccini, Alamanno de' Rinuccini, et Lorenzo de' Medici. La grande salle fut restaurée, l'édifice embelli ; on alla chercher dans le palais quelques tableaux de vieux maîtres pour en décorer les murs ; le salaire des professeurs fut augmenté : désormais chacun d'eux reçut 600 florins par an. Il ne manquait plus que des écoliers, et ils ne tardèrent pas à venir quand on apprit que Jean de Médicis devait bientôt arriver à Pise pour étudier sous Philippe Decio et Barthélemi Soccino (2).

Il n'y avait pas alors dans toute l'Italie de professeurs de législation et de droit ecclésiastique et civil plus habiles.

« Quand j'assiste aux leçons de Soccino, disait Politien, il me semble entendre un autre Papinien (3). »

Barth. Soccino, fils de Mariano, célèbre canoniste, eut pour professeurs Alexandre d'Imola, Thomas Dotti le Siennois, et André Barbazza le Boulonnais (4). C'était une âme ardente, un coureur d'aventures, un véritable bretteur, qui quittait la plume pour l'épée, et qui, lorsque l'argument logique, l'exploit judiciaire ou la crainte de la geôle étaient impuissants à faire restituer à un débiteur de mauvaise foi une somme prêtée, conseillait sérieusement à son client d'employer, pour l'y contraindre, deux pouces d'une lame fine de Brescia. La chaire de droit canon n'était pas ce qui convenait à ce Gracque affublé d'une toge. Il était bien plus sûr de lui quand, s'élançant sur un cheval qu'il maniait avec une rare dextérité, et suivi d'arbalétriers, il venait, à Sienne, renver-

(1) Tiraboschi, t. VI, p. 85. — Fabrucci, l. cit.

(2) Fabroni, dans sa vie de Laurent de Médicis, pages 50 et suiv., est entré dans de longs détails sur l'histoire de l'Académie de Pise.

(3) Erit opus omnino Bartolomæi Sozzini sinensis doctoris excellentis, imò verè plane singularis, operâ nobis et consilio. Quem Papinianum alterum videor audacter posse appellare seculo nostro. L. V. Ep. ultima.

(4) Fabrucci, ap. Calog., Rac. d'op., t. XXXIV.

ser la Balia populaire pour lui substituer une autre forme de gouvernement (1). On aimait à Pise sa verve caustique, sa parole poignante, son sourire satirique, et sa phrase qui tombait enflammée sur la tête de son adversaire. Il se plaisait aux luttes de la parole : malheur alors à qui se trouvait sous ses coups, car il ne respectait rien, pas même le triple laurier dont le front de son rival était couronné. On accourait de loin pour l'entendre parler. Un jour, Laurent de Médicis voulut le voir plaider contre Giasone del Maino. La lutte durait depuis une heure, quand Giasone, harcelé, poussé, acculé dans une impasse, n'a rien de mieux à faire que d'inventer un texte pour sortir de prison. Soccino a l'air de se frotter le front pour chercher une réponse à l'argument de son adversaire, et il forge un texte auquel il n'y a plus rien à répliquer, et les écoliers d'applaudir.

— Mais, dit Giasone en dominant tout ce bruit joyeux de voix, où donc as-tu trouvé ce texte ?

— Eh, mon Dieu ! reprend Soccino, à la page même où tu as rencontré le tien (2).

Giasone s'avoua vaincu.

Et Soccino, au sortir de la dispute, allait chanter victoire à table avec quelques joyeux convives de ses amis, francs buveurs comme lui, et déterminés joueurs de cartes. Le cabaret était le logis ordinaire où il recevait ses nombreux clients. Du reste, admirable dans l'improvisation, possédant à fond tous les légistes anciens, d'un jugement sain, d'une perspicacité merveilleuse : c'est l'éloge que ses ennemis eux-mêmes étaient obligés de faire de notre jurisconsulte (3).

Philippe Decio ne ressemble pas tout à fait à Soccino : c'est un jeune homme de bonne maison, qui n'aime ni le vin, ni les cartes, ni l'orgie, et qui ne se plaît que dans la société des doctes, des vieillards et des ecclésiastiques. Il était fils

(1) Scrip. Ret. It., vol. XXIII, p. 822.

(2) Presso a quello che tu hai or ora recato. Tiraboschi, t. VI, p. 558.

(3) Fabroni, Vita Laur. M., t. II, p. 78 et suiv. — Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, t. I, p. 181, note. — Facciolati, Fasti gymn. Pat. pars 2, p. 57 et suiv.

de Decio le Milanais, et frère de Lancellotto, dont le nom est si connu des juristes. En 1473, il étudiait à Pise, se faisait remarquer par son amour du travail, et était l'idole de ses maîtres. Bartolini, Corneo, Soccino, Zanettini, le citaient comme un modèle de subordination (1). Seulement on lui reprochait une humeur guerroyante, qui s'épanchait en sarcasmes amers : le rire était son argument favori, et malheur à qui l'irritait. En 1476, nommé professeur de droit, il expliquait les Institutes de Justinien. Quand il quittait son logis, il était suivi d'une foule d'élèves qui se rangeaient en haie au bas du perron de l'école, et, la tête découverte, laissaient passer le professeur. Un jour, c'était en 1479, à Pistoie, où l'université de Pise avait été transférée (2), Soccino publia des thèses qui déplurent à Laurent Pucci, élevé depuis au cardinalat. Pucci était disciple de Decio. Un élève de Soccino se présente pour défendre son maître : la lutte s'engage, et Decio survient pour soutenir Laurent. Toute la ville était dans l'émotion : on s'attendait à l'un de ces drames où le dernier acte coûtait au vaincu sa robe ou son bonnet, quand Rainieri Guicciardini intervint et défendit à Decio, sous peine de prison, de monter en chaire. Le recteur redoutait la parole du professeur, sa moquerie incisive, son ironie mordante, et par-dessus tout l'art avec lequel il poétisait sa colère. Une fois en chaire, le juriste devenait poëte et ressemblait au démon de Luther, qui va, vient, escalade monts et vaux, franchit les buissons, et fait rouler les rochers. Decio, qui avait étudié l'antiquité, n'avait garde de s'enfermer dans le cercle de Popilius, où son adversaire voulait l'emprisonner ; mais, agrandissant le champ de bataille, il appelait, comme seconds, Homère ou Virgile, Platon ou Cicéron, Démosthènes ou Térence, qui l'aidaient, avec leurs flots d'images, à confondre son rival. Surtout il était admirable quand il reprenait un à un les arguments d'un adversaire, dans les termes mêmes dont il s'était servi, lui déniant la compréhension des textes cités : alors sa mémoire était aussi merveilleuse que sa logi-

(1) Fabrucci, Calogera, Racc. d'op., t. XXXVII, p. 24.
(2) Tiraboschi, t. VI, p. 577.

que était implacable. Quelquefois, comme dans la dispute de Cancellieri, son élève, la salle universitaire n'était pas assez grande pour contenir les spectateurs : alors on indiquait l'église de Saint-Michel in Borgo, dont les nefs et les tribunes se remplissaient, dès le matin, d'une foule avide d'entendre Decio. Le bruit de ses triomphes arriva jusqu'en France. Lors de la conquête de Milan par les Français, Louis XII réclama comme son sujet le jurisconsulte. Les Vénitiens, qui s'étaient attaché le professeur, à force d'argent, résistèrent au monarque. Il y eut, entre les ambassadeurs des deux puissances, des notes échangées : le roi de France parlait en conquérant; la république, en maîtresse des mers : un moment on craignit une rupture. Decio fut sur le point de faire couler des flots de sang ; il finit par rester en Italie.

Jean passa plusieurs années à Pise. C'était un bon écolier, assidu aux leçons de ses maîtres, passionné pour l'étude, excellent camarade, parlant peu, écoutant attentivement, et quand il était interrogé répondant avec une facilité, une grâce et un choix d'expressions qui plus d'une fois lui valurent les applaudissements de ses professeurs et de ses condisciples. On aime à voir le fils de Laurent le Magnifique, le protégé d'Innocent VIII, mêlé comme un enfant du peuple à tous ces écoliers venus pour écouter la parole magistrale de Decio, et rentrant après la leçon en son logis pour repasser dans son souvenir les doctes paroles qu'il vient d'entendre (1). Pise fut une école où il apprit à parler en public, à écouter attentivement, à délaisser ces sphères poétiques où Politien l'avait peut-être trop longtemps retenu, pour passer dans un monde où la logique est reine. Il était parti de Florence poëte, il revint de Pise dialecticien. Il est aisé de s'apercevoir de la révolution qui s'est opérée dans l'intelligence du fils de Laurent. Les hommes dont il recherche l'entretien sont presque tous aristotéliciens ; cependant il n'a pas renoncé au culte de la forme : seulement c'est l'idée qui l'occupe à Pise plus sérieu-

(1) Io potrò raccontare in Firenze che per il solo Filoppo Decio ho veduti contendere caldamente insieme il re di Francia e la republica Veneta. Rucelai. Tir. t. VI, p. 580.

sement. Le droit canonique est encore en Italie la règle des puissances : il l'étudie avec ferveur, et telle est la réputation de gravité qu'il s'est faite à l'université qu'Alexandre Farnèse lui écrit de Rome, en lui recommandant l'évêque de Pampelune qui vient à Pise pour étudier le droit civil (1).

Il soutint sa thèse de doctorat en droit canon avec beaucoup d'éclat, à Florence, dans le palais archiépiscopal. Le docteur Thésée de Penis, de la ville d'Urbin, vicaire général de Renaud des Ursins, archevêque de Florence, avait été chargé d'examiner le candidat : il s'était adjoint Dominique de Bonsis et Angelo de Niccolini, qui jouissaient l'un et l'autre d'une grande réputation de science. L'épreuve fut sévère : l'aspirant s'en tira avec honneur, et répondit magistralement, suivant le procès-verbal du temps, aux questions qu'on lui adressa, l'argumentation des juges fut tout à la fois serrée et subtile ; il montra une sagacité qui étonna l'assemblée. L'épreuve achevée, il reçut solennellement les insignes accoutumés du doctorat : le vicaire général plaça d'abord dans les mains de l'élève, mais fermé, le livre du Digeste, qu'il ouvrit ensuite, puis sur sa tête le bonnet doctoral et à son doigt l'anneau d'or, signe de ses fiançailles canoniques ; ensuite il le baisa au front et le proclama maître en droit canon, et comme tel ayant pouvoir de lire, d'enseigner, de gloser, d'interpréter, de consulter, de monter en chaire, de faire tous les actes attachés au titre qu'il venait d'obtenir. Il déclara le lauréat en possession désormais des honneurs, immunités, priviléges, prérogatives, grâces et indulgences que possède tout docteur en droit canon (2).

(1) Extant latinæ litteræ Alexandri Farnesii datæ Romæ vi Id. decembris an. 1491, ad Joannem, quibus illi de ingenio et diligentiâ gratulatur, necessitudinem, quæ sibi cum Laurentio patre intercedebat, commemorat, atque vehementer illi commendat Pamplonensem episcopum qui Pisas studiorum causâ concedebat. Fabroni, p. 10. L'autographe est aux arch. des Médicis, à Florence, Filza, LXVII.

(2) On sera bien aise de trouver ici les détails officiels de la réception d'un candidat au grade de docteur, telle qu'elle se pratiquait, à la fin du quinzième siècle, en Italie. Nous citons textuellement :

« Cunctis tenore præsentium innotescat qualiter venerabilis et circum-

Enfin arriva le jour où l'écolier devait prendre place parmi les princes de l'Eglise. Jean se rendit à Fiesole, au couvent des saints Barthélemy et Romolo, où l'abbé Matth. Bosso, chanoine de St. Jean de Latran le reçut au nom de Laurent de

spectus vir ac eximius Decretorum Doctor Dominus Teseus de Pinis de Urbino Reverendissimi in Christo Patris et Domini Domini Raynaldi de Ursinis Dei et Apostolicæ Sedis gratia dignissimi Archiepiscopi Florentini in Spiritualibus Vicarius generalis virtute privilegii et Indulti olim per felicis recordationis Illustrissimum Principem Carolum quartum divina favente clementia Romanorum Imperatorem Reverendo Patri domino Petro tunc Episcopo Florentino suisque successoribus benigne concessi sub datum Pragæ anno Domini millesimo trecentesimo sexagesimo quarto Indictione secunda quarto nonas januarii, regnorum suorum anno decimo octavo, Imperii vero nono, Rev. in Christo Patrem et Dominum Dominum Johannem Laurentii de Medicis Clericum Florentinum in Diaconatus ordine constitutum ac Protonotarium Apostolicum coram eodem Domino Vicario ut gradum doctoratûs in Jure Canonico consequatur legitime præsentatum una cum famosissimis utriusque Juris Doctoribus Dominis Dominico de Bonsis, et Angelo de Niccolinis de Florentia per eumdem Dominum Vicarium in Collegam assumptis diligenter examinatum quia puncta sibi assignata magistraliter legit et recitavit declarando et interpretando, ac difficillima et subtilissima argumenta contra se facta per dictos clarissimos doctores optime reassumendo perspicacissimis responsionibus solvit et ita et taliter se habuit quod omnes admirarentur, et plusquam idoneus reputaretur ad doctoratûs gradum in Pontificio Jure promovendum duxit atque promovit de consensu et voluntate eorumdem dignissimorum doctorum itidemque suis, scientia, probitate, doctrina, et meritis exigentibus in eadem facultate Canonici Juris de cætero legendi, docendi, glosandi, et interpretandi, consulendi, cathedram magistralem ascendendi cæterosque doctoreos actus publice faciendi et exercendi ubique locorum licentiam, et omnimodam potestatem concessit, sibique insignia consueta tradidit, videlicet librum Canonici Juris primo clausum, deinde apertum in manus suas consignavit, birretum quoque doctorale capiti suo imposuit, ejusque digitum anulo aureo cinxit, ac scientiæ prædictæ nomine ipsum anulo hujusmodi desponsavit et ad pacis osculum, ut moris est, benigne recepit; benedictionem vero Summo Deo reliquit, qui sibi et cunctis per infinita sæcula benedicat. Declaravit quoque eumdem Dominum Johannem omnibus et singulis honoribus, immunitatibus, privilegiis, prerogativis, gratiis, indulgentiis, et facultatibus deinceps uti et gaudere debere, quibus alii in dicto Canonico Jure doctorati utuntur et gaudent, et seu quomodolibet uti et gaudere consueverunt: De et super quibus omnibus et singulis præfatus Dominus

Médicis, dont il était le confesseur (1). Bosso avait été chargé par la cour de Rome de conférer au docteur les insignes du cardinalat : le pallium, la barrette et l'anneau des fiançailles spirituelles. Le lendemain, Pic de La Mirandole, Jacques Salviati, mari de Lucrèce, Siméon Staza, notaire, l'accompagnèrent à l'église. C'était un samedi, jour consacré à Marie. On chanta l'office de la Vierge. Au moment de la consécration, Jean s'approcha de la sainte table et reçut la communion de la main du célébrant avec des témoignages d'une vive piété. La messe achevée, Bosso bénit les vêtements, et prenant la bulle pontificale : — « Jean de Médicis, dit-il, ô jour trois fois heureux pour la sainte Eglise, pour votre pays, pour votre famille ! le temps de l'épreuve fixé par notre saint père est accompli : *legant qui volunt*. Siméon, les ordres du saint-siége ont été ponctuellement remplis, prenez acte de la déclaration. » Il revêtit alors le cardinal du pallium en adressant à Dieu cette prière : « Que Dieu te revête du nouvel

Vicarius mandavit; dictus vero Dominus Johannes de Medicis petiit a me Notario infrascripto unum et plura, publicum et publica sibi confici instrumenta.

» Acta fuerunt hæc omnia Florentiæ, in Palatio Archiepiscopali, sub anno, indictione, die, et pontificatu prædictis; præsentibus ibidem honorabilibus et circumspectis viris dominis Mathæo Joannis de Cascia et Gregorio Andreæ Angeli de Spuleto Florentiæ commorantibus testibus ad præmissa vocatis habitis, et rogatis.

» Ego Dominicus Antonii Johannis de Fighino Imperiali auctoritate Notarius Judexque ordinarius ac Notarius publicus et Civis Florentinus quia præmissis omnibus et singulis suprascriptis per alium mihi fidum me aliis meis gravibus occupato negotiis fideliter scriptis dum sic ut præmittitur fierent et agerentur una cum prænominatis testibus rogatus interfui eaque sic fieri vidi et audivi et in notam sumpsi, ex qua præsens publicum instrumentum exinde confeci; idcirco in fidem et testimonium præmissorum me cum solito signo subscripsi rogatus et requisitus. » Fabroni, App., p. 243, 250.

(1) Bosso est auteur de divers ouvrages philosophiques : de Salutaribus animi gaudiis; de Instituendo sapientiâ animo; de Tolerandis adversis; de Gerendo magistratu justitiâque colendâ; de Immoderato mulierum cultu. Voy. Maffei, Verona illustrata, t. II, p. 159, éd. in-8°; Mazzuchelli, t. II, pars 3, p. 1862.

homme qui a été créé dans la justice et la sainteté. » Puis il lui remit la barrette, le chapeau et l'anneau avec la formule ordinaire : « Voici les ornements de votre nouvelle dignité dont le siége apostolique vous a décoré, portez-les tant que vous vivrez en l'honneur du Seigneur. » Alors les moines entonnèrent le *Veni Creator Spiritus;* l'hymne achevée, le cardinal bénit l'assemblée, et, en vertu des pouvoirs pontificaux, accorda une indulgence aux assistants, et le cortége gagna le couvent (1).

En ce moment, Pierre gravissait la rampe qui conduit à Fiesole, monté sur son cheval de bataille tout caparaçonné d'or, pour embrasser et féliciter son frère. Depuis la porte San-Gallo, la route était couverte d'une foule de curieux à pied et à cheval, impatients de voir le cardinal, qui descendit bientôt du couvent, traversa le Mugnone, fut reçu auprès du pont par le protonotaire, les prélats, le clergé et les principaux magistrats de Florence, et accompagné jusqu'au palais ducal par de grands cris de joie. A la porte de l'église de la Nunziata, il descendit de sa mule et alla s'agenouiller au pied de l'autel; il pria également dans l'église de Santa-Reparata. Les rues que le cardinal traversa étaient remplies de spectateurs, et les maisons décorées, suivant la coutume de l'époque, de tableaux représentant les hauts faits des Médicis (2). C'était un jour d'heureux augure pour les humanistes florentins, les poëtes surtout étaient dans l'enivrement; un d'eux, dans un délire prophétique, se mit à chanter l'exaltation future du noble enfant. Il lui disait :

« Enfant issu de race illustre, courage, grandis, deviens homme, un jour tu porteras les insignes sacrés du Christ... Un jour tu ceindras la tiare : quelle joie pour ton père ! et pour le poëte quel sujet d'inspiration ! ».

Le poëte devinait l'avenir ; mais pourquoi se cachait-il sous le pseudonyme de Philomus (3) ?

(1) Epistol. Math. Bossi Veronensis canonici ad Archangelum Vicetinum collegam suum. Fab., Vit. Leon. X, App., 250-251.

(2) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. V, p. 23.

(3) Egregiâ de stirpe puer, jam concipe dignos

CHAPITRE IV.

JEAN DE MÉDICIS A ROME.—MORT DE LAURENT. 1492.

Arrivée de Jean de Médicis à Rome. — Il est reçu par le pape. — Sa lettre à son père. – Les cardinaux romains, La Rovère, Piccolomini, Borgia, et leur caractère. — Rome et Florence poursuivent également l'affranchissement de la pensée. — Travaux archéologiques de Pomp. Leto avec lequel se lie le cardinal de Médicis. — L'Académie romaine un moment dispersée par Paul II et pourquoi. — Aquilano, P. Cortese. — Plan de conduite que Laurent trace à son fils. — Mort du grand-duc. — Jugement sur ce prince.

Le cardinal avait un devoir à remplir, c'était de porter aux pieds d'Innocent VIII l'expression de sa reconnaissance et de celle de son père ; le pape qui aimait les Médicis, avait dit à Pierre Alamanni, ambassadeur de la République : « Reposez-vous sur moi du soin de la fortune de messire Jean, que je regarde comme mon fils (1). » Innocent favorisait les lettres, et si, dans le cours de son pontificat, il ne put les honorer comme il l'aurait voulu, c'est qu'il en fut empêché par des soucis domestiques qui abrégèrent son existence.

Jean de Médicis quitta Florence et partit pour Rome : en s'éloignant de son père il ne put réprimer ses larmes ; Laurent, de son côté, se séparait avec chagrin de son fils : l'avenir l'effrayait, il redoutait l'humeur des Florentins, l'ingratitude de la noblesse, la faiblesse de Pierre son fils, et par-

His meritis animos, sensus jam sume seniles;
Christi sancta tuo stabunt sub cardine signa;
Te patriæ, virtutis amor succendat, alantque
Egregios mores laudis monumenta paternæ:
Ut quandoque etiam possis majora mereri
Eximiumque caput sacrâ redimire tyarâ
Pontificis summi; proh gaudia quanta parenti
Tum dabis, et quantus mihi tunc spirabit Apollo!

(1) Mss. Flor. — Fabroni, Vita Laur., App. et Adn., p. 501. — Roscoë, t. I, p. 30, 31.

dessus toute l'éloquence de Jérôme Savonarole. Le prieur de Saint-Marc avait en chaire l'audace d'un tribun : il attaquait la forme du gouvernement, les institutions nouvelles, les mœurs des Médicis ; il prêchait une religion de pauvreté, de macérations, de silence ; le peuple l'écoutait et applaudissait aux colères de l'orateur contre les grands. Les esprits pratiques estimaient que cette parole de moine, secondée par les mauvais instincts de la populace, jetterait tôt ou tard la société dans le désordre et mettrait le pouvoir lui-même en péril. Ils avaient fait part de leurs craintes au prince, qui s'était contenté d'en rire. Laurent le philosophe avait laissé prêcher le frère, soit qu'il se méprît sur la puissance du dominicain, soit qu'il se fiât trop aveuglément à sa bonne étoile, ou, comme le pensent la plupart des historiens, que les mesures énergiques convinssent peu à cette nature, amoureuse de plaisirs et de repos.

Jean était accompagné dans son voyage à Rome par Philippe Valori, André Camino et Delfino le Camaldule, que son père avait voulu lui donner pour compagnons de route, hommes de bonnes mœurs et de savoir ; quelques nobles citoyens s'étaient joints au cortége. Il coucha le soir à l'abbaye de Passignano; le lendemain il visita Sienne. La ville le reçut avec toutes sortes d'honneurs : « Si je voulais raconter ici, dit l'auteur de la relation latine de l'itinéraire, les hommages dont notre cardinal a été l'objet, un jour ne suffirait pas (1). » Par ordre du sénat, les boutiques et tavernes avaient été fermées; personne au logis ; les ouvriers, les magistrats étaient répandus dans la ville et hors des murs : on eût dit de l'entrée d'un pape. Sienne voulut faire les frais du voyage jusqu'à San Quirico. Jean coucha le lendemain à Acquapendente et traversa Viterbe, où François Cibo, son beau-frère, l'attendait pour l'accompagner jusqu'à Rome, où il arriva le 22 avril. Un peuple nombreux l'attendait malgré la pluie battante qui tom-

(1) Si hìc referre particulatim voluero quo fuerit honore à Sensibus cardinalis noster exceptus, quâ totius urbis congratulatione, quibus deliciis, non sufficit dies. Ex monumentis Ang. Fabr. ad vitam Laur. Med. — Guidoni priori Angelorum.

bait depuis plusieurs heures. Il descendit dans le couvent de Sainte-Marie, après avoir fait une courte prière à la chapelle du monastère. Le lendemain il reçut la visite des cardinaux, qui le conduisirent au palais du souverain-pontife. Le pape l'embrassa affectueusement, et lui adressa quelques paroles pleines de grâce comme il les savait dire. La pluie n'avait pas cessé : le cardinal et sa suite retournèrent au palais Médicis au milieu d'un véritable déluge (1) : le carrosse alors ne s'employait que dans les cérémonies papales, et le parapluie était presque un meuble de luxe. Au consistoire, les cardinaux remarquèrent la tenue modeste, la parole brève, l'air digne du fils de Laurent; dans la rue, ce qui frappa le plus, ce fut sa figure.

A cette époque où la forme allait être réhabilitée en Italie, on comprend que Jean de Médicis dût attirer les regards. Il ressemblait alors à quelques-unes de ces belles statues dans la fleur de l'âge que Pomponio Leto trouvait fréquemment dans Rome souterraine.

Les peintres, les sculpteurs, les artistes en général qui le regardaient passer ne pouvaient se lasser de contempler cette taille souple, cette harmonie dans les traits, cette jambe droite et nerveuse, cette main de neige, cette figure greco-romaine, cet œil bleu de ciel, cette tête forte reposant sur deux épaules évasées, cette lèvre légèrement enflée, et toutes ces belles proportions dont le type semblait être perdu. Ils rêvaient je ne sais quelle divinité traversant les mers pour s'abattre à Rome et y relever le culte de la matière. Il faut leur pardonner, à ces hommes de chair, cet enthousiasme pour la forme. L'adolescent avait fait une étude sérieuse de la langue italienne, qu'il parlait avec un charme particulier : sa phrase était légèrement cadencée, son accent tout à fait siennois; on eût dit de la musique (2).

(1) Miratus sum, ait Pet. Delphinus, quod præ se tulit civitas quia nimboso cœlo, ac perpetuâ comitante nos pluviâ, ubique per vicos et plateas adeo frequentissima effundebatur virorum et mulierum multitudo ut vix pertransiri posset.

(2) Erat enim Leo cùm formâ, tum specie, tum staturâ denique appositâ

A peine a-t-il été présenté à Sa Sainteté, que, tout plein de son bonheur, il se hâte d'en faire le récit à son père. C'est le premier acte de la vie privée du jeune homme; il faut le recueillir soigneusement, pour y surprendre, à côté d'une joie qui n'a rien de fastueux, l'élan d'un véritable amour filial.

« Bonne santé, mon père..... J'ai fait mon entrée à Rome vendredi matin, accompagné, depuis Sainte-Marie jusqu'au palais pontifical, et depuis le palais jusqu'au Campo di Fiore, de tous les cardinaux et de toute la cour, et d'une grande pluie. Notre saint-père m'a reçu très-gracieusement; je ne lui ai adressé que peu de mots. Le pape m'attendait le lendemain en audience particulière. Sa Sainteté m'a parlé on ne peut plus tendrement. Je ne puis rien vous dire de plus, sinon que je m'efforcerai de me rendre digne de vous : *De me proloqui ulterius nefas.* Je me recommande à vous : *Non altro.* Jean, votre fils (1). »

Parmi les cardinaux qui formaient son cortége, quelques-uns étaient sans signification personnelle, d'autres, au contraire, étaient comme des symboles vivants des instincts de l'époque. François Piccolomini, neveu de Pie II, représente les lettrés, Roderic Borgia, le peuple, Julien de la Rovère, l'Eglise. Piccolomini ne se mêle guère aux mouvements des affaires temporelles, il ne recherche que la conversation des savants. Pape, si Dieu lui donne de longs jours, il marchera sur les traces d'Æneas Sylvius et comme lui avancera le règne des lumières. Borgia, nouveau Louis XI, n'est dominé que par la pensée d'affranchir le peuple de l'oppression des grands :

et omni ad venerationem. Proceritas illi, qualem heroibus fere pictores affingunt, excelsa constabat. Habitus corporis succosus potius, quàm pinguis, et quidem per artus singulos gratâ proportione diffusus, teretia directaque crura, manus candore, figuraque niveæ, et quasi tornatæ, una capitis amplitudo cætera membra enormi prope excessu, nec tamen aliter quàm velles superabat. Ex ore suavitas afflabatur tanta, nihil ut ultra; cæsii oculi et ad modum adulti, nasus leniter declivis, turgidula labra. Trismegistus Mediceus, sive Leo X. P. O. M. tribus orationibus in anniversario triennii funere laudatus, à Jacobo Albano Ghibbesio, medicinæ doctore, atque in Româ eloquentiæ professore.

(1) Ex origin. in arch. Florent.

s'il arrive à la tiare, on peut être sûr qu'il sera sans pitié pour tous ces feudataires qui tiennent Rome en captivité; homme d'état qui, à de grandes qualités unit des passions dont il a puisé le germe en Espagne; âme énergique qui ne reculera, pour briser ses tyranniques vassaux, ni devant la ruse, ni devant le sang; parent dévoué jusqu'au fanatisme aux intérêts de sa famille, son auxiliaire contre l'aristocratie romaine. Julien de la Rovère sait les besoins politiques et intellectuels de son époque; il aime les lettres, mais d'un amour intéressé, et il s'en servira, quand Dieu l'aura fait roi, comme d'un instrument de gloire ou de puissance nationales. A la vue de ce prélat, qui monte un cheval comme un reître, qui porte la cotte de mailles comme Sickingen, qui manie l'épée en véritable condottiere, il est aisé de deviner que Julien saura protéger les droits temporels de l'Eglise, et que si jamais puissance ultramontaine traverse les Alpes pour envahir l'Italie, il défendra son pays en soldat courageux. Si vous le visitez, vous ne trouverez chez lui aucune de ces figures, toutes marquées d'un type commun de famille, comme celles qui se pressent dans l'antichambre de Borgia; La Rovère n'a pas de parents : servez l'Église, vous serez son fils bien-aimé. Il est facile de juger les caractères de ces trois hommes par leur entourage personnel : le cardinal du titre de Saint-Pierre ès-liens a pour favori un pauvre moine; l'archevêque de Valence a pour courtisan César Borgia; François Piccolomini a pour ami Pomponio Leto. Jean s'attacha de prédilection à Julien de La Rovère.

A Rome et à Florence, à l'heure où nous parlons, on poursuivait également la rédemption de la pensée humaine, mais par des voies diverses. Florence la cherchait dans Platon, Rome dans la pierre; l'une et l'autre, par des chemins différents, tendaient au même terme : l'antiquité. A Florence, la route où s'était jeté Ficin était peut-être plus fleurie, plus lumineuse, plus séduisante, mais plus longue assurément; l'imagination était sa seule compagne à travers ce mystérieux passé où il poussait ses auditeurs : elle seule avec ses rêves dorés devait adoucir les fatigues du voyage, ranimer les forces épuisées, enchanter les heures de nuit et de jour. Rien

qui réveillât dans l'âme des élèves de Ficin, le sentiment national, qui surexcitât la pensée, qui peuplât l'espace d'êtres connus. Ficin, leur guide, chantait pour eux des hymnes, qui parlaient à l'oreille comme un doux concert, mais dont les sons étaient fugitifs comme ceux de la musique; tandis que Pomponio Leto, avec les grandes ombres dont il trouvait les noms écrits sur la pierre, faisait assister l'âme à un drame vivant, où, à chaque inscription, elle pouvait lire le récit de quelque exploit militaire, de quelque grande pensée matérielle, d'un antique triomphe de la civilisation sur la barbarie, et quelquefois d'une belle création intellectuelle. Ficin n'avait pour auditeurs que des esprits distingués. Le peuple refusait de s'associer à ses admirations, faute de le comprendre; tandis qu'il pouvait se mêler en corps et en âme à ces évocations archéologiques où tous les matins le conviait Pomponio Leto : une frise, une corniche, un fragment de statue étaient autant de livres ouverts où le savant faisait lire à ses disciples les gestes du passé; comme Ficin, il avait aussi sa petite lampe qu'il allumait longtemps avant le lever du soleil pour aller à la recherche d'une vieille inscription. A cette époque, notre antiquaire n'avait pas besoin de fouiller bien avant dans la terre; un coup de pioche au Campo-Vaccino, et l'inscription apparaissait : il la sciait, l'enveloppait dans les plis de son manteau troué et se hâtait de regagner le Quirinal, où l'attendaient ses élèves. Pomponio plaçait la pierre sur une petite table, et alors commençait une scène de nécromancie. L'ombre dont la pierre avait conservé le souvenir, évoquée par la voix du professeur, ressuscitait, et Pomponio, en poëte bien plus qu'en archéologue, racontait la vie du revenant. Si dans son existence terrestre l'ombre avait revêtu le manteau du philosophe, il faisait l'histoire de la secte à laquelle elle avait appartenu; si elle avait manié la lyre, il récitait quelques-uns des vers qu'elle avait laissés; si elle s'était assise dans la chaire du magistrat, il donnait une idée de l'œuvre de juriste à laquelle elle avait travaillé; si elle avait tenu l'épée, il faisait le récit des batailles où elle s'était trouvée : son cours embrassait à la fois l'histoire, la philosophie, l'archéologie et la morale.

Quelquefois on le trouvait au fond de l'un de ces grands cimetières, où la pioche n'avait point encore pénétré, dans l'attitude d'un homme en extase, le cœur suffoqué par les sanglots, la poitrine haletante, l'œil mouillé de larmes (1). Au bruit des pas de l'étranger, Pomponio se relevait; on eût dit un spectre, à la vue de cette tête blanchie avant l'âge, de ces joues amaigries par l'étude, de ce corps dont un habit rapiécé couvrait à peine la nudité. La science a des reproches à faire à Pomponio : quand, dans ses courses à travers les ruines, il n'avait rien trouvé, qu'il rentrait au logis le manteau vide, alors sa tête se montait, et pour ne pas être obligé de confesser qu'il avait perdu sa journée, il inventait une inscription et improvisait le testament de Lœtus Cuspidius et l'épitaphe du poëte Claudien (2), que Rabelais faisait réimprimer à Lyon, chez Gryphe, en 1582, et dont Barnabé Bresson, en ses Formules, et Antoine Augustin, en ses Dialogues, n'ont pas eu de peine à démontrer la fausseté (3).

Barthélemi Platina, tout-puissant à la cour pontificale, avait fait obtenir à son ami Pomponio une petite maison sur la déclivité de ce mont qu'on appelle Quirinal. Cette habitation, toute rurale, toute silencieuse, ressemblait un peu à celle que Politien a chantée, c'est-à-dire qu'elle reposait dans une corbeille de verdure, qu'elle était abritée du soleil par des bosquets de lauriers et du bruit de Rome par d'épaisses murailles. On ne croirait pas, si le fait n'était attesté par tous les historiens, qu'un jour cet asile des muses fut envahi par une populace armée qui se mit à briser, dans sa fureur aveugle, tout ce qui en faisait l'ornement, c'est-à-dire les débris antiques que Pomponio y rassemblait depuis tant d'années. On n'épargna ni la verdure, qui reposait l'œil du maître, ni les bois de lauriers à l'ombre desquels il s'asseyait le soir. Le

(1) Andavasi spesso aggirando pensieroso e solo fra quelle anticaglie, arrestandosi a qualunque cosa nuova gli desse sott' occhio, rimaneva a guisa d'estatico e ne piangeva sovente per tenerezza. Tiraboschi, t. VI, p. 647-648.

(2) A. Zeno, Dissertazioni Vossiane, t. II, p. 240-250.

(3) Raph. Volt., Com. urbana, l. XXI. — Tiraboschi, t. VI, p. 649.

printemps, en revenant, fit reverdir le parterre, et quelques gouttes d'eau rendirent la vie aux lauriers, mais les marbres furent plus difficiles à retrouver : il eût été impossible à Pomponio de les remplacer à prix d'argent, lui qui, au témoignage de son ami Platina, était si pauvre, « que s'il eût perdu deux œufs, il n'aurait pas eu de quoi s'en procurer deux autres (1). » Ceci se passait en 1484, dans une révolution dont Rome fut le théâtre : heureusement le professeur avait autant d'amis qu'il comptait d'élèves : ses disciples se répandirent dans la campagne et bientôt eurent retrouvé de nouvelles pierres, de nouvelles statues, de nouvelles inscriptions, et le professeur reprit ses leçons sur la Rome souterraine, un moment interrompues (2). Marc Antoine Sabellico, Conrad Peutinger et André Fulvio continuèrent les travaux de leur maître (3)

Le vieux Pomponio, avec sa barbe mal peignée et ses vêtements troués, craignait de se montrer aux visiteurs qui venaient frapper à chaque heure du jour à sa demeure du Quirinal, il était si heureux dans son musée lapidaire ! — Dites que je n'y suis pas, faisait-il répondre à l'un de ces importuns; me prend-on pour un ours ou pour un lion (4)?

L'ours avait trop d'obligations à Laurent de Médicis pour éconduire le cardinal; Jean était d'ailleurs l'élève de Politien, avec lequel l'archéologue entretenait un commerce épistolaire, et il savait aussi que l'adolescent aimait les lettres latines. Or Pomponio, le maître de William Lilly (5), tout en s'occupant de ressusciter la pierre, s'était attaché à reproduire quelques classiques latins : *Silius Italicus*, qu'il avait publié à Rome en 1471 ; *Terentius Varro*, à Venise en 1474; *Quintus Curtius*, etc. (6) : comment lui refuser sa porte? Jean vit donc et fréquenta Pomponio.

(1) Platina, dans son traité *De honestâ voluptate*, cité par Baillet, Jugement des savants. Amst., t. I, p. 127, in-4°.

(2) Muratori, Script. rerum Ital., t. V, pars 2, p. 1163.

(3) Tiraboschi, t. VI, p. 210.

(4) Mich. Ferno, App. ad vol. VI, Bib. med. et inf. æt. — Fab., p. 6, et suiv.

(5) *Grundling, Geschichte der Gelehrtheit, p.* 2740.—*Allg. Lex.* III, p. 189.

(6) Roscoë, t. I, p. 48-49, note.

Ce fut ce savant qui le premier, à Rome, eut l'idée de fonder un cercle littéraire, sous le nom d'Académie, où se réunissaient chaque semaine tous ceux qui s'occupaient d'arts, de science ou de philosophie : il avait pris pour modèle l'institution platonicienne formée à Florence sous les auspices des Médicis. A Rome, ceux qui s'associèrent à l'œuvre de Pomponio étaient des âmes folles de paganisme, qui renoncèrent à porter le nom qu'elles avaient reçu le jour de leur baptême pour prendre celui de quelque personnage antique : Philippe Buonaccorsi s'appela Callimaque, Marc le Romain, Asclépiade ; Marino le Vénitien, Glaucus ou Glocco (1); comme si le nom, dit l'Arioste, faisait le poëte :

> E che quel meglio t' abbia a far poeta
> Che non sarà lo studio di molt' anni.

A tout prendre, c'était un innocent caprice dont la papauté ne dut guère s'effrayer, mais il paraît que les muses n'étaient pas seules fêtées dans cet institut littéraire, et qu'on y évoquait parfois des souvenirs républicains qui ne pouvaient plaire au saint-siége ; on y rêvait la restauration de la république romaine, et peut-être des superstitions païennes (2). Paul II fit arrêter quelques-uns des académiciens, entre autres Platina et Pomponio Leto. On reproche au pontife d'avoir usé contre les coupables de rigueurs trop sévères ; on

(1) Quirini, Pauli II Vit., et Vindic. Romæ, 1740, t. II, p. 78.

(2) Ph. Chasles, Revue de Paris, 1843, 19 mars, p. 104. On sait qu'on a accusé Gemiste Pléthon d'avoir voulu reconstituer le paganisme ; on trouve sur cette tentative quelques détails dans une dissertation de Boivin sur la querelle des philosophes du XV[e] siècle, t. II des anciens mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 775 et suiv. Allatius l'a défendu chaleureusement (Fab., p. 98 et 99) M. A. J. H. Vincent, au sujet de documents qu'il a recueillis touchant la musique ancienne, a dans les séances des 22 et 27 avril 1842, appelé l'attention de l'Académie des inscriptions sur un rituel païen, sous le nom de Pléthon, et qui semble ne laisser aucun doute sur le projet que le néoplatonicien forma de faire revivre la théologie d'Orphée et de ressusciter les dieux du paganisme. Voy. l'Institut, journal général des sociétés et travaux scientifiques de la France et de l'étranger, Paris, n° 76, avril 1842.

veut que dans sa haine contre les lumières il ait inventé des crimes afin d'exiler quelques fanatiques dont il avait peur. Paul a trouvé dans Platina, l'un des membres de cette association (1), un ardent accusateur, dont le protestantisme n'a fait que reproduire les plaintes, sans oublier surtout celle que l'historien a formulée contre l'intelligence du pape (2) ; mais un écrivain moderne a fait ressortir tout ce que ce reproche d'ignorance avait de mensonger. Il n'est guère plus possible de croire, quand on lit les preuves amassées dans la dissertation de Mgr. Quirini, à l'imbécillité d'un pape qui lit les historiens antiques, qui de sa bourse aide les jeunes gens de famille dans leurs études, qui paye généreusement les professeurs, et qui conçoit surtout l'idée d'un collége d'abréviateurs au nombre de soixante-dix, dont l'occupation principale sera de reviser et de corriger les actes publics publiés en latin (3).

Quoi qu'il en soit, les débris de cette académie, dispersés en diverses contrées, se retrouvèrent à Rome à l'exaltation de Sixte IV. Buonaccorsi, après un long exil, reparut au Quirinal, portant toujours le nom de Callimaque, qu'il faisait suivre cette fois de l'épithète d'*experiens*, par allusion aux fortunes diverses qu'il avait éprouvées dans ses longs voyages (4). A la cour de Pologne, il avait trouvé dans Casimir un généreux protecteur; au moment où nous parlons, il était ambassadeur de ce prince auprès d'Innocent VIII à Rome. Il retrouva son ami Pomponio, usé par l'âge, mais toujours fidèle à ses pierres, qu'il aimait comme à vingt ans. La mort avait moissonné quelques-uns de leurs anciens collègues, mais les vides s'étaient bien vite remplis; on recommençait à cultiver les lettres. Paul Cortese, le nouvel hôte de Pomponio, achevait, à vingt-trois ans, son dialogue célèbre *de Hominibus doctis*, et rassemblait les matériaux de ses quatre

(1) Platina, Vita di Paolo II.

(2) Roscoë dit de ce pape, qu'il était aussi orgueilleux qu'ignorant, t. I, p. 47.

(3) Muratori, Scriptor. rer. It., t. III, pars 2. p. 986. — Quirini, etc.

(4) Apost. Zeno, Diss. Voss., t. II, p. 316.

livres de sentences (1), recueil d'homélies dans le genre des *Postilles* du docteur Luther. Un des grands reproches que Martin a faits à nos moines, c'est d'être restés embarrassés jusqu'à l'époque de la réforme dans les langes de Scot. Cortese cependant, dans ses *Discorsi volgari*, a répudié la méthode aristotélicienne; il ne procède pas par syllogismes, mais expose simplement le sujet, qu'il développe à l'aide de l'autorité et de la raison (2). Ainsi donc, c'est l'Italie qui devait la première échapper à la scolastique. A quoi donc se réduisent les plaintes éloquentes de Luther?

Il paraît que Paul Cortese, dans son zèle pour les lettres, voulut que Rome eût une double tribune d'où rayonnerait au loin la lumière. Il essaya de fonder un autre cercle académique, mais qui n'eut pas de succès (3); toutefois rien ne prouve qu'il déserta la maison de Pomponio Leto. A cette époque, la poésie italienne commençait à fleurir à Rome : elle avait pour représentant Séraphin Aquilano, que protégeait le cardinal Ascagne Sforce. Aquilano avait fait une étude particulière de Dante et de Pétrarque. Un des premiers, il imagina de s'accompagner sur le luth en improvisant; musicien habile, il cachait sous les sons de son luth les défauts de sa versification. Ses succès firent éclore une multitude de poëtes qui, bien moins inspirés encore que Séraphin, la lyre en main, chantaient de pitoyables vers; rapsodes nomades qui employaient, pour séduire le peuple, la langue vulgaire, réveillant ainsi le culte de la muse nationale (4).

Poëte, musicien, archéologue, philosophe, Jean de Médicis devait se plaire à Rome. Il fut longtemps un des habitués

(1) In IV lib. sent. Pet. Lomb. Comm. Romæ, 1503.

(2) Opera che poco sa di scolastico e in cui non si fa uso di sillogismi, di obbiezioni, di repliche, ma si propone semplicemente, e si esamina l'argomento, e si congiunge insieme l'autorità e la ragione senza involgerla nella barbarie usata finallor nelle scuole. Tiraboschi, t. VI, p. 305.

(3) Mencke, Vita Polit. — Scrip. rer. it., vol. XXIII, p. 185.

(4) Ex eo tanta imitantium auledorum multitudo manavit, ut quidquid in hoc genere Italiâ totâ cani videatur, ex ejus appareat carminum et modorum præscriptione natum. Paul. Cortesius, de Cardinalatu, lib. II, p. 74.

des réunions de Pomponio. A Rome, il continua le genre de vie modeste qu'il menait à Florence : il se levait de bonne heure, cherchait quelque église écartée pour faire sa prière du matin, et rentrait à son palais, où ne tardaient pas à venir quelques amis dévoués. Il n'avait oublié ni son père, ni ses frères, ni les lettrés, ni ses professeurs, avec lesquels il entretenait une correspondance suivie. Florence tenait toujours une large place dans ses affections. Il était heureux quand, accompagné de Pomponio, il avait découvert quelque beau marbre dont il pouvait faire présent à sa ville natale. Sa table était frugale comme celle de son père : pendant le repas, il se faisait lire quelque histoire des temps passés ; après le dîner il aimait à se promener dans la vieille Rome ; point de recherche dans ses vêtements, qui étaient demeurés d'une propreté exquise. Ses serviteurs l'aimaient, car il était bon, doux et affable; les pauvres ne l'imploraient jamais en vain; Innocent VIII l'entretenait souvent. Jean obéissait aux conseils de son père.

Peu de temps avant sa mort, Laurent avait tracé pour son fils un plan de conduite qui semble l'œuvre de quelque sage retiré du monde.

« Mon premier désir est que vous n'oubliiez jamais à qui vous devez les faveurs dont vous avez été comblé : ce n'est ni votre prudence, ni votre mérite, qui vous ont fait cardinal, mais Dieu seul dans son admirable bonté. Le meilleur moyen de vous acquitter envers Dieu est de mener une conduite exemplaire... Il serait honteux pour vous, et pour moi bien douloureux, qu'à l'âge où l'on songe à former sa raison et sa conduite, vous démentissiez les espérances que vous aviez données. Tâchez donc d'alléger le fardeau que vous portez, en persévérant dans ces études qui conviennent si bien à votre état de vie. L'an passé, j'éprouvai une bien douce consolation en vous voyant souvent approcher du tribunal de la pénitence et de la sainte table : persévérez ; c'est le moyen de rester dans les bonnes grâces du Ciel. Vous voilà donc à Rome : il vous sera bien difficile de suivre les conseils de votre père ; outre les mauvais exemples, vous allez trouver des courtisans de corruption. Vous ne pouvez vous dissimuler que les faveurs que vous avez obtenues à

votre âge ont excité l'envie : ceux qui n'ont pu vous arrêter dans la voie des honneurs n'oublieront rien pour vous perdre dans l'estime publique, en vous faisant choir dans cette fosse où ils sont eux-mêmes tombés : votre âge ne les servira que trop. Vous devez d'autant plus chercher à éviter cet écueil, que la vertu est assez rare dans le sacré collége : pourtant il y a parmi les cardinaux des hommes de doctrine et de sainte conduite ; voilà ceux que vous devez prendre pour modèles... Fuyez, comme on fuit Charybde et Scylla, l'hypocrisie ; point de folle ostentation ni dans votre conduite ni dans vos discours... Vous le savez, rien n'est si difficile que de savoir converser avec des hommes de caractères divers : à cet égard, que vous recommander? Avec les cardinaux et les autres personnes de condition, vous serez décent et réservé. Que votre conscience interrogée soit toujours en état de vous rendre ce témoignage : que jamais vous n'avez eu l'intention d'offenser personne. A Rome, du reste, mon avis est que vous devez plus souvent ouvrir l'oreille que la bouche...

» Vous êtes le cardinal le plus jeune du sacré collége et peut-être de tous les cardinaux créés jusqu'à ce jour; vous devez donc vous montrer le plus empressé, le plus modeste, et ne jamais vous faire attendre à la chapelle du consistoire ou dans les députations. Vous saurez bientôt ceux dont la vie est le plus ou le moins exemplaire. Fuyez ceux dont la conduite est décriée, dans l'intérêt des mœurs d'abord, et par respect pour l'opinion. Dans votre train de maison, cherchez la décence plutôt que l'éclat ou la richesse... Point de bijoux ni de soie ; cela ne convient pas à des gens de votre sorte, mais des livres et des antiques, un domestique décent et peu nombreux. Recevez, plutôt que d'être reçu chez les autres ; qu'on ne voie à votre table que des mets simples et communs. Faites de l'exercice ; dans votre état, l'infirmité arrive bien vite quand on ne sait pas la prévenir... Une habitude que je vous recommande surtout, c'est de vous lever de bonne heure : cela fait du bien d'abord à la santé ; puis cela est nécessaire dans votre profession, où vous êtes obligé d'assister à l'office, de vous livrer à l'étude, de donner audience, etc. Autre conseil que je vous donne : le soir, en vous couchant, rappelez-vous

le travail du lendemain ; c'est le meilleur moyen de n'être pas pris au dépourvu. »

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, que Fabroni appelle avec raison le chant du cygne (1), Laurent rendit le dernier soupir.

Un moment, il avait cru que Dieu lui permettrait de quitter les affaires, et, loin de Florence, de vivre quelques années encore, dans l'une de ses villas, au milieu de tout ce qu'il chérissait le plus sur cette terre, ses enfants, ses amis et ses livres. Mais son heure était arrivée : à quarante-quatre ans il se mettait au lit pour quitter à jamais ce monde dont il était la gloire. Une fièvre, dont Politien a décrit le funèbre caractère, ne lui laissa plus de repos. Les médecins accoururent : d'abord, Leoni de Spolète, qui essaya vainement les remèdes ordinaires ; puis Lazare le Tessinois, dont la renommée était grande, et qui, dans un mélange de substances minérales et végétales, crut avoir trouvé une héroïque formule ; mais sa science devait être impuissante. Dès qu'il sentit les approches de la mort, le grand-duc voulut se réconcilier avec Dieu. Il fit appeler son confesseur, le vieux Bosso, qui ne le quitta plus. Le lendemain, autour d'une petite table recouverte d'une nappe blanche, et sur laquelle s'élevait, entre des chandeliers d'argent, l'image du Christ, ses serviteurs à genoux attendaient l'heure où le prêtre apporterait au malade le corps de Jésus-Christ. Quand il parut, tenant dans ses mains la sainte hostie, Laurent se leva sur son séant et, les mains jointes, murmura ces mots de tendre piété : « Non, je ne souffrirai jamais que celui qui me créa, qui me racheta de son sang, vienne à moi ; c'est à moi d'aller à lui ; levez-moi, je vous en prie, que j'aille à mon Sauveur (2). » Le prêtre et les assis-

(1) Hæc tanquam cycnea fuit prudentissimi ac sanctissimi hominis vox et oratio. Fabroni, Vita Leonis X, p. 13. La lettre est entière aux Annotations de l'ouvrage, n° 7, p. 252, 255.

(2) Procul à me hoc absit patiar ut Jesum meum qui me finxit, qui me redemit, ad usque cubiculum hoc veniat : tollite hinc, obsecro, me quam primùm tollite ut domino occurram. Polit. Epist., ep. Jacobo Antiquario suo.

tants prièrent longtemps, après quoi le prince reçut le viatique. Pendant cette suprême cérémonie, les lèvres du moribond ne cessaient de s'ouvrir pour prier : « Mon Dieu, disait-il, ayez pitié de moi, pauvre pécheur ; que le sang que vous avez offert à votre père sur l'autel du sacrifice, pour la rédemption des hommes, me compte dans l'éternité (1). » Quand il eut rempli ses devoirs de chrétien, il voulut entretenir son fils en particulier : les assistants s'éloignèrent. Laurent resta seul avec Pierre, auquel il fit ses dernières recommandations. L'enfant écoutait en silence ; il promit d'obéir aux ordres du mourant. Laurent étendit ses mains défaillantes sur la tête de son héritier et le bénit.

Un moment après, on annonça Politien, qui, à la vue de ce corps passé en quelques heures à l'état de cadavre, ne put réprimer un mouvement d'effroi, et tourna la tête pour pleurer. « C'est toi, Angiolo, dit le moribond à son ami en tâchant de sourire ; approche donc. » Et il agitait convulsivement la main pour l'attirer à lui ; Politien la prit et la baisa dévotement, puis la posa sur le lit et passa dans l'antichambre afin de donner un libre cours à ses sanglots. Il revint bientôt.

Laurent, d'un œil inquiet, cherchait dans l'appartement une figure dont l'absence lui faisait mal. « Où donc est Pic ? murmura-t-il avec un profond soupir ; est-ce qu'il n'est pas là ? — Il a craint d'importuner votre seigneurie, répondit Politien. — Oh ! qu'il vienne, reprit le duc, je veux le voir. » Pic, averti, vint bien vite et se précipita sur la main que lui tendit l'auguste malade, pendant que Politien, courbé sur le lit, étreignait de ses bras les genoux du prince. Laurent interrompit cette scène muette, en s'adressant à Pic : « Mon ami, lui dit-il d'une voix défaillante, j'ai voulu vous voir pour la dernière fois ; je mourrai content maintenant. » Et changeant aussitôt de conversation : « J'aurais bien voulu que Dieu m'eût

(1) Valeat in causâ meâ sanguis ille tuus, Jesu, pretiosissimus quem pro asserendis in libertatem hominibus in arâ illâ sublimi nostræ salutis effudisti. Ib.

laissé vivre jusqu'au jour où j'aurais pu compléter votre bibliothèque... (1). » En ce moment, parut Savonarole.

— Monseigneur, dit le dominicain, je viens pour vous exhorter à demeurer ferme dans la foi catholique.

— C'est bien ma résolution, dit le prince.

— Promettez-moi de mener une vie toute chrétienne si Dieu vous rend la santé.

— Oh ! je vous le promets, dit le grand-duc.

— Et de supporter la mort avec courage, s'il veut que vous mouriez.

— Que sa volonté soit faite, dit Laurent ! Comme le moine s'éloignait, le prince le rappela. — Mon frère, lui dit-il, je vous pardonne, donnez-moi votre bénédiction.

Savonarole le bénit. C'est Politien qui nous a donné tous ces détails. Son récit diffère de celui où quelques historiens nous représentent le moine de Saint-Marc s'éloignant sans vouloir absoudre le malade qui refuse de rendre la liberté à Florence. Si cette scène, comme on l'a dit, s'est passée sans autres témoins que le prêtre et le pénitent, que penser de Savonarole qui divulgue les secrets de la confession ? Heureusement pour la mémoire de frère Jérôme, la narration de Jean-François Pic, neveu du glorieux Pic, n'est qu'une fable (2).

La dernière heure du grand-duc approchait : il perdit l'usage de la parole ; ses lèvres s'ouvraient pour prier, mais aucun son n'arrivait à l'oreille des assistants. Sur un signe qu'il fit de l'œil, on approcha de sa bouche un crucifix qu'il embrassa tendrement, puis il pencha la tête et rendit le dernier soupir.

Jamais, dit Machiavel, à Florence, ni même en Italie, n'était mort un prince aussi sage et qui fût plus digne de regrets. Ce trépas qui devait être la source de tant de calamités, fut marqué dans le ciel par des signes merveilleux (3).

(1) Vellem distulisset me saltem mors hæc ad eumdem diem quo vestram planè bibliothecam absolvissem.

(2) Voyez à ce sujet Roscoë, Vie de Laurent, t. II, p. 194, note.

(3) Nè morì mai alcuno non solamente in Firenze, ma in Italia, con tanta fama di prudenza, nè che tanto alla sua patria dolesse. E come dalla sua

Machiavel fait allusion à ces prodiges physiques, dont parlent les contemporains : la chute du tonnerre sur le temple de Santa-Reparata, les feux nocturnes qui illuminèrent la villa Careggi, la lutte d'ombres d'une grandeur extraordinaire, les voix qu'on entendit dans l'espace, les éclairs à travers une atmosphère lucide, et le suicide du médecin, Pierre Leoni, qui se jeta dans un puits (1).

Le corps fut transporté de Careggi à Florence et enseveli dans l'église de Saint-Laurent. Jamais trépas n'avait fait couler autant de larmes : le peuple faisait, à haute voix, l'oraison funèbre du prince ; les poëtes récitaient les vers les plus connus de son Ambra ; les philosophes disaient sa joie quand Jérome Roscio lui donna la première effigie de Platon (2) ; les sculpteurs parlaient de ces beaux jardins, auprès de Saint-Marc, où il avait rassemblé des marbres antiques ; *studio*, où Michel-Ange allait chaque matin s'inspirer (3) ; les peintres célébraient son amitié pour Ghirlandajo, et les élèves de ce maître, François Cranacci et Torrigiano ; les humanistes rappelaient le souvenir de cette table modeste, où, à l'heure des repas, venaient s'asseoir tous ceux qui avaient un nom dans les lettres et dans les arts, et où ses fils, arrivés les derniers, n'avaient d'autre place que celle qu'ils pouvaient y

morte ne dovesse nascere grandissime rovine, ne mostrò il cielo molti evidentissimi segni. Fuochi i quali in lungo si distendeano sopro la villa di Careggi, per più sere nell' ultimo della sua infermità ; ombre di mirabil grandezza contender insieme, ed udite voci orrende e confuse ; coruscazioni nell' aere quando era più lucido e più sereno ; il tempio di Santa-Reparata tocco dal fulmine. Valori, p. 49.

(1) Petrus Crinitus, de Honestâ disciplinâ, lib. III, cap. 9, de Hominibus qui se ipsos in puteum jaciunt, in-fol. Paris, 1520.

(2) Non è maniera di poesia in cui Lorenzo non facesse sue prove : nel poemetto Ambra vesti di un' allegoria degna d'Ovidio il caso di quella deliziosa isoletta ; nella Caccia del Falcone calcò felicemente le pedate di Oppiano, p. 312. — Tullio Dandolo, Rivista Europea, Milano, dicembre 1842. — Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, t. II, *passim.*

(3) Lorenzo aveva fatto fare il giardino solamente perchè lo teneva pieno di figure antiche di marmo... solo per condurre una scuola di giovani. Vasari, Ragionamento secondo, Giorn. second. p. 1367-1368.

trouver (1); les savants vantaient ses soins à rassembler des manuscrits antiques pour en doter la bibliothèque qu'il voulait fonder avant de mourir; les mères citaient les scènes intérieures de famille où il s'amusait à jouer au bouchon avec ses fils, ou à promener sur le dos ses jeunes filles, amusements que la gravité de Machiavel a eu tort de blâmer (2); l'un retraçait le talent du prince à conter, sa conversation grave et sévère, et, quand le sujet l'exigeait, toute pleine de sel, mais de ce sel dont était imprégné le flot d'où Vénus était sortie (3); un autre citait les soupers du prince chez Ugolin Verino (4); les chanoines du Dôme rappelaient sa piété, sa foi vive et tendre, les tombeaux qu'il avait fait élever aux hommes qui avaient rendu des services à l'Etat; les courtisans vantaient son affabilité, ses serviteurs, sa bonté. Au milieu de ce doux concert s'élevaient à peine quelques voix sévères pour blâmer son goût pour le spectacle, son penchant aux plaisirs, le paganisme qu'il avait introduit dans l'art, ces fêtes de carnaval où il ne se contentait pas d'assister, mais qu'il avait chantées dans des vers que la morale ne pouvait toujours approuver : louanges et blâmes que l'histoire doit recueillir sous peine de manquer à sa mission, mais dont elle a droit d'apprécier la valeur. Les louanges décernées en ce moment au mort qui, la tête découverte, traverse les rues de Florence, étaient l'élan spontané d'affections populaires; le blâme était une protestation dictée, moins par le sentiment religieux, trop souvent offensé par le prince, que par l'esprit de parti. Il y avait à Florence des âmes qui méditaient la

(1) Avenne spesse volte che Michelagnolo sedette sopra i figliuoli di Lorenxo ed altre persone e pregiate, di che tal cosa di continuo fioriva ed abbondava. Condivi, Vita di Michelagnolo, p. 5.

(2) Si dilettase d'uomini faceti e mordaci, e di giuochi puerili più che a tanto uomo non pareva si convenisse, in modo che fu visto tra i suoi figliuoli tra i loro trastulli mescolarsi. Macch. St. lib. VIII.

(3) Acer illi sermo et gravis, et cùm res postulat salibus scatens, sed illo mari collatis ex quo Venus est orta. Pol. Ep., epist. 6, l. III.

(4) Laurentius Medices urbis nostræ facilè primus, apud patrem meum pransus est nonnunquam. Mic. Ver. Ep. XV, ap. Band. — Roscoë, Vie de Laurent, t. II, p. 131.

chute des Médicis, en expiation des maux qu'elles prétendaient que cette famille avait faits à leur patrie ; ces âmes exaltées par la prédication de Savonarole, et, pour la plupart, entretenues aux dépens du grand-duc, calomniaient les morts, en attendant qu'elles pussent chasser les vivants. Du moins, pas une de ces natures ingrates n'appartenait au parti des lettrés. La poésie fut admirable à cette heure ; elle se ressouvint que Laurent lui avait donné en abondance, de l'ombre, des bois, du soleil, des livres, elle le paya en beaux vers ; c'était son or, à elle ! Le plus généreusement récompensé par le prince, Politien fut aussi celui qui chanta le plus haut les vertus ducales. Car, pendant qu'on menait le corps à sa dernière demeure, il disait : « Qui pourra prêter à mes yeux une source intarissable de larmes, afin que je pleure la nuit, que je pleure le jour ; ainsi se lamente le ramier séparé de sa colombe, et le cygne qui va mourir, et le rossignol (1). »

Lorsque le peuple, excité par Savonarole, chassera ses maîtres, il ne respectera, dans son aveugle colère, ni la colombe, ni le rossignol, ni le cygne du poëte : on enlèvera à Politien jusqu'à ses livres (2).

(1) Quis dabit capiti meo
Aquam ? Quis oculis meis
Fontem lachrymarum dabit,
Ut nocte fleam,
Ut luce fleam?
Sic turtur viduus solet,
Sic cygnus moriens solet,
Sic luscinia conqueri.

(2) Outre les biographies de Laurent écrites par Valori, Fabroni et Roscoë, on consultera si l'on veut connaître ce prince : Politiani Epistolæ. — Ficini Epistolæ.—William Parr Greswel, Memoirs of A. Polizianus, 1801, Manchester. — Pauli Jovii Elogia. — Varillas, Anecdotes de Florence. — Hentzner, Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Angliæ, Italiæ, scriptum... Norinbergæ, CIƆIƆCXII, in-4°.

CHAPITRE V.

L'ITALIE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE A LA MORT DE LAURENT. 1492.

ITALIE POLITIQUE. Milan et ses ducs.—Louis Sforce appelle Charles VIII en Italie.—Venise, Gênes, Florence au moment de l'invasion.—Pierre de Médicis incapable d'arrêter le mouvement révolutionnaire dont est ménacée la Toscane.—ITALIE LITTÉRAIRE. *Venise.*—Alde Manuce, Érasme, Aleandro.—*Ferrare.* Math. Marie Bojardo, l'Arioste, Fr. Cieco.—*Mantoue.* Franç. de Gonzague, Spagnuoli, Arrivabène.—*Naples.* Sannazar. Pontano.—*Milan.* Bernard Bellincioni, Merula.—*Bologne.* Codro Urceo. — Protection qu'accordent aux lettres, vers la fin du 15e siècle, les papes, les cardinaux, le clergé, les princes.

I. ITALIE POLITIQUE.

Il nous faut étudier l'état politique et intellectuel de l'Italie, en 1492, pour comprendre ce que peut coûter au monde la mort d'un grand homme.

L'Italie compte trois sortes de gouvernement : à Naples, une monarchie héréditaire ; à Rome une royauté élective ; dans les autres états des républiques, où le peuple ne joue qu'un rôle secondaire et où dominent quelques familles, qui tantôt se sont enrichies dans le commerce, comme à Florence ; tantôt se sont fait un nom dans les armes, comme à Milan ; tantôt exercent sur les lettres un patronage héréditaire, comme à Ferrare.

Giacomuzzo Attendolo , las des mauvais traitements qu'il recevait dans la boutique d'un cordonnier, se fait un beau jour laboureur (1). Il travaillait aux champs, quand le son d'une musique militaire vient frapper son oreille : il regarde et voit venir à lui une troupe de condottieri, qui parcouraient la campagne, prêts à vendre leur service au premier manant ou bourgeois qui voudrait l'acheter à deniers comptants. Giacomuzzo est saisi d'une fièvre guerrière ; mais il faut que la voix de Dieu parle : Si la hache qu'il tient en main et qu'il

(1) Macé, Cours d'histoire des temps modernes, t. I, p. 307.— Tiraboschi, t. VI, p. 12.

lance de toute sa force, atteint l'arbre voisin, il sera soldat; si elle s'arrête en chemin, il restera laboureur; la hache frappe le but, le voilà condottière, sur la grande route, dans le camp de Visconti, bon et preux soldat, dépensant gaîment son argent et son sang. On le proclame le fort, et c'est sous le nom de Sforza qu'il acquiert bientôt la réputation du premier partisan du royaume napolitain. Il mourut, en 1447, comme il avait vécu, bravement. Son fils François hérita de sa hache, de ses titres et de sa valeur. Seulement au lieu de débuter dans l'échoppe d'un cordonnier, il épousa Blanche Visconti, fille naturelle de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. François s'apprêtait à faire valoir ses titres d'héritier au duché, que quatre compétiteurs lui disputaient en même temps : le duc de Savoie, le roi de Naples, la république de Venise et Charles d'Orléans, petit-fils du duc Jean-Galéas Visconti (1); quand les Milanais, irrités des folies sanglantes de leur dernier maître, s'insurgent et proclament leur liberté. François Sforce se fiait sur l'inconstance du Milanais, et il avait raison. Cette fièvre d'indépendance passa bien vite. Le peuple révolté, finit par demander un maître, et choisit Sforce. Pendant seize ans, le fils du cordonnier Attendolo gouverna Milan en politique habile : il mourut grand-duc après avoir donné une de ses filles au fils du roi de Naples; et Marie Galéas, son fils, à la sœur de la reine de France, femme de Louis XI (2).

Galéas hérita d'une belle couronne, car c'en était une que ce duché de Milan, qui comprenait les provinces de Milan, de Crémone, de Parme, de Pavie, de Come, de Lodi, de Plaisance, de Novarre, d'Alexandrie, de Tortone, de Bobbio, de Savone, d'Albingano, de Vintimille, de Gênes; des montagnes, des plaines, des fleuves, et une mer de plus de trente lieues de long. Malheureusement, il vivait à Milan comme un soldat, faisant sa proie de toute jeune fille qui excitait sa convoitise (3). Quelques jeunes nobles dont il avait déshonoré les

(1) Ragon, Abrégé de l'histoire générale des temps modernes.
(2) Macé, Cours d'histoire des temps modernes, t. I, p. 304 et suiv.
(3) Donato Bossi, Chronique latine, citée par Roscoë, t. I, p. 145, note.

familles s'armèrent un jour et vinrent dans la cathédrale prendre son sang, en invoquant saint Ambroise et saint Etienne (1). Colas de' Montani, son professeur, s'était enrôlé parmi les assassins. Le peuple, qui rarement demande compte à ses maîtres de leurs mauvaises mœurs, si ces mœurs ne le privent ni de son pain, ni de sa liberté, vengea l'assassinat du prince, en tuant les conjurés. Jean Galéas, fils de l'impudique, fut proclamé duc aux acclamations de la multitude : les peuples et les assassins ont trouvé des apologistes (2). Galéas avait huit ans : on lui donna pour tuteur son oncle Louis le More (Ludovic), âme ambitieuse, qui, maître une fois du pouvoir, ne recula, pour le garder, ni devant le cri de sa conscience, ni devant les clameurs de l'opinion, et n'eut peur ni de Dieu, ni des hommes. On le vit employer les revenus de l'Etat, c'est-à-dire plus de 600,000 ducats annuels, pour gagner des soldats et corrompre des chefs (3) ; et, comme si l'or n'eût pas suffi, livrer à Charles VIII son pays, afin de garder quelques jours de plus l'hermine ducale. Galéas, en attendant, grandissait ; il avait épousé Isabelle, fille d'Alphonse, duc d'Aragon, « femme courageuse, dit Comines (4), qui eust volontiers donné crédit à son mari si elle eust pu, mais il n'estoit guères sage et révéloit ce qu'elle lui disoit. » A peine si l'un et l'autre osaient murmurer contre le More, qui ne leur donnait pas même de quoi vivre (5). Sommé par le roi de Naples de restituer l'autorité souveraine à Galéas, Louis Sforce avait répondu à Ferdinand I[er] en dépêchant Belgiojoso à la cour de France, pour inviter Charles VIII à descendre en Italie, afin d'y soutenir, comme héritier de la maison d'Anjou, ses droits à la souveraineté du royaume de Naples, en même temps qu'il contractait une alliance offensive et défensive avec le pape et

(1) Rotteck, Histoire générale, t. II, p. 796, in-8°. Paris, 1835.

(2) Sismondi, Hist. des Rép. ital., t. XI, ch. 84. — Fantuzzi, Scr. Bol., t. VI.

(3) Corio, Storia di Milano, lib. VII, p. 499.

(4) Mém. de Comines, liv. VII, p. 118.

(5) Ed in tal forma fu ristretta la corte ducale che a fatica Giovanni Galeazzo ed Isabella sua moglie potevano avere il vitto loro. Corio, Storia di Milano, lib. VII, p. 499.

la république de Venise. Ainsi Charles VIII en Italie, Ferdinand ne pouvait inquiéter Louis Sforce qui n'avait rien à craindre non plus de Charles; car, pour le mettre à la raison, il avait Venise et le pape : cela était habilement combiné, comme le remarque Machiavel (1).

Du reste, ce Ferdinand si zélé pour les intérêts de Galéas régnait à Naples en vertu d'une légitimité fort douteuse : Mainfroi, son aïeul, était usurpateur de haute lignée (2); mais il avait pour lui un protecteur puissant, le pape, qui s'était prononcé en faveur de la maison d'Aragon. Toutefois, en France, l'autorité pontificale n'était pas aussi grande qu'au delà des monts. Une maison qui, pendant quelque temps, avait gouverné le royaume, subsistait encore. René, duc d'Anjou et de Provence, obligé de quitter l'Italie, n'avait emporté de ses conquêtes que le titre de roi de Naples que lui avait conféré le pape Eugène IV (3). A la cour de Ferdinand, son parti se composait d'une foule de mécontents. En France, Louis XI n'avait pas abandonné des prétentions que le testament de René semblait justifier. Fief de l'Eglise sous Calixte III, sa vassale sous Pie II, héritage contesté de deux grandes maisons, patrimoine à cette heure d'un prince qui, plus d'une fois, avait mécontenté ses sujets, Naples, avec sa position magnifique sur la Méditerranée, son double rang de montagnes abruptes, ses citadelles que l'art pouvait rendre imprenables, ses salines, ses poissons et son soleil, était une proie qui devait exciter la convoitise de ses voisins et de l'étranger.

Jugez si Venise ne devait pas jeter un œil d'envie sur tous ces trésors, elle, à cette heure, qui donnait à ses filles, suivant l'expression de lord Byron, la dépouille des nations, et recevait dans son sein, en pluie étincelante, les perles de l'Orient (4). Il n'y avait pas un siècle que sous le dogat de François

(1) Muratori, Ann. d'It., t. IX, p. 568.
(2) Roscoë, Vie de Léon X, t. I, p. 155.
(3) Rogon, Cours d'histoire moderne, t. I, p. 220. — Guicciardini, Storia d'Ital., l. I.
(4) Childe Harold's Pilgrimage, c. IV, st. 1, 2.

Foscari, elle avait réuni à son territoire Brescia, Bergame, Crème et Ravenne : tout récemment, c'est-à-dire en 1490, elle s'était emparée de l'île de Chypre, dont la reine envoyait de si beaux manuscrits au cardinal Piccolimini (1), et, par caresses ou par menaces, avait fait signer à Mahomet II un traité où le sultan jurait par les quarante-cinq prophètes, par son épée, par sa barbe, de respecter les comptoirs de la seigneurie (2). Mais Venise, trop confiante dans sa flotte, trop fière de ses richesses, avait voulu plus d'une fois humilier ses rivales ; si donc Dieu donne jamais à ces républiques, vaincues ou abaissées par elle, l'occasion de se venger, il est sûr qu'elles se hâteront de secouer le joug de la Rome des mers. On les voit qui épient le moment où elles pourront s'enrichir à ses dépens, mettre un frein à son ambition, et un terme à ses conquêtes. Saint-Marc, trop certain d'avoir toujours le vent en poupe, ne s'était pas fait faute de ruiner ses alliés ou ses ennemis :

San Marco, impetuoso ed importuno,
Credendosi aver sempre il vento in poppa,
Non si curò di rovinare ognuno (3).

Le vent est inconstant ; les républiques italiennes ont l'œil levé sur la mer.

Le temps était passé où Gênes aurait pu disputer l'empire à Venise, sa rivale. Autrefois elle ne regardait pas au sang qu'elle répandait : le portefaix se battait à côté du noble, et qui avait reçu une plus large blessure avait le mieux mérité de la patrie. Ses vaisseaux rentrés dans le port, alors une vie nouvelle commençait pour Gênes : son peuple si brave, si loyal, si généreux le jour du combat, l'heure des élections venue, se vend sans rougir à celui qui veut acheter son suffrage; ce suffrage donnait le pouvoir dans cet état démocratique : or, on pense bien que les acheteurs ne manquaient pas. Trois grandes familles, depuis des siècles, se disputaient les voix avec des chances plus ou moins heureuses, suivant

(1) Friedrich Blum, Iter Italicum, Halle, 1830, in-8°, t. III, p. 32.
(2) Macé, Cours d'histoire des temps modernes, t. I, p. 301.
(3) Macch. Asino d'oro, cap. V.

que l'or était plus ou moins abondant dans leurs coffres-forts : c'étaient les Fregosi, les Adorni et les Fieschi. La lutte ne finissait pas avec le triomphe ; à la famille vaincue restait une grande ressource : l'étranger, auquel elle donnait ou vendait Gênes. C'est ce qui arrive en 1396, où la ville se réveille un matin avec un maître de plus : Charles VI, pauvre fou, qui se repose, pour faire valoir ses droits, sur l'épée de Boucicaut, l'un de ses maréchaux. Cette épée, dans les mains d'un pareil soldat, fit des merveilles ; mais quelques patriotes surent la briser, et Gênes reprit son indépendance. Elle ne sut pas garder sa conquête : un condottiere, Carmagnola, qui savait aussi bien manier l'épée que Boucicaut, assiége la ville, qu'il soumet à Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Pendant deux siècles, Gênes offre un triste spectacle : vous la voyez qui se couche génoise, se réveille milanaise, fait sa sieste française, et se rendort napolitaine, jusqu'à ce qu'en 1490, après s'être prétée, vendue, livrée à une foule de maîtres divers, elle, la superbe, est déclarée fief de la couronne de France, sous la garde du duc de Milan, vassal de Charles VIII (1).

Florence avait ressemblé longtemps à Gênes. Son poëte, assis à sa place accoutumée, sur l'un des bancs de pierre extérieurs de la cathédrale, versait des larmes au souvenir de ces folles nouveautés auxquelles courait sans cesse sa ville bien-aimée. Il lui disait :

« Que de fois je t'ai vue changer tes lois, tes monnaies, ton gouvernement : si tu as bon souvenir et que ton œil s'ouvre à la lumière, tu verras que tu ressembles au pauvre malade qui change de place dans son lit de plume, pour tromper sa douleur (2). »

(1) Macé, Cours d'histoire, t. I, p. 303.

(2) Quante volte del tempo che rimembre,
Legge, monete, uficii, e costume
Hai tu mutato, e rinnovato membre?
E se ben ti ricordi e vedi lume
Vedrai te simigliante a quella inferma
Che non può trovar posa in su le piume,
Ma con dar volta suo dolore scherma.
Purg., c. VI.

Après divers essais de gouvernement, heureux ou sanglants, Florence finit par se réfugier dans la monarchie; car s'en était une, moins le nom peut-être, que l'administration des Médicis. Machiavel remarque que, dans les combats des partis qui l'ont agitée, jamais elle ne mérita le titre de république (1). Elle était lasse des luttes de ces familles aristocratiques qui troublaient chaque matin ses rues; elle aspirait au repos, peut-être même à une servitude tempérée qui rendît impossible le retour des anciens factions qui l'avaient si souvent déchirée; à force de malheurs domestiques, elle était arrivée à préférer la tyrannie d'un maître à la tyrannie du grand nombre. Elle voulait de la servitude, « parce que, » dit Machiavel, « tout le temps qu'elle avait été dans la dépendance, elle n'avait pas songé un seul instant à s'en tirer (2). »

Les Médicis lui donnèrent, pendant près d'un siècle, un rang honorable parmi les autres états de l'Italie, un commerce intérieur florissant, une organisation militaire admirable, des alliances avec les républiques voisines et les princes étrangers, un sénat populaire, un conseil admirablement organisé pour lutter contre l'aristocratie, un dictateur qui pouvait prendre des mesures de salut public extraordinaires, si la noblesse levait la tête, si quelque grande conspiration menaçait le repos de l'État, si l'ennemi extérieur, enfin, mettait en péril l'indépendance nationale. Que pouvait-elle désirer de plus? Ses maîtres s'étudiaient à flatter sa vanité : Cosme abaissait les impôts, dépensait l'or à pleines mains (3) pour embellir la ville, cherchait à Florence des partis pour ses enfants, refusait les alliances que lui proposaient des têtes couronnées, et mourait emportant dans la tombe le titre de Père de la patrie. Laurent continuait l'œuvre de son aïeul : il élevait des palais qui rivalisaient de splendeur avec ceux de Gênes, des citadelles pour contenir l'étranger, des jardins où il rassemblait des marbres antiques, une bibliothèque

(1) Traité de la République, ch. XXXVIII, p. 101. Paris, 1842, in-18.

(2) Traité de la République, p. 33.

(3) Sismondi, Hist. des Rép. ital., IX, ch. 66, 71, 74; X, ch. 78. — Hallam, l'Europe au moyen âge, t. II, p. 205 et suiv. — Macé, 15e leçon.

qu'il remplissait de manuscrits en toutes langues, un musée qu'il dotait de chefs-d'œuvre de peinture, une académie où Marsile Ficin expliquait Platon, des chaires de grec et de latin où professaient Chalcondyle et Politien. Frédéric III, l'empereur, le consultait; Jean II, roi de Portugal, entretenait avec lui un commerce épistolaire; Louis XI lui envoyait des ambassades (1); le sultan de Constantinople lui faisait fréquemment des présents (2).

A un peuple comme le Florentin il fallait un maître tel que Laurent : mais, cet homme mort, le peuple revenait à sa nature inconstante. Pour lui, vivre c'est changer. Même sous le grand-duc, il allait, tourmenté d'un besoin de nouveautés, écouter un Jérôme Savonarole, son grand orateur, son prêtre, son tribun, son poëte. Les rôles étaient changés : le malade, dont Dante nous parlait tout à l'heure, se tournait sur son lit pour chercher quelque diversion à ce repos mortel pour ses sens où il était plongé depuis près d'un demi-siècle. Malheur donc à Florence, si, sous le successeur de Laurent, le peuple ne trouve pas un aliment à son inquiète activité. Il a besoin de fêtes, d'émotions de toutes sortes, matérielles et intellectuelles, de spectacles hors de la vie réelle, s'il n'en a pas sur la scène ordinaire de la république, c'est-à-dire la place publique, les tribunaux, la maison du gonfalonier, le palais du prince. Malheureusement Pierre ne saura pas occuper le peuple : on doit donc s'attendre au réveil des factions. En passant devant le Palazzo-Vecchio, l'aristocratie florentine peut encore apercevoir la trace du sang des Pazzi. Laurent n'avait pas eu besoin de laver la muraille : ce sang n'avait pas une seule fois crié durant l'administration du grand-duc; personne, du reste, n'en eût écouté la voix. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Qu'un lansquenet attaché au

(1) On conserve au Palazzo-Vecchio, Filza LIX, une lettre autographe de Louis XI à Laurent.

(2) Un bel cavallo bajo, animali strani, montoni e pecore di varj colori con orecchi lunghi sino alle spalle, e code in terra grosse quasi quanto il corpo; una grande ampolla di balsamo, 11 corni di zibetto longivi, e legno aloè quanto può portare una persona. Pietro da Bibbiena a Clarice di Medici, a Roma.

service des Français soit aperçu du côté de Pise ; que quelque république voisine laisse échapper contre Florence une parole insolente ; que la voix de Savonarole tonne dans la cathédrale plus haut que de coutume ; que ces Médicis, par la mort d'Innocent VIII, perdent un de leurs plus solides appuis, alors la noblesse humiliée relèvera la tête, les gonfaloniers et les prieurs redemanderont leur ancienne autorité, le Conseil voudra ressaisir ses vieux priviléges, et le peuple, dans la main des grands, sera le premier instrument dont l'aristocratie se servira pour renverser la famille régnante : plus le peuple doit aux Médicis, plus il se montrera ingrat.

Ce n'étaient pas là de vaines terreurs, car un de ces événements s'accomplissait déjà, Innocent VIII venait de mourir. Comme prince temporel, point de vue sous lequel nous devons le considérer ici, Innocent n'était pas sans reproche : toutefois on ne saurait sans injustice lui contester de belles qualités. Il essaya de tenir en respect les factions qui s'agitaient hors de Rome ; il aima la paix, il cultiva la justice, il veilla assidûment sur le bonheur matériel du peuple romain, et sut préserver ses états de ces disettes fréquentes qui tuaient le corps, et jetaient souvent l'âme dans le désespoir (1).

Sur la fin de son pontificat, quand Innocent allait succomber aux maux de toute nature, dont l'art ne pouvait triompher, parce qu'ils affectaient encore plus l'esprit que le corps, la Romagne commençait à être infestée de bandes armées, et jusque dans les rues de Rome, les chefs de familles illustres vidaient leurs querelles dans le sang (2). Qui lui succéderait ? on ne savait. Mais, sans être doué du don de divination, il était aisé de pressentir à combien de périls la malheureuse Italie allait être livrée, si ses princes ne restaient unis. Or cette union était impossible, à cette heure que Florence était veuve de son grand citoyen. Laurent était l'arbitre que tou-

(1) Constantissimus justitiæ cultor, pacis studiosissimus amator, et exuberantis annonæ vigilantissimus instructor. Leonellus, Ep. Concordiensis, in oratione coram cardinalibus habitâ. Raynaldus, Ann. Eccles. ad an. 1492.

(2) Turbatus est ager romanus, urbs ipsa quotidiè cædibus et rapinis, quorumdam temeritate cupiditateque fœdatur. Leonellus, episcopus... Ib.

tes les républiques eussent choisi en cas de division : il n'y avait que lui qu'elles pussent opposer, avec des chances de succès, à l'étranger qui se serait hasardé à traverser les Alpes pour troubler leur repos. A la voix de son maître bien-aimé, Florence aurait fourni de nombreux soldats : marchand toujours heureux dans ses spéculations, Laurent aurait trouvé en Orient plus d'un riche négociant qui eût cautionné sa signature : la papauté pouvait compter sur lui, si les États de l'Église étaient menacés. En cas de danger, le peuple qui donne son sang, les grands qui fournissent leur or, les lettrés qui chantent les dévouements et les font passer à la postérité, n'auraient formé qu'un seul homme. Le *De profundis* chanté sur les restes de Laurent, dans l'église de son patron à Florence, était comme l'oraison funèbre de l'Italie.

Voyons ce que cette mort devait coûter aux lettres.

II. Italie littéraire.

Venise, que Byron nous représentait tout à l'heure recevant dans son sein les perles de l'Orient, en versait aussi, et de plus belles que toutes celles qu'on trouve dans les mers ou que le soleil fait naître, et dont l'éclat ne devait jamais mourir (1). Elle jetait sur des feuillets préparés selon la méthode de Guttenberg des trésors de sagesse, d'éloquence, de poésie, de raison, semblables à ceux dont parle l'Écriture, et qui ne craignent ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs. Quelle place Platon aurait-il réservée dans sa république au pauvre ouvrier qui aurait osé lui dire :

« Je veux, vous allez rire de mon projet, je veux, vous direz que c'est une conception insensée, je veux, malgré vos hochements de tête, que je vois aussi bien que si j'étais près de vous ; oui, je veux écrire, d'une seule application de main, d'un seul mouvement de doigts, d'un seul effort de bras, en un seul instant et par un seul jet de ma pensée, tout ce qu'une grande feuille de papier peut recevoir de lignes, de mots,

(1) En 1469 Venise avait déjà une imprimerie dirigée par Jean de Spire, qui publia à cette époque les Épîtres familières de Cicéron.

de lettres, par le travail du clerc le plus diligent, pendant une journée, pendant plusieurs journées ; ne riez pas (1). »

Platon aurait ri, et peut-être éconduit le Mayençais, mais sans le couronner de fleurs comme il faisait d'Homère.

Cependant cela arrivait tout ainsi que l'avait dit notre ouvrier allemand, et à cette heure, Alde Manuce mettait en œuvre le procédé nouveau ; et Platon, le philosophe incrédule, n'était pas un des derniers dont un mouvement de bras, d'un bras inintelligent, voilà ce qui est le plus étonnant, devait jeter dans le monde les songes merveilleux. Ces songes, emportés sur des navires, dans la sacoche d'un voyageur, sur une charrette traînée par des mules, allaient se répandre en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, partout où se trouverait un homme ayant appris à lire. En Italie, le successeur de celui auquel le Christ avait dit : « Vous êtes Pierre, » le pape, sous les noms divers de Sixte IV, d'Innocent VIII, de Pie III, favorisait l'invention de Guttenberg.

C'est près de Rome, dans le monastère de Subiaco, dont presque tous les frères étaient d'origine allemande, que fut établie une des premières imprimeries connues en Italie : les épreuves étaient portées du couvent à Giannandrea de'Bussi, élève de Vittorino de Feltre. Giannandrea gagnait à ce métier, à peine de quoi se faire la barbe, comme il s'en plaint, en tête de l'édition d'Aulu-Gelle qu'il avait corrigée (2). Le prêtre devint évêque d'Aléria, en Corse, et resta à Rome, où l'imprimerie de Subiaco avait été transportée ; c'est là que nous le trouvons sous le pontificat de Sixte IV, s'occupant toujours, avec le même soin, de la révision des épreuves ; mais, grâce à Dieu, cette fois à l'abri du besoin.

Venise à cette époque était le port où venaient descendre la plupart des Grecs qui fuyaient Constantinople. Assis sur le

(1) Histoire de l'Invention de l'imprimerie par les monuments. Paris, 1840, grand in-4°.

(2) Ante Auli Gellii ed. an. 1469. Dans la Memoriale dédié à Sixte IV, Sweinheim et Pannartz, deux ouvriers venus d'Allemagne, affirment avoir, en 1472, imprimé déjà plus de 1275 volumes. Voir sur Giannandrea de' Bussi, Mazzuchelli, Scrit. It., t. I, par. 2, p. 702 ; Calusio, Piemontesi illustri, t. II, p. 381.

rivage, Alde Manuce et ses doctes amis épiaient chaque voile qu'ils voyaient dans le lointain. Aussitôt que le vaisseau avait touché les eaux du canal, ils sautaient dans une gondole, abordaient le navire, et recueillaient dans leur barque les proscrits; leur logement était tout prêt. Presque toujours l'Hellène payait l'hospitalité vénitienne du don de quelque manuscrit antique. Manuce rassemblait le lendemain ses amis: on ouvrait le livre; on scrutait le texte; on notait les variantes; on comparait les leçons diverses; et, après de lentes investigations, on mettait l'œuvre sous presse. Alors commençait un autre travail plus curieux, plus intime, plus patient encore : chaque page mouillée passait sous les yeux de chacun des membres de l'aréopage littéraire qui marquait du signe accoutumé les distractions de l'ouvrier, les fautes du copiste, chargeait les marges de notes, de notules, de variantes, de scholies, de gloses que le prote reportait ensuite sur une seconde épreuve; et la feuille corrigée, était lue et relue jusqu'à ce que Manuce mît au bas son bon à tirer. Alde avait adopté la devise de Vespasien : « Hâte-toi lentement; » il ajoutait : « et fabrique à bon compte; » et il a résolu ce double problème. Ses volumes, bijoux typographiques, où l'élégance du type le dispute à la correction du texte, coûtaient environ deux francs de notre monnaie (1). Qu'on se peigne la joie d'un écolier qui, pour quelques ducats, va se procurer une bibliothèque composée d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Démosthènes; bibliothèque portative qu'il pourra, à l'instar de Bias, mettre tout entière dans un sac de voyage, car le vieil Alde a renoncé au format atlantique de l'Allemagne pour adopter l'in-8° (2)!

Parfois il arrive qu'un homme à la recherche de la science part des bords du Rhin ou de la capitale du monde chrétien pour venir à Venise étudier le mouvement intellectuel qui s'y manifestait longtemps avant la chute de Constantino-

(1) Erasmi, Ad. Chil. 2. Cent. 1. Prov. I, p. 402. — De Burigny, Vie d'Erasme, t. I, p. 134.

(2) Annales de l'imprimerie des Aldes, par Renouard, 3e édit. in-8°, 1834, p. 376 et suiv.

ple. Il est le bien-venu ; Alde le reçoit dans son palais, c'est-à-dire dans son imprimerie. A la vue de cette ruche littéraire où tant d'ouvriers travaillent sous l'œil d'une intelligence reine du logis, l'étranger veut se mêler à cet essaim et apporter à l'œuvre commune un peu de ce miel qu'il a recueilli dans ses longs voyages. Manuce le coiffe en souriant du bonnet de papier, et dès ce jour il appartient à l'imprimerie en qualité de correcteur, comme Érasme de Rotterdam, cet astre de la Germanie, ou bien Jérôme Aléandro, qui n'avait pas encore de nom, mais qui devait bientôt s'en faire un magnifique dans la république des lettres. Aléandro comptait parmi les plus beaux jours de sa vie, même après avoir triomphé de l'hérésie luthérienne à la diète de Nuremberg, celui où il corrigeait les épreuves d'Alde Manuce ; tandis qu'Érasme, à cette question d'un de ses ennemis, « s'il n'avait pas travaillé pour de l'argent à l'imprimerie Aldine, » répondait avec humeur : « A la boutique d'Alde j'ai rendu des services, mais je n'en ai pas reçu (1). » A quoi J. Scaliger, dont on connaît l'âpre caractère, répliquait : « En travaillant comme prote à l'imprimerie de Manuce, tu n'as tenu la place que d'une moitié d'homme ; comme buveur, tu valais Géryon (2). »

Et ce n'était pas seulement des ouvrages grecs, latins, hébreux, qu'Alde Manuce s'attachait à reproduire : il n'oubliait pas sa chère Italie, qui tenait une si belle place dans ses affections. Encore aujourd'hui c'est une bonne fortune pour un bibliophile que la trouvaille de l'un de ces poëmes en langue toscane imprimés par Alde avec un soin si correct, et qui, avant d'être livrés au public, avaient été revus par Bembo, André Navagero, Daniel Rinieri, Marin Sanuto, Benoît Ramberti, Baptiste Egnazio, Jean-Baptiste Ramusio (3). Marc Mu-

(1) An ille minister est officinæ qui proprio operi ? Neque enim aliam operam Aldo addixeram. Officina mihi potiùs erat ministra.

(2) Illum semihominis saltem operam in Aldi officinâ legendo præstitisse, potando autem tergemini Geryonis. Oratio pro Cicerone contra Erasmum. Érasme, dit-on, reçut quarante ducats pour sa révision du texte de Plaute. Le philologue assure n'en avoir reçu que vingt : viginti coronati. Ep. 53, lib. XVIII.

(3) Roscoë, t. I., p. 130.

surus, le réviseur des livres grecs, préparait en ce moment une édition des œuvres de Platon, qui devait paraître sous le pontificat de Léon X. Ces lettrés vivaient heureux chez Alde, presque tous mangeant à sa table, dont quelques courges trempées dans du vinaigre faisaient l'ornement ordinaire (1), et ne connaissant de Venise que la place de Saint-Marc, où le soir ils se promenaient, après une journée de travail, pour rafraîchir leur cerveau aux brises de l'Orient. Quelques-uns d'eux avaient écrit comme Alde sur la porte de leur chambre de travail : « As-tu quelque chose à me dire ? entre, fais vite, et va-t'en (2). »

Si Venise est la ville des imprimeurs, Ferrare est la ville des poëtes : à Ferrare les poëtes sont presque en aussi grand nombre que les grenouilles dans les marais du voisinage (3).

Protégés par la maison d'Este, les poëtes chantent dans toutes les langues, et surtout en italien. Nulle part ils ne sont plus heureux. Ils logent où ils veulent : tantôt dans un de ces beaux palais de marbre dont la ville est remplie, s'ils aiment le bruit ; tantôt, si la solitude leur plaît, sur l'une des collines voisines, où, de leur fenêtre, ils peuvent apercevoir les clochers de la cité ; tantôt près d'une église, si prier pour eux est un bonheur. Les hommages les suivent partout : ils sont de toutes les fêtes, de toutes les réceptions ; ils prennent place à la table du prince, ils le suivent à la chasse, ils ont une place marquée au théâtre ducal, à la première représentation d'une comédie imitée de Plaute ou d'Aristophane. En échange de tant d'attentions, on ne leur demande que de rester fidèles à leur nature, c'est-à-dire de chanter : les poëtes obéissent. Après leur mort, ils sont sûrs d'avoir une belle tombe, dans la cathédrale, comme Mathieu-Marie Bojardo, comte de Scandiano (4), savant helléniste, qui revoit en ce moment sa tra-

(1) Ph. Chasles, Revue de Paris, 1843, p. 199.

(2) Quisquis es, rogat te Aldus etiam atque etiam ut, si quidquid est quod à se velis, perpaucis agas, deinde actutùm abeas.

(3) Nam tot Ferraria vates
Quot ranas tellus ferrariensis habet.
Barth. Pag. Prignani.

(4) Tiraboschi, Stor. dell. lett. It., t. VI, p. 862.

duction d'Hérodote ; latiniste qui, dans ses églogues, est le rival de Politien; écrivain comique dont le *Timone*, vieille farce, atteste suivant Crescimbeni (1), un esprit fin et railleur tout rempli de Lucien, poëte italien enfin, et poëte épique.

Son *Ortando innamorato* est un délicieux caprice d'artiste. On ne lui reprochera pas d'avoir imité servilement les anciens : il est original jusque dans les noms de ses héros, qu'il ne dérobe point à l'Olympe des Grecs, non plus qu'au ciel des Latins, mais qu'il invente, ou peut-être qu'il a trouvés sur son chemin, comme on le croyait alors. Son Rodomont est le type des natures vaniteuses, et l'apparition d'Angélique à la cour de Charlemagne, qui ouvre son poëme, une des plus magnifiques expositions qu'ait imaginées la muse épique (2).

Mais le plus bel ouvrage, sans contredit, de Bojardo, c'est l'Arioste : car il paraît certain que les éloges donnés à l'*Orlando innamorato* décidèrent l'Arioste à composer son *Orlando furioso* (3).

Noble maison d'Este, qui met son bonheur à cultiver les lettres, et sa gloire à les protéger ! Princes, ministres, chambellans, ambassadeurs, employés, à la cour de Ferrare, tout le monde étudie. C'est que l'étude porte bonheur : à Pandolfe Colenuccio de Pesaro, l'auteur de la comédie de l'Anfitrione, elle donne la place de professenr de belles-lettres et de droit civil ; à Celio Calcagnini, une maison princière ; à Jean d'Arcoli, professeur de médecine, une pension viagère ; à Antoine de' Leonardi, le géographe, 100 scudi d'or; à Nicolas d'Allemagne, qui apporte un manuscrit de Ptolémée, 100 florins d'or (4). Il y a même des lettrés qui demandent au grand-duc, comme François Filelfe, une dot pour leurs filles, et qui

(1) Mazzuchelli, Scrit. It., t. II, p. 1443.

(2) Histoire de la littérature de l'Europe pendant les 15e, 16e et 17e siècles, par Hallam, t. I., p. 229.

(3) Sommi furono gli applausi che riscosse a que' tempi il Bojardo coll' Orlando innamorato, e vuolsi che l'eco di tali elogi vivamente vocasse l'animo dell' Ariosto per fargli comporre il suo Furioso. Giov. Andres, Dell' origine, progressi e stato attuale d'ogni letteratura ; Parma, 1782, in-4, t. I, p. 319.

(4) Tiraboschi, Storia, etc., t. VI, p. 28.

l'obtiennent (1). Soyez historien, archéologue, numismate, philosophe, poëte surtout, vous aurez de beaux jardins, une retraite pour vos vieux jours, des livres en abondance; rien ne vous manquera, pas même une tombe en marbre dans quelque chapelle splendide, quand vous aurez quitté le monde. Aussi Ferrare est-elle une véritable académie ; tous les genres de littérature y sont cultivés : la comédie est représentée par Pandolfe Colenuccio, la poésie latine par les deux Strozzi, l'élégie par Guarini, la satire par l'Arioste et par Bojardo. Chose étonnante, dit ici Patrizi, Ferrare, grâce à la protection de ses princes, compte sept poëmes épiques, merveille qui ne s'est répétée ni à Rome, ni à Athènes, ni dans aucune ville d'Italie (2)! A cette heure, elle en avait deux : l'Orlando, et le Mambriano de François Cieco. Elle possédait même un théâtre magnifique, dont le duc Hercule faisait l'ouverture par la première représentation des Ménechmes de Plaute, qu'il avait, dit-on, traduits lui-même en italien : belle journée pour Ferrare, qui vit arriver une partie de la population de Bologne, les princes mantouans, les habitants des rives de l'Arno et des collines euganéennes, des cavaliers, des magistrats, des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, ainsi que le décrit si poétiquement Guarini (3).

Mantoue, qui venait assister aux fêtes scéniques de la cour de Ferrare, avait alors un grand prince et un grand poëte : le prince s'appelait François de Gonzague ; le poëte, Spagnuoli.

François de Gonzague, vaillant homme de guerre, avait l'humeur entreprenante d'un condottiere ; il donnait tête bais-

(1) Id., ibid., p. 29.

(2) In una città sotto la protezione de' principe suoi, l'uno seguente all' altro, sei poeti di sette poemi eroici sono stati compositori; di che niun' altra città, non Roma antica, non Atene, si può dar vanto, non quasi Italia tutta. — Francesco Patrizi, Deca istoriale della Poetica.

(3) Venit et ad magnos populosa Bononia ludos,
Et cum finitimis Mantua principibus ;
Euganeis junctæ properârunt collibus urbes
Quique bibunt lymphas, Arne vadose, tuas ;
Hinc plebs, hinc equites plauserunt, inde senatus,
Hinc cum virgineo nupta caterva choro.

sée dans l'escadron le plus épais, frappant d'estoc et de taille, comme un parvenu qui voudrait gagner ses grades. Personne ne savait, de son temps, porter de plus beaux coups d'épée. Il aimait passionnément les chevaux de race, qu'il tirait de l'Espagne, de l'Irlande et de la Numidie (1). De retour de ses expéditions, où, s'il ne fut pas toujours heureux, il se montra toujours brave, il se délassait à faire des vers (2) que l'Arioste admirait.

Il avait épousé Elisabeth d'Este. C'était un beau couple qui faisait honneur à Mantoue; l'un était digne de l'autre :

Di lei degno egli, e degna ella di lui,
Nè meglio s'accopiaro unque altri dui (3).

Élisabeth avait des goûts littéraires. Dans son palais elle avait rassemblé avec un art infini toutes sortes de belles antiquités, que l'étranger dispersa malheureusement. Elle aimait les médailles (4), et quelques-uns de ses camées étaient si beaux, qu'ils ont mérité d'être chantés. Son poëte favori était Spagnuoli, qui écrivait en latin.

Le latin, à l'époque de la renaissance, était la langue de toutes les intelligences d'élite. Romolo Amaseo soutenait en 1529, en présence du pape et de l'empereur, que l'italien ne devait être que le jargon des boutiques et des marchés (5). Cela ne doit pas nous étonner. Les papes, ces grands apôtres de l'humanité, propageaient de toute leur puissance l'usage de cet idiome, qui devait servir efficacement à l'affranchissement des masses. L'Italie est heureuse que ses lettrés se soient passionnés pour cette belle langue. Il est facile, en étudiant les poëtes qui ont écrit en italien au quinzième siècle, de deviner celui qui s'inspira des modèles de la vieille Rome; il sait, beaucoup mieux que celui qui malheureusement a négligé cette source inspiratrice, donner du relief à sa pensée, colorer son style, animer son récit. C'était, du reste, un grand

(1) Paul. Jovius, Elog. viror. bell. virt. ill., p. 234.
(2) Quadrio, Storia della poesia, t. II, p. 212.
(3) Orl. fur, cant. XXXVII, st. 11.
(4) Bettinelli, Delle lettere ed arti Mantov., p. 87.
(5) Tirab., t. VII, p. 1559.

instrument de civilisation. Grâce à cette langue universelle, le philosophe, l'historien, le poëte, étaient sûrs de communiquer intellectuellement entre eux. Le latiniste était compris en France, en Angleterre, en Allemagne ; son livre traversait les Alpes, et dans ces contrées diverses allait servir à réveiller les esprits. Quand les lettres furent ressuscitées, l'usage du latin resta, mais seulement dans l'Eglise, dont la parole doit être immuable comme la doctrine.

Notre poëte a donc écrit en latin, et si bien qu'on ne l'appelle plus Batista, comme c'est la coutume en Italie, où le nom qu'on reçoit au baptême reste le plus beau ; mais le Mantouan, en souvenir du Cygne qui naquit sur les rives du Mincio. Érasme, ce prince des lettres, a sérieusement écrit, « que si l'augure ne le trompe, Spagnuoli ne sera pas de beaucoup inférieur en lumière, en célébrité, à son compatriote (1). » Ces lignes sont signées, le témoignage est authentique : les Italiens ont répété le mot du philosophe batave ; et qui connaît aujourd'hui le nom de Spagnuoli ? Mais en 1492, on le lisait, on l'aimait, on l'admirait, on s'arrachait les vers que sa muse facile laissait tomber chaque matin, et ces vers parcouraient le monde. Aujourd'hui ce serait un rude châtiment infligé à l'humaniste le plus passionné, que la lecture d'un seul de ces poëmes qui avaient au quinzième siècle le privilége d'occuper jusqu'aux loisirs des femmes (2).

La Gonzagidos, poëme en 4 chants, composé par P. Arrivabene, disciple de François Filelfe, fit beaucoup de bruit quand elle parut. Le nom de Louis Gonzague vivra dans l'histoire, tandis que l'œuvre destinée à le célébrer est morte à jamais : et pourtant au dire de juges experts, il est dans ce poëme des descriptions de batailles, admirables d'entraînement (3).

(1) Et nisi me fallit augurium, erit, erit aliquando Baptista suo concivi gloriâ celebritateque non ita multò inferior, simul invidiam anni detraxerint. — App. ad Er. Ep., ep. 395.

(2) Calogerà, Raccol. d'opusc., t. XXVI, p. 174. — J. Pici opera, epist. var. — Ambr. Carmel, Vita, etc., in-4, Turin, 1785.

(3) Mazzuch., t. I, p. 2, parte 1138. — Leopol. Camm. Volta, Racc. Ferrar. d'op., t. IX, p. 83.

Naples aussi, à cette heure, cite avec orgueil quelques beaux talents. Qui la voit assise dans cette baie toute brillante de verdure et de soleil, ne s'étonnera pas des poëtes nombreux qu'elle a produits : chanter, c'est sa joie, c'est sa destinée, c'est sa récompense, et quelquefois aussi son châtiment, elle qui n'interrompt pas même ses airs de fête quand l'étranger entre en vainqueur dans ses murs.

Sannazar est le type du Napolitain. Dans cette odyssée d'événements divers, où nous le trouvons, riche comme Crésus, ou pauvre comme Job (1); poëte de cour, c'est-à-dire, emprisonné dans le palais de son maître, ou vivant de cette vie des champs qui plaisait si fort à Pic de la Mirandole; assis dans sa villa du Pausilippe, d'où sa vue plonge jusque sur le Vésuve, ou bien à cheval, frappant d'estoc et de taille dans une expédition guerrière; pas de jour qu'il n'écrive quelque sonnet, quelque épigramme : gai, querelleur, vaniteux, mais ami dévoué. Il avait changé son nom de Jacopo contre celui d'Actius Syncerus : son poëte était Virgile dont il célébrait chaque année la naissance avec quelques-uns de ses amis (2). Il en avait beaucoup : être aimé de Sannazar, ou de Pontano, c'était être sûr de l'immortalité.

« Pontano, favori d'Apollon, et des sœurs Aonides, dont la langue verse un fleuve d'or, parle de moi; que je sois peint, dans les œuvres immortelles de mon beau Sannazar, qui mérite bien le nom de Syncerus, et j'irai jusqu'aux étoiles (3), » dit Cariteo, dans sa Réponse aux méchants.

Sannazar travaille en ce moment à son Arcadie, qui, dans l'espace d'un siècle, doit avoir plus de 60 éditions (4) : œuvre

(1) Crescimbeni, Istoria della volgar poesia, Venezia, t. II, p. 337.

(2) Grescimbeni, ib.

(3) Parli di me Pontan, quel bel tesoro
D'Apollo e delle Aonide Sorelle,
Che con la lingua sparge un fiume d'oro.
Dipinto io sia n'ell' opre eterne e belle
Del mio bel Sannazar, vero Sincero;
Ch' allora io giugnerò fin a le stelle.

(4) Tiraboschi, t. VII, parte 3., p. 74.

poétique où sa muse prend tous les tons, et descend quelquefois, sans cesser d'être inspirée, jusqu'à la moquerie; rapide, abondante, fleurie, et, c'est là son plus beau mérite, reproduisant toute la pureté du style de Pétrarque (1).

Sannazar possédait, près de Naples, une maison de campagne qu'il a célébrée dans son élégie à Crasso. C'est là qu'il aimait à inviter ses amis de cœur. L'auteur des *Dies geniales* (2), *Alessandro-Alessandri* nous a laissé le tableau de l'un de ces repas champêtres où l'on voit figurer la vieille courge hachée avec des laitues, arrosées de verjus, la pomme odorante préservée des rigueurs de l'hiver, et la figue sèche (3). A cette table du poëte, où les heures s'envolaient si vite, venaient s'asseoir ce jurisconsulte Alessandro, dont le livre longtemps classique fournit de curieux détails sur les mœurs, la législation, les coutumes, la vie intime et publique du peuple romain ; Cariteo, qui chantait en son style hétérodoxe cette âme humaine formée par le divin Créateur, à laquelle rien de ce qui se passe dans le ciel n'est caché dès qu'elle est séparée de sa ténébreuse enveloppe, mais qui revenue ici-bas, et tombée de quelque étoile dans un corps humain, ne garde plus aucun de ses anciens souvenirs (4) ; André-Mathieu Ac-

(1) Salfi, Hist. litt. d'Ital., cont. de Ginguené, t. X, p. 92.

(2) L'auteur a donné à son ouvrage le titre de *Dies geniales*, jours de Jupiter ou jeudis, parce que ce jour, en Italie, était férié au barreau et aux écoles, ou peut-être parce que, jurisconsulte, il ne travaillait à cet ouvrage que ce jour-là. Coupé, dans ses Soirées littéraires, t. III, in-8°, p. 159, 175, a donné quelques fragments de la compilation d'Alexander ab Alexandro.

(3) Alex. ab Alexandro, Geniales dies, Lugd. Batav., 1673, t. I, p. 236.

(4) L'Alma formata in cielo
Da l'almo creator de la natura,
Ogni cosa nel ciel chiaro comprende.
Che la substantia pura
Separata dal nostro ombroso velo,
Quanto si fa là su vede et intende,
Ma poi che per destin qua giù discende,
Et per necessità d'alcuna stella,
Se 'nvole nelle umane e gravi membra
Di nulla si rimembra.
CANZONE.

quaviva, qui, descendu de son cheval de bataille, prenait la lyre et buvait « aux eaux de l'Hippocrène; » Jérôme Carbone, ce poëte qui, au latin, l'idiome à la mode, préféra le toscan, et dont les vers sont pour l'oreille une véritable musique; Pontano, enfin, le maître de Sannazar (1), le restaurateur de l'Académie napolitaine fondée par Panormita (2).

Pontano n'était pas seulement, comme Politien, un rhéteur érudit; comme Pomponio Leto, un archéologue passionné; comme Sannazar, un poëte divin : c'était encore un astronome qui disait en beaux vers ses découvertes, et un philosophe qui dissertait éloquemment sur la morale.

Bailly prétend que notre Napolitain a, le premier dans les temps modernes, fait revivre l'idée de Démocrite, qui attribuait la lumière de la voie lactée à une myriade de petites étoiles dont elle est semée (3).

Les repas de Sannazar étaient presque toujours suivis de lectures poétiques. Pontano récitait quelques fragments de son Uranie ou de son Jardin des Hespérides; J. Sangrio, des épigrammes fines et mordantes comme il savait en faire; Sannazar, quelques scènes de l'une de ces farces populaires qui, sur les théâtres en plein vent dont Naples commençait à se couvrir, allaient exciter le rire fou des lazzaroni de la Chiaja. Alors, dit l'Arioste, les Muses quittaient le mont sacré pour écouter le poëte :

> Jacobo Sannazar ch' alle Camene
> Lasciar fa i monti ed abitar l'arene (4).

Ce qui vraiment est merveilleux dans l'organisation des hommes comme Sannazar, c'est la fécondité : ils ressemblent au sol de cette terre heureuse de Naples, où les fleurs naissent sans culture. Ce n'est pas seulement au monde physique qu'ils demandent des inspirations; ils en cherchent dans l'E-

(1) Erga Jovianum Pontanum, quo studiorum in juventute usus erat, ita semper animatus fuit ut erga semetipsum. — Sannazarii vita, à Joanne Vulpio.

(2) Tiraboschi, t. VI, p. 693.

(3) Hist. de l'astronomie moderne, t. I, p. 61.

(4) Orl. fur., cant. XLVI, st. 17.

vangile et dans Platon, dans la fable et dans l'histoire, dans la vie réelle et dans les mondes imaginaires. Si le lettré napolitain a plus d'imagination, de verve et d'enthousiasme que le lettré florentin, il lui est inférieur en conscience. L'œuvre achevée, Pontano l'oublie ; s'il revoit son travail, ce n'est pas pour le corriger : il reste amoureux de ses défauts mêmes, et, comme le remarque Scaliger, en épargnant ses vers, il n'épargne pas sa réputation (1).

A Milan, le cerveau italien n'est pas, comme à Naples, soumis à l'influence inspiratrice d'un soleil ardent : aussi l'imagination y semble-t-elle moins féconde. Le seul poëte que Milan puisse opposer à Ferrare, à Mantoue, à Naples, est un Florentin nommé Bernard Bellincioni, lauréat de la cour de Louis Sforce (2). La postérité a bien effeuillé cette rose d'or que le duc avait donnée à son favori ; nature d'artiste, vive, impressionnable, qui sait jeter de la couleur dans ses récits, mais qui réussit surtout à peindre des scènes de tabagie ; espèce de Teniers, qui gronde et s'irrite dès qu'on s'avise d'attaquer son œuvre. Un de ces critiques, qui avait éprouvé la mauvaise humeur de Bellincioni, se vengea, quand l'écrivain n'était plus, des coups qu'il en avait reçus, en improvisant une épitaphe où le passant est averti de ne pas approcher de la tombe du mort, de peur d'en être mordu (3).

La postérité n'a pas voulu sanctionner les éloges exagérés que ses concitoyens décernèrent à Gaspard Visconti, qu'ils égalaient à Pétrarque (4).

Toutefois, il faut le reconnaître, le Milanais fait autre chose que de beaux vers. Cornazzano dans son livre *De re militari*,

(1) Quæ prima quaque inventione arrisissent, iis plura postea dum recognosceret addita, atque ipsis potius carminibus quàm sibi pepercisse. — Scal., De re poet.

(2) Saxius, Hist. typog. Mediol, p. 355. — Mazzuchelli; Scrit. It., t. II, parte 2, p. 680.

(3) Non t'accostare a questa tomba oscura
Se tu non sei di lingua empia e mordace ;
Che qui Bernardo Belinzona giace,
Che in morder altri pose ogni sua cura. FR. TANZI.

(4) Tiraboschi, t. V, parte II, p. 159.

suit les traces de Végèce, et donne d'excellents préceptes de stratégie ; Philothée Achillini est un antiquaire savant qui va fouillant la terre pour y découvrir des statues dont il forme un admirable musée ; Jacopo Antiquario entretient avec Politien une correspondance littéraire où il fait preuve d'une vaste érudition ; Bernard Corio, dans son histoire de Milan, retrace les origines de sa ville natale, avec autant d'intérêt que d'exactitude, Denis Nestor, en composant son dictionnaire de la langue latine, imprimé à Milan en 1483, rend aux études classiques un service inappréciable ; Merula s'attache à reproduire les gestes des Visconti dans un récit qui ne manque ni de chaleur, ni de mouvement. C'est une des gloires du siècle, il est poëte, orateur, historien, linguiste, et par-dessus tout homme de vanité ; malheur à qui ne s'incline pas devant sa renommée, Merula veut qu'on l'admire. Son professeur, le vieux Filelfe, s'avise de lui reprocher d'avoir écrit *turcos* au lieu de *turcas* ; c'en est assez pour éprouver la colère du Milanais (1).

Si Bologne pendant longtemps semble être restée en dehors du mouvement intellectuel qui agite les autres villes italiennes, c'est que déchirée par les divisions intestines, emportée à chaque instant dans des débats où se joue son indépendance, elle n'a pu suivre ses instincts naturels, car plus qu'une autre c'est une ville de progrès. C'est à un pape, Nicolas V, qu'elle est redevable de son académie de musique, qui, dans ce moment, a pour professeur Ramos Pereira de Salamanque (2).

Bessarion, légat du saint-siége à Bologne, de 1450 à 1455, avait beaucoup contribué à y ranimer l'amour des lettres. Platina nous montre ce prélat aidant de sa bourse les jeunes gens dont il avait deviné les talents : l'université était l'objet de ses prédilections. Il appela sur les professeurs les faveurs de la

(1) E questo bastò (dit Tiraboschi) perchè du sanguinose lettere ei publicasse l'anno 1480 contro lo stesso. — St. della lett. it., t. VI, p. 727-728.

(2) Arteaga, Rivol. del teatro music. ital. t. I, p. 201. Pereira est auteur d'une Théorie sur la musique, Milan, 1492 — Tiraboschi, t. VI, parte I, p. 427.

papauté. Nicolas V, dans diverses bulles, accrut les priviléges et les honneurs des maîtres de cette institution illustre (1).

A Bologne vit encore un poëme dont le nom revient souvent sous la plume des lettrés de l'époque. Sous ses frais ombrages de Fiesole, Politien est heureux quand Urceo Codro l'applaudit, il l'écoute et lui obéit : belle âme qui resta fidèle à la mémoire de ses protecteurs, les Bentivogli, et qui ne craignit pas de les louer en face de la robe rouge d'un cardinal légat, au moment où le pape leur déclarait la guerre.

Comme Ficin, il avait sa petite lampe qui restait allumée une partie de la nuit; lampe antique d'un beau travail, et dont le pied portait pour devise : « l'œuvre qui sent l'huile sent toujours bon. »

Studia lucernam olentia, optimè olent.

La flamme de cette petite lampe a éclairé toutes sortes d'inspirations, des sylves, des églogues, des épigrammes et des épîtres où l'humeur de Codro s'exhale en charmantes boutades (2). Il en voulait à Manuce qui lui vendait les livres où Aristote traite des animaux, dix fois plus cher que n'auraient coûté dix des meilleurs auteurs latins; il se plaint du papier, il se plaint des marges, il se plaint des caractères, il se plaint des transpositions, des barbarismes, des solécismes qui déshonorent les éditions grecques du vieil Alde (3). Codro s'est peint tout entier dans l'épitaphe qu'il avait demandé qu'on plaçât sur son tombeau : elle était plus courte encore que celle du Tasse :

Codrus eram,

disait la voix du mort aux passants.

Terre heureuse que l'Italie, où les écrivains au quinzième siècle, dit un poëte, sont aussi nombreux que les étoiles

(1) Vita di Nicol. V, p. 55.

(2) In hoc Codri volumine continentur orationes seu sermones, ut ipse appellabat, *epistole*, *selve*, *satyre*, *egloge*, *epigr.* Venundantur Parisiis a Joanne Parvo, in vico Sanct. Jacobi, sub Lilio aureo, in-4°, 1515.

(3) Epist. Codri Baptist. Palmario. — Voyez la notice sur Codro insérée dans le t. Ier des Mémoires littéraires, La Haye, in-12, 1716.

sur un ciel de Naples. A qui voudrait juger en connaissance de cause l'état intellectuel de cette contrée à partir de la moitié du quinzième siècle jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, il faut autre chose que l'incomplète nomenclature que nous venons de tracer. Tiraboschi est là, qui peut seul faire comprendre avec sa science de bénédictin tout ce que cette époque enfanta de glorieux dans les lettres, dans les sciences et dans les arts. Il n'est pas de cité où le biographe n'ait cherché, dans son amour filial, à ranimer les cendres des hommes illustres qui l'habitaient alors. Suivez-le : à Sienne il vous montrera François Contarini, qui est à la fois rhéteur, helléniste et antiquaire (1) ; à Pistoie, Antoine Agostini, qui vient d'achever l'histoire du siége de Piombino (2) ; à Rome, Giannozzo Manetti, ce docte hébraïsant qu'a tiré de l'obscurité Nicolas V (3) ; à Murano, dans le couvent de Saint-Michel, Malerbi, qui traduit en langue vulgaire la Bible tout entière, un demi-siècle avant Luther (4) ; à Volterre, le professeur du pape Paul II, Antonio Agli, qui s'occupe d'écrire la vie des saints (5) ; à Milan, Bonnino Mombrizio, qui cherche les actes véritables des martyrs, et qui a mérité l'éloge des Bollandistes (6) ; à Ferrare Guarino, dont Tritheim a célébré la science historique (7), et qui, d'après les conseils de Nicolas V son protecteur, va traduire du grec en latin la géographie de Strabon (8).

N'est-ce pas un beau spectacle que cette grande conjuration des lettrés de la renaissance contre l'ignorance ! Sainte ligue où viennent s'enrôler des papes, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des rois, des ducs, des nobles, des paysans, des ouvriers ; chacun se servant des dons qu'il reçut

(1) Uomo versato nell' eloquenza, nella lingua greca, nelle antichità di cui era amantissimo. — Tiraboschi, t. VII, p. 695.

(2) Muratori, Scrit. It., t. XXV, p. 319.

(3) Tiraboschi, t. VI, p. 775.

(4) Paitoni, Bibl. degli Aut. ant. volgarizz., t. V, p. 1.

(5) Muratori, Scrit. It., t. I, parte 1, p. 185.

(6) Præf. ad Act., p. 21.

(7) Ann. Eccl., p. 807.

(8) Tirab., t. VI, p. 927.

du Ciel pour combattre l'ennemi commun. Les papes à l'avant-garde de cette croisade, donnent des bulles, de l'or, des mitres, des chapeaux rouges; voilà l'œuvre de Pie II, de Nicolas V, de Sixte IV, d'Innocent VIII. Les cardinaux appellent sur ceux qui cultivent les lettres, les faveurs du saint-siége, comme font Bessarion, Grimani, Piccolomini et tant d'autres dont nous dirons les noms. Les prêtres refusent souvent des dignités pour vivre en paix dans un couvent et y travailler en silence à l'amélioration des mœurs; c'est la tâche que poursuit Mathieu Bosso, le confesseur de Laurent de Médicis. Les princes ont des couronnes d'or qu'ils posent eux-mêmes sur la tête des grands penseurs; c'est l'exemple que donnent au monde Louis Sforce, François Gonzague, les Bentivogli, les d'Este, les Médicis. Les lettrés font mieux encore, ils produisent et versent la lumière.

L'homme de lettres est alors une véritable puissance; il a compris le rôle qu'il doit jouer dans l'œuvre de la restauration des intelligences. Pour voir ce qu'est l'humaniste à cette époque, ne choisissons pas une de ces natures admirablement organisées, et qui dans tous les temps auraient le privilége et les bénéfices du génie; mais un écrivain dont le nom ne réveille aucun souvenir de gloire extraordinaire, Jacopo Antiquario : voyez toutes les sympathies que cet homme excite à lui seul. Il correspond avec Ammanati, connu sous le nom de cardinal de Pavie; avec Bar. Calchi, qui l'appelle à Milan; avec Ange Politien, le professeur de Jean de Médicis et le favori de Laurent; avec Pic de la Mirandole, ce cerveau encyclopédique du quinzième siècle; avec Philippe Béroalde, le grand humaniste; avec Augustin Giustiniani, l'éditeur d'un psautier en quatre langues; avec Marsile Ficin, le néoplatonicien; avec Pomponio Leto, l'archéologue romain; avec Fr. Gafurio, le grand musicien. Louis Sforce, son neveu, son frère, le comblent de présents, Milan lui donne des fêtes, et Alde Manuce vient le visiter. N'est-ce pas là une véritable souveraineté que tout le monde reconnaît, honore et admire (1) !

(1) Pour connaître l'état des lettres en Italie à la fin du quinzième siècle, on consultera en outre des écrivains cités dans ce chapitre :

Tel était donc l'état des lettres en Italie quand mourut Laurent de Médicis. Il avait puissamment contribué à leur splendeur en maîtrisant les rivalités jalouses des républiques voisines. Il est certain que s'il eût vécu quelque temps encore, Charles VIII n'aurait pas conçu l'idée d'envahir à main armée l'Italie : Dieu lui avait donné une forte tête et une bonne épée; il se serait servi de l'une et de l'autre pour déjouer les projets de l'ennemi commun.

Les guerres qui vont désoler cette terre de lumière après la mort de Laurent de Médicis, devront nécessairement faire tort aux lettres : écoutez la prière d'Alde Manuce : « Mon Dieu, mettez fin à ces guerres pernicieuses qui troublent le repos de mon pays et l'éloignent de l'étude des saintes lettres (1). »

Si donc vous entendez dans une chaire chrétienne un prédicateur applaudissant à l'invasion de l'Italie ; quand il parlerait comme un ange, ne l'écoutez pas, car jamais lances ni canons ne seront des instruments de civilisation. Tant que vous verrez flotter sur l'Apennin un seul drapeau étranger, soyez sûr que l'esprit de l'homme ne pourra se développer dans la plaine; il s'arrêtera dans sa marche, et pour l'intelligence, s'arrêter c'est reculer. Gloire donc à qui tentera de délivrer l'Italie, il aura bien mérité de la pensée : à la papauté ce rôle glorieux.

Giornale de' letterati d'Italia, in Venezia, 1715.—Biblioteca Sarraziana, Hagæ Com., 1715, in-8°.—Mencke, virorum militiâ æque ac scriptis illust., Lipsiæ, 1734.—Dissertazioni Vossiane di Apost. Zeno, Ven., 1753, in-4°. — Raff. Soprani, Scrittori della Liguria, Genova, 1667, in-4°.—Augustinus Oldoinus, Athenæum Ligusticum, Perusiæ, 1680, in-4°.—Michele Giustiniani, Scrittori Liguri, Rom., 1667. — Saxius, Hist. litterario-typographica Mediolanensis, 1er vol. de la Bibliotheca Script. Mediolanensium, à Phil. Argelato, Mediol., 1745, in-fol. — Cardin. Quirini, Specimen variæ litteraturæ quæ in urbe Brixiâ paulò post typographiæ incunabula florebat, P. 1, Brixiæ, 1739, in-4°. — Girolamo Ghilini, Teatro d'uomini letterati, in Ven., 1647, in-4°.— Filippo Picinelli, Ateneo dei letterati milanesi, Mil., 1670, in-4°.—Giulio Negri, Storia degli scrittori fiorentini, Ferrara, 1722, in-fol.

(1) Deus perdat perniciosa hæc bella quæ te perturbant, quæ te tamdiu avertunt à sacris studiis litterarum.

CHAPITRE VI.

RETOUR A FLORENCE. 1492-1493.

Affliction que la mort de Laurent cause à Rome. — Lettres du cardinal à son frère Pierre. — État des esprits à Florence. — Le cardinal retrouve ses anciens amis à Florence. — Témoignage de sa reconnaissance envers les professeurs. Roderic Borgia est nommé pape et prend le nom d'Alexandre VI. – Comment le peuple romain accueille cette nomination.

La mort inattendue de Laurent causa dans Rome autant de surprise que de douleur : Innocent VIII versa des larmes, comme s'il eût perdu l'un des siens. Les membres du sacré collége vinrent, dans cette triste journée, témoigner au cardinal leurs regrets et leur admiration pour l'homme que venait de perdre l'Italie; les artistes se montrèrent inconsolables, presque tous mêlant à l'expression de leur chagrin de funèbres présages pour l'avenir de Florence.

A la première nouvelle du cruel événement qui venait de le frapper au cœur, le cardinal s'était hâté d'écrire à Pierre son frère; il lui disait :

« Je n'ai que des larmes; cette mort m'empêche de parler, et ne me permet que de pleurer : c'est un père que nous perdons et quel père ! Jamais on en trouvera un qui aimât si tendrement ses enfants !... Mais quelque chose me console, c'est de trouver en vous un second père. C'est à vous désormais de commander, à moi de recevoir vos ordres. Mon cher Pierre, je vous en conjure, soyez envers tous, et surtout envers les vôtres, libéral, affable, doux; c'est le moyen de gagner les cœurs et de les garder; je vous fais ces recommandations, non pas que je doute de vous, mais pour obéir au titre sacré de frère; c'est mon devoir. Au milieu de mes angoisses, je trouve quelque adoucissement à ma douleur dans l'empressement des Romains qui, les yeux pleins de larmes, viennent me visiter, dans toutes ces figures où se peint la tristesse, dans le deuil de la cité, dans ces démonstrations unanimes d'inté-

rêt, et par-dessus tout dans la pensée que vous me restez, vous sur qui je me repose avec une confiance que je ne saurais vous exprimer (1). »

Peu de jours après l'image de Florence apparaît au cardinal qui essuie ses larmes et écrit à son frère : « C'est assez de pleurs, montrez-vous homme, et levez les yeux vers Laurent qui vous regarde du haut des cieux (2).

Il lui tardait de revoir Florence ; il emportait de Rome, avec les sympathies populaires, des témoignages éclatants de la bienveillance du souverain Pontife. Innocent VIII le nommait légat du saint-siége apostolique (3) en Romagne, et plus tard en Étrurie. Il récompensait ainsi dans le fils les services que le père avait rendus à la papauté. Peut-être aussi que lisant dans l'avenir, il voyait approcher le jour où Florence retomberait dans sa maladie héréditaire : l'inconstance; Jean annonçait une nature virile capable de mettre un peuple remuant à la raison (4).

Délivrés de leur maître, les Florentins commençaient à bouger. N'osant point encore se rassembler sur la place publique où les images de Cosme et de Laurent semblaient les effrayer, ils se réunissaient dans l'église où prêchait Savonarole. La parole du dominicain devenait d'heure en heure plus hardie ; il ridiculisait les Médicis quand il ne les flagellait pas jusqu'au sang ; plein de ce qu'on nommait son Dieu, il annonçait des tempêtes prochaines, l'apparition imminente des

(1) Confirmant multa ac consolantur, concursus lugentium ad domum nostram factus, tristis totius urbis ac mœsta facies, publicus luctus et cætera id genus plurima quæ dolorem magnâ ex parte juvant : ma quello che più che altro mi conforta è l'avere te, nel quale tanto mi confido, quanto facilmente dire non posso. — Fabroni, Adn., p. 256.

(2) Lettre inédite tirée du cabinet de M. le marquis de Flers.

(3) Joannes Medices cardinalis duodeviginti annos natus erat, legatus Pontificis in Ecclesiæ patrimonio ut in patriâ suâ. Is talem tantumque se jam in arduis negotiis gerit et præstat ut omnium in se mortalium oculos converterit, atque incredibilem quondam, cui responsurus planè est, expectationem concitaverit. — Angel. Politianus.

(4) Id enim utile fore speravit ad Florentinos naturâ commutandæ reipublicæ percupidos in officio continendos. — Fabroni, p. 13.

bandes françaises en Italie, le châtiment exemplaire de l'Étrurie. Il appelait Rome une ville de péché, que Dieu s'apprêtait à punir ; et pour détourner la vengeance céleste qu'il était chargé d'annoncer, il demandait des prières. Au cloître, il faisait ce qu'il recommandait en chaire : il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du pain noir, passait les nuits dans l'oraison, et fustigeait sa chair. Sa figure portait les traces de ses jeûnes ardents, elle était pâle, décharnée ; son œil bleu roulait dans deux orbites osseuses ; sa tête n'avait presque plus de cheveux. Les dominicains parlaient de ses visions, de ses extases, des miracles qu'il opérait ; le peuple se découvrait en le voyant ; quelques humanistes même étaient séduits, Benivieni, entre autres, l'ami de Pic et de Politien. Un parti nombreux, formé d'âmes exaltées, impressionnables, amoureuses du merveilleux, et connu sous le nom de Frateschi, ne dissimulait ni sa haine contre les Médicis, ni ses espérances révolutionnaires, ni son enthousiasme pour le prophète que Dieu venait de susciter. Parmi les Frateschi, il y avait des rêveurs, des républicains, des prêtres, des nobles et des marchands.

Pour neutraliser ces éléments de trouble Florence aurait eu besoin d'un autre homme que Pierre de Médicis. Longtemps avant sa mort, Laurent, dans ses entretiens avec ses amis, parlait hautement de ses craintes sur l'intelligence de son fils, auquel il reprochait deux grands défauts : l'imprudence et la fatuité (1). Le père voyait mieux que le professeur, qui donnait à son élève jusqu'aux vertus du grand Cosme (2) ! Pierre concevait vivement; malheureusement sa première idée était toujours fausse, et il s'en infatuait comme s'il eût été

(1) E si era spesso lamentato con li amici più intimi che l'imprudenza ed arroganza del figliuolo partorirebbe la rovina della sua casa. — Guicc., St. d'It., l. I.

(2) Scis autem quàm gratus multitudini sit et civibus Petrus noster, non minùs jam suâ quàm familiæ gloriâ ; scilicet in quo patris ingenium, patrui magni humanitas, avi probitas, proavi prudentia, pietas abavi reviviscit, omnium verò majorum suorum liberalitas, omniumque animus.— Pol Ep., l. XII, ep. 6.

éclairé d'une illumination céleste. Le Florentin lui était absolument inconnu : au lieu de l'étudier dans la nature vivante, il l'avait cherché dans l'histoire. Il croyait le peuple qu'il allait gouverner, semblable à celui que Cosme maîtrisait si facilement il y avait cinquante ans : mais dans cet intervalle, une grande révolution s'était accomplie ; un pauvre ouvrier de Mayence avait trouvé l'imprimerie, et plus d'idées nouvelles avaient été remuées en Italie par la seule apparition d'un livre de Platon, que les couvents n'en avaient suscité dans des disputes de tout un siècle. L'examen, fruit de la diffusion des livres, avait fait naître le doute; du doute à la révolte, en politique comme en religion, il n'y a qu'un pas, et Savonarole allait le premier le franchir. Pierre ne semblait pas comprendre la puissance de ce moine sur des masses qui commençaient à lire. Il croyait que sa mission, à lui, était d'amuser le peuple par des spectacles, de l'étourdir à force de fêtes, de continuer son père et son aïeul, d'aimer comme eux les chevaux, d'être galant auprès des femmes, et libéral jusqu'à la prodigalité, jetant l'or à ses courtisans, certain qu'en cas de danger, il n'aurait besoin que d'appeler à son secours tous ceux qu'il aurait comblés de bienfaits : pauvre enfant, qui avait le malheur de croire à la reconnaissance !

Quand quelques sombres pensées venaient le tourmenter, il regardait sur la façade des maisons les belles statues élevées aux princes de sa famille, et se mettait à rêver l'éternité de la dynastie des Médicis. A cette heure, il y avait à Florence un jeune homme du nom de Machiavel qui aurait pu le détromper; mais il n'avait garde de le consulter.

Le cardinal, en revenant à Florence, retrouva la plupart des anciens habitués du palais de la Via Larga : tous étaient restés fidèles à la mémoire du grand-duc ; quelques-uns même achevaient en l'honneur du défunt, des vers que la douleur n'avait pas encore permis de terminer. Ils avaient raison de pleurer leur bienfaiteur; Pierre les oubliait ou les négligeait. Un moment plus tard, et la petite lampe de Marsile Ficin allait mourir faute d'huile. Jean de Médicis se hâta de se démettre en faveur de son professeur du canonicat qu'il possédait à Santa-Maria del Fiore. Ficin, reconnaissant, disait à

son élève : Vous ne voulez donc pas que je regrette Laurent (1) ? Le néoplatonicien avait toujours conservé sa fraîche imagination ; il aimait encore à se laisser emporter à travers l'espace sur les ailes de ses étoiles chéries ; seulement, il n'y restait pas aussi longtemps. Redescendu sur la terre, il s'occupait d'enseigner, dans sa « Triple vie, » à prolonger l'existence : le médecin avait remplacé le poëte. Le temps avait changé la couleur de ses rêves, ainsi que celle de ses cheveux. Platon était bien encore un dieu pour lui, mais un dieu dont il permettait que l'on contestât l'immortalité : l'âge le ramenait à Celui dont le soleil n'est que l'ombre, comme il l'écrivait à ses amis (2).

Politien, tout en conservant son goût pour les fleurs, avait quitté la villa Careggi, de retour à Florence, ne pouvait, quelque effort qu'il fît, se consoler de la perte de son noble ami. On lui faisait expier les faveurs ducales, sa fortune passée, sa gloire, ses triomphes, en attaquant ses mœurs, sa foi et la source de ses inspirations (3). L'arrivée du cardinal vint un moment faire trêve à la douleur d'Angelo qui se remit à chanter ; mais l'inspiration ne revenait pas, sa muse n'était plus là.

Nous rappelons Chalcondyle, qui pendant quelque temps avait donné des leçons de grec au fils de Laurent : le professeur, malade et infirme, avait perdu presque tous ses écoliers qui s'étaient attachés à Politien. Père de nombreux enfants, c'est à peine s'il pouvait les nourrir. Tout le temps que vécut Laurent, il ne s'inquiétait pas plus que l'oiseau ne s'inquiète pour ses petits : c'était sa providence, bonne mère qui prenait soin de tous les exilés bysantins. La mort de son protecteur bien-aimé l'avait laissé dans un dénûment complet.

(1) Obitu magnanimi Laurentii fortunam suam sibi deflere minimè licebat... non aliena mihi das sed tua. — M. Ficini Epist.

(2) Lumem umbra Dei. — M. Ficini Ep.

(3) Voir dans Varillas, Anecdotes de Florence, p. 196, quels soupçons on faisait peser sur les mœurs du savant. — Louis Vivès, dans son *De veritate fidei christ.*, lib. II, p. 264, Basil., 1544, a vainement cherché à jeter des doutes sur les sentiments religieux de Politien. — Valerianus, *De litt. inf.*, l. II, a vengé son ami de toutes ces absurdes accusations.

Dieu veillait sur le professeur : au moment où il allait se désespérer, Jean son élève, revint. Chalcondyle avait des dettes, Jean les acquitta; des filles qu'il chérissait tendrement, Jean les maria et les dota; une maison assez lourde, Jean l'entretint à ses frais. Maintenant vienne la dernière heure du vieil exilé, nous sommes assurés qu'il ne mourra pas de faim (1).

Il y avait à Florence un grand nombre de Grecs, pensionnaires du Magnifique. Rien ne leur manquait autrefois, ni le pain matériel, ni le bois en hiver, ni les vêtements, ni les livres. Laurent était généreux, et payait les lettrés en grand prince. A cette heure presque tous étaient tombés dans la misère, quelques-uns même avaient été obligés pour vivre de vendre jusqu'à leur poëte divin, Homère, qu'ils ne quittaient pas même à table. Ce fut un heureux événement pour eux, que l'arrivée du cardinal. Ils reprirent leur vie accoutumée, insouciante et folle (2).

Pic de la Mirandole, à l'abri du besoin, n'avait rien à demander à son ancien élève; mais il souffrait dans son âme, et cherchait des consolations. Le bruit des propositions affichées par notre philologue sur les murailles de Rome, n'était point encore apaisé; Pic se tourmentait de cette accusation d'hérésie dont on voulait le flétrir; la parole même d'Innocent VIII, toute puissante qu'elle était, n'avait pu le guérir entièrement de ses terreurs. C'est qu'il n'avait pas encore appris au pied du crucifix à mépriser les jugements des hommes. Pour échapper à la calomnie, il se proposait de s'exiler de nouveau; c'est-à-dire de s'étourdir dans ce bruit, et de se cacher dans cette poussière des grandes routes où sa vie s'était presque consumée. Il devait donc voyager encore; mais sur le point de reprendre son bâton de pèlerin, il alla presser la main de son élève; c'était son dernier adieu avant de quitter cette terre. Au retour, en passant devant l'église de Santa-Maria

(1) Quodque multorum liberorum pater erat Demetrius Chalcondyles, hunc vel in ære solvendo, vel in filiarum collocatione, vel in re quærendâ liberalissimè adjuvit. — Fabroni, p. 14.

(2) Nec sinit egere Græcos illos qui in sinum Laurentii confugerant. — Id., ib.

del Fiore, l'envie lui prit d'entrer pour prier, ne se doutant pas que Dieu l'attendait là ; qu'au pied de l'autel où il s'était agenouillé, il devait trouver la paix de l'âme, le calme des sens, le vrai bonheur! Pauvre jeune homme qui possédait vingt-deux langues et ne connaissait pas celle que l'ignorant parle si bien à Dieu! Du moins emportait-il avec lui une bien douce joie : aucun de ses amis ne lui avait été infidèle. Si le Ciel, comme il le croyait alors, appelait un jour Jean de Médicis sur la chaire de Saint-Pierre, il était bien sûr que la robe blanche du pontife l'abriterait contre les attaques de ses ennemis, comme la robe rouge du cardinal le faisait en ce moment contre les vaines terreurs qui l'obsédaient.

Le protecteur de Pic de la Mirandole, Innocent VIII, était malade ; à la nouvelle des dangers qui menaçaient les jours du pontife, le cardinal partit pour Rome accompagné de Paul des Ursins : il apprit en route la mort du pape.

C'est un des pontifes qui ont eu le plus à se plaindre de l'ingratitude des hommes ; vivant on lui reprochait d'être trop faible ; mort, on l'accusa d'énormités qu'il n'avait jamais commises. Et parce qu'il s'est trouvé je ne sais quel juif qui, à l'aide du sang tout chaud d'un enfant (1), voulait ranimer les forces éteintes du moribond, crime que le pape avait ordonné de punir, on n'a pas craint de faire d'Innocent VIII un homicide : accusation odieuse, imaginée comme tant d'autres par la méchanceté de quelque pamphlétaire. Heureusement l'histoire, pour juger un homme, ne va pas fouiller dans un journal écrit sous des préventions déplorables; elle consulte le peuple. Le peuple a répondu en montrant tout ce qu'avait fait pour lui Innocent VIII, en le nourrissant dans les temps de disette, qui revenaient si souvent alors, en fondant de nombreux asiles où il pouvait se loger, pauvre et malade. Rome,

(1) Accidit tum ut cùm vis morbi medicam artem eluderet, Judæus impostor qui valetudinem pollicebatur, à tribus pueris annorum decem, qui paulò post mortui sunt, sanguinem exhauserit, ut ex eo pharmacum stellatitium chimicâ arte paratum propinandum pontifici conficeret : quod cùm Innocentius rescivisset execratus nefas Judæum jussit lacessere, qui mox fugâ supplicio se subduxit. —Rayn., Ann. Eccl. ad ann. 1492, p. 197.

disons-le de nouveau, lui doit de beaux établissements de charité; sous son règne, ces prisons infectes où souvent le prévenu trouvait la mort avant le jugement, furent assainies et aérées; l'âme y fut soignée comme le corps; la justice pontificale était prompte autant qu'impartiale; le pauvre cessa de se plaindre des lenteurs des tribunaux ordinaires, et innocent ou coupable, le prévenu vit son sort décidé dans quelques semaines. Malheureusement trop souvent malade et souffrant, Innocent VIII ne put protéger assez efficacement son peuple contre les brigandages des grandes familles.

Les obsèques du pape furent célébrées, avec la pompe accoutumée, le 9 du mois d'août; le lendemain les cardinaux entraient au conclave, et Rome était, comme à chaque interrègne de cette époque, le théâtre de vols et de meurtres; ses rues retentissaient de bruits de stylet; la demeure de chaque prince de l'Église était transformée en véritable citadelle, armée de mousqueterie et de canons, de peur d'attaques nocturnes (1). Le pape nommé, le nouveau gouverneur faisait prendre quelques bandits, et la ville respirait.

Les cardinaux étaient peu nombreux, vingt environ : un moment le choix paraissait douteux; quelques cardinaux portaient Ascagne Sforce, prélat d'une haute naissance, allié aux grandes familles de l'Italie, mais d'un caractère pusillanime et mou; le plus grand nombre paraissait incliner pour Roderic Borgia que son oncle Calixte III avait revêtu de la pourpre. Il leur semblait que dans les circonstances difficiles où l'Italie se trouvait, le monde avait besoin d'une âme fortement trempée, n'ayant peur ni de l'étranger qui menaçait l'indépendance ultramontaine, ni des grands qui ensanglantaient de leurs querelles la Romagne et la ville sainte elle-même, ni du mauvais vouloir de tous ces princes qui portaient couronne ducale, alliés douteux du saint-siége, qu'ils étaient prêts à soutenir ou à combattre suivant leurs intérêts. Ils

(1) Per Roma scorrevano schiera i ladroni, gli omicidarii, i banditi, ed ogni pessima sorte d'uomini, ed i palazzi de' cardinali avevano le guardie di schioppetteri, e delle bombarde, perchè non fossero saccheggiati. — Conclave de' Pontifici Rom., p. 102, 1668, in-12.

croyaient que le salut du pouvoir temporel de la papauté pouvant être compromis dans la lutte qui allait s'agiter en deçà des Alpes, il fallait une tête plus forte que celle qui venait de quitter la tiare ; ils se décidèrent pour Borgia qui prit le nom d'Alexandre VI. Jean de Médicis, au bœuf dont parle Corio, devenu lion après son exaltation, aurait préféré un agneau (1) ; mais ce lion, si l'on s'en rapporte au témoignage d'un historien qui n'a jamais passé pour prodiguer la louange, entrait aux affaires alliant la prudence à la sagacité, la pénétration à l'art de persuader, la persévérance à l'activité (2) ; dans ces temps difficiles, un homme du caractère d'Alexandre dut être regardé comme un instrument providentiel. Son élection n'a donc rien que de naturel ; le peuple lui-même sanctionna le choix du conclave ; dans l'une des inscriptions qu'il avait improvisées, il comparait les deux princes qui, sous le même nom avaient régné dans le monde romain, n'accordant à l'un, à César, que l'humanité ; de l'autre, faisant un Dieu.

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima : Sextus
Regnat Alexander ; ille vir, iste deus.

Dans un autre transparent, il disait : « Honneur et gloire à Alexandre le magnifique, le sage, le grand. »

Alexandro sapientissimo, Alexandro magnificentissimo, Alexandro in omnibus maximo.

Ces cris du peuple à l'exaltation du pontife, c'est aussi de l'histoire. Si le cardinal Roderic eût ressemblé tout à fait au Borgia de Burchard, il nous semble que le peuple aurait eu la pudeur de se taire ; du moins il n'aurait pas fait un dieu d'un homme de scandale ; il n'aurait pas appelé du nom de très-saint, un prêtre renommé par ses débauches : ou bien alors scandales et débauches étaient des mystères cachés à tous les regards ; et comment Roderic a-t-il pu se dérober à l'œil de Celui qui lit à travers les murailles, et qui devine ce

(1) Entrò nel pontificato Alessandro VI mansueto come bue, ed ha amministrato comme leone. — Corio, Storia di Milano, part. VII, in-4°, Venezia.

(2) Guicciardini, Storia d'Ital., lib. I.

qu'il n'a pas vu? ceci est un phénomène dont l'historien a droit de demander la raison.

Nous comprenons, si nous avons bien étudié Alexandre VI, la joie que le peuple fait éclater en ce moment. Opprimé par l'aristocratie romaine, il appelle un libérateur, et il donne d'avance le nom de dieu à celui qui le délivrera de la tyrannie des vassaux de l'Eglise.

Quelquefois il arrivait qu'un de ces grands seigneurs descendait tout armé dans la boutique d'un pauvre ouvrier dont il emportait les outils ou l'épargne, souvent même la fille. Le malheureux demandait justice au pape, mais le brigand avait une excellente monture, et il échappait. Le peuple, quand la tiare fut donnée à Borgia, respira comme le malade qui voit arriver le médecin. Avec Borgia, plus de châteaux imprenables, plus de repaires inaccessibles, plus de cotte de mailles introuable : voilà l'homme dont le peuple avait besoin ; il trouvait que le bourreau s'était trop longtemps reposé.

— « Suis-je pape, vicaire de Jésus-Christ? » demanda le cardinal Roderic quand on vint lui annoncer le résultat du scrutin.

— « Oui, très-saint père, répondit le cardinal de Sforce, et nous espérons que cette élection donnera gloire à Dieu, repos à l'Eglise, allégresse à la chrétienté. »

— « Et nous, reprit Sa Sainteté, nous espérons dans le secours d'en haut ; le fardeau dont nous voilà chargé est bien pesant, mais Dieu nous accordera, comme autrefois à saint Pierre, quand il mit dans la main de l'apôtre les clefs des cieux, la force de le porter : sans l'assistance divine, qui donc oserait s'en charger ; mais Dieu est avec nous, il nous a promis son esprit. Vous, mes frères, nous ne doutons pas de votre soumission envers le chef de l'Église ; vous lui obéirez comme le troupeau du Christ obéit au premier pasteur (1). »

Le onze du mois d'août 1492, le pape fut conduit en grande pompe dans l'église de Saint-Pierre : la chaleur était étouffante. Pendant les cérémonies d'intronisation, Alexandre pâlit plu-

(1) Gordon, Vie d'Alexandre VI, t. I, p. 24-25, Amst., 1751. — Raynaldus, ad ann. 1492.

sieurs fois : il souffrait, et sa tête reposait presque constamment sur l'épaule d'un de ses cardinaux. Parmi ceux qui assistaient à cette grande fête, était le camaldule Delfini, l'un des maîtres de Jean de Médicis, qui vit le spasme du pape, et ne put s'empêcher de faire à son élève les réflexions philosophiques que lui inspirait ce spectacle! Assurément, il n'aurait pas voulu pour son enfant, de la tiare, au prix d'une seule de ces gouttes d'eau qui tombaient de la figure du pontife (1).

A peine le pape avait-il béni le peuple, que les cardinaux qui s'étaient opposés à son élection se hâtaient de quitter Rome. Jean Colonne gagnait la Sicile; Julien de la Rovère, Ostie, dont il était évêque et gouverneur, et qu'il changeait en véritable place de guerre; et Jean de Médicis, Florence (2).

L'Italie était dans l'attente de grands événements : elle croyait à une invasion prochaine des Français, mais elle ne s'effrayait pas (3). Le bruit courait au delà des Monts, que Charles VIII ne devait traverser l'Italie que pour s'embarquer à Naples, et porter de là la guerre chez les Turcs (4). Ficin lui-même, comme nous le verrons, partageait cette erreur populaire.

En chaire, Savonarole fixait le jour où l'étranger passerait les Alpes, et faisait consigner sa prophétie dans les archives de la république. Dans les vues de la Providence, l'étranger, disait-il, avait une double mission à remplir : le châtiment des tyrans, et la réforme de l'Eglise; et, au nom du ciel, il défendait sous peine de péché de s'opposer à la marche du conquérant, cet homme de Dieu, à qui rien ne pouvait résister (5).

(1) Voir sa lettre dans Raynaldi Ann. eccles., ad annum 1492.
(2) Gordon, Vie d'Alexandre VI, t. I, p. 62. — Guicc., St. d'It., l. I.
(3) Gordon, t. I, p. 56. — Paul Jov., l. I.
(4) Ph. de Ségur, Hist. de Ch. VIII, t. I, p. 395.
(5) Il avoit tousiours asseuré la venue du Roy, disant qu'il estoit envoyé de Dieu pour chastier les tyrans d'Italie, et que rien ne pouvoit resister ni se deffendre contre luy. — Comines, l. VIII, ch. 2, p. 498.

CHAPITRE VII.

CHUTE DES MÉDICIS. 1494-1495.

Les princes italiens favorisent l'expédition de Charles VIII.—Alexandre VI fait de vains efforts pour arrêter le monarque français.—L'armée française se met en marche, arrive à Lyon, à Turin, à Pise. — Pierre de Médicis va traiter avec le roi.—Irritation des esprits à Florence en apprenant la convention signée par le grand-duc.—Retour de Pierre à Florence.—Insurrection. Le cardinal essaye en vain d'apaiser le peuple. — Il est obligé de fuir. — Le couvent de St.-Marc lui ferme ses portes.—Pillage du palais des Médicis.—Entrée de Charles VIII à Florence.—Pierre à Bologne.—Le cardinal à Castello.

C'est un triste spectacle qu'offrent à la veille de l'invasion française, les princes qui règnent en Italie sous le nom de monarques ou de ducs; au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, ils cherchent à le gagner sourdement; ils avaient à la limite de la Péninsule, un magnifique boulevard de rocs, de neige et de glace où ils pouvaient attendre de pied ferme Charles VIII; mais ils préfèrent rester dans leurs palais. Pas un qui mette sa confiance en Dieu ou dans l'épée que Dieu lui donna; c'est la peur, la jalousie ou l'ambition qui les mène. Sforce, le duc de Milan (1), est prêt à reconnaître les droits de Charles VIII sur le royaume de Naples, si le monarque lui laisse l'hermine ducale qu'il a dérobée à son neveu Galeas, et qu'il voudrait emporter dans la tombe; le roi de Naples redoute l'ascendant de la puissance papale; s'il pouvait, sans trop de honte, acheter le repos au prix d'une alliance avec le roi de France, il la signerait demain; Gênes a de vieilles rancunes contre Venise sa rivale, et par vengeance, elle prépare dans les palais Spinola et Doria, des logements magnifiques pour la suite du roi (2); le duc de Ferrare, Hercule,

(1) Persuaso (Carolo) da alcuni principi napolitani e da Ludovico Sforza, duca di Milano. — Historie di Messer Marco Guazzo, ove si contengono la venuta e partita di Carlo Ottavo re di Franza. In Venetia, 1547, in-8°, p. 5.

(2) Ph. de Ségur, Hist. de Charles VIII, Paris, in-8°, t. I, p. 278.

par haine pour Alexandre VI (1), s'apprête à saluer la première bannière française qu'il verra flotter en deçà des monts ; Laurent et Jean de Médicis, fils de Pierre-François de Médicis et petit-fils de Laurent l'ancien, frère de Cosme (2), jaloux de l'autorité de Pierre, leur cousin, ont promis au monarque une forte somme d'argent s'il vient en Italie. La trahison était si manifeste que Pierre fut obligé de les faire arrêter ; ce crime devait être lavé dans le sang : le tribunal condamna les deux frères à tenir les arrêts. Nulle garde pour les surveiller, aussi se sauvèrent-ils en France où l'un d'eux était maître d'hôtel de sa majesté. Quelques cardinaux (3), de la Rovère entre autres ; un évêque, Gentile d'Arezzo ; un noble florentin, Pierre Soderini (4), garantissaient au monarque, quand il aurait mis le pied en Italie, de prompts secours d'hommes et d'argent. Ainsi, tout poussait à cette funeste expédition le malheureux Charles, son âge, sa vanité, ses courtisans, ses ennemis eux-mêmes ; comment résister ? On lui faisait lire des signes dans le ciel, et maître Guilloche de Bordeaux, prophète et poëte, écrivait d'avance la glorieuse odyssée du prince qui subjuguerait les Italiens, passerait les mers, relèverait le royaume de la Grèce et entrerait en triomphateur à Jérusalem.

Il fera de si grands batailles
Qu'il subjuguera les Itailles ;
Ce fait, d'illec il s'en ira
Et passera de là les mers,
Entrera puis dedans la Grèce,
Où par sa vaillante prouesse
Sera nommé le roi des Grecs,
En Jerusalem entrera
Et mont Olivet montera (5).

(1) Benedetti, Fatto d'arme del Taro.

(2) Roscoë, t. I, p. 163 et 164. — Nardi, Hist. Fior., l. I, p. 10.

(3) Anche fu molto sollicitato dalla venuta d'alcuni cardinali, fra quai era San Pietro in vincula. — Marco Guazzo, l. c.

(4) Ammirato, Istorie Fiorentine, t. III, p. 190.

(5) La prophetie du Roy Charles huictiesme de ce nom, ensemble l'exercice d'icelle, par maistre Guilloche de Bourdeaux. Mss. de la B. du Roi, nº 1038-7683 f.

Jean Michel avait des visions prophétiques que Dieu lui envoyait la nuit, et où le roi de France conquérait le tombeau du Christ, et réformait l'Église et le christianisme (1).

Au delà des monts, Jean-Baptiste Spagnuoli, le rival de Virgile, rappelait dans ses vers la prophétie de Saint-Ange, ce carme qui, au treizième siècle, avait annoncé la délivrance du monde par l'épée d'un monarque français (2).

Un seul homme dans ces grandes circonstances, sut remplir son devoir (3) : ce fut Alexandre VI, qui comprit la pensée de Charles et tenta, mais vainement, d'empêcher l'invasion de l'Italie. Il faut compter à ce pontife tout ce qu'il a fait de bien. Il essaye d'abord la prière, les représentations, les conseils de l'amitié (4) ; on ne l'écoute pas. Il parle plus haut et, dans un bref apostolique, il fait valoir les droits du saint-siége au gouvernement temporel du pays ; on s'apprête à marcher. Enfin, il a recours à la menace ; Charles répond que « dès longtemps il a fait un vœu à Monsieur saint Pierre de Rome, et que nécessairement il fallait qu'il l'accomplît au péril de sa vie (5). »

(1) Vision divine, revelée à Jehan Michel, très humble prophete de la prosperité du très-chrestien roy de France, de la nouvelle reformation du Ciecle, et la recuperation de Jerusalem à luy destinée. M. du Roi, n° 8060.

(2) Atque utinam veniat, tua quem dixere futurum
Rex novus ex Francis oracula, qui fuget istam
Progeniem, peste hâc totum qui liberet orbem.

Fast. Chris., l. V, p. 227.

Voyez encore Paul. Jov., l. I.

(3) Roscoë pense avec raison qu'Alexandre VI s'opposa à l'invasion française : c'est l'opinion de Comines, de Corio et de tous les historiens que n'aveuglent pas de funestes préventions contre la papauté. L'auteur d'une histoire récente du pape Alexandre VI et de César Borgia, écrite dans un esprit d'hostilité contre la cour de Rome, M. Masse, partage l'opinion de l'écrivain anglais.

(4) Volve insuper animo crebras mutationes italicas, et considera hos potentatos nolle ex se ipsis aliquem supra ceteros ita extolli, ut non æqualem sed superiorem sint habituri. — Mansi, t. III, p. 124.

(5) Brantôme. — Ph. de Ségur, t. I, p. 346.

Avant d'entreprendre ce voyage « vrai mystère de Dieu, » suivant l'expression d'un historien contemporain (1), Charles VIII demanda des prières à ses sujets. Ces prières, qu'on récitait jusque dans les campagnes, étaient ardentes; ceux qui les adressaient au ciel croyaient fermement que le prince allait combattre les infidèles. On mettait sous la protection de la Vierge et des anges cette nouvelle croisade, qui semblable à celle du saint roi Louis, remuait profondément les esprits (2). Le prince se mit en marche; l'armée qu'il commandait était nombreuse et brillante : on n'en avait pas encore vu de plus belle. Elle offrait à l'œil un mélange curieux d'armes, de vêtements, d'armures et de bannières. La Suisse avait fourni son contingent : c'étaient des soldats sortis, en partie, des montagnes de l'Uri et de l'Unterwald, qu'on reconnaissait à leurs hallebardes étincelantes au soleil, vieille arme dont ils s'étaient si bien servis à Morat; à leurs jupons collants, de deux couleurs, comme ceux qu'on voit de nos jours aux hallebardiers qui gardent le Vatican. Ils portaient un chapeau relevé sur le front et orné de plumes ondoyantes. La Gascogne avait levé six mille arbalétriers lestes, pimpants, et dont le costume théâtral, les mouvements vifs et précipités, l'allure toute militaire et la figure basanée frappaient qui les voyait pour la première fois d'une sorte d'admiration respectueuse. La noblesse était magnifique à voir; elle était parée de sayons de drap de soie, d'armets empanachés et de chaînes d'or (3). Les chevaux, fournis en partie par les provinces qui avoisinent la capitale, n'avaient pas l'encoulure des chevaux na-

(1) Comines, l. VIII, ch. 2.

(2) Eodem anno Carolus octavus jussit suffragia pro eo fieri et felici progressu contra Agarenos, videlicet processiones ter in hebdomadâ, in ecclesiis collegiatis ac conventualibus, et primâ dominicâ mensis vel die voluit esse generales; voluitque in ecclesiis campestribus fieri diebus dominicus, etiam Salve et Veni Creator cantari, cum aliquibus collectis de Sanctâ Virgine, pro rege, de angelis et defunctis. — Cité par M. Foncemagne, Mémoires de l'Acad. des Insc. et Belles-lettres, t. XVI : Éclaircissements historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie.

(3) Masse, Hist. du pape Alexandre VI, Paris, 1830, in-8°, p. 47 et 69.

politains, mais ils marchaient au soleil et à la poussière, sans peine ni fatigue ; ceux que montaient les chefs se distinguaient à leurs housses dorées, à leurs étriers polis comme de l'acier, au drap de couleur qui leur couvrait à demi le corps. Les guerres contre les Anglais nous avaient enlevé la plus belle fleur de nos soldats. Placés à l'avant-garde, les nobles, il faut leur rendre cette justice, avaient reçu les coups les plus furieux ; beaucoup d'entre eux avaient laissé leurs os sur les champs de bataille, ou étaient demeurés estropiés. Dans cette aventureuse expédition, il fallait à Charles des capitaines déterminés ; il les avait cherchés, sans distinction de rang, parmi ses plus braves soldats. On trouvait donc, dans son armée, des chefs de milice qui n'avaient d'autres titres que ceux que le sang de nos ennemis avait écrits sur leur hallebarde ou sur leur écusson. Le roi comptait sur leur bravoure presque autant que sur l'effet de ces grosses pièces d'artillerie qu'il traînait à sa suite, « instruments plus diaboliques qu'humains, » comme dit l'historien Guicchardin (1). « Partout où se présentait le canon, nous dit le poëte, chaque édifice se hâtait de faire la révérence (2) :

Dove va in persona,
Ogni edifizio gli fa riverenza (3). »

Partout où la lance de bois de nos soldats s'abaissait, elle faisait un trou, comme le corps de Winkelried à Sempach.

L'argent seul manqua d'abord au monarque français, qui en emprunta à la première banque venue, à celle des Sauli de Gênes, « mais à gros intérêts pour cent, » remarque notre historien Comines, « et de foire en foire. » Les banquiers italiens ressemblaient à ces Fugger d'Augsbourg, dont s'est si souvent moqué Luther, et qui prêtaient également aux catholiques et aux réformés, moyennant bonne et valable caution.

(1) Questo piuttosto diabolico che umano istrumento.

(2) Cornazzani, De re mil., l. III, p. 58.

(3) Venturi a démontré que l'invention du canon remontait à une époque antérieure de quelques années au temps où écrivait Pétrarque. Voy. Storia dell' origine e de' primi progressi delle moderne artiglierie, Milano 1816, in-4°.

Lyon avait préparé pour le roi des fêtes magnifiques. Il fut là « parmi les princes et gentilshommes, menant joyeuse vie à faire joustes et tournois chaque jour, et au soir, dancer et baller avec les dames du lieu, qui sont volontiers belles et de bonne grâce (1). »

Ce fut à Lyon que le duc de Savoie offrit à Charles un jeune page, nommé Bayard, « qui saultoit, luttoit, jettoit la barre, et entre autres choses, chevauchoit ung cheval le possible. » Le roi l'accepta, en s'écriant : « Par la foi de mon corps, il est impossible qu'il ne soit homme de bien ! » Puis, se retournant vers l'un de ses jeunes favoris : « Cousin de Ligny, ajouta-t-il, je vous baille le page en garde. »

Quelques jours après, le page vint prendre à genoux congé du roi, qui lui dit : Picquet, mon ami, Dieu veuille continuer en vous ce que j'y ai veu de commencement ; vous serez prudhomme. Vous allez dans un pays où il y a de belles dames ; faictes tant que vous acquerez leur grâce ; et adieu, mon amy (2). »

L'argent reçu, il ne manquait rien à l'armée d'expédition, pas même l'astrologue de convention, qui se nommait Antoine du Hamelet, et qui, pour lire dans les astres, ne recevait que cent vingt livres par an, c'est-à-dire six fois moins qu'un apothicaire (3). C'était moins une marche militaire qu'une véritable fête. On laissait à Charles VIII le temps de se reposer de ses fatigues, d'assister aux bals, de danser, de faire sa cour aux belles dames, de donner audience sous des arcs de triomphe, d'écouter les louanges des poëtes, et d'envoyer des fromages à la reine sa femme (4).

A Grenoble, les rues étaient tendues et parées de tapisseries, « et devant, histoires et beaux mystères parfaitement

(1) Mémoires de Bayard.

(2) Mém. de Bayard. — Ph. de Ségur, t. I, p. 277-278.

(3) État des officiers de la maison du Roy Charles VIII, commençant le 1er octobre 1495 et finissant le dernier septembre 1496. — Observations sur l'hist. de Charles VIII, à la suite de l'hist. de ce prince par Guillaume de Saligny, p. 704.

(4) André de la Vigne, p. 115. — Comines, p. 292. — Extrait du voyage du Roy Charles VIII.

démontrés, désignant l'excellent honneur et louange du roi et de la reine. »

Le roi quitta la France le 1er septembre. Il était attendu à Turin avec impatience. La régente de Savoie avait, pour le recevoir, pris ses plus beaux atours : « Elle estoit habillée d'un fin drap d'or frizé, travaillé à l'antique, bordé de gros saphirs, diamans, rubis, et autres pierres fort riches et précieuses. Elle portoit sur son chef un gros tas d'affiquets subrunis de fin or, remplis d'escarboucles, de balais et hyacinthes, avec des houpes dorées, gros fanons et bouquets d'orfévrerie mignardemeut travaillés. Elle avoit à son col des colliers à grands roquets, garnis de grosses perles orientales, des bracelets de même en ses bras, et autres parures fort rares; et ainsi richement vestue, elle estoit montée sur une haquenée, laquelle estoit conduite par six laquais de pied, bien accoutrés de fin drap d'or broché. Elle avoit à sa suite une bande de damoiselles ordonnées et équipées de si bonne manière, qu'enfin il n'y avoit rien à redire. » Le même témoin ne manque pas d'ajouter que : « toutes les rues estoient tendues de fin drap d'or et de soie, et d'autres riches paremens, et garnies de grands échafauds remplis de mystères, tant de la loi de nature que de la loi écrite, gestes poétiques et histoires tant du vieil que du nouveau Testament; ce qui estoit ainsi continué depuis l'entrée des faux-bourgs de ladite ville jusques au chasteau, auquel le Roy entra pour y loger en très grand triomphe, au son de la mélodieuse harmonie des trompettes et des clairons.

» Il ne faut pas obmettre que dans la dite ville furent ce jour faits, en quantité d'endroits, plusieurs repeuës franches, où il fut abondamment donné à manger et à boire à tous passans et repassans (1). »

A Gênes, sept magnifiques vaisseaux, armés de grosse artillerie, attendaient l'arrivée de d'Urfé (2) : le duc d'Orléans devait bientôt en prendre le commandement. Le poëte Cari-

(1) Journal de Durey. — Ph. de Ségur, t. I. p. 294-295.

(2) Aug. Giustiniani, Annali di Genova, lib. V, p. 249. — Roscoë, t. I, p. 181.

teo, en véritable Tyrtée, prenait sa lyre pour exciter l'Italie à repousser l'étranger ; c'est en vain qu'il criait à ses compatriotes :

« Nobles esprits, Italie bien-aimée, quel vertige vous pousse à jeter le sang latin à d'odieuses nations (1) ? »

On ne l'écoutait pas, on le laissait chanter ; c'était à qui se précipiterait le plus vite dans la servitude : les villes tombaient comme de véritables châteaux de cartes devant quelques compagnies de frondeurs ou d'arbalétriers. On conçoit la terreur qui les saisissait à la vue de ces soldats : « La plupart gens de sac et de corde ; méchants garniments échappés de justice, et surtout fort marqués de la fleur de lys sur l'épaule ; essorillés, et qui cachaient cette mutilation de leurs oreilles, à dire vrai, par de longs cheveux hérissés, barbes horribles, tant pour cette raison que pour se rendre effroyables à leurs ennemis : d'ailleurs, habillés à la pendarde, portant chemises longues qui leur duraient plus de trois mois sans changer; montrant poitrine velue, pelue, et à travers leurs chausses bigarrées et déchiquetées, la chair de leurs cuisses (2). »

Notre artillerie valait nos hommes, Paul Jove n'en parle qu'avec effroi :

« Elle était servie par 600 bastardeurs, 300 maistres pour pierres de fonte, grosses, moyennes et petites, 200 maistres experts pour accoutrer, 600 maistres charpentiers, 1100 maistres charbonniers pour faire charbon, 200 maistres pour faire cordes et châbles, 400 charretiers pour conduire 8000 chevaux (3). »

Le 13 septembre, le roi entrait à Gênes (4), le 10 octobre à Plaisance, le 8 novembre à Lucques, le 10 à Pise. Fivizzano ayant refusé d'ouvrir ses portes, fut attaquée à coups de ca-

(1) Qual crudeltà vi muove, o spirti insigni,
O alme Italiane,
A dare il latin sangue a genti invise?

(2) Brantôme.

(3) Gaguin, Comines, De la Vigne.

(4) Giustiniani, loc. cit., l. V, p. 250.

non, battue en brèche, prise et saccagée (1); le bruit des traitements indignes que le vainqueur avait fait subir à la garnison ainsi qu'aux habitants, jeta l'épouvante dans Florence. Sarzanella, fortifiée par Laurent de Médicis, ne fut point effrayée de la chute de Fivizzano; elle avait pour défenseurs quelques patriotes qui paraissaient décidés à s'ensevelir sous ses ruines; on les somma de se rendre, ils répondirent à coups de canon aux menaces des Français : malheureusement la garnison était trop peu nombreuse pour résister longtemps, elle dut se rendre (2).

Le sort de l'expédition était en ce moment dans les mains du grand-duc: il fallait au monarque des succès prompts, décisifs, autrement les peuples italiens revenant de leur surprise, et ne voyant plus dans Charles l'homme envoyé de Dieu pour délivrer la Terre-Sainte, l'ange exterminateur prédit par Savonarole, pouvaient songer à l'arrêter dans sa marche et à lui demander compte de ses projets. Le sang qui avait coulé à Fivizzano et Rapallo (3) criait déjà bien haut, encore quelques gouttes et sa voix allait être entendue. A la place de Pierre, Laurent aurait appelé aux armes Florence, les faubourgs et les environs, et sans attaquer l'armée française, se serait contenté de prendre position sur ses derrières, d'embarrasser sa marche, d'enlever ses convois, de lui dresser des embûches, de l'affamer, de lui faire une guerre de partisan; mais Laurent avait l'affection du peuple, trésor que son héritier dépensait de jour en jour : Pierre, sang ardent comme son père, aimait le plaisir, et ne savait pas le goûter dans l'ombre. Il avait pour ennemis un grand nombre de maris trompés appartenant en général aux riches familles de Florence.

Il avait fait deux fautes qui devaient lui porter malheur : il avait imploré la pitié des juges en faveur de ses deux cousins qu'on avait surpris en flagrant délit de conspiration contre l'Etat, et il n'avait pas osé faire taire Savonarole. Échap-

(1) Roscoë, t. I, p. 191.
(2) Id. ib. — Léon, Hist. d'Italie, t. I, p. 455-456.
(3) Fabroni, p. 19.

pés de leur prison, ses cousins se retirèrent en France, à la cour de Charles VIII (1), épiant du camp ennemi le moment favorable pour renverser le grand-duc, leur parent, qui n'avait pas su demander leur sang; ils comptaient, non pas sur leur épée qu'ils n'auraient pas eu le courage de dégaîner, mais sur la parole d'un moine; le moine en chaire valait des bataillons.

Un moment, Pierre eut la volonté de se défendre; il avait fait réparer les fortifications de Pise, de Sarzanella; il avait restauré celles de Florence, creusé des fossés autour de la ville, relevé quelques murailles tombées de vétusté, garni l'arsenal, acheté des armes. Qui payera ces dépenses? les riches sans doute; mais, ou ils refusèrent de contribuer à la défense de la cité, ou ils acquittèrent leurs taxes en se répandant en murmures contre le grand-duc. La plupart de ces hommes opulents devaient leur fortune aux Médicis : c'étaient des marchands qui, grâce à Laurent, avaient fait d'excellentes affaires avec l'Orient et qui, retirés du commerce, menaient une vie de plaisir, et refusaient insolemment de soutenir le fils de l'homme qui les avait enrichis. Que leur importait que Florence tombât dans les mains de Charles VIII? Vraisemblablement le monarque aurait besoin d'argent pour continuer son expédition; ils étaient prêts à lui en prêter aux conditions des Sauli de Gênes, c'est-à-dire à cinquante pour cent.

Savonarole, avec sa grande voix, disait au peuple :

« Un homme viendra qui envahira l'Italie en quelques semaines, sans tirer l'épée. Il passera les monts comme autrefois Cyrus : *Hœc dicit Dominus Christo meo Cyro*, et les rochers et les forts tomberont devant lui (2). »

Le peuple, qui voyait la prophétie du dominicain s'accomplir, riait des vains efforts tentés par Pierre pour arrêter le vainqueur.

(1) Nardi, Hist. Fiorent, t. I, p. 10.

(2) Vita e morte del venerando padre frà Girol. Savonarola, Ferrarese di nascita, d'origine Padovano, scritta da un Piagnone religioso, trascritta dall' originale nell' anno 1709. Mss. Vat. 3153, Ottoboni.

Pierre, dans ces circonstances, se rappela l'une des maximes que Laurent recommandait à ses enfants : d'exécuter sans délai un projet conçu (1).

Mais il oubliait un autre précepte paternel : de consulter, avant tout, des hommes de jugement et de prudence (2).

Il résolut d'aller trouver Charles VIII : c'était une faute ; son frère le cardinal lui recommandait de ne pas quitter Florence, où, pendant son absence, ses ennemis auraient le temps d'ameuter les mauvaises passions. Une détermination comme celle qu'il prenait était pleine de périls : dans tous les cas il devait s'assurer, à son retour, de forces intérieures assez puissantes pour déjouer les projets de ses adversaires ; c'est ce qu'il ne fit pas. Il se fiait aux services que sa famille avait rendus à l'État, ignorant que rien ne s'oublie si vite qu'un service ; et parce qu'il avait vu tout un peuple accompagnant, les larmes aux yeux, le corps de Laurent à l'église, il croyait que l'ombre du père protégerait le fils : c'était une erreur. Au lieu de passer les heures du soir à relire Virgile, s'il avait feuilleté ces poëtes qu'on nomme historiens, il aurait vu que le peuple change souvent de maître pour le plaisir seulement d'en changer, surtout quand le maître est absent.

Avant de se rendre dans le camp du roi, Pierre écrivit d'Empoli, le 26 octobre 1494, aux magistrats de la cité une lettre pleine d'affectueux sentiments. Il conjure les magnifiques seigneurs, au nom des ossements de l'homme qu'ils aimaient d'une si vive tendresse, de prier pour son fils qui les aime de toute son âme (3). Il leur recommande son frère, et ses pauvres petits enfants, qu'il confie à leur affection, dans le cas où Dieu ne permettrait pas qu'il revoie Florence : c'est

(1) Statim ab ipso animi decreto maturare ad perficiendum. - Paul. Jov., Vit. Leon. X, p. 115. Florent., 1548.

(2) Cum amicissimis judicii atque prudentiæ opinione præstantibus diffusè consultare. — P. Jov., p. 115.

(3) Intanto prego le M. V. per la fede et affetione debbono alle ossa del vostro Lorenzo mio padre, et lo amore havete conservato verso di me non manco figliuolo vostro che suo in riverenza et affetione, siate contenti fare pregare Dio per me. — Fabroni, p. 262.

son testament de mort qu'il leur lègue, car il est prêt à sacrifier sa vie pour le bonheur de sa cité bien-aimée.

Il semble qu'une lettre où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du père, du prince ou du citoyen, devait protéger la destinée de Pierre.

La lettre écrite, il quitte Empoli, traverse Pise, et se présente, avec Paul des Ursins (1), à l'avant-poste de l'armée française. De Pienne et Briçonnet, deux officiers français, furent chargés, au nom du roi, de traiter avec le grand-duc.

Pierre tenait de sa race; il ne manquait ni de courage ni d'habileté : malheureusement il était sous l'influence de funestes préoccupations. Il savait que la résistance de la garnison de Sarzannella avait irrité Charles VIII, qui pouvait faire expier cruellement le sang français versé devant cette place, en pillant Florence, ou en confisquant les marchandises que cette ville avait en dépôt à Lyon et dans d'autres cités du royaume (2). Une chose certaine, c'est que les marchands de laine florentins, nobles ou roturiers, craignaient pour leurs ballots, et qu'ils n'étaient pas disposés à résister aux armes du monarque. La lutte eût été trop inégale, quand Sienne, Lucques et Pise étaient décidées à ouvrir leurs portes à la première sommation. Il faut bien croire aussi qu'en traitant avec le roi de France, Pierre comptait sur la protection de nos armes, si ses ennemis intérieurs voulaient le déposséder de sa magistrature.

C'est sous l'empire de ce double sentiment de terreur et d'espérance que Pierre entra en pourparler avec les officiers du prince. « Ceux qui traictèrent avec le duc m'ont compté, » dit Comines, « en se raillant et se mocquant de luy, qu'ils estoient ébahis comme il leur accorda si grande chose à quoi ils ne s'attendoient pas (3). » Il est permis de penser que des négociateurs aussi rusés s'étaient bien aperçus du rôle que jouait forcément le Florentin. Ils se montrèrent exigeants,

(1) Fabroni, p. 19.

(2) E oltro ciò che'l più delle loro mercantie erano a Lione ed in altri luoghi di Francia. — Marco Guazzo, p. 36.

(3) Mémoires, liv. VIII, ch. 7.

parce qu'ils savaient qu'il ne pouvait rien leur refuser. Ils demandaient qu'on leur livrât Sarzanella, Pietra-Santa, Livourne, Pise : Pierre consentit à toutes les conditions qu'on voulut lui imposer (1).

Quand on apprit dans Florence le traité signé par Médicis, ce fut un cri de réprobation universelle. Les marchands de la rue des Calzajoli paraissaient émus jusqu'aux larmes, mais pas un d'eux ne parlait de déchirer la convention : il était aisé de voir qu'ils étaient indignés qu'un acte semblable eût été signé sans que le chef de l'État les eût consultés; ils étaient irrités, qu'on eût méconnu leur souveraineté, et ils avaient raison. Sur-le-champ, la seigneurie dépêcha cinq citoyens au camp royal, Savonarole entre autres, avec ordre de tâcher d'obtenir que le prince modérât la rigueur des conditions imposées à la république.

Le moine de Saint-Marc avait une autre mission à remplir ; c'était d'implorer, pour sa chère Florence, la pitié du vainqueur.

On l'introduisit, avec les deux frères qu'il avait voulus pour compagnons de route, dans l'appartement du monarque : Jérôme n'eut pas peur; il croyait qu'il n'y avait au monde qu'un monarque, le Dieu du ciel.

« Venez, dit-il à Charles, venez avec confiance, venez, joyeux, car vous êtes l'envoyé de celui qui triompha, pour le salut de l'humanité, sur l'arbre de la croix. Écoutez-moi, prince : de par la très-sainte Trinité, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, et de par toute la cour céleste, je vous somme de faire miséricorde, à l'exemple de notre divin Maître, à cette Florence où, malgré de nombreux péchés, Dieu conserve des cœurs fidèles. Le serviteur de Dieu qui vous parle vous exhorte à défendre les veuves, les orphelins, les pauvres, et surtout la pudeur des épouses du Christ. Rappelez-vous votre Sauveur, qui, sur le gibet, pardonne à ses bourreaux; Dieu étendra votre royaume, ô roi, et il vous donnera la victoire (2). »

(1) Marco Guazzo, l. c., p. 37. — Nardi, Hist. Fior., l. I.

(2) Carle, Hist. de Savonarole, 1842, in-8°, p. 152. Hort. Allard, Hist.

C'était la seconde fois que Charles VIII entendait le langage de la franchise.

A Paris, au moment de se mettre en route, les Parisiens, inquiets, lui disaient : « Contemplez, sire, au besoing que vostre republique a de vous ; advisez vostre aage et peu de santé. Pensez que fortune peult aussi bien estre contraire qu'elle fut au roy Alphonse en la guerre contre les Genevois et duc de Milan. »

Le roi avait répondu brièvement aux Parisiens :

« N'y la charité du pays ni la dévotion de service vers vostre roy, vous esmeut à causer cette harangue devant moy, qui ne demande ou pretend demander aucun conseil de vous en cette affaire (1). »

A Poggibonzi, sa réponse fut plus courte encore : il tourna le dos à Savonarole (2), soit qu'il ne le comprît pas, soit plutôt que le « gentil enfant, benin de sa nature, » comme dit Comines, n'eût pas la moindre envie de faire du mal à Florence.

A peine la députation avait quitté la ville pour se rendre au camp du roi, que des groupes se formaient sur les places publiques et devant les églises. Le nom de Pierre était dans toutes les bouches. Les frati l'accusaient de libertinage et citaient le nom des femmes qu'il avait deshonorées ; les marchands se lamentaient sur le sort de tous ces beaux produits de l'Orient, compromis par son imprudence ; les nobles montraient les vingt-quatre gardes dont il se faisait sans cesse accompagner, cortége inutile qui trahissait de coupables défiances contre les Florentins, et qu'on avait donnés à son père, après la conspiration des Pazzi, pour le préserver du poignard des assassins, mais que le fils aurait dû dissoudre, quand rien ne menaçait son existence; les ouvriers lui reprochaient ses vêtements faits d'étoffes de soie, et sa négligence

de la république de Florence, in-12, 1843, p. 356, 357. — Le discours est entier dans Bossi, t. XII, p. 282.

(1) Histoire de la conquête de Naples, par Charles VIII, extraite de la Mer des Histoires, et publiée par M. Gonon, Lyon, in-8°, 1842, p. 184.

(2) Ph. de Ségur, Hist. de Ch. VIII, t. I.

à paraître aux assemblées ordinaires. Ailleurs, un conciliabule se tenait, formé d'hommes importants, où François Valori, ardent républicain, proposait la déchéance de Pierre, motivée sur son incapacité notoire, et sur les périls que courait la liberté de Florence, abandonnée à des mains inhabiles (1). Il parlait de débauches secrètes, de rapts nocturnes, de trahison, de tyrannie. Pas une voix n'essaya de défendre le malheureux citoyen, ou d'invoquer pour lui le souvenir de Cosme et de Laurent.

Pierre connaissait les dispositions de Florence : il n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait éviter une émeute (2). Il partit donc, en se faisant suivre d'assez loin par un corps de troupes que commandait des Ursins.

Il était environ trois heures du soir, quand il entra, le dimanche 9 novembre 1494, dans Florence (3). Son premier mouvement fut d'aller au palais de la seigneurie, pour rendre compte vraisemblablement de son entrevue avec le roi de France; mais il en trouva la grande porte fermée. Il de-

(1) Fabroni, Vita Leonis X, p. 20.

(2) Roscoë, t. I, p. 196-197.

(3) Ammirato veut que Pierre soit entré le 8 à Florence. Hist. Fior., in-fol., 3 vol., t. I, l. 20, p. 203. — Nardi lui prête un projet qu'il n'aurait eu certainement le courage ni de concevoir, ni d'exécuter : c'était de s'emparer du pouvoir, de changer la forme du gouvernement, d'établir le despotisme et d'envoyer ses ennemis à la mort ou en exil. Nardi fait de la calomnie, car de la médisance seulement supposerait dans le grand-duc des qualités qu'il n'avait pas. « . . . Se ne tornò alla città con ferma intenzione di pigliare il palagio e costrignere la signoria a far parlamento, e mediante quello ripigliare lo stato, non solamente secondo il modo consueto dell' antico governo de' Medici, ma con ferma deliberazione di far di principe assoluto, e cozì far morire o mandare in esilio tutti quei che sapeva aver macchinato contra di lui. » Storia della città di Firenze, 1584, in-4°, l. I, p. 21-22. — Ammirato dit au contraire qu'il voulait aller au palais « per dar animo agli amici, e per torlo a chi di tentar cose nuove avesse preso ardimento. » Lib. 20. L'opinion d'Ammirato s'accorde avec le caractère de Pierre, que Fabroni a peint admirablement : « Laurentii patris et vitâ et prudentiâ longè dissimilis, timidus in adversis, arrogans et superbiens in prosperis, laboris impatiens, sæpissime inconstans et levis, pecuniæ et potentiæ cupidus, sed his conservandis augendisque nequaquam par. » p. 22.

mande les clefs ; on lui signifie qu'il ne peut entrer que par la petite porte, seul et sans armes. Il insiste, on le repousse ; il cherche alors, pour pénétrer dans la salle du conseil, une communication dérobée : peine inutile, tout est gardé. Il revient sur ses pas et trouve cette fois, en sentinelles devant la grande porte, Luc Corsini, Jacques Nerli et Filippozzo Gualterotti. Pierre veut entrer à toute force, il prie et menace : les trois citoyens lui barrent le passage, en l'accablant d'injures. Le peuple, à ce bruit de voix d'homme, commençait à se rassembler sur la grand'place : à la vue de Pierre, il se mit à pousser des cris de fureur ; les enfants ramassaient des cailloux et les jetaient au grand-duc, qui prit le parti de se retirer. Chemin faisant, il trouva Pierre Antoine dell' Aquila, le gardien des prisons, qui venait lui offrir le secours de quelques amis dévoués. Mais la foule s'amassait, alimentée, ce jour de repos, par des ouvriers qui sortaient de l'office. Elle assaillit le bargello, désarma les gardes et força le geôlier, au milieu des huées et des cris de vengeance, à ouvrir les prisons : soixante détenus en sortirent, qui vinrent grossir le noyau des mécontents. Enhardis par ces manifestations populaires, les membres de la seigneurie sortirent un à un de leur logis, et vinrent en armes sur la grand'place. En ce moment, les cloches de toutes les églises retentirent à la fois : c'était le signal de l'insurrection.

Pierre gagna la Via Larga, où il donna l'ordre à des Ursins de marcher avec des soldats sur la place, foyer des mouvements. Son frère devait le précéder en soutane rouge. Le cardinal obéit : arrivé à l'église de San Bartolommeo, le peuple lui barre le chemin. Jean de Médicis se rappelant l'acclamation que, le jour de la conspiration des Pazzi, toutes les voix poussaient à l'envi, crie : *Palle ! Palle* (1). ! Le peuple reste

(1) Nihil undique magis exaudiri quàm populi voces *pilas, pilas*, id enim Mediceæ familiæ insigne est, clamitantes. — Angel. Politianus, Conjurationis Pactianæ commentarium, Flor. 1478.

Voyez Jul. Cæsar Balengerus, *de Medicorum familiæ insignibus*. Pise, 1618. Ziegler dit que quand il était à Rome, on débitait certains vers prophétiques qui désignaient la suite des armes des familles, depuis Calixte III jusqu'à Clément VII, et que le dernier était :

muet : le cardinal veut parler, on crie : A bas les traîtres ! Il essaye de faire quelques pas en avant, des piques s'abaissent pour l'arrêter. En ce moment parut le grand-duc : la rue des Calzajoli était toute pleine de révoltés qui, armés de projectiles le menaçaient de la voix et du geste : il était mort s'il eût tiré l'épée; il préféra pour l'apaiser jeter au peuple quelques pièces de monnaie, mais personne ne se baissa pour les ramasser. Alors il parut comprendre que son rôle était fini, et quitta Florence, emmenant avec lui son frère Julien : tous deux prirent le chemin de Bologne (1).

L'histoire a dû chercher les causes de cette chute si soudaine de Pierre de Médicis, et elle est obligée de confesser qu'elle n'en peut trouver aucune. Comme tous les châtiments que les peuples infligent dans un moment de caprice, celui qui frappa l'héritier de Laurent fut souverainement injuste. Nardi, qui, dans ses Annales, écrit que le salut des libertés de Florence fut la conquête de soixante malfaiteurs dont la multitude brisa les fers, pense que Pierre n'aurait pas perdu sa couronne ducale, si, lors de son retour du camp royal, il avait pris le chemin de la Via Larga, au lieu de prendre celui du Palazzo Vecchio. A quoi donc tiennent les destinées d'un trône, si le pavé que des enfants jettent à la tête de leur roi, qui s'est fatalement trompé de route, devient un arrêt irrévocable de déchéance? Il est vrai que Nestor ajoute « que souventes fois Pierre s'amusoit à la chasse, à la vollerie, à faire l'amour çà et là, ne se donnant beaucoup de peine de ce que faisoient les magistrats, allant peu souvent au palais, et ne voulant donner audience aux citoyens qui le demandoient (2). »

Mais dans l'histoire de Florence, il n'est pas un gonfalonier,

Post lunas quercus, post quercus sanguisugæ boue.

Ce qui marquait Pie III, Jules II et Léon X : les petites boules qu'on voyait dans les armes de ce pontife étaient des ventouses, qui faisaient allusion à la chirurgie, métier de ses ancêtres. — Nouvelle Bibl. germanique, t. IV, Amst. 1748.

(1) Nardi, l. c., p. 22.

(2) Nestor, Hist. des Hommes illustres de la maison de Médicis, Paris, in-4°, 1564, p. 104.

républicain austère, auquel on ne pourrait faire de plus graves reproches.

La fuite de Pierre fut le signal de vengeances horribles. Le peuple se porte d'abord sur la maison de Guidi, notaire et chancelier des Réformes, et sur celle de Bernard Miniati, provéditeur du Mont, tous deux connus par leur attachement à la famille déchue : on les accusait d'avoir fait hausser le prix du sel (1). Leur habitation est saccagée de fond en comble. Partout où le peuple, sur son passage, rencontre les armes des Médicis, il les abat au milieu de cris de fureur. Il efface les images de la famille, peintes en 1433 sur le palais du podestat, et sur la porte de la douane en 1478 (2) : il les avait saluées autrefois de ses acclamations, il les poursuit aujourd'hui de ses anathèmes : autrefois il appelait ceux dont elles retraçaient les traits, les pères de la patrie, il leur donne aujourd'hui le nom de traîtres et de tyrans.

Cosme avait fait construire, dans la Via Larga, une maison magnifique qui faisait l'admiration des étrangers, « vrai théâtre, dit un historien, de gentillesse, de vertus et de lettres (3)». Le peuple en boucha les portes, comme il eût fait à une maison de pestiférés ; une seule fut ouverte pour laisser passer les huissiers et les crieurs chargés de la vente des trésors que cette superbe habitation renfermait. Les acheteurs accoururent.

« Là se voyait, continue Nestor, un nombre infini de tapis d'or et de soie et plusieurs aultres rehaulsez de mesme estoffe, oultre des vaisseauls d'or et d'argent, un monde de statues élabourées à l'antique et composez de cuilvre et d'arain.

» Chose qui finalement fict mal au cœur à plusieurs, specialement quand on se mit à fourrager la bibliotecque, laquelle premierement le seigneur Cosme, puis son fils Pierre et récemment Laurent avoient amplement fournie de bons livres rares, hebrieux, grecs et latins, et à l'augmentation de laquelle tant de bons esprits avoient travaillé, et tant d'hommes peregriné, que la Grèce en estoit presque demeurée vuide...

(1) Nardi, l. c., p. 23.
(2) Id. ib.
(3) Nestor, l. c., p. 107.

Le seigneur de Balassart arrive à Florence pour faire le logis du roi en la maison du seigneur Pierre, se met le premier à prendre quand il sceut la fuite de son hoste, disant que la banque que les Medicis avoient à Lyon lui debvoit grande somme de deniers. Entre aultres choses, prit une liasse entiere montant à la valeur de six ou sept mille ducats, et deux grandes pièces d'un aultre. Les aultres firent comme lui en une maison en laquelle Pierre avoit serré la plus part de son vaillant. Le peuple pilla tout. La seigneurie eut une partie des plus riches bagues et quelques vingt mille ducats lors trouvés en son banc, sans une infinité de pots d'agathe, de camaïeux taillés en perfection, et bien trois mille médailles d'or et d'argent (1). »

Les voilà donc perdus à jamais ces beaux livres rassemblés avec tant d'amour par Ficin, Politien, Pic de la Mirandole, et dont Laurent ne pouvait détacher ses regards mourants. Quand un de ces trésors de sagesse, de poésie, d'éloquence, après avoir heureusement traversé les mers, tombait de Constantinople à Florence, quelle joie parmi nos lettrés! que de douces heures ils passaient à le contempler! Ils annonçaient cette heureuse nouvelle, comme de nos jours nous annonçons quelque événement qui doit changer, ou remuer le monde. C'est que, dans ces pages grecques ou latines, les destinées de l'intelligence humaine étaient enfermées! Et la main d'un enfant livre aux flammes et aux vents les inspirations de Platon, d'Aristote, de Démosthènes, de Virgile, de Chrysostôme, de nos pères des deux Églises, c'est-à-dire toute la substance éthérée dont l'esprit de l'homme peut se repaître, et qu'un pauvre moine nous avait conservée!

Laurent reposait heureusement dans son tombeau. S'il eût vécu, il serait mort de douleur à la vue de ces profanations, lui, le père des doctes, le docte parmi les doctes, ainsi que le nommait Hutten (2).

(1) Nestor, l. c., p. 107-108.

(2) Laurentius verò pater et coluit doctos et fuit ipse doctrinâ inter primos suæ ætatis commemorendus. — Hutt. in libellum Laur. Vallæ : opera, t. I, p. 414.

Le peuple n'est pas satisfait : le voilà qui se porte dans le quartier Saint-Antoine, sur la maison du cardinal, dont il pille et brûle les meubles, les livres, les vêtements, les tableaux, les statues, et qu'il démolit ensuite de fond en comble (1); puis sur les beaux jardins de la place Saint-Marc, ce musée où vinrent étudier F. Rusticci, Lorenzo di Credi, Jul. Bugiardini, Baccio da monto Lupo, And. Contucci et Michel-Ange (2); il est sans pitié pour les sculptures qu'il renferme, pour les arbres et les fleurs qui leur servent de parure ou d'abri.

Quand sa fureur fut assouvie, c'est-à-dire quand il ne resta dans Florence aucune image des Médicis, aucune des statues qu'ils avaient si chèrement payées, aucun des manuscrits qu'ils avaient fait venir à si grands frais de l'Orient, aucun des arbres qu'ils avaient plantés ; que la vente des objets précieux qui leur appartenaient fut close ; que les magistrats se furent fait adjuger les joyaux de famille qu'ils convoitaient ; qu'il n'y eut plus rien du patrimoine ducal à dévaster, à briser, à brûler, à voler ; alors la seigneurie fit publier un bando où elle menaçait d'un châtiment exemplaire quiconque troublerait le repos des citoyens par le meurtre ou le pillage (3) ; et la statue de Judith, œuvre de Donatello, fut solennellement placée devant le palais, comme une leçon ou une menace de la justice populaire (4).

Pendant ces scènes de dévastation, où donc était Savonarole ? Nous aurions voulu le voir monter en chaire, pour flétrir ces attentats sacriléges.

La seigneurie n'inquiéta pas les hommes de l'émeute ; pour les amuser sans doute, elle imagina de réhabiliter la mémoire des conspirateurs de 1478 (5). Désormais on put s'appeler

(1) A fundamentis ferè eversa. — Fabroni, p. 21.

(2) Roscoë, t. I, p. 199, 200. — Vasari, Vita di Torrigiano scultore. — Del Rosso, l'Osservatore Fiorentino, t. II, p. 137, 138.

(3) Ed havrebbero forse seguitato di fare simile insolenza contra de' primi amici e seguaci della casa de' Medici, se con severissimi bandi cotali malfattori non fussero stati raffrenati dalla Signoria. — Nardi, p. 23.

(4) Ammirato, Istorie fior., vol. III, p. 223.

(5) Ammirato, p. 204. — Nardi, l. c., p. 231.

Pazzi et réclamer le sang dont étaient rougies les dalles de Santa-Reparata, comme un glorieux blason. Elle rappela Laurent et Jean, fils de Pierre-François de Médicis, qui changèrent leurs armoiries, répudièrent leur nom et prirent celui de *Popolani :* double lâcheté que les historiens de tous les partis ont eu raison de flétrir, comme si un front humain eût pu rougir de porter les insignes de Cosme et de Laurent (1) !

Cela fait, Florence dut se préparer à recevoir Charles VIII. Il y fit son entrée le 17 novembre 1494. Un riche baldaquin, porté par des jeunes gens de noble famille, attendait à la porte de San-Friano le monarque français, qui montait un cheval magnifiquement harnaché (2).

Il faut écouter ici le récit d'André de la Vigne :

« Les citoyens et les habitants luy présentèrent d'abord les grandes clefs de la ville, luy firent foy et hommage, et luy rendirent honneur et révérence comme à leur roy et souverain seigneur. Après que tous les corps de cette ville, tant ecclésiastiques que séculiers, eurent passé, les bandes du roy commencèrent à marcher, qui fut la chose la plus belle qu'on eust jamais vuë en une entrée de ville : premièrement les couleuvriniers, les Allemands, les lansquenets et Suisses, tous bien armés. Après venoit la bande des picquiers avec leurs étendarts, guidons et flûtes (probablement les archers à cheval de la gendarmerie, alors armés de piques). Puis la bande des hallebardiers entremêlés de grands joueurs d'épée (les mêmes sans doute que les espadons chez les Suisses (3)) ; tous revêtus d'une même parure, savoir : des couleurs et livrées du roy, portant la courte dague à leur costé, les chausses de drap d'or, la chaîne au col. Ensuite venoient les capitaines, marquis de Clèves et le comte de Nevers, qui conduisoient environ six mille soldats deux à deux, avec lesquels estoient le sieur Lornay, escuyer d'escurie, et le bailly de Dijon. Puis les archers d'ordonnance, tenant leurs arcs bandez et portant leurs trousses de flèches ; après, les hommes d'armes, bien montez et armez avec leurs

(1) Roscoë, l. c.. t. I, p. 205.
(2) Nardi, l. c., p. 28.
(3) Ph. de Ségur, l. c.

clairons, trompettes, cornets et tabourins de guerre. Ils estoient bien en nombre de huit cents lances, tous gentilshommes et de maison, de grande valeur et vertu, qui ne recherchoient qu'à acquérir de l'honneur et de la réputation dans le service du roy.

» Ensuite venoit la bande des deux cents arbalestriers portant tous l'arbalestre bandé. Puis la bande des archers de la garde du roy, allant quatre à quatre, portant dessus le dos le hocqueton travaillé de fine orfévrerie. Après vinrent quelques capitaines, comme le sieur de Crussol, Claude de la Chastre, avec son fils, dit le sieur de Quoquebourne, et autres, habillés très-richement. Suivoit la bande des cents gentilshommes du roy, fort superbement vestus.

» Les pages d'honneur, montez sur grands chevaux, et les laquais à pied, vestus de drap d'or et de velours, allant autour la personne du roy qui estoit monté sur son coursier qu'on appeloit Savoye. Il estoit armé de toutes pièces, d'un harnois luisant, doré en plusieurs endroits et enrichi de quantité de grosses perles et de pierres précieuses. Il portoit une couronne d'or sur la teste, toute couverte de fines pierreries avec une grosse escarboucle. Au milieu, quatre seigneurs des plus qualifiez de la ville portoient dessus un riche poesle de drap d'or, tracé à la mode de France, et cela en signe de victoire et de conquête. Le grand escuyer d'escurie portoit l'épée de justice royale devant le roy, et le grand prevost de l'hostel avec ses gens archers de la garde du corps estoient aux environs de sa personne pour le preserver de la presse et de tout péril.

» Les grands seigneurs de l'ordre et autres venoient après, et ensuite pesle mesle les cardinaux, archevesques, primats, evesques, abbez; puis les présidents et gens du grand conseil, les grands pensionnaires, les grands et généraux financiers, les trésoriers, contrôleurs et receveurs, tous bien montez et parez, et conséquemment les valets de chambre, les officiers, porte-buffets, eschançons, despensiers, huissiers, pannetiers, tapissiers et tous autres serviteurs domestiques de la maison du roy.

» Tout à la queue estoient les valets et pages avec les baga-

ges des bahuts, lits de camp et autres ustenciles, les vivandiers, lavandiers, chariots, charettes, brouettes, muletiers, rustrauds de train, charetiers, piétons, laquais, avanturiers, carretiers et autres moindres gens.

» Voilà comme cette armée françoise, avec tout son train, passa hors victorieusement tout au milieu et au travers de Florence, surnommée la Belle ou la Gentille, composant un nombre et une suite de plus de cinquante mille personnes des gens du roy. Les rues estoient parées, etc. Le roy, en cet estat et cette pompe fut conduit jusques en la grande église, où il fit son oraison; puis il fut accompagné au logis qui lui étoit préparé, appartenant à Pierre de Médicis, dont les murs sont tous bâtis de marbre (1). »

Le roi traversa le bourg de Saint-Jacques sur l'Arno, le Vieux-Pont, la Vaccheria, la place de la seigneurie, et arrivé devant l'église de Santa-Maria del Fiore, descendit de cheval, et fut reçu par le clergé (2). Ficin était chargé de complimenter le prince.

La harangue du néoplatonicien ne manque pas d'adresse. Ficin feint de croire que l'Italie n'est qu'une terre de passage que traverse l'armée française pour aller conquérir la Terre-Sainte.

« Voici, dit-il au roi, le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous. Prince, vous avez entrepris un merveilleux voyage : vous allez restituer au Sauveur des hommes cette sainte Jérusalem que les Barbares tiennent en leur pouvoir...(3). Vous voici dans votre Florence, que vous édifierez de votre piété; Florence, la ville des fleurs, toute pleine aujourd'hui de lis (4).

(1) André de la Vigne, extrait du voyage de Naples du Roy Charles VIII. — Voir Hist. de Charles VIII par Guill. de Jaligny, Paris, 1684, in-fol., p. 118 et suiv. — Ph. de Ségur, l. c.

(2) Nardi, loc. cit.

(3) Iter agressus ut sanctam Jerusalem, sævissimis barbaris occupatam, summo humani generis redemptori Dei redimas. — Ficini Ep., ep. XII, p. 196.

(4) Florentiam civitatem tuam mirificâ pietate vises, Florentiam à flore ut à lilio dictam, liliorum ubique plenam.

Chanoine par la grâce du cardinal (1), peut-être que Ficin aurait pu laisser tomber quelques mots de pitié sur la grande infortune de son bienfaiteur : c'eût été un acte de courage dont l'histoire lui aurait tenu compte ; mais, à son âge, on peut avoir peur du peuple.

La harangue achevée, le prince entra dans l'église, et alla faire sa prière sur les marches du grand autel, pendant que le peuple, suivant la coutume, s'amusait à mettre en pièces le dais sous lequel avait marché sa majesté (2). Charles VIII remonta bientôt à cheval, et prit le chemin du palais des Médicis, que la seigneurie s'occupait, depuis deux jours, à réparer.

Pierre était à Bologne avec ses deux frères Jean et Julien. Bentivoglio, qui gouvernait la ville, avait de grandes obligations à Laurent de Médicis ; il les oublia, et reçut froidement ses héritiers, en homme qui avait peur de se brouiller avec la république.

« Monseigneur, » disait-il à Pierre, en lui montrant le palais de Bologne garni de canons, « avouez que vous ne seriez pas là, si vous en aviez eu de semblables (3). » La plaisanterie était cruelle.

Pierre y répondit en homme d'esprit : « Monseigneur, si vous aviez vu derrière vous un escadron armé comme celui que je voyais déjà venir de San-Pier Scarreggi, vous auriez fait comme moi (4). »

Bentivoglio était impitoyable pour l'exilé : il ne voulait pas même lui permettre de rêver une restauration.

« Vous cherchez à franchir un mur qui croulera sous vous, » lui disait-il, quand Pierre parlait de rentrer dans sa patrie (5).

Pierre prit son parti et, suivi de quelques serviteurs, quitta Bologne et gagna Venise. Là son premier soin, avant de se rendre au sénat, fut de demander à un ancien agent de

(1) Salvini, Ind. cr. dei Canonici fiorentini, mss., presso il Capitolo.
(2) Nardi, loc. cit.
(3) Relation mss., Bibl. Vat., coll. Ottoboni.
(4) Burlamacchi, ed. Mansi, in-fol., t. I, p. 545.
(5) Voi cercate di scalzare un muro qual poi vi cascherà adosso. Ib.

sa famille cent ducats pour acheter des vêtements : l'homme d'affaires voulait une caution : le malheureux, qui n'avait que sa parole à donner, ne put rien obtenir. Le sénat fit à Pierre le don gratuit d'un vêtement : c'est une belle page dans son livre d'or (1).

Pour échapper aux révoltés, le cardinal avait été obligé de quitter sa soutane rouge et de prendre la robe de franciscain. Caché sous le capuchon monacal, il alla frapper à la porte du couvent des dominicains, pour demander l'hospitalité : le frère portier le reconnut et refusa d'ouvrir au petit-fils de Cosme, le bienfaiteur du monastère (2). Le cardinal s'éloignait tristement, quand, au coin de la rue del Giglio, il aperçut le secrétaire de Laurent : « Que fais-tu là, Bernard? » lui demanda le cardinal. — « Je cherchais votre éminence, » dit le jeune homme. Et tous deux prirent le chemin de l'exil. Quelques jours après, ils trouvaient à Castello un asile chez les Vitelli (3).

CHAPITRE VIII.

SAVONAROLE. 1494—1497.

Enfance de Savonarole. — Il entre et prêche au couvent de Saint-Marc. — Il commente l'Apocalypse en chaire. — Belles images qu'il en tire. — Ses rapports avec Laurent de Médicis. — Passe pour prophète. — Sa visite à Charles VIII. — Ascendant qu'il prend sur les esprits à Florence. — Rédige un projet de constitution pour la république. — Merveilles qu'il opère par ses prédications. — Sa guerre au paganisme. — Comment il en triomphe. —Idées esthétiques du moine.

Le jour où Charles VIII quittait Florence, le 17 novembre 1494, pour poursuivre sa grande expédition, mourait

(1) Ammirato, Ritratti d'uomini illustri, etc., p. 52, 65.

(2) Ampliò ed ornò la chiesa e convento de' PP. Domenicani. — Del Rosso, l'Osservatore, etc., t. II p. 61.

(3) Roscoë, t. I, p. 207.

Jean Pic de la Mirandole, assez heureux, du moins, pour ne pas avoir été témoin des outrages prodigués à ses bienfaiteurs. Pic, depuis longtemps, comme nous l'avons dit (1), ne cherchait plus la vérité dans le vide des grandes routes ; il l'avait trouvée dans une église, au pied d'une croix. Ce n'était plus le savant orgueilleux qui jetait, de Rome, ces fastueux défis aux intelligences de tous les pays; il disait aujourd'hui, comme Tritheim, « aimer c'est savoir, » et il aimait vivement.

A cette triste nouvelle, Savonarole, le moine du couvent des dominicains, monte en chaire pour rassurer ses auditeurs sur le sort de cette âme qui avait fait tant de bruit en ce monde.

« Je veux vous révéler, leur dit-il, un secret céleste, que je n'ai voulu dire encore à personne, parce que je n'étais pas sûr de ce qui m'était annoncé, comme je le suis à cette heure. Vous connaissiez tous le comte Jean Pic de la Mirandole, qui demeurait parmi vous à Florence, et qui vient de mourir. Je vous annonce que son âme, grâce aux prières de nos frères et à quelques bonnes œuvres que Pic fit sur cette terre, est en purgatoire : priez pour sa délivrance (2). »

Benivieni, le chanoine de Santa-Maria del Fiore, croit au salut de son docte ami, sur la parole de Savonarole. « Dieu, dit-il, a dû le révéler en songe à son grand serviteur, frère Hieronimo (3). »

Le merveilleux philologue repose à côté du poëte, dans la même tombe, à Santa-Maria Novella (4). Jamais deux âmes ne s'étaient si tendrement aimées.

(1) Voyez le chapitre II, qui a pour titre : *Les maîtres de Jean de Médicis.*

(2) Dicovi che l'anima sua per le orationi de' frati, ed anche per alcune sue bone opere che fece in questa vita, e per altre orationi, è nel purgatorio. Orate pro eo. — Mss. Vat. Ott.

(3) Compendium revelationum fratris Hieronymi Savonarolæ Ferrariensis, ordinis prædicatorum. — Au Vatican, coll. Ott., est un exemplaire manuscrit de cet *abrégé* des Révélations du dominicain ; il formerait un volume de la grosseur de nos quatre Evangiles.

(4) Voici l'épitaphe que Benivieni composa pour son ami :

Nous allons étudier un homme dont l'influence sur les destinées de la maison de Médicis fut immense. Savonarole est leur mauvais génie. Depuis la mort de Laurent, il n'est pas de jour où le dominicain, du haut de l'une des chaires de Florence, n'ait excité les esprits contre Pierre, leur héritier. Pierre, tant que Savonarole vivra, tentera vainement de ressaisir le pouvoir; toujours il rencontrera le moine à son poste, veillant comme l'ange à la porte du temple, et prêt à frapper de verges le nouvel Héliodore qui tenterait d'y pénétrer de force. Longtemps Florence n'aura pas d'autre roi que le dominicain : sa robe blanche apaise ou soulève le peuple ; à l'église, on monte jusque sur l'autel pour l'écouter; dans les rues, il a pour cortége des enfants, qui annoncent par leurs cris de joie la venue de leur père bien-aimé ; à la seigneurie, ses volontés sont des ordres; au couvent, on se lève la nuit pour voir si sa cellule n'est pas éclairée de quelque lumière surnaturelle; les femmes malades touchent les franges de sa robe de bure, et se disent guéries ; les poëtes eux-mêmes, gens de peu de foi au moyen âge, sont séduits et croient à ses visions. Il n'est pas dans l'histoire de problème plus mystérieux : Savonarole a fait de véritables passions ; il a des ennemis et des apologistes fanatiques ; pour les uns, c'est un bienheureux; pour les autres, un factieux. Mais tous confessent que ce fut une des plus grandes lumières de son siècle : que jamais parole humaine ne fut plus séduisante; que jamais moine n'eut, aux yeux du monde, de plus admirables vertus; que jamais prédicateur ne fit couler autant de larmes ; que jamais martyr, au milieu des flammes, n'eut une figure plus radieuse.

Jérôme Savonarole naquit à Ferrare, le 21 septembre 1452 (1). Enfant il aimait l'étude et la prière, les cou-

Ioannes iacet hic Mirandula, cetera norunt
Et Tagus, et Ganges, forsan et antipodes.

Obiit anno sal. M CCCC LXXXXIIII. Vixit ann. XXXIII.
Hieronymus Benivenius, ne disiunctus post mortem locus ossa teneret quorum in vita animos coniunxit amor, hac humo supposita ponend. cur. Obiit anno M D XXXX II. Vixit LXXXIX.

(1) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 1.

vents, et surtout la blanche soutane des dominicains, les grands prédicateurs de l'époque. Quand l'un d'eux montait en chaire, on était sûr de trouver Jérôme debout en face de l'orateur, dont il suivait tous les mouvements. Un jour qu'il assistait au sermon que prêchait un frère, il se sentit troublé jusqu'au fond du cœur par les paroles de l'orateur, et résolut d'abandonner le monde et de s'ensevelir dans la solitude d'un monastère : il avait alors vingt-deux ans. Sans rien dire à ses parents, il quitte Ferrare, le 24 avril, prend la route de Bologne, et vient frapper à la porte du couvent de Saint-Dominique. Quelque temps après, il recevait l'habit clérical, et écrivait à son père : « M'aimez-vous ou non? Si vous m'aimez, comme j'en suis convaincu, vous savez bien qu'il y a en moi deux substances, l'âme et le corps. Préférez-vous le corps à l'âme? Vous direz non ; parce que, sans cela, vous ne m'aimeriez pas réellement ; vous aimeriez en moi la plus vile partie de moi-même : mais si vous préférez en moi l'âme au corps, vous approuverez le parti que j'ai dû prendre (1). »

Ses supérieurs comptaient en faire un professeur, car il avait la parole facile, le geste magnifique, l'œil d'une rare beauté. Savonarole enseigna donc la métaphysique à Ferrare (2) ; mais il s'ennuya bientôt de la langue qu'il était obligé de parler : Aristote le fatiguait par sa sécheresse. Pour trouver un aliment à son imagination rêveuse, il se mit à étudier l'Ecriture. La parole de Dieu le charma : il n'eut plus qu'un livre, qu'il lisait la nuit et le jour, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ferrare, pressée par les Vénitiens, fut obligée de faire évacuer le couvent des dominicains; Savonarole, regardé comme une bouche inutile (3), prit le chemin de Florence.

A Florence, au couvent de Saint-Marc, il partagea son temps entre la confession et la prédication : par goût, il quitta

(1) Vita del P. F. Girolamo Savonarola, scritta dal P. P. Burlamacchi, in Lacca, 1660, in-8°, p. 8.

(2) Del Rosso, l. c.. p. 2

(3) Convenne sgravare il convento dalle bocche superflue, e toccò fra gli altri a partirsene a Fra Girolamo. Del Rosso, l. c., p. 5.

bientôt le tribunal de la pénitence pour la chaire : il comprenait sa vocation.

C'est dans l'intérieur du cloître qu'il annonça d'abord la parole divine : le site était admirablement choisi : pour temple, un jardin tout plein de beaux rosiers de Damas (1) ; pour pavillon, le ciel ; pour auditeurs, des frères aux robes blanches : comment l'orateur n'aurait-il pas été inspiré ?

Des jardins de Saint-Marc il passa d'abord à Santa-Maria Novella, cette église que Michel-Ange appelait son épouse, puis à Santa-Maria del Fiore, le chef-d'œuvre de Brunellesco. Il aimait à commenter l'Apocalypse (2), parce qu'il trouvait dans le livre de l'Apôtre des images toutes matérielles, telles que le cheval blanc, la coupe de vin empoisonnée, la clef de l'abîme, dont il se servait pour effrayer ses auditeurs. Ce qu'il cherchait surtout, c'était de réveiller de leur sommeil toutes ces âmes de chair réunies autour de lui. On voit qu'il connaissait admirablement son auditoire. A des hommes comme Florence en offrait alors, commerçants enrichis par la fraude, usuriers qui spéculent sur la faim, jeunes seigneurs qui courent les tabagies, le jeu et les femmes ; à des courtisanes qui affichent publiquement leurs désordres ; à des artistes qui cherchent leurs inspirations dans l'Olympe païen ; à des âmes amollies par le luxe, la bonne chère et la débauche ; à des philosophes qui préfèrent à l'Évangile le Criton de Platon, il fallait des épouvantements tout charnels, des menaces sensuelles, des images prises dans le monde visible. L'orateur avait raison de s'armer d'une lanière, d'une épée, d'une coupe empoisonnée : le Christ ne faisait pas autrement sur le perron de ce temple d'où son fouet chassait les vendeurs.

La voix sourde et caverneuse du prédicateur, sa figure où, de chaque côté, deux os en saillie semblaient percer la peau, son teint blême, ses doigts décharnés à travers lesquels pouvait passer la lumière, ses yeux azurés (3) surmontés de longs

(1) Sotto i rosaii di rose damaschine a frati di S. Marco. — Vita, morte del venerando patre, etc., c. XI. Mss. Vat., coll. Ott., n° 3153.

(2) Burlamacchi.

(3) Comme quei che da filosofi son chiamati glauci. — Vita, morte, etc. Mss. Vat. Ott.

sourcils roux , étaient autant d'instruments de terreur (1). Souvent, en descendant de chaire, on le voyait essuyer son front tout humide de sueur. Rentré dans son couvent, il se jetait à genoux pour prier. Bientôt on entendait frapper à la porte du monastère : c'était une Madeleine enveloppée de sa mantille noire, qui demandait à se confesser ; un vieillard qui venait livrer, pour qu'on la brûlât, une peinture lascive ; un usurier dont les poches étaient pleines d'or qu'il offrait de restituer; des paralytiques qui demandaient à toucher la ceinture du dominicain. On affirmait que sa robe avait plus d'une fois rendu la vie à des moribonds. Cosme l'orfèvre et le noble Strozzi avaient voulu s'en revêtir ; mais on la leur avait refusée (2).

Le soir Savonarole retournait à l'Eglise pour prêcher. Il montait en chaire et continuait son commentaire sur l'Apocalypse : c'étaient d'autres images tout aussi saisissantes que celles dont il effrayait son auditoire du matin. Quand, après trois siècles, nous lisons les discours du moine, nous comprenons l'enthousiasme de la multitude : nous aurions fait comme elle ; nous aurions accompagné notre père jusqu'à l'église, nous aurions essayé de toucher un pan de sa robe, de baiser la poussière de ses pieds; peut-être même que nous aurions cru tout ce qu'on racontait de lui, ses visions nocturnes, le don qu'il avait reçu de guérir les malades par un simple attouchement, son intuition de l'avenir, et son commerce avec les anges. A dire vrai, quelque chose de réellement merveilleux nous aurait attirés vers lui : c'était sa parole, soit qu'il reproche aux Florentins de boire dans la coupe des réprouvés (3), c'est-à-dire aux eaux corrompues de l'antiquité païenne ; soit qu'il menace tous ces savants qui crient : Vive la voie de Bersabé, c'est-à-dire le chemin qui n'est éclairé par d'autre lumière que celle de la raison (4) ; soit qu'il s'indigne que les Florentins, comme autrefois les Juifs, préfè-

(1) Della statura e forma di P. Girolamo. — Mss. Vat. Ott.
(2) Du Verdier Vauprivas, Prosopographie, t. III, p. 2333 et 2334.
(3) Vinum damnatorum biberunt.
(4) Sermon du vendredi-saint. — Rio, Poésie chrétienne, in-8°, p. 315.

rent à la manne du désert les poissons d'Égypte, c'est-à-dire à l'or de la parole divine le plomb vil du rhéteur (1); soit qu'arrachant à l'artiste un pinceau tout trempé de couleurs païennes, il lui dise : Je ne reconnais plus ma vierge de Bethléem dans cette jeune fille vêtue comme une courtisane, ma vierge qui ne paraissait jamais en public que sous les habits d'une pauvre petite qui cache jusqu'à son visage (2); soit que, frappant sur la poitrine de tous ces philosophes amoureux, jusqu'à l'idolâtrie, de l'antiquité, il la trouve dure comme de la pierre (3); soit qu'il se lamente sur l'ingratitude de Florence, et prêt à pleurer sur elle dans le désert comme les filles de Sion, il s'écrie douloureusement : « Florence! tu ne détruiras pas mon œuvre, car c'est l'œuvre du Christ. Que je meure ou que je vive, la semence que j'ai jetée dans les cœurs n'en portera pas moins ses fruits. Si tes ennemis sont assez puissants pour me chasser de tes murs, je n'en serai point affligé; car je trouverai bien un désert où je pourrai me réfugier avec ma Bible (4). »

N'est-ce pas là de la véritable éloquence, ce doux reflet des rayons de l'éternelle lumière (5)?

Quand le cœur de l'auditeur résiste, Savonorale a des paroles qui le remuent bien vite et lui arrachent des larmes, comme le samedi de la seconde semaine de carême, à Santa-Maria del Fiore.

L'orateur n'avait pas obtenu son succès ordinaire; de sa chaire il n'avait entendu aucun sanglot : il lui fallait des pleurs.

(1) Sermon du mardi de la semaine sainte.— Rio, p. 315-316.

(2) Io vi dico ch' ella andava vestita come poverella semplicemente, e appena se le vedeva il viso. — Serm. du mercredi après le 2e dimanche. — Rio, p. 326.

(3) Guarda tutti coloro che oggi seguitan la dottrina di quelli filosofi, gli troverai tutti duri come pietra. — Serm. du samedi après le 4e dim. de carême. — Rio, p. 321.

(4) Sermon du mardi après le 3e dimanche de carême. — Trad. de M. Rio, p. 318-319.

(5) Est verè eloquentia semen cœli et ex æterni luminis delibatus radiis. — Caussinius.

Il reste un moment silencieux, puis se tournant vers l'autel : « Je n'en puis plus, s'écrie-t-il, les forces me manquent. Seigneur, ne dors plus sur la croix, exauce mes prières, *respice in faciem Christi tui.* O glorieuse Vierge! ô saints, bienheureux du paradis! ô anges! ô archanges! ô céleste milice! priez le Seigneur qu'il ne tarde pas plus longtemps à nous écouter. Ne vois-tu pas, ô mon Dieu, que les méchants se réjouissent, qu'ils se moquent de nous. Ici chacun nous tourne en dérision, nous sommes devenus l'opprobre du monde. Nous avons prié; que de larmes nous avons répandues, que de soupirs! Qu'est donc devenue ta providence? qu'est devenue ta bonté? que sont devenues tes promesses? Seigneur, *respice in faciem Christi tui.* Ah! ne tarde pas, afin que le peuple infidèle ne dise pas : Où est leur Dieu? où est le Dieu de ceux qui ont fait pénitence et jeûné? Tu vois que les méchants deviennent pires de jour en jour, et qu'ils semblent désormais incorrigibles; étends ta main, et montre ta puissance. Je ne sais plus que dire, je n'ai plus que des larmes : qu'elles éclatent dans cette chaire. Je ne dis pas, Seigneur, que tu nous entendes à cause de nos mérites, mais par l'amour que tu portes à ton Fils : *respice in faciem Christi tui.* Prends pitié de ton pauvre troupeau; ne vois-tu pas son affliction, ses souffrances? Ne l'aimes-tu plus, mon Dieu! ne t'es-tu pas incarné pour lui? n'as-tu pas été crucifié, n'es-tu pas mort pour lui? Si ma prière n'est pas écoutée, ôte-moi la vie, Seigneur. Que t'a fait ton troupeau? il ne t'a rien fait, il n'y a que moi de pécheur. Mais, Seigneur, ne regarde pas à mes iniquités; regarde plutôt à ton amour, regarde à ton cœur, regarde à tes entrailles, regarde à ta miséricorde : miséricorde! ô mon Dieu (1)! »

(1) Io non posso più : le forze mi mancano : non dormir più, o Signore, su quella croce; esaudisci, Signore, queste orazioni, *et respice in faciem Christi tui.* O Vergine gloriosa, o santi, o beati del paradiso, o angeli, o arcangeli, o corte tutta del cielo, pregate per noi il Signore che più non tardi ad esaudirci. Non vedi tu, o Signore, che questi cattivi uomini si dileggiano, si fanno beffe di noi, non lascian far bene a' tuoi servi? Ognun ci si volta in deriso, e siam divenuti l'obbrobrio del mondo. Noi abbiamo fatta orazione : quante lagrime si sono sparse, quanti sospiri? Dov' è la tua pro-

Il fallait bien que les larmes éclatassent.

Maintenant comprend-on qu'un moine qui avait visité l'Italie, ait osé dire en face du soleil, que personne, avant lui, ne savait ce qu'était l'Evangile, ce qu'était le Christ, ce qu'était la rémission des péchés (1)? Mais les sermons de Savonarole étaient imprimés depuis longtemps, quand Luther proférait ces étranges paroles! Toutes ces belles images de salut, de rémission, de rédemption, de résurrection, dès cette vie, que le dominicain trouvait en chaire, c'était la Bible qui les lui fournissait. Dans ses sermons, rien n'a la voix haute et ne parle librement comme le sang du Christ. Si, par intervalles, son cerveau semble s'épuiser, comme sa voix s'éteindre, c'est dans les bras de la croix, au pied d'un autel, que notre moine va les rafraîchir et les raviver!

Cette parole qui allait saisir toutes les supériorités intellectuelles ou sociales, auxquelles le peuple ne pardonna jamais; les magistrats dans la chambre du conseil, les juges au prétoire, les marchands d'argent au milieu de leurs coffres-forts, les grandes dames dans leurs boudoirs, les artistes dans leurs

videnza, dov' è la bontà tua, la tua fedeltà. *Age, fac Domine, et respice in faciem Christi tui.* Deh, non tardate però, o Signore, acciocchè il popolo infedele e tristo non dica : *Ubi est Deus eorum*, dov'è il Dio di costoro, che tante penitenze han fatto, tanti digiuni...? Tu vedi che i cattivi ogni giorno divengon peggiori, o sembrano omai divenuti incorreggibili. Stendi dunque la tua mano, la tua potenza. Io non posso più, non so più che mi dire, non mi resta più altro che piangere. Io mi voglio sciogliere in lagrime su questo pergamo. Non dico, o Signore, che tu ci esaudisca pe' nostri meriti, ma peri la tua bontà, per amor del tuo figlio: *respice in faciem Christi tui...* Abbi compassione delle tue pecorelle. Non le vedi tu quì tutte afflitte, tutte perseguitate? Non le ami tu, Signore mio? Non venisti tu ad incarnarti per loro? Non fosti tu crocifisso, e morto per loro? Se a quest' effetto io non son buono e a quest' opera, *tolle animam meam*, toglimi di mezzo, o Signore, e mi leva la vita. Che han fatto tutte le tue pecorelle? Esse non han fatto nulla. Io sono il peccatore; ma non abbi riguardo, o Signore, ai miei peccati, abbi riguardo una volta alla tua dolcezza, al tuo cuore, alle tue viscere e fa' provare a noi tutti la tua misericordia. Misericordia, Signor mio...

(1) *Niemand habe gewust, was das Evangelium sey, was Christus sey, was Vergebung der Sünden sey.* — Cité par Weislinger : *Fris Vogel oder stirb!* p. C. XLIII. *Vorr.*

ateliers, valait à l'orateur d'ardentes sympathies. Malheureusement trop souvent le prêtre s'effaçait devant le tribun ; trop souvent Gracchus se cachait sous la robe du dominicain. Dans un état républicain, on peut pardonner au prieur ses emportements contre la tyrannie ; mais dénoncer Laurent de Médicis comme un tyran, c'était outrager l'Esprit saint, qui de ses ailes couvrait la chaire du prédicateur. Nous lisons, dans une histoire manuscrite, que Laurent fit un jour prier le père, par cinq des principaux citoyens, de modérer son langage : le prêtre répondit fièrement qu'il continuerait de parler. Le grand-duc le laissa dire. Et quelques jours après, c'était en 1490, le dominicain annonça en termes couverts, la mort prochaine du grand-duc (1). Laurent laissa prophétiser le moine.

Savonarole en voulait aux Médicis, dont l'or, disait-il, avait corrompu la population florentine (2).

Lorsqu'il eut été élu prieur de Saint-Marc, on lui conseilla d'aller remercier le grand-duc.

« Et pourquoi ?» demanda le père : « Qui m'a nommé prieur, Dieu ou Laurent? Dieu, n'est-il pas vrai (3)?...Je n'irai pas au palais. »

Laurent prit le parti de venir au couvent. « Père, » dit un frère à Savonarole, « c'est une personne de distinction qui se présente au monastère.

— » Son nom ?

— » Père, c'est Laurent de Médicis.

» Et qui vient pour prier ? Laissez-lui faire ses dévotions : je ne veux pas qu'on l'interrompe. »

« Il faut que je le voie cependant, » disait Laurent à Politien, « et que je lui parle. » Il imagina de faire déposer, par son secrétaire, un grand nombre de pièces d'or dans le

(1) Egli però non solo non obbedì, ma anzi, in termini però molto equivoci, annunziò al popolo che presto sarebbe successa la morte dì esse Lorenzo de' Medici. — Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 9.

(2) Vita Hier. Sav., auth. Fr. Pico Mirand., t. I. Parisiis, 1674, p. 128.

(3) A quali rispose : Chi m' ha eletto priore, Dio o Lorenzo? — Vita, morte, del venerando, etc. Mss. Vat. Ott., ch. XII.

tronc du couvent. Le frère, en l'ouvrant, jette un cri de surprise et de joie, et court raconter sa trouvaille au prieur. Il n'y avait qu'un prince, et un prince comme le Magnifique, qui pût faire des dons semblables. Laurent disait : « Le prieur sera forcé de venir me remercier. » Il se trompait : Jérôme, en prenant une à une ces belles pièces, disait : « Ceci pour les besoins de notre couvent, ceci pour les pauvres de Saint-Martin, ceci pour faire dire des messes pour le salut du donateur. » Ce fut là tout; il ne prononça pas même le nom de Laurent (1).

On risquerait de méconnaître Savonarole, si l'on ne voyait en lui qu'un des plus merveilleux artistes en parole qui jamais aient existé : son éloquence n'expliquerait pas suffisamment l'ascendant qu'il exerça si longtemps sur le peuple de Florence. Machiavel a dit qu'il fut un homme de science, d'habileté, de courage (2), qualités dont l'orateur pourrait au besoin se passer, mais que doit posséder quiconque veut gouverner l'opinion. Savonarole aurait pu choisir toute autre condition que celle du cloître : il eût manié le ciseau aussi bien que la plume, le pinceau aussi bien que la parole; s'il l'avait voulu, il aurait été plus grand philosophe que Ficin, rhéteur plus habile que Politien, et poëte plus admirable que Sannazar. En lisant ses sermons, on voit qu'il a sondé toutes les sources littéraires connues de son époque; qu'il s'est inspiré du Christ, de Moïse, d'Homère, de Platon, d'Aristote; qu'il connaît ce qu'on nommait alors la doctrine d'Alexandrie; qu'il a étudié l'astronomie, la physique, la mécanique et les sciences naturelles, et surtout qu'il a médité longtemps sur les lois et les constitutions de la Grèce et de l'Italie antiques.

C'est à l'aide de ces lumières toutes naturelles, que, plus d'une fois, Jérôme lut dans l'avenir comme dans un livre ouvert : l'étude lui révélait ce que le peuple croyait que l'Esprit saint lui soufflait à l'oreille. Longtemps avant l'invasion des Français, il avait annoncé ou prédit, si l'on veut croire au récit de ses panégyristes, la venue de Charles, la chute

(1) Mss. Vat. Ott., ch. XII.
(2) Traité de la République, ch. XXXV.

des citadelles italiennes, et le trot du cheval royal du nom de Savoie, que Dieu devait conduire par la bride jusqu'à Naples. Dès que le Florentin, avec son imagination amoureuse du merveilleux, vit l'armée française franchir les Apennins, il salua du nom de prophète le moine de Saint-Marc (1). Et vraiment il pouvait croire que Dieu se communiquait à cette créature d'élite, véritable ascète de la Thébaïde, qui prie la nuit et le jour; à cet ange de pureté, qui n'a jamais levé les yeux sur une femme; à ce docteur évangélique qui pratique si bien tout ce qu'il prêche. A mesure que l'armée royale s'avançait, il semblait que l'illumination céleste devînt pour Savonarole plus abondante; son langage était aussi plus transparent. Il disait aux Florentins : « N'essayez pas de résister, vos murailles vont tomber ; » et en ce moment, les forteresses de l'État ouvraient leurs portes au conquérant. Quelques âmes moins enthousiastes que celles qui se pressaient dans l'église de Santa-Maria del Fiore pensaient avoir le secret de l'accomplissement de ces prédictions : c'étaient notre historien Comines, qui connaissait les relations intimes du moine avec les membres de la seigneurie (2); J. Burchard, qui savait que les frères de Saint-Marc, ces grands confesseurs de l'époque, venaient raconter au prieur certaines confidences qu'ils avaient reçues de leurs pénitents (3), en dehors du saint tribunal; et les cousins de Pierre de Médicis, qui, chassés de Florence, s'étaient réfugiés à la cour de Charles VIII, dont ils faisaient connaître les projets à Savonarole; mais le peuple s'obstinait à voir un prophète dans le grand prédicateur.

Avouons qu'il en avait le courage.. Quand il se trouvait en face des rois, il leur parlait un langage qu'ils n'étaient point accoutumés à entendre, et les rois devenaient peuple et se laissaient subjuguer.

(1) Futura enim prædicare veluti divino adflatum numine credebant. — Volat., l. V, p. 181.

(2) Comines, Mém., ch. XXIX, p. 596.

(3) Habuit intelligentiam cum pluribus fratribus in civitate Florentiæ, et extra eam per multa milliaria, residentibus. — Excerpta ex diario J. Burchardi, Han., 1696, p. 55.

Il y a, dans la vie manuscrite du frère, une magnifique scène dont la peinture aurait pu s'emparer ; mais il faudrait, pour la retracer, le pinceau de Salvator-Rosa (1).

Charles VIII avait imposé Florence à cent mille écus d'or ; dont il avait besoin pour marcher en avant. Il avait donné vingt-quatre heures pour qu'on lui comptât cette somme : les vingt-quatre heures expirées, sans que la ville eût payé sa rançon, il menaçait de la mettre à feu et à sang. Les heures s'écoulaient, et les marchands de la rue de' Banchi ne voulaient ni prêter ni donner. Le peuple, répandu dans les rues, criait : *Misericordia ! Misericordia !*

Alors une voix se fit entendre du milieu de la foule : « Allez : disait-elle, allez à fra Girolamo. » Ce fut une inspiration céleste.

On va frapper à la porte du moine : « J'irai trouver le prince, » dit Savonarole au messager. Suivi de deux de ses frères, il se présente en effet à la demeure du roi ; mais les officiers refusent de le laisser passer. Le prieur se retire, entre dans l'église de Santa-Maria Novella, prie longtemps, et prenant à la sacristie un crucifix, qu'il cache sous sa robe, suit, mais seul, le chemin de la Via Larga.

Cette fois on le laisse entrer ; on lui permet de parler à Charles VIII. Le moine et le roi sont en présence. Savonarole, entr'ouvrant sa robe, saisit le Christ qui reposait sur sa poitrine, et le promenant lentement devant l'œil du prince : « Sire, lui dit-il, connais-tu cette image ? C'est l'image du Christ mort pour toi, mort pour moi, mort pour nous sur la croix, et qui, en mourant, pardonnait à ses bourreaux. Si tu ne m'écoutes pas, tu écouteras du moins celui qui parle par ma bouche et qui créa le ciel et la terre, le Roi des rois, qui donne la victoire aux princes ses bien-aimés, mais qui punit ses ennemis et renverse les impies. Il t'humiliera dans la poussière, toi et les tiens, si tu ne renonces à tes projets homicides ; si tu veux, comme tu l'as dit, réduire en cendres

(1) Mss. Vatic. — Savonarole fait évidemment allusion à cette entrevue, dont ne parlent pas ses biographes, dans son 11e sermon du premier dimanche après l'Epiphanie, p. 15, édition de Venise, 1540.

cette malheureuse cité, où il y a tant de serviteurs de Dieu, tant de pauvres innocents qui crient et pleurent devant sa face la nuit et le jour. Ces larmes désarmeront la majesté de mon Dieu; elles seront plus puissantes que toi et tous tes canons. Qu'importe au Seigneur le nombre et la force? Connais-tu l'histoire de Sennachérib? Sais-tu que Moïse et Josué n'avaient besoin, pour triompher, que de quelques mots de prières? Nous prierons si tu ne pardonnes : veux-tu pardonner?»

En achevant, le dominicain agitait, devant la figure de Charles VIII, l'image du Christ.

Le prince, comme si cette image eût été de feu, essayait de tourner la tête, mais il était vaincu : il fit signe qu'il pardonnait (1). Et au sortir du palais, Savonarole annonçait au peuple réuni le succès de son ambassade, et criait aux riches : « Apportez-moi des grains, du vin, des vêtements, pour ce pauvre peuple qui souffre de la faim, de la soif et du froid (2).»

Tout est prodigieux dans l'histoire du moine. Les Médicis chassés, Florence a besoin d'un autre maître; car, comme nous l'a dit déjà Machiavel, de république, Florence n'a pas même l'idée. Un peuple fou de spectacles, de musique, de chevaux, de carnavals, veut à toute force qu'on satisfasse ses goûts : il lui faut donc un roi. Mais comment empêcher ce maître de tomber dans la tyrannie? C'est le problème que cherchait Florence en ce moment, et que devait résoudre le frère de Saint-Marc. Ce n'est pas, du reste, la première fois qu'on frappe à la porte d'un cloître, et qu'on demande à qui l'habite l'aumône d'une charte pour protéger le peuple contre les mauvaises passions d'un despote.

Savonarole renonça pour quelques jours à la chaire, se mit à l'œuvre, et improvisa pour Florence une constitution.

La ville, jusqu'à présent, avait été gouvernée par des conseils formés d'éléments divers : le peuple avait le sien, la commune aussi. Laurent de Médicis, en 1482, avait créé le conseil des Soixante-Dix, véritable sénat à vie, où il avait

(1) Ce récit est tiré du manuscrit du Vatican, n° 3153, Ottoboni.

(2) Vita del Padre Girolamo Savonarola, d'ell' ordine de' predicatori, in-8°. Ginevra, 1781, p. 27.

fait entrer ses partisans, et dont la chute de Pierre devait amener la dissolution.

Savonarole avait pris Venise pour modèle. Il proposait un grand conseil général qui posséderait l'autorité souveraine, mais dont ne pouvait faire partie que le *bénéficié*, c'est-à-dire celui de qui l'aïeul, le grand-père et le père avaient été admis aux charges de l'État. Comme il était difficile que le grand conseil, formé de mille citoyens, pût s'assembler et fonctionner incessamment, Savonarole imaginait un second conseil appelé des Quatre-Vingts, et pris dans le grand conseil (1). »

« Les Quatre-Vingts ou *richiesti*, âgés de quarante ans au moins, » dit ici l'auteur d'une histoire récente de Florence, « étaient élus de six mois en six mois. Les seigneurs, les colléges, les Huit de garde et balie, les Dix de guerre, les capitaines du parti guelfe et quelques autres magistratures devaient en faire partie.

» A ce conseil appartenaient l'approbation des lois (qui devaient aller ensuite au grand conseil), l'élection des commissaires généraux, des ambassadeurs; la décision de la guerre et de la paix, les jugements sur la conduite des capitaines et condottieri, et les affaires les plus importantes de l'État. Le grand conseil n'adoptait ou ne perfectionnait les lois et ne recevait les pétitions privées qu'après qu'elles avaient été approuvées du conseil des Quatre-Vingts (2). »

Notons cette belle mesure d'ordre public que Savonarole fit passer comme une loi d'État : « Que tout citoyen qui aurait été condamné pour délit politique pourrait en appeler au grand conseil. »

Cette charte fut lue par le dominicain, à la cathédrale, devant le peuple et les magistrats (3).

Savonarole, comme il est aisé de le voir dans son projet

(1) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 11.

(2) Hort. Allard, Hist. de la république de Florence, p. 370. — Nardi, lib. II.

(3) Del Rosso, t. III, p. 11. — Pour avoir une idée exacte des constitutions diverses qui régirent Florence jusqu'à la mort de Savonarola, on consultera l'Histoire de Florence, par Henri Leo, t. II, et division IV.

de constitution (1), dont les dispositions principales furent adoptées par la commune, est républicain et non pas démagogue. C'était la bourgeoisie, ce qu'on nommait à Florence le *grosso popolo*, et non la populace, *minuto popolo*, qui avait renversé les Médicis : aussi est-ce la bourgeoisie qu'il introduit surtout dans les conseils de la république. Le mode d'élection qu'il adopte est en tout favorable à la propriété. Ce qu'il cherche, c'est une sage liberté s'appuyant, comme il le dit, sur l'ordre, la probité, la religion, l'intelligence, véritables éléments de conservation et de progrès (2).

Pierre est tombé sous les coups du *grosso popolo*; Savonarole tombera sous ceux du *minuto popolo*.

Dès ce moment, le rôle de Savonarole grandit : le frère de Saint-Marc est prêtre, magistrat, juge et législateur (3). On le consulte à la seigneurie, comme au confessionnal; c'est l'homme de tous. Il faut le dire à sa louange, il est vraiment digne d'admiration. Si vous l'entendiez en chaire demander à son Dieu de prendre pitié de ce peuple florentin qui refuse de se convertir, vous vous sentiriez ému jusqu'au fond du cœur. Écoutez-le donc un moment :

« O Italie! ô princes de l'Italie! ô prélats de l'Eglise d'Italie! je voudrais que Dieu vous eût tous rassemblés ici; je vous montrerais qu'il n'est d'autre remède à vos maux qu'une conversion sincère. Et toi, Florence! ne te souviens-tu plus que jadis je t'annonçais que tes grandes citadelles tomberaient, que tes grands murs s'écrouleraient, et que Dieu prendrait le cheval du vainqueur par la bride et le mènerait ici? Crois-moi, crois-moi; je te dis qu'il ne te servirait de rien de t'appuyer sur tes grands rocs et sur tes hautes murailles; je te dis, Italie, que tu n'as d'autre moyen de salut que de te convertir au Sei-

(1) Trattato circa il reggimento e governo della città di Firenze. Mss. Vat., col. Ottoboni, n° 1868.

(2) Henri Leo, Histoire d'Italie, traduite de l'allemand par M. Dochez, 3 vol. in-8, Paris, 1838, t. II, p. 448.

(3) Regnabat, non in concionibus tantùm, sed in curiâ, sed in comitiis, et rarò publicè, imo privatim, majus aliquid sine ejus arbitrio gestum. — Just. Lipsius, Monita et Ex. politica, in-fol., 1637, t. IV.

gneur... Et toi, Florence! tu devrais bien croire en moi, et tu n'y crois pas. Fais pénitence, je t'en conjure; autrement, gare à toi! gare à toi, Florence (1)! »

Mais Florence résistait encore. Ville de plaisirs sensuels, de joies mondaines, de spectacles bruyants, où vous la voyez étaler les robes de ses courtisanes, les chevaux espagnols de ses nobles, les bijoux émaillés de ses orfèvres, la soie de ses marchands; elle ne veut ni jeûner ni faire pénitence : elle restera païenne. Mais le frère ne perd pas courage : il recommence ses prières, ses adjurations, ses menaces. Il se jette aux pieds de ce crucifix où toujours il trouve de nouvelles consolations et quelquefois des inspirations poétiques, qu'il confie à la marge du premier volume que le hasard place à ses côtés (2). Il a de nouveau recours à ses lamentables images, et, pour attendrir, il se met en scène, comme le fera plus tard notre Bossuet.

« O ingrate Florence! ô peuple ingrat, ingrat envers ton Dieu! J'ai fait pour toi ce que je n'aurais pas voulu faire pour mes frères charnels. Pour eux je n'aurais pas daigné parler à un seul de ces princes qui m'en priaient dans des lettres que je conserve au monastère. Pour toi, je suis allé à la rencontre du roi de France, et quand je me trouvai au milieu de ses soldats, je crus être tombé dans les profondeurs de l'enfer; et

(1) Predica II, fatta a XI di Genaio, 1494, la prima domenica dopo l'épiphania, p. 13 bis. in Venet., 1540.

(2) Comme ce commencement d'hymne écrit de la main du frère sur son bréviaire :

Quando il suave e mio fido conforto,
Per la pietà della mia stanca vita,
Con la sua dolce cithara fornita
Mi trahe dalle onde al suo beato porto,
Io sento al core un ragionare accorto
Dal resonante et infiammato legno,
Che mi fa si benegno
Che di fuor sempre lachrimar vorrei,
Ma, lasso! gli occhi miei
Degninon son della suave pioggia
Che della stilla dove amor s'alloggia.

je lui dis des choses que tu n'aurais pas osé lui dire ; et il s'apaisa. Et je lui dis des choses, à lui grand prince, que je n'aurais pas osé te dire, à toi, et il m'écouta sans colère. Et ce que j'ai fait pour toi, Florence, m'a valu la haine des religieux et des séculiers... Mais que m'importe? Convertis-toi, Florence... Fais ce que je t'ai dit : crucifie-moi, lapide-moi ; mais fais ce que je t'ai dit : tue-moi, je mourrai content. J'ai tout fait pour toi, parce que je t'aime à la folie, parce que je suis fou de toi. O mon Dieu ! ô mon Jésus crucifié ! oui ; je suis fou de ce peuple : pardonne-le-moi, Seigneur (1). »

Florence était entraînée : c'est que cette fois, comme le disait l'orateur dans sa langue pittoresque, « le prédicateur était le cheval du Christ (2). »

Et alors une révolution s'accomplit, qu'on ne peut humainement expliquer. Florence finit par écouter la voix de son père : elle fait pénitence dans les larmes ; on dirait d'une ville aux purs temps du christianisme, où tout ce qui frappe l'œil ou l'oreille exalte la foi et nourrit la piété. Le soir, quand la journée du travail est achevée, vous voyez de longues files d'ouvriers s'acheminer vers l'église, chantant sur le chemin, de peur de distraction, des cantiques dont le moine a retouché les paroles et la musique. Les paroles anciennes étaient trop mondaines, la mélodie trop profane ; toutes deux parlaient trop vivement à l'imagination. Savonarole aimait avec passion nos vieux airs, comme celui du *Pange lingua*, de l'*Ave maris stella*, du *Veni Creator;* il préférait le plain-chant aux accords trop souvent passionnés de la musique d'église (3). Toutes ces jeunes âmes peuvent prier maintenant au pied de l'autel, sans crainte que leur regard soit souillé par ces nudités qu'étalait hier encore le temple chrétien. Jérôme est sans pitié pour ces peintures de Vierge, faites trop souvent à l'i-

(1) Predic. I, di Gen. XI, p. 15.

(2) Cosi fa il predicatore, quando è cavallo di Christo. — Feria V Cinerum serm. sesto, p. 64, in Venet. 1504.

(3) Il disait, dans son sermon du samedi après le 2e dimanche de carême : « Lasciate andare i canti figurati, e cantate i canti fermi ordinati della Chiesa. » — Rio, l. c., p. 334.

mage de quelques jeunes femmes de Florence renommées par leur beauté : il lui faut, à lui, un peintre qui prie avant de commencer son œuvre, et qui cherche au ciel son idéal. Car, disait le père, il n'y a pas de beauté sans lumière, et de lumière sans Dieu (1). » Le soir, avant de se coucher, on récitait le rosaire dans chaque famille. Jérôme avait la plus tendre dévotion à la Sainte-Vierge, qu'il appelait de toutes sortes de doux noms.

C'est dans la jeunesse que Savonarole trouva l'instrument le plus actif de sa propagande réformatrice. Il avait conçu l'idée d'une congrégation formée de jeunes gens appartenant aux diverses classes de la société. Qui voulait en faire partie devait observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, se confesser une fois chaque mois et communier; assister, les dimanches et les fêtes, à la sainte messe, à vêpres, au sermon ; fuir les mauvaises compagnies, les jeux, les spectacles, les feux d'artifice, les mascarades; porter des vêtements sans poches de côté, de petits chapeaux rabattus sur l'oreille; ne pas lire de romans; ne jamais se montrer aux concerts, ni sur les places publiques aux exercices des acrobates (2). Sa république chrétienne était admirablement organisée (3).

A chaque quartier appartenait un *capo* ou magistrat suprême, qui exerçait ses fonctions sous la surveillance de quatre conseillers. Il y avait, dans la confrérie, des *pacieri*, chargés de maintenir la paix dans les familles ; des *ordinatori*, qui réglaient l'ordre et la marche des processions ; des *correttori*, qui réprimandaient les pécheurs; des *lemosinieri*, qui, l'escarcelle en main, demandaient l'aumône, qu'ils versaient ensuite dans le tronc des pauvres honteux ; des *lavoranti*, qui, la semaine de carnaval, devaient construire sur la voie publique des chapelles ornées de fleurs et de lumières, où le passant s'arrêterait pour recommander à Dieu les âmes folles qui l'offensaient en se masquant. On leur recommandait bien d'em-

(1) Vendredi après le 3e dimanche de carême. — Rio, p. 338.

(2) Che saltano in banca.

(3) Vita del P. F. Girolamo Savonarola, scritta dal P. F. Pacifico Burlamacchi, in Lucca, 1660, in-8, p. 106.

pêcher qu'on élevât dans les rues des *stili* et des *capannucci*. Les *stili* étaient des poutres qui traversaient une rue dans toute sa largeur, et sous lesquelles une dame ne pouvait passer sans donner quelque pièce de monnaie qu'on allait ensuite dépenser au cabaret. Les *capannucci* étaient de grands arbres dont le pied était entouré d'étoupes, qu'on enflammait le soir, aux cris de milliers de spectateurs, qui souvent en venaient aux mains. Les *lustratori* étaient occupés, le soir, à chercher dans les immondices des rues, quelques perles précieuses qu'on y perd souvent, c'est-à-dire des croix, des reliques, des images saintes, qu'ils devaient religieusement rapporter au couvent de Saint-Marc. Mais la dignité la plus importante, dans cette association religieuse, était celle des *inquisitori*.

L'inquisiteur, pendant toute l'année, le dimanche, parcourait les rues, après vêpres, pour confisquer les cartes, les dés et tous les jeux qu'il pouvait trouver : au besoin, il réclamait l'intervention d'un commissaire nommé spécialement pour l'aider dans son ministère. Chemin faisant, l'inquisiteur rencontrait-il une jeune fille vêtue avec trop de coquetterie, il l'arrêtait et lui disait : « Au nom du Christ, roi de cette ville; au nom de la Vierge Marie, sa mère; au nom des saints anges, quittez ces beaux habits, ou vous vous attirerez la colère du ciel. » La pauvre enfant ordinairement ne soufflait mot, et tout honteuse, retournait au logis pour changer de robe. L'inquisiteur allait frapper à la porte des riches, des usuriers, des banquiers, des marchands, en disant : « Me voici : donnez-moi vos *Anathèmes* (1), c'est-à-dire, vos cartes, vos tables de jeu, vos harpes, vos partitions de musique profane, vos sachets, vos poudres odorantes, vos miroirs, vos nattes et vos frisons, au nom de Dieu et de la sainte Vierge Marie. » Si la maîtresse de la maison apportait aussitôt ces trésors de vanité mondaine, l'inquisiteur lui disait : « Soyez bénie. » Si elle refusait, l'inquisiteur lui disait : « Dieu vous maudira. » Mais rarement il avait besoin d'appeler à son aide la colère du ciel, les femmes donnaient souvent jusqu'à leurs bijoux. Un

(1) L'Anatema, che così chiamavano simili cose lascive e disoneste.—Nardi, p. 56. — Del Rosso, l. c., p. 14.

moment, le couvent de Saint-Marc fut transformé en bazar oriental, où l'on voyait rassemblées toutes les futilités de la mode : des essences de Naples, des parfums de Florence, des miroirs de Venise, des poudres de Chypre, et jusqu'à des faux tours en cheveux (1).

Savonarole voulait offrir en holocauste, à son Dieu, toutes ces frivolités d'un monde sensuel.

Un jour il fit élever, sur la place de' Signori, un *capannuccio* ou mât de trente brasses de hauteur, autour duquel étaient disposées huit pyramides, divisées chacune en quatorze étages, dont le plus large occupait la base inférieure.

La première pyramide contenait, sur divers gradins, des modes étrangères offensant la pudeur;

La deuxième, les portraits des belles Florentines, œuvres de peintres de la renaissance païenne : la Bencina, la Morella, la Maria de' Lanzi (2).

La troisième, des instruments de jeux, comme cartes, dés, triomphes, osselets;

La quatrième, des partitions de musique profane, des harpes, des luths, des guitares, des cymbales, des violes, des cornets;

La cinquième, des pommades, des cosmétiques, des parfums, des poudres de Chypre, des miroirs, des nattes, des tours;

La sixième, les œuvres de poëtes érotiques, anciens et modernes, tels que Tibulle, Catulle, Properce, Pétrarque, Boccace;

La septième, des travestissements, des barbes postiches, des masques.

Sur le sommet du *capannuccio* était assise la figure grimaçante du carnaval (3).

A dix heures du matin, on vit s'avancer, à travers les rues de Florence, deux lignes d'enfants vêtus de blanc, la tête couronnée de guirlandes d'olivier, tenant à la main des croix

(1) Burlamacchi, Vita, etc., p. 108.
(2) Del Rosso, l. c., p. 16.
(3) Burlamacchi, p. 113 et suiv. — Mss. Vat., Ott. 2800.

peintes en rouge (1), et chantant des hymnes et des laudes de la composition de Savonarole. Les fenêtres étaient tendues de tapisseries, les pavés cachés sous des fleurs. Les fronts se découvraient à la vue d'un petit Jésus, œuvre admirable de Donatello, qui reposait couché sur un lit d'or, et, d'une main bénissait la multitude, et de l'autre montrait les instruments de son supplice, la croix, la couronne d'épines et les clous. La procession se rendit d'abord à l'église de Saint-Marc, ensuite à la cathédrale, où l'on distribua aux pauvres les aumônes recueillies par les *lemosinieri* (2). Puis la foule fit silence, et un frère entonna une hymne pleine de sainte colère contre le carnaval, et toutes les voix crièrent à la fois : « Vive Jésus ! » C'était comme le prélude des vengeances que les *Frati* allaient exercer contre la monstrueuse image arborée sur le *capannuccio*. Les chants finis, la procession se dirigea vers la place de' Signori, où devait avoir lieu le supplice du carnaval. Tout autour du mât on avait amassé des sarments, de la poudre et des étoupes. Quatre *capi* vinrent, au signal donné, mettre le le feu à toutes ces matières (3). L'arbre s'enflamma et s'écroula bientôt, emportant dans sa chute toutes les pyramides d'*anathèmes*, au son des fanfares, du canon, des trompettes et de la voix joyeuse du peuple qui dominait tous ces bruits divers (4).

Le paganisme était vaincu, et frère Jérôme allait s'agenouiller au pied des autels pour rendre grâces à Dieu.

Cherchez dans l'histoire du christianisme une scène plus merveilleuse !

L'art seul protestait en restant dans les voies du paganisme. Il est vrai que Savonarole avait des idées exagérées en esthétique. Il défendait au peintre et au statuaire d'étudier la nature humaine sur la forme vivante, ou sur l'image sans voile que nous avait léguée l'antiquité. L'artiste devait ressembler à Fr. Angelico da Fiesole, qui priait avant de prendre ses pin-

(1) Nardi, l. c., p. 57.

(2) Id., ib.

(3) Id., ib.

(4) Razzi, Vita, etc., di Padre Girolamo, etc., in-4°, mss. de la bibliothèque du grand duc, à Florence.

ceaux, et trouvait ses modèles dans les visions que Dieu lui envoyait pendant le sommeil. Un seul peintre se convertit aux théories du dominicain, ce fut Baccio della Porta, si connu sous le nom de Fra Bartolommeo di San Marco (1).

CHAPITRE IX.

SAVONAROLE.—1498.

Chute du crédit de Savonarole. — Il est dénoncé au pape Alexandre, qui refuse d'abord de lui interdire la chaire. — Partis nombreux que le dominicain suscite à Florence. — Pierre, à l'aide de ces divisions, tente de rentrer dans sa patrie, et échoue devant la vigilance du moine de St.-Marc. — Arrestation et supplice de cinq citoyens accusés de conspiration en faveur de Pierre, et qui en appellent au peuple. — Refus de Savonarole de porter l'appel au grand Conseil. — Les haines éclatent. —Savonarole est de nouveau dénoncé à Alexandre, qui le cite à Rome. — Le moine refuse d'obéir à sa sainteté. — Savonarole, excommunié, continue à prêcher. —Dominique de Pescia propose le jugement du feu pour prouver la vérité de la doctrine de Savonarole. — Le défi est accepté par Fr. de la Pouille. — Conduite des deux champions. — Le peuple se soulève contre Savonarole et attaque le couvent de Saint-Marc. — Jugement et mort de Savonarole. — Quelle opinion on doit se former du moine.

Les joies de Savonarole allaient être bientôt cruellement atteintes. Sa parole commençait à effrayer de graves esprits, entre autres l'archevêque de Florence; non pas qu'elle eût jusqu'à ce jour offensé le dogme catholique, mais parce qu'elle prenait contre Rome des libertés que messer Violli, qui les recueillit, et que frère Luca Bettini, qui plus tard les fit imprimer (2), n'ont pas même pris soin d'adoucir ou de voiler. Déjà plus d'une fois, Alexandre VI s'était plaint du moine, et avec raison; car quand il montait dans sa chaire, pour lui véritable trépied sibyllin, Savonarole répandait ses colères sur toutes les têtes, sans en excepter celle du pontife romain. Trop

(1) Vasari, Vita di Fr. Bart., t. I, p. 475.

(2) Epist. di Bart. di Messer Franco Gualterotti a Dom. di Ant. Bruni : Prediche, ec., in Venetia, 1540.

souvent il soulevait, comme la fille de Loth, le pan de la robe de son père spirituel, pour découvrir aux yeux de ses auditeurs les nudités qu'elle cachait (1). Des moines noirs, qui assistaient au sermon du frère, avaient, en l'écoutant, retenu des propositions qui, isolées de leur encadrement, paraissaient blâmables aux théologiens. C'est ainsi qu'on pourrait trouver le germe de l'étrange doctrine de Luther sur l'œuvre, dans ce passage de l'un des discours du prieur de Saint-Marc :

« Confessons donc qu'en cette vie, nous n'avons jamais pu opérer le bien : tout acte humain est un péché, parce que toute bonne œuvre, qui nous semble produite par l'homme, n'est, à dire vrai, produite que de Dieu. Et comme le marteau ne peut se glorifier aux dépens du forgeron, en disant : C'est moi qui ai fait ce clou, parce que ce n'est pas l'ouvrage du marteau, mais bien du maître; ainsi ne peux-tu te glorifier aux dépens de Dieu, en disant : J'ai fait de bonnes œuvres, parce que ce n'est pas toi qui les a faites, mais Dieu par toi (2).

En 1494, ses supérieurs, justement alarmés de la hardiesse de son langage, avaient cru prudent de lui retirer la permission de prêcher le carême, qu'il avait obtenue d'Alexandre VI (3); ce pape, dit ici Violli, qui protégeait si vivement ceux

(1) Ma il campo di battaglia dove il suo zelo faceva dal pulpito le più frequenti escursioni, era il costume degli ecclesiastici, di quegli specialmente della corte di Roma, e nominatamente del capo stesso della Chiesa allora regnante, Alessandro Sesto. — Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 11-12.

(2) In verità possiamo confessare che non abbiamo mai fatto alcun bene in questa vita; ma tutte le nostre operazioni sono peccati : perchè le buone operazioni che pare che facciamo noi, Lui le fa per noi. Onde così come il martello non si può gloriare contre al fabro dicendo : Io ho fatto questo chiodo... perchè lui non l'ha fatto, ma il fabro per lui, come per instrumento : così non ci possiamo gloriare contro a Dio dicendo : Io ho fatto molte buone operazioni, perchè tu non le hai fatte, ma Dio per te... — Discorso del Rev. Frate Ambrogio Catharino Polito, vescovo de' Minori, contra la dottrina et le profetie di Fra Gir. Savonarola, Venezia, 1548, in-12.

(3) Havendo avuto la elezione del predicare per la seguente quaresima, mediante un breve apostolico, per ordine dei suoi superiori ne fu privato, e mediante quello costretto di partire di Firenze e andare a predicare altrove. — Nardi, l. c., p. 32.

qui se distinguaient dans la chaire catholique (1). Plus tard, un moine d'un beau nom, qui longtemps avait étudié à Florence la parole de Savonarole, fra Mariano da Genazzano, de l'ordre des augustins, dans un sermon qu'il prêchait à Rome, devant le sacré collége, s'était tourné vers le pape en s'écriant : « *Abscinde, abscinde hoc monstrum ab Ecclesiâ Dei* (2); » mais le pape n'avait point écouté les conseils de l'orateur.

Mais le grand reproche qu'on lui faisait, c'était de transformer trop souvent cette chaire où il était si beau quand il ne s'occupait que d'annoncer la parole de Dieu, en tribune où il frappait de ses anathèmes ceux qui ne partageaient pas ses idées politiques. Homme d'État plus encore que prêtre, il cherchait à mettre ses opinions sous la sauvegarde de Celui qui n'a cessé de dire que son règne n'est pas de ce monde. « Plusieurs citoyens honorables, dit un contemporain, le reprindrent pour ce que desvoiant de la religion contemplative, il vaquoit trop ambitieusement aux affaires de la république (3). » Quand je le vois, au sortir de cette cellule où longtemps il est resté en prière, monter en chaire, sa voix pénètre jusqu'au fond de mon cœur, parce qu'entre l'orateur et moi qui l'écoute, il n'y a de place que pour une image, celle de Dieu même; mais quand de la seigneurie il s'en vient à l'église, alors ses accents, quelque beaux qu'ils soient, n'arrivent pas à mon âme, parce qu'entre le prédicateur et moi qui l'écoute, je ne vois plus qu'une figure tout humaine, armée de pied en cap, et qui se nomme Valori, un des tenants

(1) Violli, Prediche di Savon., ec.

(2) Voici comment M. Carle, dans sa belle Histoire de Savonarole, in-8°, Paris, 1842, p. 117, a traduit les paroles du moine : « Saint Père, brûlez, brûlez l'instrument du diable, brûlez, vous dis-je. » Fra Mariano n'a jamais prononcé de semblables paroles. « Ce qui est fort à l'avantage de cet orateur est de le trouver grandement loué par Ange Politien et par Jovien Pontan, deux savants du premier ordre, doués d'un goût exquis et point du tout bigots. » — Cette réflexion est du traducteur protestant de l'Histoire de la littérature en Italie par Tiraboschi, Berne, 1784, t. III, p. 269. Voyez, sur Mariano da Genazzano, la lettre de Politien à Calchi de Milan, datée de Florence, le 26 avril 1489, et le dialogue de Pontano intitulé *Ægidius*.

(3) Nestor, l.c., p. 112.

du frère dans son duel avec Pierre de Médicis le prétendant. A Dieu ne plaise que nous voulions amoindrir le rôle que le prêtre peut jouer dans la société ; mais à l'homme d'État écrivant, avec la plume de Machiavel, un projet de constitution, il nous est bien permis de préférer l'humble ermite commentant Amos ou Ézéchiel sous ses rosiers de Damas.

Il est certain que Savonarole était l'âme des *frateschi*, parti puissant dans le gouvernement de Florence, et auquel appartenaient des hommes de foi, de cœur et d'intelligence. Fr. Valori et P.-Ant. Soderini, qui passaient pour en être les chefs visibles, ne prenaient aucune mesure d'ordre public sans avoir consulté le dominicain (1). Les Frateschi étaient des républicains qui avaient pris la place, aux divers conseils, des créatures des Médicis. Après la chute de Pierre, de nombreux partis s'étaient formés dans le sein de la république. Les *Arrabiati* (2) ou enragés, que frère Jérôme a mal définis en les désignant sous le nom de « aboyeurs dont les jappements finiront par amuser jusqu'aux petits enfants ; » étaient en général des jeunes gens de famille, amoureux des plaisirs, gais compagnons, *Compagnacci*, comme on les appelait, dépensant assez follement leur santé et leur or à table, au jeu et chez les femmes, et réduits trop souvent pour vivre à recourir aux usuriers, qui ne leur prêtaient qu'à de gros intérêts. Les *Bigi* ou les gris, qu'on nommait ainsi à cause de la couleur de leurs armes, rêvaient dans l'ombre aux moyens de rappeler les Médicis, dont ils étaient les partisans. Les *six fèves* (3) ou

(1) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p. 461. — Guichardin. l. II, a exposé la politique de ce parti dans un discours qu'il prête à Soderini.

(2) Arrabbiati, perchè non fanno altro tutto il giorno che abbaiare et dire cose tanto sciocche, che in fine i fanciulli si ridono della loro stultizia. — Ep. di Fr. Hieronimo a uno amico. — Guichardin a développé les vues politiques de ce parti dans un discours qu'il prête à Guid. Antonio di Vespucci, l. II.

(3) On votait aux conseils par fève noire (oui) et fève blanche (non). Incapables de composer aucune majorité, ces conseils nommaient tel seigneur ou tel magistrat qui n'avait eu dans son parti que quatre ou six fèves noires. De là les invectives du moine contre les Vingt. — Hort. Allard, Hist. de Florence, p. 567.

les vingt, auxquels était remise la création des seigneurs, des gonfalonniers, des compagnies du peuple, et contre qui Savonarole invoquait l'emploi du bâton, étaient des hommes de l'ancien régime, qui penchaient pour la forme monarchique et se moquaient des révélations du moine de Saint-Marc. Julien Salviati, un des vingt, abdiqua le premier sa magistrature ; les autres finirent par suivre son exemple.

Savonarole, quelle que fût sa puissance, n'était pas assez fort pour étouffer tous ces partis, expression de passions souvent matérielles, et que la populace, du reste, prenait sous sa protection comme un contre-poids à la menaçante théocratie du moine, et comme une garantie contre la tyrannie des frateschi. Il était impossible que ces diverses factions, presque chaque jour en présence, ne donnassent pas quelques-uns de ces spectacles tristes ou ridicules, dont la liberté a trop souvent à gémir.

Les enfants mêmes étaient divisés et se battaient à coups de pierres dans la rue du Cocomero. Parfois des hommes graves, des docteurs, des magistrats, venaient prendre part à ces folles querelles. Un jour on vit Baptiste Ridolfi, un des sages de l'époque, sortir des Lorini, le baudrier sur l'épaule, criant : *Viva Christo* (1) ! et frappant comme un furieux, du bout de sa lance, sur le dos des fuyards, qui jetaient leurs armes en criant, de leur côté : *Pazzo ! Pazzo !*

Les enfants avaient raison en vérité : mais les frateschi se faisaient gloire de ce titre de *fous* que leur donnaient les arrabiati imberbes ; et Benivieni, le chanoine du Dôme, ne craignait pas d'entrer en lice avec ces adversaires au berceau, et disait gravement :

« Devenir fou par amour de Jésus, c'est un bonheur ineffable. Allons ! criez comme moi : Toujours fou, fou, fou (2) ! »

(1) Nerli, Comm., lib. IV, p. 74.

(2) Non fu mai 'l più bel solazzo,
Più giocondo nè maggiore,
Che per zelo, e per amore
Di Giesù, diventar pazzo.
Ognun gridi com' io grido :
Sempre pazzo, pazzo, pazzo !
(Op. di Benivieni, p. 145,)

Pierre de Médicis, de Rome où il était alors, épiait ces luttes intestines, dont il allait profiter pour tenter de reprendre le pouvoir.

On était au mois de février 1496. Bernard del Nero venait d'être nommé gonfalonier. C'était un homme de probité, qui ne cachait pas ses sympathies pour l'exilé, et qui avait pour amis quelques jeunes arrabiati dévoués aux Médicis. L'occasion était favorable; mais tout dépendait d'une prompte détermination : il fallait se présenter avec une force suffisante aux portes de Florence, que le gonfalonier aurait ouvertes. Malheureusement Pierre perdit un temps précieux : on divina ses projets, on sut que Nero avait rassemblé secrètement des armes dans sa maison, et l'on se tint sur ses gardes. A Nero succéda, l'année suivante, comme gonfalonier, Pierre degli Alberti, fratesque fanatique.

Pierre résolut de tenter la fortune. Au mois d'avril 1497, un an trop tard (1), il se mettait en marche pour Florence, emmenant avec lui quelques centaines de cavaliers, dont il avait remis le commandement à d'Alviane. Arrivé près des Tavernelle, à seize milles de la ville (2), il fut surpris par une pluie d'orage qui l'obligea de faire mettre pied à terre à ses hommes d'armes. Pendant cette halte, un paysan gagnait Florence à travers des sentiers détournés, et venait donner l'éveil à la seigneurie.

Benivieni avait épousé, avec toute l'ardeur d'une âme poétique, les intérêts des frateschi. Au bruit qui se répand à Florence de l'apparition du proscrit, il se hâte d'aller trouver Savonarole.

Le frère était en prière. « Qu'y a-t-il ? » demande-t-il à Benivieni.

—« Pierre est aux portes de Florence, » répond le chanoine effrayé.

— « Eh bien ! reprend Jérôme, *modicæ fidei*, *quid dubi-*

(1) E Piero de' Medici, per venir tardi, perdè quell' occasione di poter vincere. — Nerli, Commentari de' fatti civili occorsi dentro la città di Firenze; in Augusta. 1728, p. 71.

(2) Nardi, l. c., 59. — Roscoë, l. c., t. I, p. 297.

tasti (1)? Dites de ma part à la seigneurie, que je vais prier Dieu pour la ville, et que Pierre s'avancera jusqu'aux portes et n'ira pas plus loin. »

L'historien ajoute : « L'événement justifia la prophétie (2). »

Il est permis de croire qu'en ce moment Savonarole était illuminé de lumières toutes naturelles; qu'il connaissait les projets du prétendant, dont Rome entière parlait, et qu'avec ses amis il avait tout disposé pour les déjouer.

En effet, Pierre, après être remonté à cheval avec sa suite, était à deux heures du matin au monastère de San Gaggio, puis s'était avancé jusqu'à la porte de San Pier Gattolini, qu'il avait trouvée fermée et garnie d'artillerie, grâce aux soins de Paul Vitelli, général des troupes florentines, arrivé la veille au soir.

Pierre n'avait plus à prendre d'autre parti que de s'éloigner : il s'enfuit à Sienne.

La comédie devait finir en véritable drame, c'est-à-dire dans le sang.

Deux mois après la folle tentative du « grand rebelle (3) », Lambert dell'Antella, exilé florentin dont on avait remarqué les fréquents voyages de Rome à Sienne et de Sienne à Rome, est saisi et mis en prison. Le gonfalonier réunit la *pratica* pour l'interroger. Lambert a peur des tourments et révèle les noms des conspirateurs. Aussitôt on arrête Bernard del Nero, Nicolas Ridolfi, Laurent Tornabuoni, Jean Cambi, Giannozzo Pucci. La justice va vite : interrogatoire, torture, condamnation à mort, c'est l'affaire de quelques jours (4). Une ressource restait aux malheureux, l'appel au conseil général, *consilio grande*, en vertu d'une disposition de la loi que Savonarole avait fait adopter en 1494. Mais Valori eut la triste

(1) Nardi, l. II. — Roscoë, t. I, p. 297, note.

(2) Nardi, lib. II. — Carle, Histoire de Savonarole, p. 249.

(3) E quel condusse in le vostre mura
Il vostro gran ribello, onde ne nacque
Di cinque cittadin la sepoltura.
(Mach., Decenn. I.)

(4) Nestor, l. c, p. 113. — Hort. Allard, l. c. p. 378-379.

gloire, dans une harangue à la seigneurie, d'étouffer la voix des condamnés, sous prétexte que la voix du salut public criait encore plus fort. Ce *consilio grande* était l'œuvre du moine de Saint-Marc, qui mettait, il y a peu de temps, sur le compte des anges, la prodigieuse rapidité avec laquelle la salle où bientôt on devait se rassembler avait été construite (1). En vain les parents des condamnés se jetèrent aux genoux de Savonarole et de Valori, pour demander l'appel au peuple : le frate et le magistrat furent inexorables (2). Et le soir même on décapita dans les prisons les cinq conspirateurs, dont les corps, le lendemain, furent exposés aux regards des passants (3); mais le sang, en coulant, laissa sur la soutane du dominicain une tache que trois siècles n'ont point effacée. L'histoire a flétri, par la bouche de Guichardin, cette « monstrueuse iniquité d'un prêtre violant une loi par lui faite peu d'années auparavant, comme fort, salutaire et presque nécessaire pour le salut de la liberté (4). » Pour nous, nous voudrions, au prix de tous ces prodiges d'éloquence, de piété et de conversion qu'il opéra dans Florence, au prix même d'un de ses plus beaux titres de gloire chrétienne, son *Triumphus crucis*, que nous pussions arracher cette page de la biographie de Savonarole ! Pauvre del Nero, vieillard de 75 ans ! pauvre Tornabuoni (5), helléniste dont Politien a vanté les belles qualités ! pauvres jeunes gens à la fleur de l'âge, qui ne peuvent trouver grâce devant leurs juges terrestres ! Sans doute, quand il repoussait cette mère qui venait implorer la justice humaine, celle qu'il avait faite, lui le législateur de Florence, Savonarole fermait l'oreille à la voix de ces anges « qui s'étaient faits ma-

(1) Che gli angioli a quell' opera s' esercitassero, in luogo di muratori ed operai, perchè più presto fosse finita. — Burlamacchi. — Nerli, p. 66.

(2) Ant. Mar. Gratiani Episc. Amel., De casibus viror. illust., Par. 1680, p. 133.

(3) Nestor, l. c., p. 113.

(4) Guicc., liv. III, fol. 124, trad. de Chomedey. — Machiavel, Traité de la république, p. 93. Paris, in-12, 1842.

(5) Voir le sonnet que Bernard Accolti a consacré à cet infortuné. — Opere d'Accolti, Firenze, 1514.

çons, » *in luogo di muratori*, pour édifier plus vite sa grande salle du conseil (1).

Ne nous étonnons pas que l'aspect de ces cinq corps fixés sur des pieux, comme à Constantinople ; que cette transgression de lois protectrices de la société; que cette insensibilité pour les larmes de femmes, demandant la grâce de leurs enfants, aient soulevé les esprits, et irrité la justice divine (2). Machiavel a fait un chapitre tout exprès pour blâmer Savonarole (3).

Et voyez comme la violation des lois de la logique est bientôt suivie d'une chute encore plus éclatante. Savonarole vient de se désobéir à lui-même, il va désobéir à celui qui, aux yeux de tout catholique, est le représentant de Dieu sur cette terre, qu'il s'appelle Alexandre VI, Nicolas V ou Innocent VIII, car le chiffre ne fait rien ici, pas plus que le nom.

Cette fois ce ne sont pas des usuriers, des banquiers, des vendeurs d'or et d'argent, des marchands de laine, des *compagnacci* enfin, qui se plaignent de Savonarole; c'est l'archevêque de Florence, ce sont ses grands vicaires, c'est le clergé, ce sont tous les ordres religieux de la ville. On l'accuse de jouer le rôle de prophète en chaire, de parler de ses visions, de se vanter de révélations célestes (4).

On lui reproche, dans ses invectives contre Rome, d'offenser à la fois et la pudeur (5) et la vérité : on dit même qu'il

(1) M. Carle, dans son Histoire de Savonarole (chapitre XXX), n'a pas dit un mot de ce refus d'appel au peuple dont ne parlent presque pas les apologistes du moine.

(2) Nestor, l. c. p. 113.

(3) Discours sur Tite-Live, liv. I, ch. 49, Sur les mauvais exemples qu'on donne en n'observant pas une loi faite, surtout si l'on est soi-même auteur de la loi.

(4) Affirmando non predicare queste e molte altre cose, le quali continuatamente predicava per discorso umano nè per scienza di scrittore, ma semplicemente per divina rivelazione. — Guic., l. II, fol. 44 verso. — Gravissimum crimen objiciunt quòd se à Deo futurorum moneri cœlestique jussu ea populo enuntiare mentitus, — Gratianus, Episcop. Amel., De casibus vir. ill., p. 140,

(5) Voir le sermon 12e, *Audite hæc*, Venise, 1544, in-8°, p. 124. Là se trouve une phrase commençant par « Ma che dire » et finissant par « tu mi intendi bene » que nous n'oserions pas reproduire, même en latin.

enseigne des erreurs contre la foi catholique, et c'est de toutes les accusations, il faut l'avouer, celle que le frère repousse avec le plus d'indignation (1).

Des plaintes nombreuses arrivent de tous côtés au pape. Le pape veut faire taire le moine : il le cite à comparaître à Rome (2).

Nous nous rappelons la conduite que tint autrefois Pic de la Mirandole, ce beau jeune homme de vingt-quatre ans, qui avait reçu du Ciel les dons les plus merveilleux. Lui aussi était accusé, et il part sans murmurer pour aller se justifier.

Savonarole n'imita pas son ami. A la lettre d'Alexandre, il répondit par un refus, mais poli.

Il disait au pape : « J'ai reçu votre lettre avec tout le respect qu'elle mérite ; elle témoigne du zèle dont votre sainteté est animée pour l'Église et le salut des âmes... Mais je suis malade, infirme, et vraiment je ne pourrais sans danger de mort me mettre en route (3). »

Et Savonarole reste en chaire. Le pape le somme encore une fois de comparaître à Rome ou devant le vicaire général de Bologne : le moine refuse en invoquant les mêmes raisons pour colorer sa désobéissance. Alexandre VI lui défend alors

(1) Catharin (Ambroise), dans son « Discorso contra la doltrina e le profezie di Fra Girolamo Savonarola, Vinegia, pel Giolito, 1548, in-4°, » dédié au cardinal del Monte, depuis Jules III, a rassemblé quelques-unes des propositions extraites des livres ou sermons de Savonarole, qu'il croit offensantes pour le dogme catholique. On lit dans la préface du *Discorso* : « Si dichiara di oppugnar in questa opera non il Savonarola giudicato piuttosto degno di compassione che di vituperio, ma la dottrina e gli errori di lui che ancora vireano nella riputazione di coloro, che non senza scandalo e pericolo delle loro anime a lui prestarono fede. »

(2) Alexander papa dilecto filio. Raynaldus, Ann. eccles., Lucæ, in-fol., t. XI, p. 287.

(3) Quas litteras bono animo et quâ decuit reverentiâ suscepimus, dum sanctitatem vestram de statu Ecclesiæ et de salute animarum nostrarum sollicitam ostendunt... Litteras nostras tamen ad eam transmisi, rationabiles adducens causas quibus adire non possim, juxta illud cap. *Si quando de rescrip.* : prima fuit quia infirmus et valetudinarius eram, et periculo mortis me exposuissem. — Responsio fratris Hieronymi Savonarolæ ad Alex. pap. VI, Rayn., l. c., 287-291. — Gordon, Vie d'Alex. VI, t. I, p. 431.

de prêcher. Savonarole obéit d'abord ; mais il s'aperçoit bientôt que la chaire, c'est pour lui l'air, la parole, la vie, et que sans la chaire il meurt, et avec lui son œuvre, et le voilà qui remonte sur son trépied.

Le pape alors l'excommunie; le 18 juin 1497, la sentence est lue dans six églises, il Duomo, Santo Spirito, Santa Maria Novella, la Badia, Santa Nunziata, San Francesco al monte. Au Dôme, la lecture a lieu au son des cloches, l'autel tout illuminé, en présence du clergé, des frères de Santa Croce, de Santa Maria Novella, de Santo Spirito, de la Badia, et d'Ognissanti (1).

Il faut voir Savonarole sous le coup des foudres du Vatican entrer en lutte avec le pontife romain. Il a des insolences à lui qui ne ressemblent à celles d'aucun autre; il rapetisse cette grande image papale devant laquelle tous s'inclinent, et s'amuse à jouer avec elle comme avec une figure monacale. Écoutez bien :

« Il y avait à Brescia un singulier podestat : un créancier venait à lui avec son débiteur, en disant : « Seigneur, cet homme me doit et refuse de me payer. » Et le podestat de se tourner vers le débiteur : « Allons, paye, et tout de suite. » Le débiteur répondait : « Mais, seigneur, je ne dois rien. » Et le podestat de se tourner vers le créancier : « Mais que me dis-tu donc? il ne doit rien. » Le créancier répliquait : « Seigneur, je vous jure qu'il me doit. » Et le podestat de se tourner vers le débiteur : « Veux-tu bien payer, maraud! » Et le débiteur répétait : « Je vous jure que je ne dois rien. » Et le podestat de se tourner vers le créancier : « Il dit qu'il ne doit rien. » Ainsi fait le pape, donnant toujours raison à qui lui parle le dernier (2). »

Du reste, il traite l'excommunication tout comme il traite le pontife.

« Quoi donc! dit-il ailleurs, un mauvais pape à son gré pourra bouleverser l'Eglise, et ses excommunications injustes

(1) Vita del Padre Girolamo Savonarola, dell' ordine de' predicatori, in-8°, Ginevra, 1781, p. 75.

(2) Domenica in Sessagesima, Serm. segondo, p. 21, 1540.

vaudront quelque chose (1)? On sait le prix qu'elles valent aujourd'hui à Rome, où, pour quatre livres, vous pouvez vous donner le plaisir d'excommunier qui bon vous semble; on trouve à ce prix-là de ces excommunications tant qu'on en a besoin. »

En vérité, cela est aussi faux qu'insolent. Pourquoi n'être pas juste, même envers Alexandre VI? De tous les papes, c'est celui qui certainement a fait le moins usage de l'excommunication.

Ailleurs il veut excuser sa désobéissance au pape, et il imagine, entre l'Église et l'homme qui gouverne l'Église, une distinction dont un janséniste eût été jaloux, au dix-septième siècle.

« Une parole maintenant à l'Église romaine, à l'Église catholique. Je parle ainsi : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*, etc... Par là j'entends que l'Eglise catholique est gouvernée par l'Esprit saint, et que l'Esprit saint ne lui manquera pas jusqu'au jour du jugement; mais quelle est cette Église catholique? Les théologiens ont là-dessus diverses opinions (*son tra teologi diverse opinioni*). Mais laissons les débrouiller ces querelles et disons, nous, que l'Église catholique se compose proprement de tous les chrétiens qui vivent bien et qui ont la grâce de Dieu. Cette Église-là ne faillira pas jusqu'au jour du jugement. Mais quelle est cette Église catholique? Je m'en rapporte, pour le savoir, au Christ et à l'Église romaine... Donc, tout ce que j'ai prêché, je le soumets à la censure de l'Église romaine. Je l'ai dit à Rome : Si j'ai jamais écrit ou prêché quelque chose d'hétérodoxe, et qu'on me le montre, je suis prêt à m'amender ici publiquement; mais comme on n'a rien trouvé, on ne m'a rien répondu...Je me soumets à tous les commandements de l'Eglise romaine, et je soutiens qu'il est damné celui qui n'obéit pas à l'Église romaine. Tu diras : « Comment, frère, n'as-tu pas

(1) Dunque un cattivo papa potria guastare tutta la Chiesa sel volessi, e le sue sentenzie injuste havessino a valere?... Queste escomuniche sono oggi a buona derrata, ed ognuno per quattro lire può fare escomunicare che gli piace e se ne da a quei ne vuole di queste escomuniche. — Dom. in Quinquag., Serm. III, 25 feb. 1497, p. 41, in Venet. 1540.

prêché contre le commandement du pape? » Moi, je te dis que je n'ai reçu aucun commandement. Oh comment! Mais non : s'il en est un, ce n'est pas à moi qu'il s'adresse ; tu t'es trompé, c'est à un autre portant le même nom que moi ; à celui-là, est-il dit, qui a semé la zizanie et le trouble, enseigné des hérésies et affligé la société. Or, moi, je n'ai rien fait de tout cela : que la bulle aille à son adresse, elle ne me regarde pas. Donc, comme je te l'ai dit, je suis prêt à obéir à l'Église romaine, quand pourtant elle ne me commandera pas quelque chose contre Dieu ou la charité. Je ne crois pas qu'elle le fasse jamais ; mais si elle le faisait, oh! alors je lui dirais : Tu n'es pas l'Église romaine, tu es un homme, tu n'es pas le pasteur... Ainsi je me soumets à tout ce que pourrait me commander l'Église romaine, excepté à ce qu'elle pourrait me commander contre Dieu ou la charité, chose que ne peut pas faire l'Église romaine, mais bien un homme de l'Église romaine. Sais-tu bien que je ne suis pas obligé d'obéir au pape, s'il me commande quelque chose de contraire à ma profession ; *verbi gratiâ*, si le pape m'ordonnait de posséder des terres, je ne serais pas tenu de lui obéir ; ayant fait vœu de pauvreté. Sais-tu bien que s'il voulait pour cela me donner des dispenses, je ne serais pas forcé de les accepter, parce qu'il ne peut pas m'en donner si je n'en veux pas. De même, si mon évêque me commandait quelque chose de contraire à nos règles, je ne serais pas tenu de lui obéir. Ainsi disent tous les docteurs. Je suis donc prêt à déférer à l'Église romaine : soyez-en tous témoins.

» Assez parlé à l'Eglise romaine : un mot au pape maintenant, qui en est la tête :

» On a écrit à Rome, que je parlais mal de sa sainteté : cela est faux. Il est dit : *Principi populi tui non maledices.* O toi qui as écrit cela à Rome, ajoute ces mots de ma part : Le moine dit qu'un fléau terrible menace Rome, que celui qui fuira une épée en rencontrera une autre, et que le pape seul peut éloigner le fléau par ses prières et ses bons exemples (1). »

Mais le dominicain n'attaque pas seulement Alexandre VI ; il lui faut d'autres victimes, et, dans un autre sermon, il ne

(1) 48e et dernier sermon de carême, p. 496, Venise, 1544.

rougit pas de mettre en scène le diable et Boniface VIII : le diable qui dit à Boniface : « Je veux que tu détruises l'ordre des prédicateurs, » et le pape qui l'essaye et meurt comme un chien (1).

Il y a ici une allusion, dont le sens caché à celui qui lit ce sermon après trois siècles, était facilement saisi par les frateschi. Ils savaient qu'Alexandre venait tout récemment d'incorporer la congrégation des frères dominicains de Florence à la congrégation des frères de la Lombardie, qui ne devaient plus former qu'un ordre sous la conduite du père Turriani de Rome, que le pape élevait à la dignité de général de l'ordre (2).

Maintenant on comprendra l'émotion que la parole de Savonarole jetait dans les esprits; les larmes de l'archevêque, qui voyait son troupeau divisé; les emportements des moines

(1) Bonifacio Ottavo, che fu un papa cattivo, al qual disse il demonio : Io voglio che tu guasti questo ordine de' frati predicatori... e morì come un cane.— Feria VII Cinerum, p. 78, in Venez., 1540.

(2) Voir les plaintes de Savonarole au sujet de cette mesure dans sa lettre à Alexandre VI, du 19 septembre 1497.

Savonarole ne se défendait pas seulement en chaire, mais il avait recours à la presse pour soutenir ses doctrines. Voici la liste de quelques-uns de ses écrits :

Epistola ad Alexandrum papam, Florentiæ, die X maii 1497. — Raynaldus, ad an., 1497.

Epistola ad Alex. VI, Flor., die XXIX oct. 1497, sive responsio ad Brevia Alex. VI.Romæ, die XVI ejusdem mensis, ad priorem sodalesque sancti Marci contra se data. — Raynaldus, ib.

Epistola a tutti li eletti di Dio e fedeli christiani, data a dì VIII di maggio 1497, in-4°, Florent.

Epistola a certe persone devote perseguitate per la verità da lui predicata. Flor., 1497.

Epistola a tutti li christiani e diletti di Dio : « Scrive in charità e desidera salute, » scritta il di XIX giugno 1497.

Epistola ad quemdam ordinis : « Quæris a me frater charissime, an excommunicatio quam proximis his diebus injustam esse monstravimus, in publico observari debeat, etc. » Flor., 1497.

Epistola ad un suo amico ma vacillante per le persecutioni, etc. Flor., in-4.

Epistola ad Al. papam VI. Florentiæ, die XIII maii 1498 data.

noirs, les menaces du Vatican et la peur de la seigneurie. Pierre Delfini, ce camaldule d'une vie si pure, jadis enthousiaste de Savonarole, disait à Guid. Antonio, religieux augustin de Florence : « Vraiment ! comment, quand on se dit éclairé de l'esprit de Dieu, désobéir au vicaire de Jésus-Christ? Ah ! quand je rencontrerai frère Jérôme, je ne lui dirai plus *Ave* (1). »

Il se trouva qu'un pauvre moine, à Florence, voulut être plus puissant que le pape, et faire taire celui qu'Alexandre n'avait pu réduire au silence. Ce moine, de l'ordre des franciscains, s'appelait Fr. de la Pouille. Un jour qu'il prêchait à Sainte-Croix, il dit à ses auditeurs : « La doctrine que vous annonce frère Jérôme est une doctrine mortelle pour l'âme : au nom de Dieu, je vous dis que Jérôme ment et vous trompe. Frère Dominique de Pescia a dit en chaire que, pour prouver la vérité des enseignements de frère Jérôme, il était prêt à entrer dans le feu : eh bien ! moi aussi je suis prêt à y entrer, mais avec Savonarole. »

Deux jours après, Dominique de Pescia montait en chaire à son tour, à Saint-Marc, et disait à ses auditeurs : « Frère Franç. de la Pouille veut en appeler au jugement de Dieu : Amen : *ecco io.* » Alors, malgré la sainteté du lieu, le peuple cria d'une seule voix : « Amen ! *ecco io* ; » et le soir, les dominicains, au nombre de trois cents, des hommes, des femmes, des enfants, des jeunes filles, des prêtres et des moines,

(1) Petrus Delphinus, magister Camaldulensium, ad Guidonem religiosum. — Quis tutò non obediat summo sacerdoti ? Viderit ipse quoniam ductus spiritu hoc faciat ut vicarium Christi non timeat, nec mandata ejus observet. Ego minimè, si mihi occurreret, nec ave ei dicerem. — Raynaldus, Annal. eccl., t. XI, Lucæ, in-fol., p. 291.

Un écrivain espagnol, un frère de l'ordre des dominicains, qui a pris chaleureusement la défense de Savonarole, veut que Delfini ait jugé le moine de Saint-Marc sur de simples rapports; c'est une erreur. Delfini avait longtemps habité Florence, puis Fiesole, puis enfin Fonte-Buono, abbaye située à seize milles de cette ville, et dont il était le supérieur. « Delfino no estando à Florencia, ni con larga residencia en ella, no podia escribir sino segun lo que entendia por multitud de personas que le parecerian fidedignas. » — Iacinto Segura, Vindicias historicas por la inocencia de Fr. Geronimo Savonarola. En Valencia, 1735, in 4.

allaient frapper à la porte du prieur réclamant l'honneur de monter sur le bûcher (1).

Savonarole mettait une condition à ce duel en plein feu : c'est que ses adversaires, ceux de Rome surtout, déclareraient prendre pour second le franciscain ou tout autre moine. La condition acceptée, il était prêt à tenter l'expérience, à s'asseoir dans la fournaise ardente comme Sidrac, Misach et Abdenago, certain qu'il en sortirait vivant sous le bouclier, non pas de ses mérites, mais de la Providence divine (2).

Du reste, il indiquait un autre moyen pour discerner le véritable serviteur de Dieu; c'était de ressusciter un mort. Le comte de la Mirandole, certain qu'une tombe allait s'ouvrir, demandait sérieusement à Savonarole de dire à Jean Pic, décédé quelque temps auparavant : « Lève-toi et marche (3). »

Le feu fut préféré. Dominique de Pescia tenait à jouer le premier rôle dans ce drame funèbre : Savonarole dut céder. François de la Pouille, qui n'acceptait pour second que le prieur, retira sa parole et fut remplacé par André Rondinelli. Qu'on ne s'inquiète pas : André était une âme d'un merveilleux courage, car il savait le sort qui l'attendait. « Je brûlerai, disait-il; mais qu'importe, si je sauve les âmes qu'a séduites la parole du dominicain (4)? »

(1) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 17. — Essendosi offerti unitamenti tutti i miei fratelli che sono circa 300, et molti altri religiosi de' quali ho la sottoscrizione, e similmente molti preti secolari, molti cittadini, tutte le monache nostre, molte cittadine e fanciulle. — Burchard, Diarium, p. 45 et seq.

(2) E però mi son offerto e mi offerisco di nuovo di far io proprio isperienza, ogni volta che gli aversarii di quella nostra dottrina, e massime quei di Roma e lor aderenti, vogliano commettere la causa in questo padre e in altri, e mi confido nel nostro Salvatore Jesu Christo, e non dubito punto ch' io andrò per il fuoco come fece Sidrac, Misach et Abdenago nella fornace ardente, non per miei meriti o virtù, ma per virtù di Dio, il quale vorrâ confirmare la sua verità e manifestare la sua gloria in questo mondo. — Burch. p. 45 et seq.

(3) Razzi, Mss. Bibl. du grand-duc.

(4) Bench' io creda ardere, ma per salute dell' anime son molto contento ch' ardi. — Burch., p. 48.

Voici quelles étaient les thèses posées par Savonarole, et dont la flamme devait prouver la vérité ou le mensonge :

L'Eglise de Dieu a besoin de réforme.
Elle sera fustigée.
Elle sera renouvelée.
Florence sera fustigée et renouvelée.
Les infidèles se convertiront.
La conversion approche.
L'excommunication de Jérôme est nulle (1).

Le peuple, qui se faisait un jeu d'assister à un jugement de Dieu, car c'était Dieu lui-même qu'on mettait en cause, n'avait qu'une peur, c'était que la seigneurie refusât l'épreuve; mais elle l'accepta, et nomma quatre commissaires pour la représenter à l'expérience : Jacques Salviati et Alex. Acciaiuoli, du parti de Savonarole; Pierre Alberti et Benoît Nerli, du parti de Rondinelli. La seigneurie consentait à l'épreuve pour se débarrasser de Savonarole, si le dominicain mourait dans les flammes, ou pour avoir raison du pape, et crier au miracle si la flamme l'épargnait. Lors de cette judaïque décision, dit Burlamacchi, Savonarole aperçut le démon au palais de la seigneurie. Le 7 avril fut choisi pour le jour de l'épreuve, la place du Palais pour le lieu du sacrifice, et Rondinelli le franciscain et Dominique de Pescia le dominicain, pour champions. Des deux côtés, dans les couvents de Saint-Marc et de Saint-François, les pauvres frères, à genoux matin et soir, demandaient à Dieu de changer en douce rosée ces flammes qu'un de leurs frères allait défier.

Mais pour Florence la païenne, c'était un spectacle qui lui donnerait des émotions nouvelles, que cette vaste fournaise où s'apprêtaient à descendre des moines noirs et des moines blancs. Avant l'épreuve, il est certain que ses sympathies étaient pour la robe des dominicains. Donc le peuple, jeunes et vieux, femmes et enfants, était avant l'aube du jour à son poste, c'est-à-dire huché sur les toits, grimpé sur les cheminées, suspendu sur la plate-forme des fenêtres, collé à quel-

(1) Burchard, p. 46. — Carle, p. 298.

ques colonnes, afin de ne perdre aucun incident de cette tragédie qui devait finir par un peu de cendres; car il comptait bien sur la combustion au moins de l'un des deux rivaux.

Les ouvriers travaillaient depuis deux jours au théâtre funèbre : par ordre de la seigneurie, ils avaient construit, sur la place du palais, une plate-forme haute de quatre brasses, large de six, longue de quarante, qu'ils avaient pavée en briques et recouverte de matières (1) enduites de poix, de soufre, d'huile et de résine. En avant du bûcher étaient deux loges, l'une pour les frères, l'autre pour la seigneurie, communiquant de l'une à l'autre par un couloir. A l'heure convenue, le frère Rondinelli vint avec un de ses compagnons s'asseoir sur le tabouret qui leur avait été désigné (2), puis on vit descendre du palais les seigneurs, juges du tournoi, qui prirent place dans la loge réservée. Bientôt on entendit le bruit de voix d'hommes blancs chantant en chœur le psaume *Exsurgat Dominus*, magnifique insulte qu'ils jetaient en passant aux Arrabiati. Le cortége s'avançait lentement, précédé de Dominique de Pescia, qui portait un crucifix à la main, et de Jérôme Savonarole, qui tenait une boîte d'argent où reposait la sainte Eucharistie. Il y eut en ce moment, parmi les spectateurs, un silence d'angoisse inexprimable.

André Rondinelli se leva, et s'adressant à la seigneurie : « Magnifiques seigneurs, dit-il, me voici prêt, comme je l'ai promis, à entrer dans les flammes qui me dévoreront, pécheur que je suis; mais je vous en prie, quand mon corps aura brûlé, que frère Dominique ne chante pas victoire; mais qu'il entre aussi dans la fournaise. Si le feu l'épargne, qu'il soit proclamé vainqueur : *aliàs non* (3). »

Les juges se consultèrent et répondirent à Rondinelli, qu'il serait fait comme il le demandait.

Mais comme quelques-uns des magistrats craignaient que, sous la robe des moines, on n'eût pu cacher quelque charme

(1) Razzi, Mss.

(2) Nardi, l. c. p. 75. — Nerli, l. c., p. 78. — Raynaldus, ad annum 1498.

(3) Burchard, excerpta ex diario, p. 46 et suiv.

qui les préservât des flammes, on apporta deux robes dont devaient se revêtir les frères (1).

Le franciscain ne fit aucune difficulté de changer de vêtement : le dominicain tenait à conserver le sien.

« Qu'à cela ne tienne, » dit Rondinelli à Dominique en souriant : « votre robe est de bure, elle brûlera comme le corps. »

Le dominicain gardait dans sa main le crucifix : on voulut qu'il le quittât ; il s'y refusa.

Les juges se consultèrent.

« Qu'il le garde, » dit le franciscain impatient, « il est de bois ; il brûlera comme la robe et le corps. »

Dominique prit alors des mains de Savonarole la boîte d'argent.

Mais André l'arrêta, en disant que la combustion de la sainte hostie pourrait scandaliser les faibles (2).

La seigneurie tout entière, et ce qui se trouvait là de prêtres et de dignitaires de l'Eglise criaient : « Il y aurait scandale, profanation : point d'hostie. » Savonarole résistait et déclarait que Dominique n'entrerait point dans le feu sans les divines espèces.

Le peuple, impatient, commençait à murmurer ; des groupes se rompirent, et vinrent heurter le banc de la seigneurie : gestes, paroles, figure, tout exprimait la menace. Alors Salviati, tirant son épée, et traçant un cercle autour de Savonarole, jura de tuer quiconque oserait toucher au moine : la foule s'arrêta en grondant. Heureusement Dieu fit son miracle : par un temps clair et serein, un orage épouvantable, accompagné d'éclairs et de tonnerre, éclata sur Florence, et la flamme du bûcher s'éteignit sous une pluie abondante (3).

Le Ciel n'avait pas voulu que l'homme lui fît violence.

Arrêtons-nous ici un moment pour saluer Rondinelli. L'historien, qui ne doit faire acception pas plus de couleur que de

(1) Burchard, ibid.

(2) Ne seguirebbe gran cagione di scandalizzare le menti degli uomini deboli e ignoranti. — Nardi, l. c., p. 75.

(3) Nardi, l. c., p. 75. — Burchard. — Burlamacchi.

personne, avoue que frère André, ce jour-là, fut digne de la robe qu'il portait.

Désormais la cause de Savonarole était perdue : il ne pouvait plus compter sur les sympathies du peuple florentin, qui, au lieu de ces prodiges qu'on lui promettait depuis si longtemps, n'avait été témoin que d'une misérable comédie dont quelques gouttes de pluie avaient mis en fuite les acteurs : il faut avouer que la déception était grande.

Ce qu'il lui faut à ce peuple, c'est un drame, et il l'aura le lendemain, dimanche, où tous les moines sont au cloître à prier. Le trouble commença à la cathédrale, après vêpres. « Aux armes ! crie le peuple, à Saint-Marc ! » Les magistrats émus de pitié, et se rappelant tout ce que Florence devait à Savonarole, voulurent l'arracher à la fureur populaire, en le forçant de quitter le couvent : mais la foule entourait le monastère, demandant qu'on lui livrât le prieur, mort ou vivant. Pendant que la voix du peuple grondait ainsi, Savonarole impassible, les saintes reliques en main, faisait processionnellement le tour de l'intérieur du cloître, et venait ensuite s'agenouiller au pied des autels. En ce moment, la cloche de Saint-Marc sonna pour appeler du secours (1) : cet appel fut entendu.

Un grand nombre d'hommes courageux, entre autres Valori, s'introduisirent dans le couvent pour prêter secours aux frères, quand un ordre de la seigneurie enjoignit aux séculiers d'en sortir sur-le-champ. Valori obéit ; il gagnait son habitation, lorsqu'il fut reconnu par quelques parents ou amis de Tornabuoni : Luc Pitti et Vincent Ridolfi, qui se mirent à crier : A l'assassin ! en dégaînant l'épée, et Valori tomba mort sur les marches extérieures de l'église de San Brocolo (Procolo). Les apologistes de Savonarole ont raison de déplorer l'assassinat de Valori, noble et pieux vieillard, victime de son dévouement héroïque : mais pourquoi restent-ils froids ou muets quand la mère du malheureux jeune homme vient se jeter aux pieds de Valori (2), non pas pour implorer un par-

(1) Mss. fl., Magl. cl. XXV, cod. 197.

(2) Nardi, l. c., p. 77. — Nestor, l. c., 114-15. — Varchi, Storie fiorentine, p. 18-87.

don, mais pour demander que la voix de son enfant soit, comme le veut la loi, entendue au conseil général; et que Valori la repousse sans pitié? Sang pour sang : telle est la loi monstrueuse des partis : c'était un jeune homme de cœur que Tornabuoni, qui, lui aussi, était resté fidèle au malheur, qu'il avait appris à vénérer à l'école de Politien, son ami et presque son maître.

Le sang est de la nature du vin, il porte au cerveau. Aux assassins de Valori il fallait d'autres têtes : ils étaient retournés en chercher au couvent. Les portes du monastère furent bientôt attaquées et brûlées; le peuple, à l'aide d'échelles, escalada les murs. Les frères, abandonnés, prirent le parti de se défendre; mais ils ne savaient pas aussi bien manier l'épée que la prière. S'ils eussent suivi les conseils de Savonarole, ils seraient morts à leur poste, c'est-à-dire au pied de quelque crucifix, d'une image de la Vierge, ou du grand Saint, patron du monastère; mais Dominique de Pescia, à ses frères accourus pour lui demander s'il fallait qu'on fît usage des armes, avait répondu : « Défendez-vous (1). » Dominique regardait les assaillants comme des assassins, et il avait raison : on se battit pendant plusieurs heures.

Parmi ceux qui avaient répondu à la cloche d'alarme de Saint-Marc pour voler au secours de Savonarole, était un jeune artiste, peintre de son état, qui s'appelait Baccio della Porta, parce qu'il travaillait dans un atelier situé près de la porte San Pier Gattolini. Il était armé de toutes pièces comme un véritable chevalier, prêt à donner son sang pour le frère Jérôme, qu'il révérait comme un saint : mais quand il entendit le bruit des détonations, il eut peur, s'agenouilla et fit vœu, si Dieu lui conservait la vie, de prendre l'habit de dominicain. Le Ciel l'entendit et l'exauça, et Baccio della Porta revêtit bientôt la robe blanche, et devint le premier coloriste de son siècle (2).

(1) Del solo fra Domenico da Pescia si legge che ad alcuni quali domandavano se doveasi far uso delle armi contra nemici, rispondesse : Difendetevi. — Istoria dell' arcivescovo S. Antonio, coll' apologia di Girol. Savonarola, da Gugl. Bartoli, domen., in Firenze, 1784, in-4°, p. 384. — Burlamacchi l. c., p. 137.

(2) Vasari, Vita di F. Bartolommeo di San Marco, t. I, p. 476-477.

Cependant Savonarole, la tête couverte de son capuchon, les mains jointes, priait, avec Dominique de Pescia, dans la salle de la bibliothèque où ils s'étaient réfugiés, quand la porte s'ouvrit. Trois commissaires délégués par la seigneurie venaient leur intimer l'ordre de les suivre.

Ils obéirent. A la porte extérieure du couvent étaient deux compagnies armées de piques et de lances, qui devaient les conduire au palais et les protéger contre les insultes de la populace.

Ils avaient besoin de cette protection armée, car le peuple faisait entendre sur leur passage des cris de mort ; les deux prisonniers continuaient de prier.

A dix heures du soir, le silence le plus complet régnait dans le couvent : les frères avaient balayé le sang qui souillait les dalles intérieures, et, après s'être recommandés à Dieu, étaient allés se coucher. Le père Silvestre Maruffi s'était caché pendant l'attaque du monastère. Quand il sortit de sa cachette, et qu'il apprit que Savonarole n'était plus au monastère : « Et moi aussi, dit-il, je veux être de la fête ; » et il alla se constituer prisonnier : âme candide, qui croyait à Savonarole comme à un saint, et voulait monter au ciel avec lui ; car c'était le martyre qu'il cherchait.

Le lundi saint 1498 commença l'interrogatoire des accusés, en présence de douze examinateurs. On dit qu'au premier tour de corde, Savonarole sentit son courage faiblir (1), et qu'il fit les plus complets aveux, qu'on recueillit soigneusement pour montrer aux incrédules que Florence avait été le jouet d'un faux prophète. Ambroise Catharin, dominicain et depuis évêque, dit avoir vu de ses yeux cette confession signée de la main même du frère ; il donne jusqu'à la formule dont le prisonnier s'était servi (2). Ce n'est pas la première

(1) Ma alla fine come fu manomesso, al primo tratto di corda cedè ed avvili di tal maniera... — Nerli, l. c., p. 80.

(2) Io fra Hieronimo di Nicolò Savonarola da Ferrara, dell' ordine de' predicatori, sponte confesso esser vero quanto di sopra è scritto nella presente carta, ed altra venti tre scritte d'una mano, e in fede di ciò mi sono sottoscritto di mia propria mano. Discorso del Rev. Frate Ambrogio Catharino, etc., p. 49.

fois, du reste, qu'une âme qui accepterait sans sourciller le feu ou l'épée, comme juges de la vérité de sa doctrine, aurait pâli devant quelques liens destinés à lui briser les membres.

On n'a rien dit de plus beau contre la torture, que les trois mots de l'évêque Scanarolo : *Torquere est extorquere* (1).

Les commissaires avaient été pris dans les divers pouvoirs du gouvernement : dans les gonfaloniers de la compagnie du peuple, on citait Charles Canigiani et Gianozzo Manetti; parmi les douze *buoni uomini*, Jean-Ant. Canacci et Bernard Brunetti ; parmi les dix *nuovi di liberta e pace,* Pierre degli Alberti et Ben. di Tanai de'Nerli ; parmi les huit *nuovi*, Dosso d'Agnolo Spini. Il y avait deux chanoines de la cathédrale, Simon Rucellai et Th. Arnoldi (2). De ces juges, quelques-uns étaient des hommes de probité, comme les deux chanoines; d'autres des hommes de désordre, comme Bernardo Brunetti; d'autres des ennemis jurés du frère, comme Tanai de'Nerli (3).

Le 19 avril, l'instruction terminée, les accusés comparurent, pour entendre la lecture du procès, devant une assemblée formée des juges, des vicaires généraux de l'archevêque de Florence, de plusieurs chanoines de la cathédrale (4), des principaux citoyens de la cité et de six religieux de Saint-Marc. La lecture achevée, Cioni, notaire public, demanda à Savonarole si tout ce qu'il venait d'entendre était vrai : « Ce que j'ai écrit, répondit le frère, est vrai. » On ne put en obtenir d'autre réponse. Les six religieux de Saint-Marc signèrent le procès-verbal. On reconduisit les accusés en prison, et le soir même, la sentence fut rendue. Les trois frères étaient condamnés à mort : sentence inique, s'il faut en croire les apologistes de Savonarole; sentence rigoureuse, mais juste, s'il faut ajouter foi au témoignage de ses adversaires. Et parmi ceux qui condamnent ou absolvent sa mémoire, il est des noms chers à la religion (5).

(1) Joannis Baptistæ Scanaroli Mutinensis, Sidomiorum episcopi, De visitatione carceratorum, libri tres, in-fol.

(2) Ambrogio Catharino, l. c. — Carle, p. 312. — Burlam.

(3) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 21.

(4) Mss. de la Magliabecchiana.

(5) Justi rerum observatores Hieronymi mortem, non ob hæresim quòd

On vint annoncer aux condamnés qu'ils eussent à se préparer à mourir : la veille de l'Ascension était fixée pour le jour du supplice. Dès ce moment ils appartenaient aux membres de la compagnie du temple, qui ne devaient plus les quitter.

Savonarole et ses compagnons, qu'on avait séparés, implorèrent l'assistance d'un prêtre, qui leur fut accordée.

Leur confession achevée, Jérôme demanda, comme une grâce, qu'il lui fût permis de passer quelques instants avec ses deux amis.

Le prêtre s'en vint à la seigneurie, porter la prière du prisonnier.

— « Que vous en semble ? » lui dit-on.

— « Seigneurs, répondit le confesseur, les condamnés, avec les fers aux pieds et les mains liées, n'ont aucun moyen d'échapper. Je crois que, par pitié, vous pouvez leur accorder la triste consolation qu'ils réclament(1).

« Eh bien donc ! dirent les seigneurs, faites ce que la prudence vous dictera. »

Le geôlier alla chercher frère Dominique, frère Silvestre et frère Jérôme, qu'il conduisit dans une petite salle à peine éclairée.

Tous trois restèrent un moment sans pouvoir parler : Savonarole rompit le silence.

Frère, dit-il à Dominique de Pescia, il m'a été révélé que vous désiriez mourir dans les flammes pour souffrir plus longtemps. Vous ne savez donc pas qu'il n'est pas permis de se choisir son genre de mort : il faut recevoir avec soumission et joie celui que Dieu nous prépare. »

se prophetam falsò jactarit, sed solius politicæ ratione illi inflictam censent. — Quétif et Eckard, Script. ordinis prædicatorum, Lut. 1719, t. I, p. 885. — De doctrinâ suâ, deque Dei familiaritate, quâ se ad colloquium usque dignatum palam profitebatur, fidem æquo pertinacius tueri perseverat, mendacitatis et imposturæ demum convictus, impietatisque damnatus, in urbis quam deceperat medio cum aliis aliquot concrematur. — Pet. Valerianus. de Lit. infelicitate, p. 78, 79.

(1) Rispose egli che ritrovandosi i meschini con i piedi in ceppi, sentenziati alla morte, con le mani legate e però non potendo fuggire, che quanto a lui non giudicava se non bene dargli questa consolazione avanti la morte. — Perusinus, in Add. ad Vitam R. P. F. H. Savon., a Pico Mirand., Par. 1674, t. II, p. 407.

Dominique baissa la tête.

« Et vous, frère Silvestre, continua Savonarole, il m'a été révélé que vous vouliez parler au peuple, et lui crier que vous mourez injustement. Gardez-vous-en bien : vous pécheriez grièvement; Jesus-Christ sur la croix n'a pas voulu proclamer son innocence. »

Silvestre baissa la tête.

Et tous deux se jetèrent aux genoux du père, lui demandant sa bénédiction. On les sépara après qu'ils se furent donné le baiser d'adieu (1).

Alors Savonarole eut soif et demanda à boire : le geôlier lui apporta un verre qui n'était pas nettoyé (2) et que le frère repoussa du coude : un cittadino le prit, alla le laver et l'offrit au prisonnier, plein jusqu'aux bords d'une eau fraîche. Savonarole le but d'un seul trait, et remercia l'âme compatissante de la voix et de l'œil. Pas un historien n'a pu nous dire le nom de ce bon chrétien : que ce nom soit à jamais béni dans cette vie, car, dans l'autre, Dieu n'aura pas laissé sans récompense ce verre d'eau pure.

Ces gouttes d'eau firent sur le corps brisé du pauvre moine l'effet de l'opium : elles l'endormirent. Pendant quelques moments il sommeilla, après qu'il en eut obtenu la permission, sur les genoux de son confesseur. Celui-là nous savons son nom : il s'appelait Jacques Niccolini. En se réveillant, Savonarole se tourna tendrement vers son confesseur : « Merci, mon Jacopo, dit-il; cela m'a fait du bien. »

Le lendemain, les prisonniers entraient dans la chapelle du palais, pour assister encore une fois au saint sacrifice avant de mourir. Tous trois communièrent. Savonarole avait obtenu la grâce de prendre dans ses mains le pain de la vie qu'il avait si souvent administré aux autres. Au moment où ses doigts touchèrent la sainte hostie, une prière d'ineffable parfum s'exhala de ses lèvres; il y avait dans cette oraison tout ce qui peut sauver une âme : la foi, l'espérance, la charité. Quand il eut fini, il se tourna vers les assistants et leur dit : « Je vous demande pardon à tous; priez Dieu qu'il

(1) Mss. de la Magliabecchiana. — Carle. — Burlamacchi.

(2) Molto schifo e fetente.

me fasse miséricorde aussi, qu'il m'accorde la force nécessaire au dernier moment, afin que l'ennemi du genre humain n'ait aucune puissance sur mon âme. »

Alors, les yeux noyés de larmes, il approcha ses lèvres de la sainte hostie et communia. Le chef de garde lui dit qu'il fallait partir.

Comme il descendait les degrés du palais, il rencontra Sébastien Buontempi, prieur de Santa Maria Novella, des conventicules, qui l'arrêta en lui disant : « Par ordre du père général, je dois vous dépouiller de votre scapulaire. — Le voici, dit Savonarole. O saint vêtement que j'ai conservé pur de toute souillure jusqu'à cette heure, adieu, puisqu'on veut que je me sépare de toi ! Adieu ! »

L'agonie des patients n'était pas finie. Avant de mourir, ils devaient paraître devant trois tribunaux dressés sur la place de' Signori : le premier, près de la porte du palais, et où siégeait Mgr. l'évêque de..., Benoît de Pagagnoti ; le second, au milieu de la colonnade, où se trouvaient Mgr. Fr. Romolino, clerc espagnol, et qui depuis fut cardinal de Sorrente (1), et Joachim Turriani, général des dominicains (2) ; le troisième, à côté du Lion d'or, occupé par les huit magistrats dits de garde, vêtus d'écarlate (3).

La dégradation sacerdotale devait avoir lieu sur la dernière marche du premier tribunal : un prêtre les revêtit d'habits ecclésiastiques, dont il les dépouilla, pendant que l'évêque, tenant par la main Savonarole, prononçait la formule : « Sois

(1) Qui tunc erat minister Romani gubernatoris. — Picus Mir., Vita Sav. t. II, p. 85.

(2) Le général des dominicains n'a pas été ménagé par quelques historiens, dévoués beaucoup plus à Savonarole qu'à la vérité. Mais voici ce qu'on lit au sujet du père dans la chronique de l'ordre : « Hic pater dulcissimus et humanissimus in benignitate et charitate ordinem gubernavit annis 13, mensibus duobus, nulli molestus nisi malis, omnibus bonis bonus. » — Chronicon magistrorum ord. mag. gen. Romæ, 1690, in-8, p. 76, C. XIV. — C'était, du reste, un homme fort docte, ainsi qu'on le lit dans l'épitaphe de son tombeau à la Minerve à Rome.

(3) La signoria tutta parata di scarlatto che si doveva più tosto di felpa nera. — Fr. Leop. Migliore, Firenze, città nobilissima illustrata ; Fir., 1684, in-4, p. 222.

retranché de l'Église de Dieu, militante et triomphante (1). »

Jérôme leva la tête, et regardant fixement son juge : « Militante? oui, révérendissime seigneur; mais triomphante, non : vous n'en avez pas le droit. »

Ils montèrent les marches du second tribunal, où Romolino dit aux patients : « Il a plu à sa sainteté Alexandre VI de vous libérer des peines du purgatoire et de vous accorder pleine et entière rémission de vos péchés : l'acceptez-vous? »

Tous trois inclinèrent la tête, et dirent : Oui.

Alors on les conduisit au tribunal des Huit, où le sécrétaire fit lecture de la sentence de mort : l'agonie était terminée; le bourreau parut.

La veille, le bourreau de la ville, assisté de ses valets, de femmes, d'enfants du peuple, qui voulaient l'aider, et de frateschi même, qu'on arrêtait quand ils passaient sur la place, avait dressé un bûcher, formé de couches diverses de combustibles, jusqu'à la hauteur des loges. Au milieu s'élevait, semblable à nos mâts de vaisseau, une énorme pièce de bois que surmontait, en forme de croix, une poutre où les corps des trois condamnés pouvaient être accrochés sans se toucher. Derrière se dressaient trois escabeaux liés l'un à l'autre par une large planche, où devait se promener le bourreau. En face s'allongeait un escalier à jour, où quelques enfants du peuple parvinrent à se loger, armés de pointes de bois effilées au couteau, dont ils s'amusaient à percer la jambe des patients (2). Le père Maruffi monta le premier, l'œil humide de larmes qu'il ne pouvait ni réprimer ni cacher; le père Dominique gravit le second l'échelle, le front haut, l'œil serein, la figure impassible.

Au moment où le père Savonarole mit le pied sur le premier échelon, une voix cria : « Savonarole, c'est le moment de faire un miracle. » Jérôme, pendant qu'on lui attachait le collier de fer, récitait le *Credo*. On entendit un craquement, c'était le pied du bourreau qui poussait le corps du pendu dans les flammes; puis les râlements d'une voix étouffée qui

(1) Io ti privo e separo dalla chiesa d'Iddio militante et trionfante. — Perusinus, in Add. ad Vit. Sav., p. 414.

(2) Perusinus, in Add. ad Vit. Sav., p. 417.

murmurait *Giezù ! Giezù !* c'était celle de Savonarole qui vivait encore quand il tomba dans le brasier.

La veille du supplice, Dominique de Pescia, prieur des dominicains de Fiesole, écrivait à ses frères : « Mes bien-aimés dans les entrailles du Christ; comme la volonté de Dieu est que nous mourions, vous qui nous survivez, priez pour nous. N'oubliez pas nos recommandations : vivez dans l'humilité, dans l'amour, occupés sans cesse à de pieux exercices ; priez pour nous dans les jours de solennité, surtout quand vous serez tous réunis au chœur. Vous ensevelirez mon corps, non pas dans l'église, mais à la porte. Vous célébrerez pour nous la messe... Embrassez nos frères de Saint-Marc, et, pour moi particulièrement, nos frères de Fiesole, nos chers frères, dont les noms sont gravés dans mon cœur. Adieu. Prenez les sermons de frère Jérôme, qui sont dans ma cellule; faites-les relier : un exemplaire restera dans notre bibliothèque, l'autre au réfectoire, où vous le lirez pendant le repas. »

La seigneurie, qui connaissait la dévotion superstitieuse d'un grand nombre de citoyens à Savonarole, donna l'ordre de jeter dans l'Arno tout ce que le feu n'aurait pu dévorer du corps des trois suppliciés. Pic de la Mirandole, le neveu du polyglotte, se promenait sur les bords du fleuve, prêt à recueillir les restes qui pourraient échapper aux fureurs sacriléges de la populace. Le flot apporta quelque chose qu'il prit pour le cœur du martyr, car il croyait à l'innocence de son glorieux ami ; à l'entendre, l'Esprit saint, sous la forme d'une colombe, était venu plus d'une fois se poser sur l'épaule du prisonnier (1). Benivieni, le poëte néoplatonicien, rassemblait pendant le supplice tous les prodiges attribués à Savonarole, qu'il jetait plus tard dans le monde incrédule de Florence, en disant à son livre : « Va, pauvre petit ; affronter les rires, les morsures et les sifflets. »

Tel est le résumé décoloré, sans doute, mais impartial, de

(1) Silvester affirmavit columbæ speciem quæ sancti Spiritûs præsentiam gratiamque indicaret, semel atque iterum se vidisse Hieronymi humero insidentem, argenteis aureisque coruscantem pennis redimitam, et rostro in aurem ipsius perrecto insusurrantem. — J. F. Picus Mir. Vit. Sav., p. 123.

l'histoire de Savonarole. La vie du moine a deux époques remarquables à divers titres : l'une qui se passe au couvent, l'autre à la seigneurie. Quand Jérôme évangélise ses frères sous les rosiers de Saint-Marc ; qu'il monte en chaire pour s'attaquer au paganisme ; quand, de retour de ses prédications, il écrit en face du crucifix quelques-unes des pages de son *Triumphus Crucis*, il est d'une angélique beauté, et nous concevons l'enthousiasme qu'il excite alors, et qui dure encore après trois siècles écoulés. Mais quand il dit un éternel adieu à ces roses de Damas dont sa parole a presque le parfum, qu'il descend sur cette terre, qu'il se mêle parmi les hommes de la seigneurie, que de prêtre il devient homme d'État, tribun peut-être ; alors il a beau faire du bruit, ce bruit ne vaut pas le doux silence où il cherchait et trouvait le Seigneur ; on ne pleure plus en l'écoutant ; on l'admire encore, mais on n'est plus attendri. Le voilà législateur, splendide encore dans ses misères, mais par la parole seulement : sa chute ne tarde pas à venir. Il fait des lois, qu'il viole sans remords ; il répudie la logique, pour écouter je ne sais quelle voix qu'on nomme nécessité, et qui n'est en vérité que ce *fatum* du paganisme qu'il a si glorieusement vaincu. La ville, la chaire, les consciences, l'Eglise, il trouble tout. Son maître après Dieu, Dieu plutôt dans son vicaire sur la terre, veut lui imposer silence ; il lui désobéit : on l'excommunie ; il rit de la foudre. Voilà de grandes taches qu'il n'est permis à personne de laver : lui seul en avait le pouvoir, et c'est ce qu'il a fait du haut de son bûcher. Que des âmes prévenues ou passionnées posent sur sa tête une couronne, nous y consentons, pourvu que ce ne soit pas celle du martyre. Il a dit *oui*, quand on lui demanda s'il acceptait l'absolution du pape (1) ; ce oui tout catholique l'a réconcilié avec notre amour et notre admiration.

(1) Nous savons qu'un dominicain de Florence, dont nous regrettons d'avoir oublié le nom, s'occupe d'une histoire complète de Savonarole. — M. Audin, libraire à Florence, possède quelques poésies inédites du frère qu'il voulait imprimer, mais que la censure a refusé de laisser publier. — Nous avons vu pendant longtemps annoncer dans les catalogues de la maison Friedrich Perthes à Hambourg, une vie de Savonarole en allemand. Nous croyons qu'elle n'a pas paru. — Mgr. Mansi, dans sa grande édition des Miscell. Baluz., imprimée à Lucques, in-fol., a donné dans le t. IV le procès du

CHAPITRE X.

MORT DE PIERRE DE MÉDICIS. 1498—1503.

Deuxième tentative de Pierre de Médicis. — Il échoue. — Le cardinal à la cour d'Urbin. — Il voyage en différentes parties de l'Europe.— Il retourne en Italie, et retrouve Julien de la Rovère à Savone. — Il arrive à Rome, et s'occupe d'arts et de lettres — Ses réunions. — Troisième tentative de Pierre de Médicis, qui est trahi par César Borgia. — Il s'engage dans l'armée française, et meurt devant Gaëte.

La mort de Savonarole délivrait les Médicis d'un implacable ennemi. Tant que le moine aurait régné dans Florence, « le grand rebelle » de Machiavel n'avait aucune chance de retour au pouvoir. Le moine de Saint-Marc était un de ces hommes qui ne regardent pas à une tête de plus ou de moins : si cette tête les embarrasse, ils la font tomber, sauf à invoquer, pour se justifier, la nécessité, cette loi suprême du peuple. Pierre, s'il eût été pris lors de sa tentative contre Florence, serait mort à cette heure, comme ses partisans Tornabuoni, Ridolfi, et le gonfalonier del Nero. Il semble que, contre un

dominicain, et dans le t. I deux lettres écrites par le moine à l'empereur et au roi d'Espagne pour convoquer un concile où il se fait fort de prouver *per ragione naturale et sopra naturale* que le pape Alexandre VI n'est pas chrétien. — Nous citerons un Mss. de la Magliabecchiana, cod. XXVII, n° 203; les actes originaux et authentiques de la procédure n'existent plus. Dans une corniche de la galerie du cloître de Saint-Marc à Florence est le portrait du dominicain avec cette légende, « Hieronymus ferrariensis, ord. prædic. propheta, vir et martyr. » C'est l'ouvrage d'un peintre contemporain, Giov. delle Corniole, un des protégés de Laurent de Médicis, et dont parle Vasari. — En tête de la vie de Savonarole, par Razzi, Mss. qui existe à la bibliothèque du grand-duc à Florence, on a figuré le supplice des trois moines. Cette bibliothèque possède un bréviaire annoté de la main de Savonarole. — Quétif et Echard ont donné dans les *Scriptores ordinis prædicatorum*, t. I, 884-892, la liste de ses œuvres, mais tout à fait incomplète. — L'*Index Romanus*, publié par ordre de Clément VIII, contient le titre des sermons du moine prohibés, *donec emendati prodeant*. — M. de Saint-Victor fils s'occupe de traduire les sermons du prédicateur.

homme de cette trempe, toutes les armes eussent été bonnes pour les Médicis : il faut reconnaître toutefois qu'ils ne trempèrent pas dans le complot, s'il y en eût un, des Compagnacci contre le religieux : innocent ou coupable, le sang de Savonarole ne saurait retomber sur les proscrits.

L'exilé, qui soupire après une patrie dont il fut injustement privé, aime à se repaître d'illusions ; il mourrait s'il devait cesser d'espérer. Cette espérance, qui ne l'abandonne jamais, il la met, pauvre malade, jusque dans les astres : c'est que, comme Pierre le disait poétiquement, « pour un banni il n'est pas de nid plus doux que celui où il naquit (1). »

Les Médicis croyaient l'heure venue de leur retour à Florence (2). Qui pouvait désormais leur en fermer l'entrée ? Le moine qui veillait à la porte de la ville était mort, et ses cendres avaient été jetées dans l'Arno par la main du bourreau. La ville était en proie à la faim, à la misère, aux haines domestiques. Charles VIII, obligé de quitter cette Italie, dont Savonarole, au nom de Dieu, lui décernait l'empire, venait de rentrer en France et d'y mourir. Pendant qu'au Château-Neuf, à Naples, il s'amusait à jouer Alexandre VI et ses alliés dans des comédies (3) qu'il achetait de quelque poëte affamé, le pape signait, avec Maximilien, l'empereur d'Allemagne, Ferdinand et Isabelle, le roi et la reine d'Aragon et de Castille, la république de Venise et le duc de Milan, une ligue offensive et défensive contre la France (4). Son cousin, le roi Louis XII, n'était point encore en état de repasser les monts. Venise, où la tête d'un proscrit était sûre de trouver un lit de repos, avait à venger les traitements que Paul Vitelli, général florentin, avait fait subir tout récemment aux canonniers qui défendaient le château de Buti, et auxquels il avait fait couper les poings (5). Ces tristes trophées enterrés pour

(1) D'Aver diletto mai più non ispero
In alcun nido com' in quel ch' io nacqui.

(2) Fabroni, l. c., p. 25.

(3) Burchard, Diarium, p. 35. — Gordon, Vie d'Alexandre VI, t. I, p. 207.

(4) Tommaso Tommasi, p. 139. — Guicc., l. IV. — P. Jov., l. III. — Comines, ch. XV.

(5) Nardi, Ist. Fior., p. 88.

cacher sa cruauté, Vitelli s'était acheminé vers Pise la rebelle, dont il pressait le siége (1).

C'est dans ce moment que les trois frères Médicis vinrent demander à Venise de faire rentrer Florence sous leur obéissance. La proposition fut acceptée. Deux corps expéditionnaires devaient attaquer la ville, après avoir soumis les places qu'ils rencontreraient sur leur passage : l'un allait longer l'Apennin et descendre dans la plaine d'Arezzo et de Cortone (2); l'autre prenait le chemin de Marradi. Les chefs des deux corps étaient des condottieri renommés : on citait surtout le vieux Guidubald, Baglioni, Paul des Ursins et Barth. d'Alviane.

Marradi fut emporté, au mois de septembre 1498, presque sans coup férir; mais le château résista.

Il était défendu par un homme de cœur, Donato Cocchi, qui ne voulut écouter aucune proposition. On essaya le canon; l'artillerie ne fut pas plus heureuse que la séduction. Alors l'armée vénitienne prit le parti d'attendre, l'arme au bras, certaine que la garnison, qui manquait d'eau fraîche, finirait par capituler; mais une pluie d'orage, comme celle que nous avons vue tomber quand Pierre apercevait déjà la coupole du Dôme, vint déjouer les calculs des assiégeants : il fallut lever le siége (3).

Alors les confédérés se répandent par pelotons, les uns dans le pays de Faenza, les autres à travers le territoire de Forli, pillant, brûlant sur leur passage les propriétés des alliés de Florence. Vitelli en ce moment faisait une guerre de partisan aux soldats des Médicis, les harcelait, leur coupait les vivres, enlevait leurs caissons, tuait leurs traînards; de sorte que, refoulés à Bibbiena, qui les avait reçus avec enthousiasme, ils furent trop heureux de trouver dans le général ennemi un soldat généreux qui leur permît de se retirer après avoir mis bas les armes. L'épée de Vitelli faisait l'effet de la parole de Savonarole. Quelques mois plus tard, le vainqueur était arrêté à Cascina, conduit à Florence, jugé et décapité pour avoir

(1) Guicc., Ist. d'It., l. IV. — Roscoë, t. I, p. 306.
(2) Nestor, l. c. p. 115.
(3) Nardi, l. c., p. 90.

laissé échapper Pierre de Médicis (1). C'est ainsi que Florence payait la gloire.

Pierre s'éloigna sans se laisser abattre par ce nouveau coup du sort. Il savait maintenant qu'il pouvait compter sur des amis dévoués; qu'à Florence les préventions contre la maison de Médicis s'affaiblissaient chaque jour; que l'exil ne serait pas perdu pour ses deux frères Jean et Julien, c'était une école de malheur où tous deux faisaient l'apprentissage de vertus qui honoreraient la pourpre. Tout ce qui portait une âme d'artiste à Florence regrettait les bannis; Politien était mort du chagrin que lui avait causé la chute de ses bienfaiteurs. Élève de Ficin, il restait à Pierre des consolations que personne, Savonarole lui-même, s'il eût vécu, n'aurait pu lui ravir. Il revint aux muses pour apaiser ses chagrins; il leur disait, en jetant un dernier regard sur cet horizon où semblait flotter l'image de sa ville bien-aimée : « Me voici loin de mon beau jardin : mais une douce voix vient murmurer à mon oreille : A qui n'est pas mort le chemin du retour n'est jamais fermé (2). »

Pour échapper aux noires idées qui l'obsédaient, le cardinal résolut de quitter l'Italie et, sur la terre étrangère, d'aller, en oubliant l'ingratitude de ses concitoyens, étudier les mœurs, les institutions, la culture intellectuelle des autres peuples (3). Il se rappelait Pic de la Mirandole, dont l'âme s'était formée dans les voyages; Érasme, dont le nom commençait à retentir en Italie, et qui, pour féconder son imagination, parcourait la France, l'Angleterre et l'Allemagne; Rodolphe Agricola, qu'il avait vu souvent aux leçons de Politien et de Ficin : il résolut d'imiter ces belles intelligences.

C'est à Urbin, où il s'était un moment retiré, que Jean conçut le projet de son voyage littéraire. A cette époque, Urbin ressemblait à la petit ville de Weimar sur la fin du der-

(1) Nerli, Comm., l. IV, p. 84.

(2) Io son fuor del mio orto,
Dice il proverbio: odi parola adorna,
Che chi non muor qualche volta ritorna.

(3) Ammirato, Ritratti d'uomini illustri di casa Medici. Op., vol. III, p. 66.

nier siècle, où tout ce qui brillait alors dans les lettres allemandes, Herder, Gœthe, Schiller, Wieland, ambitionnait de passer quelques heures (1). Sur le sol granitique où s'élève Urbin, le duc Frédéric avait fait construire un palais, ou plutôt une ville, où il avait réuni avec un goût exquis tout ce qui pouvait réjouir l'artiste ou l'humaniste : des statues de marbre et de bronze, des tableaux de l'école ombrienne, des instruments de musique, et surtout des manuscrits grecs, latins, hébreux, qu'il avait enfermés, comme de véritables reliques, dans des couvertures d'or et de nacre; beaux trésors au milieu desquels il s'éteignit doucement à l'âge de soixante-dix ans (2). Le soin amoureux des livres avait gagné jusqu'aux écoliers, qui employaient l'argent qu'ils recevaient de leurs parents pour étudier à Bologne ou à Paris, à faire rehausser de lettres d'or quelque curiosité bibliographique (3). Le fils de Frédéric, Guidubald, enrichit l'héritage paternel de merveilles nouvelles, qu'on venait visiter, en pèlerinage, de tous les points de l'Italie. Pendant six ans, c'est-à-dire de 1498 à 1505, Urbin fut le rendez-vous et comme l'hôtellerie de toutes les gloires du monde latin. Un écrivain allemand, M. Passavant, dans son Histoire de Raphaël (4), a mis fort habilement en scène ces figures diverses qui viennent passer tour à tour dans les salons du prince : André Doria, le Génois célèbre, qui reçut du duc, en qualité de feudataire, le château de Sascorbaro; Octavien Frégose, homme de guerre aussi habile qu'audacieux; Frédéric Frégose, son frère, que Jules II fit archevêque de Salerne, et que Paul III décora de la pourpre romaine; le comte Louis de Canosse, d'abord évêque de Tricarico, puis de Bayonne sous François Ier; le comte Balth.

(1) Rafael von Urbino, von J. D. Passavant, p. 98, t. I.

(2) Baldassare Castiglione, il libro del Corteggiano, vol. I, p. 4. Mil. 1803, in-8°.

(3) Vade Parisius vel Bononiam, et mittam tibi annuatim centum libras. Iste quid fecit? Ivit Parisius et fecit libros suos babuinare de literis aureis. — Odofred., lectur. ad tit. de Scto. Maced : Dixit pater filio... — Voir Friedrich Blum, Iter italicum, t. I, p. 38.

(4) Rafael von Urbino, t. I, p. 100. — B. Baldi, della vita e de' fatti di Guidobaldo da Montefeltro, duca d'Urbino ; Milano, 1821.

Castiglione, l'auteur du *Libro del Corteggiano*, œuvre qui, sous le rapport littéraire, vivra tant que la langue italienne sera parlée; Pierre Bembo, qui faisait les vers comme Pétrarque, philosophait comme Platon, écrivait en latin comme Cicéron, et qui a tracé un ravissant tableau de la cour dont il faisait l'ornement (1); Bernard Bibbiena, ce beau jeune homme, fou de gaieté, qui, dans sa *Calandra*, rappelle la manière de Plaute, et qui aurait été le premier auteur comique du siècle, si Léon X n'eût jeté sur les épaules du poëte la robe rouge de cardinal; César Gonzague de Mantoue, qui commentait Polybe; Alexandre Trivulce, un des meilleurs capitaines de son siècle, et qui mourut en héros sous les murs de Reggio; Jean Cristofano Romano, qui posait le ciseau du sculpteur pour prendre la plume et prouver que le groupe du Laocoon n'est pas d'un seul bloc (2); Bernard Accolti, surnommé *l'Unico*, à cause de son talent d'improvisation; l'Allemand Fries, qui, selon Bembo, écrivait en italien comme un Siennois; Emilia Pia, sœur d'Hercule Pio, seigneur de Carpi, femme du comte Antoine de Montefeltro, et dont le savoir égalait la beauté; Éléonore Gonzague, ange de grâce et d'esprit, attirant à elle tous les cœurs (3). Séjour charmant que cette ville d'Urbin, où le temps se passait à disserter sur le néoplatonisme, sur la peinture, la sculpture, la musique et l'histoire.

Le cardinal ne s'arrêta que quelques semaines à Urbin, assez de temps toutefois pour y gagner l'amitié des hôtes illustres qui s'y trouvaient alors. Les compagnons de voyage dont il avait fait choix étaient tous connus par leur dévouement à la maison de Médicis : on pense bien qu'il ne pouvait oublier le secrétaire de Laurent et de Pierre, Dovizi Bib-

(1) De Guido Ubaldo, deque Elisabethâ Gonz., Ub. ducibus, liber. Venet., 1530.

(2) Lett. pitt., t. III, n. 196. — Carlo Fea, Notizie interno Raffaele, p. 23.

(3) Che se mai furono in uno corpo solo congiunti sapere, grazia, bellezza, ingegno, maniere accorte, umanitâ ed ogni altro gentil costume, in questa tanto sono uniti, che ne resulta una catena che ogni suo movimento di tutte queste condizioni insieme compone ed adorna. — Castiglione, p. 114, vol. II.

biena (1). Avant de partir, le cardinal dressa le plan de son itinéraire scientifique. La caravane se proposait de visiter l'Allemagne, les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, la France et peut-être l'Espagne, si l'étoile à la lueur de laquelle elle comptait marcher ne l'abandonnait pas. Ils voyageaient de conserve, comme des vaisseaux qui vont à la recherche de terres lointaines : point de marques extérieures de dignités, point de préséance de rang, de fortune ou d'âge (2). C'était une république nomade, où chacun tour à tour exerçait les fonctions de chef, c'est-à-dire de guide. Aujourd'hui qu'on s'embarque avec un sac de nuit seulement pour faire le tour du monde, nous sommes tentés de rire de cette charte fastueuse de voyage, improvisée par le cardinal : mais nous avons la vapeur, les chemins de fer, la poste, trois modes de locomotion inconnus au seizième siècle, où le pèlerin n'avait pour cheminer qu'un mulet de montagne qui posait le pied sans trembler sur les angles des rochers, mais qui devait se coucher longtemps avant le soleil, dormir douze heures, et se reposer au moins deux jours entiers par semaine.

Il fallait avoir quelque maladie dans le cerveau, quelque vœu pieux à remplir, quelque amour désordonné du grand air ou de la science, pour entreprendre une excursion lointaine. La grande route voyait tout et ne disait jamais rien. Ici c'était un reître, galopant à cheval pour détrousser, au nom de Dieu, le voyageur ; plus loin, un condottiere qui, n'ayant rien trouvé dans son chemin, se dédommageait de sa mauvaise fortune sur la défroque d'un pauvre pèlerin ; ailleurs, des bandes de Bohêmes qui faisaient métier de dire l'avenir, dont le passant était obligé de se faire découvrir un voile au prix de sa bourse tout entière ; plus loin, des barons qui épiaient l'étranger du haut d'une tour, tendaient des chaînes de fer jusque sur le sentier, et demandaient pour péage les meilleures hardes du voyageur. Hutten, Beatus Rhenanus, Rodolphe Agricola nous ont raconté les mille tribulations que devait subir celui qui ne se contentait pas de l'horizon de son clocher. Malheur au voyageur qui,

(1) Roscoë, t. I, p. 320.
(2) Fabroni, p. 31.

comme Érasme, aime un bon gîte, un vin vieux (1), une mule au pas mesuré, une chaude couche quand l'heure du repos est venue : il faudra que, semblable au Batave, il dorme sur la paille ou dans des draps de toutes les couleurs, qu'il boive d'un vin qui fait sauter la cervelle, qu'il enfourche une monture boiteuse, qu'il enfonce dans la poussière, qu'il soit brûlé du soleil, dévoré par les insectes voltigeant autour de lui, qu'il descende dans une auberge ou plutôt dans un hypocauste, où il risquera de périr asphyxié, et si sa monture meurt sous lui, qu'il loue à grands frais une mauvaise charrette, qui mettra deux jours et deux nuits à faire le trajet d'Amiens à Paris (2). De Douvres, traverse-t-il le détroit, il tombera dans les mains de douaniers qui allégeront sa bourse, bien légère déjà, de toute monnaie au coin du souverain étranger, sous prétexte que l'édit du prince prescrit qu'elle ne peut contenir qu'un certain nombre d'Angelots (3) à la figure du monarque dont le voyageur vient de quitter les états.

La caravane prit le chemin de Venise, traversa les montagnes du Tyrol, visita les villes, les églises, les bibliothèques, les monuments de l'art, qu'elle trouvait sur sa route. Le nom des Médicis était connu dans toute l'Allemagne où leurs malheurs récents avaient excité les plus vives sympathies. Dès qu'on connut à Augsbourg l'arrivée du cardinal, le peuple vint en foule aux portes de la ville pour le saluer (4). A Ulm, le soldat de garde ayant avisé cette escouade aux vêtements italiens, conçut quelques craintes, lui barra le chemin, et refusa de laisser passer outre. Le gouverneur, n'osant relâcher les voyageurs, prit le parti de les faire conduire sous escorte jusqu'à Inspruck, où se trouvait l'empereur. Maximilien I[er] était un prince qui portait glorieusement son épée d'or, et attirait à sa cour les lettrés allemands ; c'est lui qui devait donner à Ulrich de Hutten pour un poëme, 400 ducats (5) et

(1) Epist. Erasmi, ep. 20, l. IX. — Ep. 468, app. — De Burigny, Vie d'Erasme, t. I, p. 70, Paris, 1757, in-12.

(2) De Burigny, Vie d'Érasme, t. I, p. 78.

(3) Erasm., Ep. 173 ; ep. 38., l. VI.

(4) Fabroni, Vita Leon. X, p. 31.

(5) Weislinger, Huttenus delarvatus. Augsburg, 1730, in 12, p. 7.

une couronne d'olivier ; au poëte toscan Inghirami le titre de comte palatin (1) et l'aigle d'Autriche pour armes (2). Il reçut nos voyageurs avec toutes sortes d'égards et de distinction, le cardinal surtout dont il admirait le courage. Il connaissait les malheurs de Pierre, il en parla le cœur ému ; au moment de se séparer, il remit au prélat un passeport revêtu du sceau impérial, et une lettre de recommandation pour Philippe, gouverneur des Pays-Bas.

Philippe eut pour ses hôtes les soins qu'avait eus son père. Après quelque temps de séjour dans l'abbaye de St.-Bertin, à St.-Omer, où l'abbé les reçut gracieusement (3), ils résolurent de passer en Angleterre ; mais la mer étant grosse, ils eurent peur des flots et partirent pour la France. Arrivés à Rouen (4), ils inspirèrent quelques craintes au gouverneur de la ville, qui les fit enfermer dans la citadelle, malgré les protestations du cardinal (5). Qu'étaient devenus ces beaux rêves que Jean de Médicis formait avant de quitter Venise? Son odyssée ne ressemblait guère à celle que lui avait si souvent contée Pic de la Mirandole. Prisonnier dans une forteresse où pour tromper les ennuis de la captivité, il n'avait pas même la ressource de la lecture, car les livres ne faisaient que de naître, il dut attendre une lettre de Pierre son frère, pour recouvrer sa liberté. Cette lettre fut longtemps en chemin : elle arriva enfin du camp des Français, où le grand-duc se trouvait avec Louis XII, et le cardinal put reprendre cette vie des champs, qu'il semblait aimer si vivement. Il visita le long espace qui s'étend de Rouen à Marseille, s'arrêtant de préférence dans ces cités provençales où il retrouvait l'air, les mœurs, les costumes et presque le langage de son Italie. Il semblait que le ciel prît à tâche d'éprouver la constance des voyageurs : ils avaient à peine quitté la rade de Marseille,

(1) Elog. Tosc., t. II, p. 282.

(2) Rafael von Urbino, t. I, p. 213.

(3) De Burigny, Vie d'Erasme, p. 84, t. I.

(4) Varillas, dans son Mss. des Anecdotes de Florence (Paris, Bib. de l'Arsenal) place l'arrestation du cardinal au Havre.

(5) Fabroni, l. c. p. 31.

qu'ils furent assaillis par une violente tempête et obligés de relâcher à Savone (1).

Nous nous rappelons le cardinal de la Rovère, qui, le jour de l'élection d'Alexandre VI, quitte Rome et va se jeter dans Ostie, tant il a peur du pontife. Depuis, il n'a cessé d'errer en Italie. Il ne peut trouver sur son chemin une image, un souvenir, une ombre de Borgia, qu'il ne se hâte de fuir. Ce n'est pas du reste la colère, mais les ruses d'Alexandre VI qu'il redoute; jamais deux hommes, nés sous un ciel ardent, n'eurent moins de ressemblance. Le cardinal de la Rovère est brusque, impétueux, irascible, mais franc comme un soldat. Ses emportements sont de la nature de l'éclair; ils ne laissent pas de trace, c'est Michel-Ange en robe rouge. Il ne cherche que la nature tourmentée, que les grands blocs de marbre, que les couleurs transparentes. Aussi le trouvez-vous presque toujours dans un arsenal, au milieu des canons, en pleine mer sur un vaisseau, caracolant sur la rampe d'une montagne, et dans ses voyages portant une cotte de mailles sur la poitrine: belle figure toute rayonnante de lumière et qu'eût aimée Rembrandt. Julien de la Rovère reçut splendidement Jean de Médicis : ni l'un ni l'autre ne se doutaient alors que le sort réunissait à la même table trois exilés qui ceindraient un jour la tiare : de la Rovère, sous le nom de Jules II; Jean de Médicis, sous le nom de Léon X; Julien de Médicis, sous le nom de Clément VII (2).

Le cardinal, après un court séjour à Gênes, qu'habitait sa sœur Madeleine de Médicis, femme de François Cibo, prit le chemin de Rome.

La ville éternelle avait changé d'aspect. La main de fer d'Alexandre VI s'était appesantie sur ces brigands titrés qui faisaient des rues désertes de certains quartiers, autant de repaires d'où vous les voyiez fondre en plein jour sur les marchés publics, pour rançonner, piller, ou tuer vendeurs et acheteurs, et quelquefois même sur les palais des cardinaux

(1) Fabroni, p. 31. — Roscoë, t. I, p. 322. — Ammirato, Rit., t. III, p. 66.

(2) Roscoë, t. I, p. 322. — Fabroni, l. c., p. 31-32.

qu'ils dévalisaient en toute liberté (1). Alexandre avait été sans pitié : les galères, la corde ou le couteau, avaient fait prompte justice de ces bandits. Les rues étaient presque aussi tranquilles la nuit que le jour. Les marchés étaient libres, les greniers abondants : on ne redoutait plus la famine, et l'herbe avait cessé de croître sur les places publiques. Par ordre du pontife, des rues avaient été percées, l'université agrandie (2), les écoles multipliées, des hospices richement dotés, d'anciens aqueducs restaurés, quelque glorieux restes d'antiquité relevés. Si la paix avait régné en Italie, il est certain qu'Alexandre aurait le premier produit une partie des merveilles qui signalèrent les règnes de Jules II et de Léon X.

Castiglione, Bembo, l'Arioste ont célébré la protection que ce pape accordait aux lettres (3). Inghirami, envoyé comme nonce, en 1494, à la cour de Maximilien, empereur d'Allemagne, avait été nommé chanoine de Saint-Pierre par le pontife, et décoré du titre de prélat (4). Thomas Inghirami, qui devait sa fortune littéraire à Laurent de Médicis, accueillit avec empressement le fils de son bienfaiteur, et contribua sans doute à effacer de l'esprit d'Alexandre VI les préventions que le pape avait conçues contre Jean de Médicis. De son côté, le cardinal évita soigneusement de se compromettre et réussit à se faire oublier en se mettant à l'étude de l'antiquité avec une ferveur toute juvénille. Amoureux du vieux monde latin, il se levait, le matin, avec le soleil, et après avoir entendu la messe, venait frapper à la porte de son secrétaire endormi, qu'il réveillait au bruit de ces vers d'Ausone :

Mane jam clarum reserat fenestras,
Jam strepit nidis vigilax hirundo :
Tu velut primam, mediamque noctem,
Parmeno, dormis.

(1) Rayn. ad ann. 1503.

(2) And. Fulvio, de Antiquitatibus Urbis, l. II. — Paul Cortese, de Cardinalatu, l. II.

(3) Uberto Foglietta, Clarorum Ligurum elogia, p. 28. — Oldoin., Add. ad Ciaccon, t. III, p. 249. — Tommaso Inghirami, Orat., p. 82.

(4) Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, t. I, p. 176. — Vie de Léon X, t. IV, p. 154.

Et tous deux s'acheminaient vers quelques-unes de ces vignes qu'on fouillait alors, attentifs à toutes les bonnes fortunes que la pioche réservait aux explorateurs. La statuette qui reparaissait à la lumière était saluée par un double cri de joie et célébrée souvent, le soir, par le cardinal et son secrétaire. Après l'avoir généreusement payée, ils la lavaient soigneusement de ses souillures séculaires et la transportaient comme une relique dans le cabinet du prélat, où bientôt arrivaient, avertis, une foule d'archéologues, d'humanistes, de sculpteurs, de savants, qui cherchaient son nom, le trouvaient quelquefois, lui en donnaient un le plus souvent, et chantaient sa résurrection en vers grecs ou latins. Douces jouissances qui ne pouvaient inquiéter Alexandre VI ! Le pape avait fini par s'attacher au cardinal : il avait raison, car l'adolescent était un modèle de vertus (1).

Nous avons dit comment, à l'expulsion des Médicis, la belle bibliothèque formée dans le palais de la Via Larga, par Laurent le Magnifique, fut dévastée ou dispersée ; Bernard Ruccellai, témoin oculaire, a pleuré la perte de tous ces beaux trésors comme celle d'une personne bien-aimée (2). Quelques manuscrits, échappés par une sorte de miracle, à la fureur du peuple, furent transportés au couvent de Saint-Marc. Mais, en 1496, la république eut besoin d'argent et les mit en vente. Les moines les rachetèrent au prix de cinq mille ducats; c'est une bonne action : mais les livres avaient encore d'autres dangers à courir. Savonarole, à chaque grande colère d'Alexandre, en choisissait un des plus beaux dont il faisait présent au favori de sa sainteté ; la colère revenait et les manuscrits s'en allaient de Florence. Alors quelques jeunes gens

(1) Cùm enim vitam moresque tuos ab ineunte ætate considero ; cùm castissimè superatam adolescentiam, juventutem actam gravissimè atque sanctissimè; cùm præthereà intueor quantâ animi fortitudine atque constantiâ paupertatem diuturnumque exilium toleraveris ; quâ prudentiâ, errore fortassè aliquo, gravem tibi adversarium pontificem maximum Alexandrum deduxeris facilitate tuâ et suavissimis moribus, ut non modò odium dissimulare vellet, sed etiam ad declinandam invidiam se tibi cuperet habere amicissimum, etc. — Greg. Cortesii Epist. fam., ep. ad Leon. X. Ven. 1573.

(2) De bello Italico. — Alcionius, de exilio.

de famille se constituèrent gardiens de la bibliothèque, et prirent le parti de transporter les livres au palais de la Seigneurie pour les mettre à l'abri de l'envie et de l'insulte. Après la mort de Savonarole, ils rentrèrent au couvent de Saint-Marc, quand les dominicains, pressés par le besoin, résolurent de s'en défaire. Le cardinal pour ne pas effrayer le gonfalonier, les racheta, mais un à un; Soderini eût pu les voir passer sous ses fenêtres; il fermait les yeux.

Le cardinal eut donc sa bibliothèque peu nombreuse, mais bien choisie, et qu'il enrichit de toutes les belles éditions d'auteurs grecs et latins publiés en Italie, depuis l'invention de l'imprimerie. Bibbiena en fut nommé conservateur; il fallait bien récompenser la fidélité de ce bon jeune homme, qui depuis dix ans servait au cardinal de compagnon de route, de secrétaire, de copiste, de lecteur, de camérier, qui se connaissait en peinture, improvisait, sténographiait, faisait des sonnets et des odes, et, au besoin, remplissait la charge de chef d'office quand son maître donnait à dîner (1).

Médicis eut bientôt sa petite cour à Rome, formée d'âmes d'élite, ne vivant et ne parlant que de ruines, d'antiquités, d'arts et de lettres.

Pendant qu'il assiste aux fouilles du Campo Vaccino, qu'il rassemble dans son musée, avec un amour d'artiste, ses conquêtes archéologiques de chaque jour; que le soir, fatigué de ses longues courses à travers les ruines de Rome, il relit, pour se délasser, quelques-uns de ces poëtes latins que ses précepteurs lui apprirent à vénérer; qu'il écoute dans une douce extase les vers d'Inghirami, il rêve au rétablissement de sa maison. Il n'a qu'une pensée, c'est de rentrer dans le palais de la Via Larga, construit par Michelozzi. Jamais enfant n'aima son père avec une plus ardente tendresse : comme il serait heureux le jour où il pourrait entendre crier dans la Via Larga : *Palle! Palle!* Pierre, son frère, est tourmenté du même désir. Il a beau chanter, et quelquefois même en grand poëte, l'image de sa chère Florence est toujours là qui l'excite, le presse, et le pousse à tenter de nouveau la fortune.

(1) Castiglione, il libro del Corteggiano, passim.

Cette fois il a su mettre dans ses intérêts le plus grand capitaine de l'époque, César Borgia. Pauvre fou qui ose se fier à un homme tel que le Valentinois! César, au commencement de 1500, s'avançait donc vers Florence pour y rétablir les Médicis (1). Il était à la tête de 7,000 hommes d'infanterie et de 1,000 chevaux environ (2). A Barberino, Bentivoglio l'attendait avec 200 hommes d'armes et 2,000 fantassins (3). Mais au lieu d'attaquer la ville, qu'il aurait pu facilement emporter, il se mit à négocier. Pierre Soderini comprit que César voulait se faire acheter : il lui donna de l'or, et César s'éloigna (4).

Mais, l'argent dépensé, César reparut (1502) avec une armée plus nombreuse que la première, où tout ce qui savait manier la lance en Italie, s'était empressé de s'enrôler. Chaque jour amenait sous les drapeaux de Borgia des capitaines renommés : c'étaient Vitellozzo Vitelli, François des Ursins, Pandolfe Petrucci, Jean-Paul Baglioni, Oliveretto da Fermo (5). Ces chefs de condottieri éblouissaient les regards, tant leurs vêtements étaient brillants : ils montaient des chevaux napolitains qui fendaient l'air, et leurs épées étaient d'un acier trempé à Damas même. On eût dit qu'ils allaient à quelque partie de plaisir, et c'en était une pour eux que de voir les villes, à leur approche, empressées de se soumettre. Cortone, Anghiari, Borgo san Sepolcro, Arezzo, n'osèrent pas même se défendre. Jamais Florence n'avait couru de si grands dangers. Pierre pouvait espérer d'être enterré près de son père dans l'église de Saint-Laurent.

Mais Soderini veillait. Tout récemment, Louis XII avait promis sa protection à la république (6) : le moment était venu de rappeler au monarque ses engagements, et Soderini se chargea de cette mission. Il devait réussir, car si Borgia s'empa-

(1) Aug. Vespucci, ep. ad Nic. Macch. apud. Band. Coll. Vet. Mon., p. 52.
(2) Guicc., lib. V.
(3) Masse, Hist. de César Borgia, p. 192.
(4) Nerli, l. c., l. V.
(5) Roscoë, t. I, p. 346.
(6) Lunig, Codex Italiæ diplomaticus, t. I, p. 1142.

rait de Florence, le sort de l'expédition de Louis XII était compromis. Supposez que comme Charles VIII il soit obligé d'abandonner l'Italie, le Valentinois, avec ses condottieri, pouvait lui barrer le chemin des Alpes. Le roi qui se trouvait à Milan, sur-le-champ détache un corps de troupes qui reçoit l'ordre d'attaquer Borgia s'il refuse de quitter la Toscane (1). Le Valentinois, cette fois, ne demande pas qu'on lui fasse un pont d'or pour s'éloigner, une simple menace du monarque suffit. Alors Florence, dans l'ivresse du double succès obtenu par Soderini, lui décerne le titre de gonfalonier à vie, c'est-à-dire qu'elle se donne de plein gré un autocrate.

Soderini représentait le parti de la laine, c'est-à-dire la bourgeoisie; c'était un homme modéré, qui aimait les lettres, sans les cultiver (2), et qui habitait alors une petite chambre toute modeste près du pont Alla Carraja. On lui donna pour représenter la république cent écus d'or par mois, environ douze cents francs de notre monnaie.

Quelques mois après Alexandre VI mourait : n'interrompons pas notre récit pour quelques pages qui restent à l'histoire de Pierre de Médicis.

Par pitié qu'on nous dise le parti que doit prendre le malheureux banni? Tornabuoni, del Nero, ont péri d'une mort ignominieuse pour avoir conspiré en sa faveur ; Vitelli a payé de son sang un mouvement de compassion pour le proscrit ; le ciel a par deux fois arrêté aux portes de Florence le prétendant que Borgia vient de trahir indignement. Du moins s'il est malheureux, il a montré dans sa mauvaise fortune du courage et de la constance. Il n'y a plus que la mort qui puisse le délivrer ; il la veut, mais une mort de soldat. Il s'engage donc, le 29 décembre 1503 (3), dans l'armée française, où pendant quelque temps sa place est aux avant-postes. Sur les bords du Garigliano Alviane était venu attaquer La Trémoille ; l'action fut chaude et longtemps disputée, mais les Français durent céder.

(1) Ammirato, Nardi, Roscoë.
(2) Nerli, l. c. l. V.
(3) Muratori, Ann. d'It. t. X, p. 25.

Enveloppé dans la fuite de La Trémoille, Pierre frète une galère qui va le transporter avec quatre pièces d'artillerie à Gaëte, qu'il veut empêcher à tout prix de tomber dans les mains de Gonsalve, général espagnol, quand le bâtiment sombre et s'abîme dans les flots. Le lendemain la mer jeta sur le rivage le corps du malheureux prince que quelques moines déposèrent dans une tombe solitaire, où rien ne rappellera le souvenir du fils de Laurent, pas même la devise que Politien, en des jours plus heureux, avait composée pour son élève et son ami :

In viridi teneras exurit flamma medullas (1).

Ainsi finit misérablement, en face du château de Gaëte, Pierre de Médicis, que Valeriano (Bolzani) a bien eu raison de placer parmi les lettrés malheureux (2). S'il fût mort dans le palais de ses ancêtres, au milieu de ces beaux livres qu'il aimait et lisait, entre les bras de quelques humanistes, comme son père, l'histoire aurait été moins sévère envers lui ; elle flatte ceux qui meurent sur le trône, et n'a pas même de pitié pour qui finit obscurément dans l'exil.

CHAPITRE XI.

ALEXANDRE VI. 1503.

Origine de la puissance temporelle des papes. — État de Rome à l'avénement d'Alexandre VI. — Il est certain que le pape s'opposa à l'expédition de Charles VIII. — Les barons romains s'allient à l'étranger. — Avec leur existence politique, Rome ne pouvait plus être gouvernée. — Guerre que leur déclare Alexandre. — Borgia est l'instrument dont le pape se sert pour se défaire de ses vassaux rebelles. — Exécution de Sinigaglia. — Machiavel auprès de Borgia. — Conduite de l'historien. — État de Rome après la destruction des barons. — Caractère et politique d'Alexandre VI. — Examen critique de quelques-unes de ses actions. — Conduite du cardinal de Médicis sous le pontificat d'Alexandre. — Ses occupations littéraires. — Mort d'Alexandre. — Pie III.

Si quelques actes de la politique d'Alexandre VI ont été

(1) Ammirato, Ritratti, ec., in Opt., t. III, p. 62.
(2) Val. de liter. infelicitate, lib. II, p. 113.

justement condamnés par l'histoire, il en est d'autres qui doivent obtenir ses sympathies, pour peu que, dans l'appréciation d'un fait, elle sache tenir compte des mœurs de l'époque où ce fait s'accomplit. D'abord, ce fut une belle idée que conçut Borgia, à son élévation au pontificat, d'arracher le patrimoine de l'Église aux factions diverses qui en compromettaient le repos.

Alors, comme aujourd'hui, il y avait dans le pontife romain deux royautés soumises l'une et l'autre à une double mission dont il doit poursuivre le triomphe par des moyens pris à la fois dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. Quand éclate une de ces grandes révoltes de l'esprit, connues sous le nom d'hérésies, le pape, pour la combattre, a des armes que le Christ même lui donna. Si la vérité est une, il doit exister dans le monde des intelligences un pouvoir souverain constitué de Dieu pour la faire triompher. De là ces foudres dont la papauté s'est souvent servie pour sauver l'unité, c'est-à-dire la vérité, et connues sous le nom d'anathème, d'interdiction, d'excommunication. L'histoire, quand elle ne ferme pas les yeux à la lumière, est là qui témoigne des services que la papauté rendit à la civilisation, c'est-à-dire à l'humanité, dans ces luttes contre la force brutale, représentée au moyen âge par quelques mains portant l'épée impériale. Il faudrait nier le soleil pour ne pas reconnaître que dans les longues disputes de l'Empire avec le saint-siége, le progrès, la liberté, l'idée, en un mot, ont été glorieusement soutenus par le souverain-pontife. Si le droit n'a pas succombé, c'est que le pape, dans son héroïque résistance, le tenait abrité sous sa tiare. Quand on étudie sans esprit de parti le long antagonisme de l'Empire et de la papauté, il est impossible de nier que si l'aigle impériale l'eût emporté, c'en était fait de la nationalité non pas de l'Italie seulement, mais de bien d'autres peuples. Le protestantisme, quand il a pour organes des intelligences comme Muller et Ranke, ne fait pas difficulté de convenir qu'au moyen âge l'opprimé qui voulait échapper à la tyrannie d'un maître impitoyable, allait se mettre en sûreté à l'ombre de la tiare; et là, dit l'auteur de l'histoire des Hohenstaufen, la colombe ne craignait plus ni l'œil ni les serres de l'aigle.

Aleandro, à la diète de Nuremberg, a merveilleusement éclairci la question touchant l'origine de la souveraineté temporelle des papes. Le thème de quelques-uns des plus beaux chapitres du livre de M. de Maistre, se trouve dans le discours du nonce apostolique. Aleandro prouve rapidement que cette royauté est une institution populaire, qu'elle est le prix d'une insurrection de l'esclave contre un despote, qu'elle est une conquête tout intellectuelle. Il fallait que le pape eût une royauté terrestre, autrement le monde serait retombé dans la barbarie, sous un histrion lombard qui eût gouverné l'Église; alors Rome, remarque Muller, eût cessé d'exister (1), et serait allée, suivant l'expression du poëte, où vont toutes les nations destinées à finir :

Per me si va tra la perduta gente.

M. de Maistre a dit, dans son livre lumineux, que la souveraineté ressemble, de sa nature, au Nil, qui cache sa tête (2); du moins la papauté montre la sienne. Il n'est pas besoin de l'œil de la foi pour l'apercevoir distinctement à travers cette atmosphère de corruption et de bassesse, de sang et d'iniquités que les empereurs grecs répandent sur leur passage en Italie, eux ou leurs lieutenants. Un jour, il arriva que le peuple se lassa de ces maîtres barbares ou fous qui l'opprimaient ou le vendaient, et qui, le danger venu, se cachaient derrière des murs, et l'abandonnaient aux caprices d'un soldat. Alors en levant les yeux il aperçut à ses côtés le monarque spirituel que lui avait donné le Christ en mourant. Il le vit écrivant à Léon : « L'Occident a les regards tournés vers notre humilité, venez venger les injures de vos sujets; » une autre fois — « que votre clémence impériale, comme elle l'a si souvent promis, défende et sauve l'Italie (3). » Et Léon ne venait pas. Or, le pontife nourrissait ce peuple dans les temps

(1) Voyage des Papes.

(2) Du Pape, liv. II, ch. VI.

(3) Deprecans imperialem clementiam ut, juxta id quod et sæpiùs scripserat, cum exercitu ad tuendas has Italiæ partes, modis omnibus adveniret. — Cité par M. de Maistre, liv. II, ch. VI, du Pape.

de disette, le défendait contre les agents du fisc impérial, prenait soin de la moisson du pauvre, veillait sur l'orphelin, apprenait à lire à l'enfant, protégeait la veuve, et payait les dettes du débiteur malheureux (1). Dans un élan admirable de reconnaissance, le peuple dit à son pasteur : Sois mon maître sur cette terre. Est-ce que l'origine de cette royauté temporelle n'en vaut pas une autre? Elle n'a coûté ni sang ni larmes; c'est le verset *Magnificat* mis en action : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles :* les puissants qui l'oppriment, lui pauvre peuple, le faible qui le sauve du despotisme. Plus tard, Constantin abandonna Rome et son patrimoine au pape, c'est-à-dire qu'il reconnut la souveraineté déléguée par le peuple. Qu'on dispute sur l'authenticité de cette donation, qu'on cherche sur l'autel de Saint-Pierre, sans le rencontrer, le parchemin où elle fut écrite; que le poëte en retrouve les titres dans la lune, parmi les prières des méchants, les soupirs des amoureux, les couronnes des souverains dont la mémoire s'est perdue, les vers composés à la louange des grands, et qu'il chante :

Di varj fiori ad un gran monte passa,
Ch' ebbe già buon odore, or puzza forte;
Questo era il dono, se però dir lece,
Che Costantino al buon Silvestro fece (2).

Que nous importe, si Lombards, Hérules, Grecs, Francs, Italiens, tous ces peuples d'origine diverse, rassemblés à Rome, comprirent la nécessité de déposer des fantômes d'exarques, lâches ou imbéciles, que le hasard leur avait livrés pour maîtres, et de se donner en corps, comme ils l'étaient en âme, au pontife de Rome, depuis longtemps leur souverain de fait? Est-il une plus sainte légitimité? Prétextat disait à Damase, pape : « Fais-moi évêque de Rome, et je me fais chrétien » (Hier. Ep.) (3).

(1) Orsi, dell Origine del' dominio de' Romani pontefici. Roma. 1742.
(2) Orl. fur., cant. 34, st. 80.
(3) M. de Saint-Priest, Histoire de la royauté consid. dans ses origines, in-8°, t. I, p. 294.

Or, à l'époque où Borgia prit le nom d'Alexandre VI, cette royauté temporelle, délégation spontanée du peuple, n'existait presque plus que de nom. Quelques familles patriciennes avaient fini par usurper le patrimoine de saint Pierre; mais cette fois l'usurpation ne ressemblait pas au Nil, elle montrait sa tête : reine capricieuse, despote, inhumaine, qui changeait la ville éternelle en un repaire de brigands, où, en plein soleil, elle rançonnait l'étranger et le regnicole.

Dans l'oraison funèbre d'Innocent VIII, l'évêque Leonelli disait aux cardinaux : « Hâtez-vous de choisir un successeur au pape décédé, car Rome est à chaque heure du jour le théâtre de meurtres et de rapines (1). »

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis la mort d'Innocent, que déjà, d'après le temoignage d'Infessura, plus de deux cents homicides avaient été commis dans les murs de Rome (2), par deux ou trois familles qui avaient le privilége du sang et de l'impunité; car Rome leur appartenait. Le séjour prolongé des papes à Avignon, le schisme, qu'on vit éclater, lors de leur retour en Italie, les débats scandaleux des pères de Basle, avaient admirablement servi les intérêts des grands vassaux dn saint-siége. A l'abri du châtiment, de feudataires ils s'étaient constitués souverains indépendants. C'est ainsi que les Malatesta s'étaient approprié Césène ; les Riario, Imola et Forli ; les Manfredi, Faenza ; les Sforce, Pesaro ; les Bentivogli, Bologne ; les Baglioni, Pérouse. Quand Charles VIII descendit en Italie, la plupart de ces grands seigneurs vinrent offrir leurs services au vainqueur. Ce n'est pas la faute d'Alexandre si Charles franchit les Alpes. Nous savons aujourd'hui, grâce aux savantes recherches de M. Rosmini, que le pape essaya, mais vainement, d'empêcher l'alliance de Louis le More avec Charles VIII. Il proposait à Sforce une triple al-

(1) Pap. Masson. libri sex, de Episcopis urbis qui romanam Eccles. rexerunt. Paris, in-4, 1586. — Rayn., Ann. eccl., t. XIX, p. 412. — Colon., 1693, in-folio.

(2) A die extremâ infirmitatis Innocentii, usque ad ejus (Alexandri) coronationem, plus quam ducenti et viginti homines diversis locis et temporibus interfecti fuerunt. — Infessura, Ann. eccl. Raynaldi, p. 414, t. XIX.

liance entre Rome, Milan et Naples, qui certainement eût rendu l'invasion impossible (1). Deux maisons puissantes hâtèrent, par leur défection, l'occupation de Rome : c'étaient celles des Colonne et des Ursins, qui livrèrent ainsi, par une lâche trahison, le patrimoine du saint-siége. Au besoin, les Ursins et les Colonne étaient sûrs de trouver un refuge dans les états de Venise, car la politique de cette république était intéressée à ce que Rome n'eût jamais qu'un pape débile et infirme (2). Alexandre VI dissimula son ressentiment, et attendit patiemment le moment de la vengeance. César Borgia fut l'instrument dont il se servit pour châtier la félonie de ses vassaux.

Quand on a vu dans la galerie Borghèse, à Rome, le portrait de César, peint par Raphaël, on devine aisément que cette trahison ne restera pas impunie. C'est bien là le héros de Machiavel, portant avec grâce l'épée et la cotte de mailles : on dirait un de ces vieux Suisses qui frappaient si rudement à Morat les Bourguignons de Charles le Téméraire. Ce front large où serpentent quelques rides précoces, cet œil noir voilé par des cils qui se dressent comme les défenses du porc-épic, cette barbe rousse et chétive, ces deux angles faciaux qu'une peau transparente accuse énergiquement, dénotent, s'il faut en croire la science de Lavater, une âme qui joint la ruse à la prudence, la vigilance à l'activité, le courage à la cruauté : serpent et lion.

La devise de Borgia est magnifique : *Aut Cæsar aut nihil.*

(1) Voici une lettre citée par M. Rosmini, dans sa vie de Trivulce (magno Trivulzio), qui ne laisse aucun doute sur les intentions d'Alexandre VI.

« Duci Bari. — Ill. Ecc. signore... Mi hanno parlato in questa sententia, che essendo sempre stato el desiderio suo de conservare la quiete, è continuamente stato di parere che la unione del re de Napoli con la Excellentia vostra conjuncta con la Beatitudine sua avesse a portare questi effecti... Et però la Beatitudine sua voleva ne scrivessi a la Excellentia vostra et da sua parte la confortassi strettamente a questa unione, et a considerare le provisioni opportune per impedire la venuta dei Francesi in Italia. — Romæ, 29 jan. 1494. Frater et filius, Ascanius Maria cardinalis Sfortia, vicecomes S. R. E. vicecancellarius. »

(2) I Venitiani si servivano de' baroni di Roma, li quali, essendo divisi in due factioni Orsine et Colonnesi, sempre v'era cagione di scandalo tra loro, et stando con l'armi in mano in su gli occhi del pontefice, tenevano il pontificato debole et infermo. — Macch., il Principe, cap. XI.

Les Colonne, qui, les premiers, avaient trahi les intérêts du saint-siége, furent les premiers châtiés. En vain, pour échapper au ressentiment du pontife, avaient-ils placé leurs fiefs sous la protection du sacré-collége ; Alexandre avait lu Tacite, et savait le secret de ne jamais trembler. Aussi les Colonne furent-ils obligés de venir en suppliants déposer dans le bassin d'or du saint-père les clefs de leurs forteresses. Pendant que le cardinal, leur parent, rachetait son salut par l'abandon de la riche abbaye des Subbiaco, les Savelli, alliés de Colonne, obtenaient leur pardon à la même condition, en se dépouillant de leurs richesses en faveur du pape (1).

Puis vint le tour des Ursins, ces feudataires de l'Eglise, serpents au dard plein de venin, comme les nomme le poëte (2). Eux, leurs parents, et leurs confidents, le duc de Gravina Vitellozzo Vitelli, P. Baglioni, Oliveretto da Fermo, réunis à Pérouse, songeaient à secouer le joug du vieux pontife, à se déclarer indépendants, à recommencer cette existence de grande route qui leur convenait si bien. César Borgia, abandonné de ses soldats, trahi par ses lieutenants, pour la première fois de sa vie, sentit un frisson de frayeur (3), quand un mauvais ange, le poëte même dont nous venons de parler, Machiavel, alors secrétaire de la république de Florence, vint le trouver à Imola. Que se passa-t-il dans cette entrevue? L'historien n'en a dit mot. Seulement on sait, à n'en pas douter, que le Valentinois reprit courage, et conçut sous l'œil, et peut-être sous l'inspiration du Florentin (4), le drame de Sinigaglia, où la plupart des conjurés de Pesaro allèrent sans armes, comme de véritables enfants, se livrer aux lacets du bourreau, que César menait dans toutes ses expéditions.

(1) Galerie universelle des hommes qui se sont illustrés dans l'empire des lettres, depuis le siècle de Léon X jusqu'à nos jours. Art. Alexandre VI, p. 41, in-4°, Paris, 1787.

(2) ... Questi serpenti,
Di velen pieni. Macch., decad, l. I.

(3) Pieno di paura — Roscoë, t. I, p. 356, note.

(4) Politico raffinato che è forse stato complice di alcuni di questi delitti, o almeno n' è stato la cagione in forza dei perversi suoi principj. — Luigi Bossi, Vita di Leone X, trad., ec., t. III, p. 31, nota.

Machiavel a consacré à cette sanglante exécution de Sinigaglia un chapitre auquel il a donné pour titre « Des particuliers que la fortune, la faveur ou la force élève au pouvoir souverain (1). » Assurément, on ne devinerait pas à ce titre, qu'il va décrire une scène si pleine de douloureuse émotion. Du reste il en parle comme il eût fait d'une expédition des Volsques, sans aucun battement de cœur; pas une parole d'indignation contre César; pas une larme aux victimes! Des morts il dit—qu'ils furent assez dupes pour se mettre entre les mains du Valentinois; du Valentinois,—qu'ayant exterminé les chefs de la faction des Ursins, et fait ses amis de leurs partisans, il créa de solides fondements à sa puissance (2). Il y a ici un mystère psychologique qui semble d'abord inexplicable. Cherchez un cœur qui ne batte de pitié ou de colère au récit d'une si horrible trahison; un œil qui ne se voile de larmes? vous n'en trouverez pas. Un jour il prend envie à Machiavel de donner le récit complet de ce qui s'est passé à Sinigaglia, et il écrit vingt pages où vous ne surprendrez pas, chez le narrateur, un mouvement de pitié (3). Une semblable insensibilité chez Machiavel lui-même n'est pas naturelle. Si sa narration est sans couleur, c'est qu'il a pris part, comme conseiller, au drame qu'il raconte.

Florence se hâta d'envoyer à Borgia, Jacques Salviati, un de ses plus grands citoyens, pour le féliciter. Du moins ici Machiavel nous vient en aide pour commenter la joie de la république, en nous rappelant ce que nous savions déjà, — que la plupart de ces condottieri, sacrifiés avec une si froide cruauté, étaient perdus de débauche, souillés de toute espèce de crimes, et la terreur de Florence (4). L'un d'eux, Olive-

(1) Du Prince, ch. V.

(2) Id. ib.

(3) Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino nello ammazzare Vitellozzo Vitelli, Oliveretto da Fermo, il signor Pagolo, et il duca di Gravina Orsini.

(4) Razzi, Vita di Pietro Soderini, p. 7, Padova, 1787. — Les historiens avouent que ce meurtre réjouit les habitants de Florence: « Restò allora la città, morti costoro, molto sicura da quelli suoi nemici, che tanto et sì spesso la travagliavano. » — Nerli, comm., lib. IV, p. 85.

retto, un an auparavant, jour pour jour, avait invité son oncle Jean Fogliani à un repas du soir, et, le repas fini, l'avait conduit dans une chambre voisine de la salle à manger où des soldats armés l'avaient poignardé. Le crime commis, Oliveretto monte à cheval, parcourt Fermo, force le palais du gouverneur, tue les partisans de son oncle et arbore son étendard sur les murailles de la ville (1). Vitellozzo, étranglé par Borgia, était, au témoignage du même écrivain, le maître d'Oliveretto dans l'art de la guerre et de l'homicide (2). Le titre du chapitre où le parricide d'Oliveretto est raconté, dit quelque chose au moins, il est ainsi conçu : « De ceux qui arri- » vent au trône par des crimes. » On voit bien que Machiavel n'assistait pas au repas de Fermo.

Si, comme cet historien fataliste, on n'appréciait un fait que par ses influences heureuses, on devrait applaudir, sans murmure, à ces grands coups dont César Borgia frappa quelques membres de la famille des Ursins ; mais le crime, qu'il profite ou non à la société, est toujours une violation des lois divines. Il est certain que ces vicaires du saint-siége, si misérablement assassinés, étaient un obstacle à cette unité dont l'Italie avait un si pressant besoin pour chasser l'étranger ; qu'ils contribuèrent par leur révolte contre Alexandre, à l'envahissement du pays ; qu'ils prêtèrent aide et protection au monarque français ; qu'enchaînée par eux la papauté, ni comme reine spirituelle, ni comme reine temporelle, ne pouvait accomplir ses devoirs, gênée qu'elle était dans chacun de ses mouvements et de ses actes par des feudataires qui s'étaient constitué une souveraineté indépendante. La plupart de leurs fiefs, ils les tenaient de la bienveillance du souverain de Rome, et ils se servaient de ses dons pour le vendre et le trahir. Quand ils voulaient, ils pouvaient affamer le pape, les cardinaux et les habitants de la Romagne. A peine Alexandre VI a-t-il pris les rênes du pouvoir, que l'abondance renaît dans Rome ; que de la Sabine on peut y venir vendre sans crainte ses denrées ; que personne n'a plus peur de mourir de faim comme autre-

(1) Machiavel, du Prince, ch. VI.
(2) Id. ib. — Guicc., l. V.

fois. Avec l'existence de tous ces demi-monarques, aux portes même de la capitale, toute justice était devenue impossible; il suffisait à ces exarques d'acheter, au prix de quelques milliers de ducats, la conscience des juges pour s'assurer d'avance l'impunité de ces grands méfaits qui attristaient l'humanité. Ce n'est pas la bonne volonté qui manquait à Innocent VIII, mais la santé; l'âme était belle, mais le corps débile. Sous Alexandre VI le pauvre comme le riche put trouver des juges à Rome; peuple, soldats, citoyens se montrèrent attachés au pontife, même après sa mort, parce qu'il avait des qualités vraiment royales.

La nuit, Alexandre dormait à peine deux heures; il passait à table comme une ombre (1), sans s'y arrêter; jamais il ne refusait d'ouïr la prière du pauvre; il payait les dettes du débiteur malheureux, et se montrait sans pitié pour la prévarication.

Pour juger une vie où l'ombre trop souvent se mêle à la lumière, il faut bien se garder de s'en rapporter aux pasquinades d'un poëte de cour comme Sannazar, dont l'épigramme, du reste, est aujourd'hui contestée; au témoignage de Guicchardin qui ne dissimule pas sa haine toute florentine pour les Borgia; encore moins au journal d'un Allemand qui, en véritable Teuton, cherche toujours à prendre en défaut l'homme du Midi : on risquerait de s'égarer. Temps affreux que ceux où vécut Alexandre, où l'épigramme fait souvent l'office du poignard, et la poésie, de l'histoire. La postérité a fait justice de plus d'une accusation dont on a flétri la mémoire de ce pape. Voltaire l'absout, dans sa dissertation sur la mort de Henri IV, de l'empoisonnement du cardinal Corneto, que lui impute Guicchardin. L'auteur de la Galerie universelle (2), malgré ses penchants philosophiques, s'est permis de rire de ces soupers de Trimalcion auxquels Burchard le fait trop souvent assister. Roscoë, l'anglican, refuse de croire, par de bonnes raisons, au commerce incestueux que le grand jour-

(1) Ne andava molto tardi la notte in letto, era di pochissimo sonno et di manco cibo. — Panvinio.

(2) Art. Alexandre VI.

naliste de l'époque lui prête avec la belle Lucrèce (1). Muratori a démontré, d'après une autorité décisive, celle de l'ambassadeur de Ferrare à Rome, que la mort du pontife ne fut point occasionnée par le breuvage qu'il destinait, suivant Gordon, à quelques cardinaux. Et, tout récemment, un critique romain, M. de Mathias, a mis à nu l'absurde mensonge de Giannone qui lui fait empoisonner Gem, le frère du sultan Bajazet, mort de dyssenterie à Capoue, dans le camp même de Charles VIII (2).

Qu'on nous donne un homme de lettres d'une vie irréprochable, et à l'aide de quelques pages en vers écrites à Florence ou bien à Naples, il nous sera facile de prouver que cet ange de pureté ressemblait à l'un de ces moines allemands que Luther, dans un moment de verve ou d'humeur, chargeait de tous les péchés du monde. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, ce n'est point une réhabilitation d'Alexandre VI que nous tentons ici : il y a deux êtres en lui, le pape et l'homme ; le pape a fait des œuvres admirables, nous les revendiquons comme historien au nom de la vérité; l'homme est tombé souvent de bien haut ; comme catholique nous pleurons amèrement ces chutes.

A la cour du pontife vivait un maître de cérémonies du nom de Burchard ou Burcard, Procope d'antichambre, qui a tenu registre de tout ce qu'il a vu, entendu, deviné, et le plus souvent imaginé (3). A le lire, on croirait qu'il n'a pas

(1) Roscoë, Dissertation sur le caractère de Lucrèce Borgia. — Vie de Léon X, t. I, p. 373.

(2) Difesa di Alessandro VI, spagnuolo, sul punto di accusa diretta a far credere di aver egli cooperato all' avvelenamento di Gem, principe ottomano. Ann. di scienze religiose, comp. da Mons. de Luca, Roma, 1842, luglio-agosto.

(3) Le Journal de Burcard ou Burchard est écrit en latin. Le *Diarium* concernant Alexandre VI fut trouvé dans la bibliothèque de Berlin en 1707 par la Croze et imprimé par J. G. Eccard à Leipsig en 1723, dans le tome II de son *Corpus historicum medii œvi,* in-fol. Leibnitz a donné un abrégé du Journal de Burcard dans son *Historia arcana, seu de vitâ Alex. VI,* Han., 1696, in-4°. Voyez, pour ce qui concerne l'auteur et ses différents ouvrages : Notice des manuscrits de la bibliothèque du Roi, t. I, p. 68-139, in-4°.

quitté le pape un seul instant : il le suit à la chapelle, au consistoire, à table, au lit; la nuit n'a pas d'ombres dont il n'ait percé l'obscurité. C'est un être qui ne croit pas à la vertu, et qui, à l'aide d'un ducat, explique ordinairement une bonne pensée, une bonne action. Jamais romancier ne se joua avec une naïveté si bouffonne de la crédulité de ses lecteurs. D'Alexandre VI, la dissimulation personnifiée, il fait un héros de mélodrame qui vient afficher ses débordements aux yeux de Rome tout entière. Qu'un cardinal meure, il regarde dans le breuvage du malade, et presque toujours il y trouve des traces de poison. Pourquoi ce poison? C'est parce que Alexandre voulait s'emparer des dépouilles du prélat. Voltaire s'est spirituellement moqué, en sa qualité de poëte tragique, de cette violation des premières règles de l'art dramatique. « On prétend, dit-il, que dans un pressant besoin d'argent Alexandre voulut hériter de quelques cardinaux; mais il est prouvé que César Borgia emporta cent mille ducats d'or du trésor de son père après sa mort : le besoin n'était donc pas réel. D'ailleurs, comment se méprit-on à cette bouteille de vin empoisonné, qui, dit-on, donna la mort au pape? Si, quand le pape mourut, cette cause de sa mort avait été connue, elle l'eût été par ceux-là même qu'on avait voulu empoisonner; ils n'eussent point laissé un tel crime impuni; ils n'eussent point souffert que César Borgia s'emparât paisiblement des trésors de son père... Il n'est pas difficile d'inventer quand on accuse. » Si l'on pouvait croire à la narration de Burchard, Alexandre VI aurait été vraiment frappé d'idiotisme. Ce serait un Cassandre de comédie, cherchant exprès le grand jour pour rendre une ville, un pays, un monde entier témoins de ses folies, un crétin de la Maurienne étalant sur le grand chemin ses dégoutantes infirmités. Jamais bonne femme ne fit, comme le maître des cérémonies, des contes à dormir debout. On dirait que, pour remplir ses pages de chaque jour, il faisait le métier de Facchino, courant les rues, les hôtelleries, les marchés publics, les boutiques et les étalages; et de tout ce qu'il avait entendu de la bouche de valets de place, de servantes d'auberge, de palfreniers, de barbiers, formant le soir un récit qu'il appelait son journal. C'est dans l'œuvre

posthume de ce fouilleur d'égouts, qui n'était pas destinée à voir le jour (1), que beaucoup de nos historiens et de nos romanciers sont allés puiser, pour peindre Alexandre, des récits qu'ils nous ont donnés comme des documents officiels. Nous voudrions bien savoir comment on doit s'en rapporter aveuglément au protestant qui s'est chargé de déchiffrer ce journal, véritable grimoire écrit, selon Paris de Grassi, par la griffe du diable, plutôt que par une main d'homme (2). Il y a quelques perles pourtant dans ce fumier de Burchard; mais on prend bien garde de les en retirer. Ainsi, ne dit-on rien de cet appel d'Alexandre à la chrétienté tout entière pour repousser le Turc qui menaçait l'Occident, et dont le triomphe eût entraîné la perte des lettres. C'est là cependant une noble et glorieuse pensée! Dans sa rigoureuse justice, le pape mit à contribution les trésors de ses cardinaux. Ascagne Sforce, riche de 30,000 ducats de rente, fut obligé d'en verser 3,000 dans la caisse instituée par le pape; le cardinal de Médicis 600 seulement, le dixième de ses revenus annuels; Cornaro ne dut rien payer, parce que, dit le journal de notre Allemand, il n'a pas de revenus : *Nullos habet redditus* (3). Or, ce Cornaro était un des cardinaux qu'Alexandre VI voulait empoisonner!

Le cardinal de Médicis étudiait attentivement la politique d'Alexandre, dans ses rapports avec les populations soumises à l'autorité du saint-siége, avec les princes alliés de la cour de Rome, avec Louis XII, maître d'une partie de l'Italie; de graves enseignements ressortaient de cette étude, qui ne devaient pas être perdus pour notre Florentin. Une chose certaine, c'est que les deux ou trois grandes familles, qui

(1) Notice des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, t. I, p. 121.

(2) Non solum non humanus, sed supra omnes bestias bestialissimus, inhumanissimus, invidiosissimus. Egit libros quos nemo intelligere potest, nisi diabolus, assertor ejus, aut saltem sibylla; sic enim gifaris, id est characteribus obscurissimis pinxit, aut litteris alteratis et oblitis figuravit, ut credam ipsum habuisse diabolum pro copistâ talis scripturæ. 267. — Paris de Grassis, ex Diario ad annum 1506.

(3) Raynaldi Ann. eccl., t. XIX, p. 489.

tenaient captive la papauté, mettaient en péril le pouvoir du souverain ; que restituer à ces feudataires toutes les forteresses dont ils avaient été dépouillés, serait pour les successeurs d'Alexandre une faute qui compromettrait la fortune, et peut-être même le salut de leur royauté temporelle. L'esprit républicain s'était glissé dans Rome ; les lettres en avaient hâté le développement ; l'existence de tous ces souverains campés autour de la ville éternelle en aurait provoqué le triomphe. Médicis pouvait juger de ses yeux les conséquences des coups portés, trop souvent dans l'ombre, à ces vicaires turbulents ; leur châtiment avait ramené la paix dans la cité, l'abondance dans les marchés, l'équité dans les tribunaux, l'ordre dans les finances, améliorations que le prince n'aurait pu tenter sous l'œil de vassaux indisciplinés.

D'un autre côté, l'étude de la politique des Borgia, dans leurs relations avec les gouvernements de l'Italie, lui fournissait des leçons également utiles. Trop souvent le souverain temporel avait eu recours à la ruse : le temps des finesses diplomatiques était passé ; il fallait que le prince pût avouer ouvertement chacun de ses actes. Que si la nécessité le forçait de recourir aux armes, il devait la subir comme une loi imposée par l'esprit de conservation personnelle, mais dans un intérêt de nationalité, et jamais de famille. Alexandre laissait à son successeur, débarrassé d'ennemis intérieurs, une glorieuse tâche : la délivrance du pays. Le jour où le sol serait libre, commencerait pour l'Italie une ère nouvelle. Rome était appelée à frayer au monde un sillon de lumière où la suivraient bientôt toutes les autres nations. Cette œuvre de rédemption spirituelle, les Médicis y avaient glorieusement travaillé, mais Rome seule pouvait l'accomplir, si le Ciel voulait lui donner pour souverain un prince ami des lettres.

En attendant que le doigt de Dieu tirât de la foule l'homme de son choix, Jean de Médicis, enfermé dans sa bibliothèque, faisait sa cour à toutes ces grandes intelligences que Laurent, son père, lui avait appris à révérer. Pas une seule fois vous ne le verrez se mêler de ces querelles où s'est engagé le pape Alexandre. Il s'abstient soigneusement de paraître au Vatican, car la politique de Borgia n'est pas la sienne ; mais il

sait remplir tous ses devoirs de fils et de sujet : il a blâmé hautement la désobéissance de Savonarole. Dans un beau mouvement de zèle évangélique, Alexandre fait-il un appel aux membres du sacré collége pour venir au secours de la croisade que la papauté, depuis Æneas Sylvius, prêche contre les Turcs; le cardinal vient offrir la dîme demandée; et, sans murmure, se dépouille, quand il a déjà fait de si grands sacrifices dans l'intérêt de sa famille, afin de subvenir aux frais de cette guerre contre l'ennemi du nom chrétien.

Après la mort d'Alexandre VI, le conclave élut pape le cardinal de Sienne, François Piccolomini, qui prit le nom de Pie III. Médicis lui donna sa voix. C'était le neveu d'Ænéas Sylvius, ce grand homme qui fut à la fois poëte, historien et orateur (1). Le neveu allait faire revivre le savoir et les vertus de l'oncle; mais après un règne de quelques semaines, Dieu le retira de ce monde. Il fallait que la tiare fût un fardeau bien lourd à porter, puisque le meilleur ami de Piccolomini, Pierre Delfini, le camaldule dont le nom revient si souvent dans notre récit, était presque tenté de remercier la Providence de ce trépas imprévu. Il disait dans son style aux couleurs mythologiques : « Quand j'en aurais le pouvoir, je ne voudrais pas le rappeler de ce séjour où maintenant il se nourrit d'ambroisie et de mets célestes; où sans voile énigmatique, il contemple face à face la majesté divine (2). »

Presque tous les artistes portèrent le deuil de Pie III.

A Sienne vivait un peintre, maître Bernard de Pérouse, si connu sous le nom de Pinturrichio, dont Piccolomini aimait le talent. Quelque temps avant sa mort, le cardinal l'avait chargé de retracer les actes principaux de la vie d'Ænéas Sylvius, sur les murs de la *Libreria* de la cathédrale. Bernard s'était mis à l'œuvre; c'était un coloriste, mais sans beau-

(1) Non v' era chi fosse più dolce in poesia, più preciso nella storia, più copioso nell' eloquenza. — Paulo Cortese.

(2) Ex eo loco ubi nunc cibo regio et ambrosiâ vescitur, ubi non jam per speculum in ænigmate, sed facie ad faciem divinam illam contemplatur majestatem, si revocare mihi ipsum liceat, nunquam facerem. — Pet. Del., lib. VII, Ep. 8.

coup d'imagination. Il eut recours à Raphaël, qui fit pour lui plusieurs dessins, entre autres, celui du groupe où le jeune Ænéas Sylvius, accompagné du cardinal Dominique da Capranica, se met en route pour le concile de Basle, et que Florence conserve dans sa galerie, signé par Sanzio (1). Seulement, il est faux que Raphaël ait mis la main aux fresques; on y trouve des fautes de goût qu'il n'aurait pas commises.

Un moment le Pinturrichio craignit que la mort de son protecteur n'interrompît des travaux auxquels la gloire de l'artiste était intéressée. Mais le cardinal de Sienne, infirme et malade, avait tout prévu, et dans son testament avait chargé expressément ses héritiers de remplir les conditions du contrat signé avec le peintre (2). Jacques et André, frères de Pie III, remplirent fidèlement les engagements du pape, après avoir obtenu de Ferdinand, roi d'Aragon, et de Henri, roi de Castille, que les armes de ces deux maisons parussent réunies à celles des Piccolomini (3) dans les peintures murales.

(1) Rafael von Urbino, etc., von J. D. Passavant, t. I, p. 71.

(2) Item, quia magistro Bernardino, pictori Perusino, vocato il Pinturicchio, locavimus depingendam historiam sanctæ memoriæ Domini Pii in libreriâ nostrâ, cum pactis et conditionibus, ut in quâdam cedulâ manu nostrâ et suâ subscriptâ continetur, et voluimus quòd si nobis decedentibus non fuerit perfecta, hæredes nostri curam perficiendi et satisfaciendi suscipiant, juxta nostram voluntatem in dictâ cedulâ expressam. — J. D. Passavant.

(3) V. Notizie spettanti ai benefici e preeminenze onorifiche di patronato della famiglia Piccolomini originaria, o sia della stirpe di Pio III. Siena, 1746, in-fol., tit. VIII.

CHAPITRE XII.

JULES II.—1503-1512.

Élection de Jules II. — Son portait. — Il s'empare de César Borgia et le force à restituer les forteresses du saint-siége. — Le cardinal gagne l'amitié du neveu de Jules II. — Sa conduite à Rome. — Dangers que court la royauté temporelle du pape. — Quelques cardinaux se détachent de l'autorité et convoquent un conciliabule à Pise. — Soderini favorise les prélats rebelles. — Jules II nomme le cardinal de Médicis son légat à Bologne. — Le cardinal part pour réduire cette ville qui vient de se révolter. — Il est obligé d'en lever le siége. — Gaston de Foix attaque et prend Brescia. — L'armée du pape se retire et vient se poster près du Rancone. — Bataille de Ravenne. — Mort de Gaston de Foix. — Le cardinal tombe dans les mains des Français.

La mort d'Alexandre VI dut réveiller un moment les factions que sa main de fer avait su comprimer. Le peuple ne comprit la perte qu'il avait faite, que lorsqu'il se vit de nouveau menacé par cette foule de barons, qui profitaient de l'interrègne pour ravager les campagnes de Rome. Alors, il fallut bien reconnaître que Borgia était, pardessus tout, l'homme du peuple. Un pape de race italienne n'aurait jamais osé ce que l'Espagnol tenta si hardiment, en arrachant le domaine de l'Eglise à des feudataires plus puissants que le pontife même. Tout en nous inclinant devant les hautes vertus de Pie III, nous ne pouvons nous dissimuler que dans ces temps difficiles il fallait, pour régir le double monde que la Providence livrait au pape, une autre tête que celle du neveu d'Æneas Sylvius, et surtout un autre bras.

Jules II, élu le 31 octobre 1503, à l'unanimité des suffrages, pour succéder à Pie III, devait être le Moïse de l'Italie. Nous ne connaissons pas dans l'histoire, un homme prédestiné à porter une couronne, qui réunisse en lui, comme Jules II, toutes les qualités qui font les grands rois. Trouvez dans sa vie un instant où vous puissiez lire sur sa figure la passion qui agite son âme. Il est impénétrable à l'œil comme à l'o-

reille, et cependant étranger à la dissimulation, hardi à concevoir un projet, et jamais imprudent quand il s'agit de l'exécuter, sa détermination est prompte et toujours calculée. Il est patient dans l'infortune, courageux dans le danger, miséricordieux dans la victoire. Vous pouvez rêver pour lui toutes sortes de grandeurs, il remplira toujours dignement les vues de la Providence. Si vous en faites un condottiere, à l'exemple de Sixte IV son oncle, quand il lui donna le commandement des troupes pontificales contre les révoltés de l'Ombrie (1), il se battra valeureusement, et sera le père de ses soldats; si vous lui mettez dans la main le ciseau du sculpteur, il fera jaillir du marbre quelque figure ressemblant au David de Michel-Ange; si vous l'élevez à la royauté, il fera tout ce que, plus tard, Napoléon fit de merveilleux. Seulement, n'essayez pas de lui donner une chaire de professeur, car lorsqu'il voudra parler, sa langue s'embarrassera; il cherchera le mot, comme un écolier tremblant, et le corrigera souvent trois fois, et toujours malheureusement, ainsi que le rapporte Paris des Grassis (2).

Voilà pourtant celui qui ne sait pas dire un mot en face d'une robe rouge, sans se reprendre, que nous allons voir d'abord aux prises avec César Borgia, l'homme de Machiavel.

Les Vénitiens s'étaient jetés dans la Romagne, avaient surpris Faenza, et menaçaient les autres places de la province (3). Il fallait les chasser des États de l'Église. « Délivrez-nous, Seigneur, des barbares! » s'était écrié Jules II, quand on vint lui dire qu'il était pape; et par barbares, il entendait d'abord l'étranger, puis tous ceux qui retenaient quelque parcelle du patrimoine de saint Pierre. Jules envoie des ambassadeurs à Venise, qui plaident vainement devant le sénat la cause du saint-siége (4) : on ne les écoute pas. Il se rappelle

(1) Luigi Bossi, note addizionali alla Vita di Leone X, t. III, p. 222.

(2) Nam ipse ita timidè dicebat, sicut puer sub disciplinâ pædagogi tremebundus facere solet, et aliquando verba imperfecta ac bis ac tertiò corrigebat. — Diarium curiæ romanæ, in nov. Coll. script. ac man. variorum D. Ch. Goth. Hofmanni, p. I, p. 448.

(3) Roscoë, t. II, n. 18.

(4) Id. p. 19.

alors qu'il tient entre ses mains un capitaine auquel la plupart des villes de la Romagne sont restées fidèles, parce qu'il les a délivrées des bandits qui les pillaient, et qu'il maintient par le sang et les supplices la sûreté des rues et l'administration de la justice (1). Jules fait arrêter Borgia. César, étonné de ce grand coup de foudre, en demande le motif : on lui répond qu'il sera libre dès qu'il aura restitué ou fait rendre au pape, comme il l'a du reste promis, toutes les places fortes de la Romagne ; en d'autres termes, quand il aura chassé jusqu'au dernier Vénitien des terres de l'Église. On peut juger de la colère du Valentinois, qui se vantait d'avoir fait donner la tiare à Jules II, et qui, pour prix de son dévouement aux Rovère, avait reçu le titre de gonfalonier de la Sainte-Église (2). La liberté, pour César, c'était plus que la vie. Les forteresses seront restituées. Voici un blanc seing qu'il donne pour gage de son obéissance; mais ses lieutenants refusent de le reconnaître, l'un d'eux même, don Diégo Ramiro, qui tient Césène, fait pendre aux créneaux de la citadelle Oviédo, porteur des ordres du prince. A ce sang méchamment versé, le pape répond en confinant le duc dans un château qui, depuis, en souvenir du prisonnier, a porté le nom de tour de Borgia (3). Pour la première fois de sa vie, César avait trouvé son maître : il fallait qu'il restituât ou qu'il languît peut-être toute sa vie entre quatre murailles ; son choix ne pouvait être douteux. Cette fois, il comprend que la ruse a fait son temps; des ordres sérieux sont donnés aux commandants des forteresses occupées par ses partisans. Presque tous obéissent, et dans quelques mois le pape recouvre, sans effusion de sang, des châteaux forts où César comptait se maintenir, et le duc, dirigé sur Ostie sous la conduite de Carvajal, cardinal de Sainte-Croix, s'embarque bientôt à Nettuno pour Naples (4). Il allait quitter cette ville, quand, au mépris d'un

(1) Léo, Histoire d'Italie, t. I, p. 503. — Guicc., Stor. d'Italia, lib. VI.

(2) Burchard.. Diar. ap. Concl. de' Pontif. — Guicc., St. d'It., lib. VI. — Roscoë, t. II, p. 17.

(3) Burch., Diar. ap. conc. de' Pontif., vol. I, p. 163.

(4) Guicc. St., d'It., lib. VI.

sauf-conduit que lui avait délivré Gonsalve de Cordoue, il est arrêté par Nugno Campijo, qui le déclare prisonnier du roi son maître. Et Sannazar, sans pitié pour une si grande infortune, lui le poëte du malheur cependant, se met à chanter :

> Omnia vincebas, sperabas omnia, Cæsar,
> Omnia deficiunt, incipis esse nihil (1).

Le coup qui frappait si soudainement Borgia dut être sensible au cardinal de Médicis ; car l'Espagnol avait plus d'une fois montré quelque intérêt à la famille déchue. D'un autre côté, des mots échappés au pape, son affection connue pour Soderini le gonfalonier de Florence, son amitié pour Machiavel, l'un et l'autre ennemis déclarés des Médicis, ne laissaient au cardinal que peu d'espoir dans une restauration contre laquelle tout jusqu'alors semblait avoir conspiré, le ciel lui-même, avec ses tempêtes. Un autre, à la vue de cette alliance des éléments et des hommes contre sa famille, aurait désespéré de la cause des exilés et serait rentré dans le repos. Mais il avait appris que l'homme, ainsi que les éléments, peuvent être vaincus par une inébranlable volonté, et il l'avait, cette volonté. Il se rappelait Pic de la Mirandole, luttant seul avec son innocence contre les théologiens qui l'accusaient à Rome d'hérésie, et finissant par triompher de toutes ces robes noires qu'on disait si puissantes : il imita le savant.

Ce qu'il devait éviter en ce moment, c'était d'agir, de travailler ouvertement en faveur des bannis, heurtant ainsi la politique ou les préventions d'un maître qu'il avait intérêt à ménager. Il continua donc ce genre de vie tout littéraire qu'il avait mené dans les derniers temps du pontificat d'Alexandre VI, tenant salon ouvert aux artistes de Rome et de l'étranger ; fouillant le Campo-Vaccino ou les vignes voisines pour y chercher quelque belle statue décrite par Pline ; relevant à la façon de Pomponio Leto des inscriptions lapidaires, ou collationnant en compagnie de Bibbiena et de G. Cortese le texte d'un manuscrit d'Horace, ou d'Homère. Parfois il

(1) Masse, l. c., p. 297.

allait surprendre Sadolet dans son habitation du Quirinal, pour lui demander l'explication d'une phrase obscure de Cicéron. Le soir, au coucher du soleil, il dessinait une ruine antique, ou bien encore il se délassait à faire de la musique, attendant avec confiance que la Providence lui envoyât quelque bon ange pour rétablir sa maison.

L'ange vint sous les traits d'un jeune homme dont Rome admirait les grâces, les mœurs, la bonté et le savoir. Son vieil oncle le pape Jules II, qui l'aimait vivement, l'avait fait d'abord cardinal, puis vice-chancelier du saint-siége : il s'appelait Galeotto de la Rovère, et était fils d'une sœur du saint-père.

Poëtes et prosateurs, tous ceux qui parlent de Galeotto vantent les admirables qualités du cœur et de l'esprit dont le Ciel avait doué ce jeune homme. Il avait les mêmes goûts que le cardinal : il aimait la poésie, la peinture, la sculpture, la musique et surtout les livres. Son bonheur était de feuilleter les beaux manuscrits qui faisaient autrefois partie de la bibliothèque de Laurent de Médicis, et que le peuple avait dispersés, mais que Soderini, quand on en découvrait, laissait restituer au cardinal; car il faut rendre justice au gonfalonier, s'il faisait la guerre aux Médicis, il épargnait leurs livres.

Quelquefois dans une de ces causeries du soir entre le cardinal et les humanistes romains Galeotto prenait la parole pour prédire l'avenir. Il croyait que l'exil avait usé son vieil oncle, qu'il aimait beaucoup du reste; il le voyait succomber sous le poids de l'âge, des infirmités et des affaires; Rome avait perdu son pontife, le collége des cardinaux s'assemblait, et Jean de Médicis était nommé pape par acclamation. Il n'est pas besoin de dire qu'il donnait sa voix à son ami, et que tous les prélats présents la lui donnaient aussi. La prophétie de Galeotto s'accomplit; un seul des électeurs ne vota pas au scrutin : c'était justement notre prophète, que le Ciel ravit trop tôt à l'amour des Romains. Jean ne cacha pas son chagrin, il versa d'abondantes larmes sur ce trépas subit, et longtemps il ne put entendre parler, sans pleurer, de son noble ami. « Les pleurs recommençoient, nous dit Paul Jove, sitost que l'occasion ramenoit quelque propos d'une personne qui luy avait

esté si chère, et qui avoit à son égard rempli tous les devoirs d'une parfaite amitié et d'une charité chrestienne (1). »

Ces devoirs d'une charité chrétienne, c'étaient les doux propos que Galeotto échangeait avec son oncle touchant le cardinal, si bien que le pape se mit à aimer de toute son âme Jean de Médicis, qui ne parlait, de son côté, qu'avec admiration du pape; car il avait compris tout ce qu'il y avait dans ce pontife de grandeur d'âme, de profondeur d'esprit, d'intelligence d'artiste et de souverain.

Il ne perdait pas de vue, du reste, les intérêts de sa famille. Il n'avait qu'une pensée, le rétablissement des Médicis. Le temps le servait admirablement, comme il sert toujours quiconque a la patience d'attendre. Lucrèce, sa sœur, travaillait efficacement à Florence à cette œuvre toute filiale. C'était une femme de mœurs exemplaires, d'un beau courage, qui parlait aussi bien qu'elle se conduisait. On lui doit plus d'une conversion. La plus éclatante fut, sans doute, celle de Jacques Salviati son mari, un des citoyens les plus puissants de la république, patriote enthousiaste, admirateur fanatique de Savonarole, et qui avait fini, grâce à Lucrèce, par ne plus comprendre comment on avait chassé de Florence les descendants de Cosme, et pris pour maître Soderini. Le gonfalonier de Florence était un honnête homme, mais qui manquait d'adresse, comme le remarque Machiavel. Il aurait pu, sinon vaincre, du moins affaiblir ses ennemis en feignant de servir les Médicis (2). « Il croyait, ajoute le même historien, imposer, avec le temps, silence à ses ennemis par son affabilité, ou leur échapper par sa bonne étoile. Comme il était jeune encore, il cherchait à triompher de la jalousie de ses rivaux sans brusquerie, sans violence et sans trouble; il ignorait que la fortune est changeante, et l'envie implacable. »

Il voulait être populaire, et s'aliénait par conséquent la noblesse, qui le poursuivait dans le conseil de ses soupçons et

(1) Paul Jove, Histoire de Léon X, traduite en françois par M. D. P., Paris, in-12, 1675, p. 122.

(2) Traité de la République, § XCI, pages 249-250, édit. de Paris, in-12, 1841.

de ses moqueries; mais il avait reçu du Ciel un caractère impassible; s'il n'avait pas le courage de punir l'injure, il avait la force de la supporter. Mais au moindre choc ces natures tombent pour ne plus se relever : c'était au cardinal à choisir le moment pour renverser le gonfalonier. En attendant sa conduite était habile : personne n'eût pu se douter qu'il était intéressé dans les affaires de Florence. Ses amis étaient presque tous des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des artistes, gens qui, d'ordinaire, n'excitent pas de soupçons. La politique était bannie de ses salons; on y discutait, comme à la cour du duc d'Urbin, la prééminence de la peinture sur la sculpture, la nature du beau, les règles du coloris et du dessin. Mario Maffei (1) et Thomas Inghirami, tous deux de Volterre (2), étaient les orateurs qui le plus souvent en venaient aux prises. Le cardinal aimait à leur jeter comme défi la solution de quelque problème philologique, parce que les raisons manquant aux deux rivaux, ils y suppléaient par des moqueries et des facéties, des saillies et des concetti qui excitaient les applaudissements ou le rire des auditeurs. Souvent le même orateur soutenait deux thèses opposées. On remarquait l'art avec lequel le maître de la maison savait écouter, sa facilité à résumer les débats, son choix heureux de paroles, les grâces de son esprit, la solidité de son jugement. Quelquefois il mettait en présence deux professeurs de droit, et alors la lutte était vive et docte; le cardinal montrait qu'il n'avait point oublié les leçons de ses maîtres de Pise. Il parlait à son tour, et on l'écoutait dans le ravissement; car autant sa phrase, quand il

(1) Fabroni, Vita Leonis X, p. 36.

(2) Mario Maffei fut depuis nommé évêque de Cavaillon. — Avea egli un sì raro ingegno, un' erudizione sì vasta, ed una sì seduttrice eloquenza, che di qualunque cosa si ragionasse, egli era ugualmente pronto a sostener ciascheduna delle opinioni fra loro più contrarie, e, a guisa di un altro Carneade, allettava insieme e avviluppava co' suoi discorsi, per modo che non ben sapevasi quando ei sostenesse il vero e quando il falso. — Tiraboschi, Storia della lett. it., t. VII, p. 143. — Sadoleti opera, Veronæ, t. III, p. 146. — P. Valeriano l'a célébré dans une ode, carmen 73, edit. Ven., 1550.

traitait de poésie, était harmonieuse, autant elle était grave quand il dissertait sur le droit civil ou canonique. Mais, fidèle à ses instincts, il savait, quand l'entretien s'épuisait, revenir adroitement à ce qu'il nommait ses amours. Un jour qu'on avait trouvé dans les ruines transtibérines une statue de Lucrèce, quelqu'un demanda des vers sur cette heureuse découverte. Le cardinal était poëte, il fit parler la pierre (1).

S'il accueillait avec prévenance ses partisans, il n'avait pour ses adversaires avoués, aucune parole amère ; tout au plus se permettait-il à leur égard quelqu'une de ces plaisanteries qu'il savait si bien dire, véritables coups d'épingles qui égratignaient sans déchirer (2). Quand il venait à parler de Laurent, il était éloquent d'inspiration filiale. Alors il rappelait, dans un magnifique tableau, tous ces beaux génies antiques que son père avait fait connaître au monde italien ; cette meute de flaireurs de manuscrits qu'il entretenait à si grands frais en

(1) Libenter occumbo, mea in præcordia
Addactum habens ferrum : juvat meâ manu
Id præstitisse, quod viraginum priùs
Nulla ob pudicitiam peregit promptiùs ;
Juvat cruorem contueri proprium,
Illumque verbis execrari asperrimis :
Sanguen mi, acerbius veneno colchico,
Ex quo canis Stygius, vel Hydra præferox
Artus meos compegit in pœnam asperam,
Lues flue, ac vetus reverte in toxicum ;
Tabes amara exi, mihi invisa et gravis,
Quod feceris corpus nitidum et amabile.
Nec interim suas monet Lucretia
Civeis, pudore et castitate semper ut
Sint præditæ, fidemque servent integram
Suis maritis, cùm sit hæc Mavortii
Laus magna populi, ut castitate fœminæ
Lætentur, et viris mage istâ gloriâ
Placere studeant, quàm nitore et gratiâ ;
Quin id probâsse cæde vel meâ gravi
Lubet, statim animum purum oportere extrahi
Ab inquinati corporis custodiâ !

(2) Malitiosis blanditiis officiorum ipsos flectebat.

Orient (1); le petit berceau de chèvre-feuille sous lequel Politien avait écrit ses sylves; la rampe verdoyante de Fiesole, que chaque soir Laurent gravissait avec Ficin; la petite table paternelle où tout artiste pouvait s'asseoir deux fois la semaine; le beau jardin de Saint-Marc, rempli de statues antiques, et où Michel-Ange venait s'essayer à la sculpture, et la riche bibliothèque de la Via Larga, où, plus d'une fois, Savonarole avait puisé quelque image magnifique contre les Médicis. Quand, par hasard, la conversation s'établissait sur Pierre, le malheureux proscrit, des larmes roulaient dans les yeux du cardinal, et, d'une voix interrompue par les sanglots, il disait tout ce qu'il est d'affreux sur la terre de l'exil pour une âme patriote; alors il récitait des vers de Dante, et les auditeurs émus se pressaient autour de lui, et montraient, par des signes muets, combien ils s'associaient à sa douleur fraternelle.

Une ou deux fois la semaine il invitait à sa table les principaux lettrés de Rome. Pendant le repas un de ses secrétaires, ordinairement Bibbiena, lisait une épître d'Horace, une satire de Juvénal, ou bien quelques scènes d'une comédie de Plaute. Le repas achevé, les convives se rassemblaient dans le salon du cardinal, et alors commençaient les disputes philologiques. On n'avait pas alors, comme de nos jours, de doctes commentaires sur les textes anciens : le vieux monde romain était à peine connu ; pour l'expliquer presque pas de pierres ou de marbres, enfouis qu'ils sont profondément dans le sein de la terre ; les rois de la glose n'étaient pas nés. Il fallait donc s'en rapporter à l'intelligence lexicologique de l'humaniste, qui souvent avait le don de la divination, comme on peut le voir dans les Miscellanea de Politien. Sous le rapport du tact et du goût, de la notion du mot et de la pensée, personne ne pouvait le disputer à l'élève de Marsile Ficin.

Il tenait à Rome une maison splendide, prêtait à tous ceux de ses partisans qui se trouvaient dans le besoin, et jamais

(1) Porro ipsos venaticos canes dixisses, ita odorabantur omnia et pervestigabant, ut ubi quidquid rarum esset, aliquâ ratione invenirent atque compararent. — Ang. Polit.

ne leur demandait le payement même d'une vieille dette : cette prodigalité de grand seigneur était chez lui une maladie héréditaire. Heureusement il avait des amis nombreux qui croyaient à son étoile, et qui venaient à son secours quand sa bourse s'épuisait; il empruntait du reste comme il prêtait, de la meilleure grâce du monde. Plus d'une fois il fut obligé de vendre sa vaisselle, mais jamais on ne le vit toucher à ses livres, à ses tableaux ou à ses statues, dont l'aspect le consolait dans l'adversité. « Sa grande âme, dit Paul Jove, loin de succomber sous le chagrin de quelques incommodités passagères, savait si bien cacher ses peines secrètes, qu'on eût dit, à voir son visage égal et tranquille, qu'il avait au ciel d'infaillibles ressources (1). » Il disait à l'un de ses amis qui lui faisait peur de l'avenir : un grand homme étant l'ouvrage du Ciel ne peut jamais manquer de rien, quand il ne manque pas de courage. Il avait une vive foi en Dieu, et regardait comme une lâcheté de douter de la providence; et vraiment il aurait eu tort de ne pas y croire, car cette providence veillait sur lui comme sur son enfant chéri. Il se montrait digne d'elle par une pureté de mœurs, que tous les historiens, même protestants, ont reconnue. Cette époque est le règne de la satire; quand un auteur est prêt à publier ses pensées, il regarde tristement son livre auquel il dit, comme Benivieni : « Va, mon enfant, à la garde de Dieu, attends-toi aux morsures des serpents. » L'homme mordait alors comme le serpent : il épargna Jean de Médicis (2).

En ce moment la royauté temporelle du pape, et la nationalité de l'Italie couraient de véritables dangers : Rome fut heureuse d'avoir Jules II pour pontife.

Louis XII avait passé les Alpes, pour venger la défaite de Charles VIII; c'était toujours la même idée folle qui troublait l'intelligence du monarque français; il lui fallait en Italie une position militaire, grande ou petite, à Naples ou à Milan. Avec l'Italie il avait la Méditerranée, avec la Méditerranée l'O-

(1) Paul Jove, Vie de Léon X, p. 126.

(2) Voir, dans le vol. II, le chapitre qui a pour titre : *Liberté de la presse.*

rient, avec l'Orient la Terre-Sainte. Tout réussissait à Louis XII; il avait chassé de Milan Louis Sforce qui venait d'entrer prisonnier à Lyon (1), dompté les Vénitiens (2), et menaçait la Romagne. L'Italie allait être une province française si Jules II fût resté dans le repos; il en sortit. A peine est-il délivré de César Borgia, qu'à la tête de vingt-quatre cardinaux et de quatre cents gens d'armes, il marche sur Pérouse pour en chasser le tyran qui l'opprime. Délaissé par tous ceux qui l'entouraient au moment du danger, Baglioni n'a pas d'autre ressource que de venir implorer la clémence de son souverain qui lui pardonne. Dès ce moment, Pérouse rentre sous la domination de l'Eglise, et recouvre son collége de républicains, et ses vieilles franchises municipales (3).

Bentivoglio régnait à Bologne comme Baglioni à Pérouse, par la terreur et le sang; il veut se soumettre, mais il fait ses conditions. Jules lui répond de Césène, le 10 octobre 1506, par une bulle qui le déclare rebelle, lui et les siens, livre leurs biens au pillage, leurs personnes à l'esclavage, et le lendemain il entre l'épée au poing dans Bologne dont il rétablit les anciennes libertés (4).

Un moment Jules occupe toute la scène, on n'aperçoit que lui : on le voit étouffer ses ressentiments contre Venise, qui refusait aux sujets du pape la liberté de commerce et de navigation sur l'Adriatique; lever l'interdit jeté sur la république; en recevoir les ambassadeurs à la porte de Saint-Pierre; obtenir de Ferdinand d'Espagne, Fabrice Colonne, un des plus braves capitaines de l'époque, avec quatre cents lances; lever des Suisses sur les bords du lac de Cosme (5); équiper

(1) Gordon, Hist. d'Alexandre VI, t. I, p. 416. Sforce avait été livré indignement par les Suisses : ... Posteroque die, cùm se fugæ dare decrevisset, omni cum exercitu oppido egressum, veste pabulatoriâ et strigoso in equo inter milites se celantem, permittentibus Helvetiis, perquisitum cepit. — Bembo, Hist. Venet., l. V.

(2) Paul Jove, Vie de Léon X, p. 128 et suiv.

(3) Léo, Hist. d'Italie, t II, p. 511. — Buonacorsi, note de Rosini à Guich.

(4) Léo, l. c., p. 511.

(5) Meyer de Knonau, Manuel de la Conf. Helv., vol. I, p. 310.

une flotte que douze galères vénitiennes vont rejoindre, sous la conduite de Gritto Contarini, et donner pour auxiliaire à l'armée de mer, Marc-Antoine Colonne, qui vient de lever dans le pays de Lucques une cavalerie et une infanterie redoutables.

Il voulait chasser l'étranger. La lutte n'était pas égale : Maximilien, en infanterie, avait dix-huit mille lansquenets allemands, six mille fantassins espagnols, six mille partisans, deux mille fantassins à la solde du duc de Ferrare; plus de six mille hommes de cavalerie, cent six pièces de canon de siége, et six bombardes si grandes qu'on ne pouvait les placer sur des affûts (1). L'armée du roi de France était encore plus formidable.

D'abord, le succès ne répondit pas aux espérances du pape; ses troupes furent battues. Alors, quelques cardinaux se détachent du saint-siége, et convoquent à Pise un concile (2), où ils ont l'insolence de citer le pape pour rétablir, disaient-ils, l'ordre et la dicipline ecclésiastiques. C'était un attentat contre l'autorité du chef spirituel de la chrétienté que la révolte de Carvajal, de Saint-Séverin, des cardinaux de Saint-Malo, de Bajosa et de Cosenza; ajoutons, une lâcheté envers un prince malheureux. Ils croyaient le lion mort; mais le lion, que la fièvre tenait couché dans son lit, se réveilla bientôt : il n'était qu'endormi. Il se lève tout souffrant, le corps brisé, mais l'âme sans atteintes (3); va faire sa prière à l'autel des Saints-Apôtres, et se rend à l'armée qui bloquait en ce moment la Mirandole. On était au mois de décembre (1511), la neige tombait en abondance, mêlée d'une grêle de balles que les assiégés dirigeaient de leur camp. Jules, à cheval, après avoir arrêté les dispositions du siége, commande lui-même le feu. La brèche est ouverte, et le pape, à travers la mitraille, l'épée en avant, entre dans la ville, qui obtient son pardon. Grand et beau caractère, comme le remarque Ranke (4), qui s'apaise aussi vite qu'il s'irrite.

(1) Léo, p. 527-528.

(2) Roscoë, t. II, p. 94. — Paul Jove, l. c., p. 142.

(3) Non potendo nè anche la infermità che conquassava il corpo, piegare la fortezza dell' animo. Guicc.

(4) Cité par Léo, p. 530, note, t. I.

Les cardinaux avaient décrété un conciliabule; Jules convoque un concile à Latran, et les rebelles sont sifflés par le monde catholique quand on apprend qu'ils n'ont donné que quatre mois aux prélats étrangers pour se rendre à Pise. Il paraît qu'ils ne connaissaient pas mieux leur géographie que leur devoir de chrétien.

Soderini fit une faute en cédant Pise aux cardinaux révoltés pour y tenir leur conciliabule : c'était de sa part un acte d'hostilité contre le saint-siége, et une manifestation imprudente en faveur des Français. Avec le caractère de Jules, on pouvait s'attendre à quelque grand éclat. Le pape fut noble et prudent : il fit avertir le gonfalonier de se tenir sur ses gardes, de ne plus travailler au succès des armes françaises, d'éloigner d'une ville encore tout en désordre, des cardinaux félons (1). Mais Soderini, ébloui par les victoires de Louis XII, peut-être par l'éloquence de Carvajal, ou cédant aux sollicitations de son frère, le cardinal Soderini, refusa d'écouter les sages avis du pontife.

On ne comprend pas que des hommes qui avaient appris à connaître dans la bonne comme dans la mauvaise fortune le caractère de Jules, aient pu se flatter un instant de triompher du pape, rêver un autre concile de Bâle, pour y déposer comme indigne un souverain élu par acclamation, et former le dessein de placer la tiare sur le front d'un ambitieux comme Carvajal. Mais Dieu, qui veillait sur son Eglise, n'aurait pas permis une semblable iniquité.

Jules II avait fait son devoir de père en avertissant Soderini; comme prince, il en avait un autre à remplir. Pour déjouer les trames de son ennemi, il nomma le cardinal de Médicis légat à Bologne; ce choix était significatif. Revêtu d'une charge aussi importante, le cardinal pouvait travailler à la chute du gonfalonier et au rétablissement des Médicis ; c'était un nouvel adversaire pour Soderini, qui en comptait déjà de nombreux jusque dans les conseils. Soderini crut avoir écarté le danger qui le menaçait personnellement en transportant le concile à Florence, afin de faire peur au pape, et de s'atta-

(1) Paul Jove, l. c., p. 146.

cher plus étroitement Louis XII ; mais la noblesse s'opposa fortement au séjour des cardinaux à Florence, et Soderini fut obligé de céder. Le peuple, dans la crainte d'un interdit, fit cause commune avec l'aristocratie (1). L'autorité du gonfalonier reçut ainsi une double atteinte dont il était difficile qu'elle se relevât. Chassés par les Pisans, consignés à la porte des églises, honnis sur le grand chemin, repoussés de Florence, ces pères, qui croyaient représenter le monde chrétien, n'eurent que le temps de se sauver à Milan (2), où le courage leur étant revenu, ils s'amusèrent, cachés derrière l'ombre royale de Louis XII, à fulminer des foudres contre cette grande majesté qui siégeait au Vatican, et qui laissa pour le moment le soin de sa vengeance aux poëtes italiens. Les pères furent mis en chanson.

Au commencement de décembre 1511, le cardinal résolut de réduire à la raison Bologne, où le peuple venait de renverser la statue du pape, chef-d'œuvre de Michel-Ange ; il l'avait traînée dans les rues, couverte de boue, mise en pièces, et il en avait envoyé les débris au duc de Ferrare, qui bientôt en fit faire un canon, qu'il baptisa du nom de Jules II (3). Mais la véritable image du pontife restait intacte, cette tête que la populace n'avait osé frapper, soit par admiration pour le sculpteur florentin, soit par peur de cet œil de pape que l'artiste avait su rendre si menaçant (4).

Le cardinal avait ordre, non pas de punir l'insolence de mutins prêts à inaugurer une autre statue quand les Français auraient quitté Bologne, mais de reprendre une place importante qu'on regardait comme la clef de la Romagne. Le légat conduisait sous Raimond de Cardonne huit cents cavaliers et huit mille fantassins, commandés par Marc-Antoine Colonne, Jean de Vitelli, Malatesta de' Baglioni, et Raphaël de' Pazzi (5).

A Rome, le cardinal, quelques jours avant son départ, re-

(1) Macch., Legazione alla corte di Francia (Opere), vol. X, p. 306.
(2) Guicc., Stor. d'Ital., lib. X, v. 1, p. 559.
(3) Id., ibid.
(4) Muratori, Annali, t. X, p. 67.
(5) Roscoë, t. I, p. 100. — Sismonde Sismondi. — Léo, t. I, p. 542.

çut de l'Arioste une lettre qui lui fut remise par le prieur de Sainte-Agathe. Le poëte, en habile courtisan, félicitait d'abord le légat sur la dignité dont il venait d'être revêtu, et finissait en le suppliant de lui accorder la dispense de *tria incompatibilia*, c'est-à-dire qu'il voulait conserver des bénéfices ecclésiastiques sans entrer pour le moment dans les ordres. On reconnaît dans cette épître, à quelques exagérations poétiques, le chantre futur du *Furioso*. L'Arioste demande non-seulement une dispense en règle, mais une dispense qui ne passe pas par les bureaux de la chancellerie romaine, qui ne lui coûte rien en un mot (1), et il s'excuse de ce qu'il appelle ses extravagances, en rappelant au légat l'amour qu'il porta toujours au cardinal, dont il a reçu bien d'autres promesses. Or, notre poëte était justement l'hôte du duc de Ferrare, qui avait fait un si insolent usage du bronze de Michel-Ange, le commensal de la duchesse, qui n'aimait guère le pape, l'heureux possesseur, grâce aux libéralités de son souverain, d'un petit jardin où plus d'une fois il avait écrit des vers mordants contre Jules II. Mieux qu'un autre le légat connaissait les péchés contre le saint-siége, où le poëte était tombé, et pourtant l'Arioste obtint ce qu'il demandait.

Bologne sommée refusa ne se rendre. Elle était défendue par des hommes de cœur, tels que Lautrec, Ives d'Allègre, Visconti surnommé le grand diable, et Spinaccio. Le peuple montrait contre le pape une incroyable animosité, et comptait pour se soustraire aux justes ressentiments de sa sainteté, sur l'épaisseur des murailles de la ville, sur la valeur des Français, et sur l'arrivée prochaine de Gaston de Foix, duc de Nemours, qui était à vingt-quatre ans le premier capitaine de l'époque. Le cardinal, inquiet des mouvements de Gaston, demandait qu'on pressât le siége, qu'on risquât un coup de main hardi contre la place ; il répondait de lui comme de ses

(1) Supplico Vostra Signoria Reverendissima a farlo espedir *gratis*, la qual mi perdoni se io le parle troppo arrogante, che l'affectiono e servitù mie verso quella, e la memoria che ho delle offerte fattemi da essa, molte volte, mi darebbono ardire di domandarle molto maggiori cose di queste (ancorchè queste a me paiano grandissime) e certitudine d'ottenerle da Vostra Signoria. — Bandini, Coll. vet. aliquot monumentorum, Aretii, 1752.

soldats (1). On voit qu'il avait reçu des leçons de Jules II. Malheureusement il avait affaire à des officiers espagnols qui voulaient employer contre la place, d'abord la famine, puis la flamme; on essaya donc de la flamme quand on vit que la faim était impuissante. Marc-Antoine Colonne pointa contre un des bastions une coulevrine énorme (2) dont les projectiles couvrirent les fossés de cadavres, pendant que Pierre de Navarre conduisait une mine, dans la rue de Castiglione, sous la chapelle de la vierge dit *del Baracane*, dont la chute devait ouvrir une large brèche aux assiégeants. Une explosion terrible eut lieu, dont les feux illuminèrent tout à coup l'intérieur de la place; la chapelle ébranlée s'agita sur sa base, parut se rompre en deux, et finit par se rasseoir sur le sol, comme dans un tremblement de terre (3). A ce spectacle les Espagnols, au moment de monter à l'assaut, s'arrêtent immobiles d'admiration et d'effroi, croyant que la Vierge combat contre eux, pendant que les assiégés remercient Marie de sa protection miraculeuse et jurent de mourir pour la gloire de son nom.

Cependant Gaston s'avançait à marches forcées au secours de la place. Bientôt du haut des bastions on aperçut dans la plaine, à travers des tourbillons de neige, un cavalier monté sur un cheval blanc, et portant un haume à la bourguignonne (4), tel que Vasari l'a peint dans un de ses tableaux, tout bardé de fer, la mine haute et fière, le casque surmonté d'un panache rouge, que le vent et le pas de la monture agitaient de mouvements divers. C'était le beau Gaston qui bientôt fit son entrée dans la place au son des tambours et des clairons, au bruit des canons, des acclamations des assiégés et des vivat de la populace. Il amenait avec lui treize cents

(1) Fabroni, l. c., p. 41.

(2) Vasari, Ragionamento terzo, Opere, t. II, p. 1371.

(3) Mirabil cosa fu che la cappella fu balzata in aria, e tornò a ricadere nel medesmo sito di prima, con restar delusa l'aspettazion dei Spagnuoli quivi pronti per l'assalto. — Muratori, Annali, vol. X, p. 75. — Sed ita concidit (sacellum) ut nullo labefactum motu videretur, quod sine Deiparæ præsenti auxilio non fieri potuisse, omnes judicârunt. — Fabroni, p. 41.

(4) Vasari, Ragionamento terzo, t. II, p. 1370.

lances, six mille lansquenets et huit mille soldats à la solde de la France.

L'armée alliée avait perdu tout espoir de forcer Bologne, elle en leva le siége, et fit sa retraite en bon ordre et sans être inquiétée par la garnison.

Gaston, après avoir laissé quelques milliers d'hommes dans Bologne, s'était dirigé vers Brescia, faisant faire jusqu'à cinquante milles par jour à sa cavalerie, sans débrider (1). En chemin il rencontre deux corps ennemis, l'un sous le commandement de Jean-Paul Baglioni, près d'Isola della Scala; l'autre sous celui du comte Guido Rangone, qu'il attaque, culbute et disperse (2). Arrivé devant Brescia, il somme la ville de se rendre; le gouverneur (3), le provéditeur André Gritti, jure de s'ensevelir sous les ruines de la place. Le 19 février 1512, au matin, la garnison de la citadelle que les Vénitiens, en s'emparant de Brescia, n'avaient pu forcer, se jette, sur un signal, dans la ville que Gaston attaque de tous côtés; on se bat dans les rues, sur les places publiques, dans les églises et les monastères, sur le toit des édifices. Les chevaliers français combattent pieds-nus afin de ne pas glisser sur un terrain trempé d'eau. Gaston est partout; on le reconnaît moins encore à son panache rouge, qu'aux rudes coups qu'il porte. Avogrado, l'un des commandants vénitiens, n'a que le temps de s'échapper par la porte de Saint-Nazaire, mais atteint dans sa fuite, il est pris et pendu avec ses deux fils comme traître et rebelle (4). André Gritti est obligé de remettre cette vieille épée qu'il teignit si souvent du sang français; les autres officiers meurent en combattant, le vainqueur marche sur des cadavres. Huit mille morts sont les trophées de cette horrible journée, où Bayard, qui le premier était monté à l'assaut, refusa la rançon que lui offrirent les deux jeunes filles de la maison

(1) Si trovò aver eglino fatto quel giorno, senza mai trarre la briglia a' cavalli, milia cinquanta. — L'anonimo Padovano apud Murat., Ann. d'It., vol. X, p. 77.

(2) Léo, l. c., p. 543

(3) Roscoë, t. II, p. 104-105.

(4) Sismondi. — Guichardin. — Léo.

où il alla prendre son logement, et où Gaston fit pendre, en sa présence, quelques soldats qui avaient osé violer un monastère de jeunes filles (1).

Pendant que Gaston enlevait ainsi d'assaut Brescia, le cardinal, campé à Budrio, se disposait à passer le Pô pour secourir la place; malheureusement ses lieutenants mettaient plus de temps à prendre une délibération, que Nemours à s'emparer d'une citadelle. Il n'y avait que le vieux Jules II capable de lutter d'activité avec un jeune homme de 24 ans. A peine a-t-il connu, par les dépêches de son légat, la marche merveilleuse de Gaston, qu'il distribue des commissions à Troïle Sabelli, à Gentile Baglioni, pour recruter de la cavalerie; à Capochio, gentilhomme romain, pour former de nouveaux cadres d'infanterie; l'Espagne et Venise, réveillées par ses remontrances, équipent dix mille fantassins suisses; Mathieu Schinner, qu'il a décoré de la pourpre romaine, traverse le pays des Grisons, pour presser la levée de six mille montagnards (2), et Maximilien, alarmé des succès du capitaine français, rompt moyennant une somme de 50,000 florins (3), avec Louis XII et se ligue avec les Vénitiens, pendant, qu'excité par le légat, Henri VIII consent à envahir la Normandie et la Bretagne (4).

Gaston n'était pas seulement un capitaine d'une prodigieuse activité, un soldat d'une bravoure fabuleuse, c'était un homme doué d'une haute pénétration; il avait deviné son ennemi. Sans crainte de dégarnir Brescia, il va présenter la bataille aux Espagnols. F. Colonne et de Navarre occupaient sur une hauteur une position formidable où leur artillerie, bien servie, devait avoir raison de la furie française; ils attendaient. Mais à la vue des bannières ennemies, un mouvement électrique remue toutes ces masses immobiles comme un mur; les soldats rompent leurs rangs, courent vers la tente du cardinal, se jettent à genoux, inclinent la tête et demandent

(1) Roscoë, t. II, p. 107.
(2) Paul Jove, l. c., p. 169.
(3) Voyez, dans le t. II, le chapitre qui a pour titre *Mathieu Schinner*.
(4) Lunig, cod. It. dip., vol. II, p. 2003.

la bénédiction que le légat leur donne avec la croix d'argent que le pape avait bénie. On put voir du camp français ce spectacle pieux. Gaston voulait se battre; mais Ives d'Allègre, en homme prudent, contient l'impétuosité de son jeune ami; du doigt il lui montre ces masses de soldats agenouilliés, ces vieilles barbes espagnoles blanchies dans le combat, et ce terrain déclive si propre à l'artillerie; Gaston l'écoute, et après quelques insignifiantes escarmouches de cavalerie, lève son camp et va se poster sur la gauche d'Imola, dans l'intention de surprendre Ravenne, ou de livrer bataille aux confédérés, qui ne manqueront pas d'accourir au secours de la place (1).

Mais le cardinal, pour prévenir les desseins de Gaston, se hâte d'envoyer à Ravenne Marc-Antoine Colonne, avec quelques escadrons de cavalerie. Gaston, à peine arrivé devant la place, dresse les échelles et ordonne l'assaut. Les assiégés firent vaillamment leur devoir; artillerie, mousqueterie, pierres, grenades, poutres; ils faisaient usage de toutes sortes d'armes : de part et d'autre le sang payait le sang.

Pendant quatre heures on se battit sur les remparts. Cette journée, qui coûta la vie à 1500 hommes (2), fut glorieuse pour Marc-Antoine Colonne, qui, du haut des murailles où il resta constamment comme un simple soldat, vit les assaillants rentrer dans leurs lignes.

Gaston avait réussi toutefois à ébranler ces lourdes masses d'Espagnols qui venaient, mais lentement, au secours de Ravenne. Après avoir laissé un corps considérable devant la place, afin de n'être point attaqué sur ses derrières, il prit la résolution d'aller offrir le combat aux confédérés.

Les Espagnols avaient fait halte au pont de Ronco, nommé Viti sous les Romains. Là Pierre de Navarre avait fait creuser sur le bord de la rivière un fossé profond derrière lequel il avait posté son infanterie, que protégeait une véritable montagne de chariots, de fascines et de claies; le long de la digue, sur un terrain en pente, vingt pièces de canon et deux cents hacquebuttes, placées sur des chariots armés de spontons,

(1) Paul Jove, l. c., p. 173-174.

(2) Muratori, Ann. d'It., vol. X, p. 80.

et servies par d'habiles artilleurs, devaient répondre au feu de l'ennemi. Les Italiens avaient pour chef Fabrice Colonne ; la cavalerie légère était conduite par le marquis de Pescaire; l'armée alliée tout entière était sous les ordres du cardinal, chef de la ligue sainte. Médicis n'avait ni épée ni cotte de mailles; son costume était celui de sa dignité, une robe rouge, une croix sur la poitrine, une espèce de bonnet carré sur la tête. Monté sur un cheval turc, il allait d'une arme à l'autre, des rangs espagnols aux lignes italiennes, saluant de la main les officiers, encourageant les soldats, exhortant les uns et les autres à faire leur devoir, au nom de Jules II, leur maître spirituel, au nom de cette Italie, leur mère, ou leur patrie d'adoption (1).

Si vous jetez les regards dans les rangs de l'armée française, vous trouverez à l'arrière-garde, commandée par La Palice (2), un autre cardinal, Frédéric Saint-Séverin, marchant à la tête des troupes, armé de pied en cap, le casque en tête, l'épée au côté, le baudrier sur l'épaule. On le reconnaît à sa haute stature, à sa barbe épaisse et aux insignes de légat qu'il porte devant lui ; car il représente, dans le camp français, les cinq pères du concile de Pise; homme d'énergie qui a la tête de Jules II sans en posséder le cœur, qui tirerait l'épée au besoin, peut-être entrerait par une brèche à la Mirandole, mais ne pardonnerait pas aux habitants vaincus.

Cependant l'armée française arrivait par détachements sur la rive gauche du Ronco, où elle formait tranquillement ses lignes. Si l'on eût suivi l'avis de Fabrice Colonne (3), les alliés auraient traversé la rivière et fait un mauvais parti aux divisions ennemies isolées les unes des autres à d'assez longs intervalles; mais Pierre de Navarre refusa de bouger : les Espagnols restèrent donc dans leurs retranchements, et épau-

(1) Tribunos, centuriones ac milites ipsos ut pro servando sedis apostolicæ patrimonio, pro aris ac focis, pro communi Italiæ libertate, pro salute, pro dignitate strenuissime decertarent, graviter, copiosè est adhortatus. — Brandolini, Leo, p. 85.

(2) Mémoires du chevalier Bayard, ch. LIV, p. 275. — Guich., l. X, p. 586.

(3) Vasari, Ragionamento terzo, t. II, p. 1372.

lés par les digues du Ronco. Au dire des maîtres de l'art, cette immobilité systématique fut une faute.

La bataille s'engagea d'abord à coups de canon, l'artillerie joua de l'une et de l'autre rive, pendant près de deux heures, mais avec un avantage marqué pour les alliés, dont les boulets faisaient de larges trouées dans les rangs de la gendarmerie française. C'était un combat en règle que voulait Gaston; mais l'ennemi s'obstinait dans ses positions : il résolut d'aller l'y trouver. Il fait donc jeter sur le Ronco un pont de bateaux que ses Allemands passent au pas de course sous le feu de la mitraille pendant que les Gascons et les Picards traversent la rivière vers un gué favorable. C'était le moment pour Navarre de se porter, avec son infanterie, à la rencontre de ces corps détachés, qu'il eût infailliblement écrasés; les prières de Fabrice Colonne furent encore inutiles. Alors ce capitaine tire son épée en s'écriant : « A moi, mes amis, ne périssons pas par la faute d'un mécréant (moro); » il marche droit à l'artillerie d'Ives d'Allègre; mais son mouvement est aperçu par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, qui s'ébranle à son tour, et bientôt Fabrice, entouré de toutes parts, se voit compromis et perdu. Il essaie de se défendre, quand une voix lui crie : « Romain, ne te fais pas tuer, rends-toi, la journée est finie. — Qui es-tu? demande Fabrice. — Je suis Alphonse d'Este, répond la voix, ne crains rien. — Je me rends, dit Fabrice, mais sous condition que tu ne me livreras pas aux Français (1). Le marquis de la Padule, embarrassé dans les buissons dont le terrain est semé, ne peut mener que des escadrons rompus, et éprouve la fortune de Fabrice (2). Pescaire va se heurter contre une aile des Français, et, reçu l'arme au poing, est obligé de se replier, abandonnant au vainqueur son artillerie, ses étendards et ses équipages, pendant que Cardonne, étourdi par le feu de l'artillerie, se débarrasse des insignes de son commandement, et opère sa retraite, suivi par Carvajal et Antoine de Leva.

Mais la bataille n'était pas finie; restait cette terrible infan-

(1) Paul. Jovius, in vitâ Alphonsi, p. 83.
(2) Paul Jove, Vie de Léon X, p. 181.

terie espagnole qui n'avait pas encore donné, et dont les soldats, couchés à plat ventre pour éviter le boulet ennemi, se relèvent tout à coup au signal de leur chef, et marchent au pas de charge contre les Allemands, que bat en flanc l'artillerie placée le long des fossés, et dont pas une pièce n'a été prise. Il y eut un moment d'hésitation dans les rangs des lansquenets. Emser, leur capitaine, et M. de Molart, pour montrer le cas qu'il faut faire des tireurs italiens, dressent une table du premier morceau de planche qu'ils trouvent sous la main, demandent du vin à un goujat, et boivent au succès des Français, quand un boulet emporte la table, les verres et les deux buveurs (1).

Le choc des Espagnols fut terrible, comme serait celui d'un rocher qui se détacherait d'une haute montagne. Les lansquenets portaient des piques de 16 à 18 pieds de long, un énorme corselet de fer, mais point de boucliers ; les Espagnols avaient une courte épée, un poignard, un bouclier, une armure complète qui leur garantissait la tête, les jambes et le corps (2). On eût dit qu'ils avaient lu, la veille, le récit d'une affaire des Suisses avec les Bourguignons de Charles le Téméraire. Ils glissaient, s'allongeaient, rampaient sur le terrain à la manière du serpent, et s'entortillaient autour de la jambe des lansquenets. Les Allemands essayaient, mais en vain, de se servir de leur lance, qui ne frappait que dans le vide. Aussi l'affaire eût-elle été promptement terminée si d'Allègre d'abord, puis Gaston, ne fussent venus avec leurs gendarmes pour délivrer les Allemands. Pris ainsi par devant, en flanc et par derrière, les Espagnols ne purent résister ; ils firent retraite, mais au pas et dans un ordre parfait, serrés autour de leurs enseignes, qu'ils ne perdaient pas un moment de vue, et faisant expier dans le sang la témérité des chefs ennemis qui cherchaient à les entamer. Gaston, pour venger la mort d'Ives d'Allègre, percé d'un coup de pique, s'était jeté tête baissée avec quelques cavaliers dans un gros d'Es-

(1) Sismonde Sismondi, Hist. des rép. Ital., t. XIV.

(2) Macchiavelli, dell' arte della guerra, l. II, p. 67. Georg. von Fründsberg Ritters Kriegsthaten, Francf., 1568, in-fol.

pagnols, quand un soldat le blesse en le désarçonnant. Lautrec crie au soldat : « Ne le tue pas, c'est le frère de votre reine (1) ; » mais l'Espagnol impitoyable lui traverse la gorge de son épée, tandis que Lautrec tombe frappé de vingt coups de dague, et que, par un mouvement subit la gendarmerie française s'arrête d'admiration ou de fatigue, laissant ces vieilles bandes espagnoles, mutilées et saignantes, opérer en repos leur retraite.

Les Français étaient vainqueurs ; mais jamais triomphe n'avait été si chèrement acheté. Ils laissèrent sur le champ de bataille dix mille cinq cents hommes (2) et la fleur de leur noblesse. Gaston de Nemours seul valait une armée. « Chacun bientôt fut adverty de la mort de ce vertueux et noble prince, le gentil duc de Nemours, dont un deuil commença au camp des François, si merveilleux, que je ne cuide point, s'il fût arrivé 2000 hommes de pied frais et 200 gens d'armes, qu'ils n'eussent tout défait (3). »

L'Arioste attribue le succès de cette journée au duc Alphonse : « Ce grand capitaine, dit-il, eut la gloire de vaincre dans les champs de la Romagne Jules II et les Espagnols (4). »

Voilà bien le poëte qui a deux plumes d'or à son service : l'une pour demander au légat du saint-siége une bulle gratuite de dispense, l'autre pour chanter l'ennemi de son bienfaiteur. S'il s'était fait raconter les détails de cette affaire, une scène l'aurait heureusement inspiré. A côté d'Alphonse, qui se bat vaillamment sans doute, et qui n'attache la lance à son cheval que lorsqu'il n'a plus d'ennemis à vaincre, était une figure sacerdotale à peindre : celle du cardinal au moment où, s'arrachant du champ de bataille couvert de mourants qui implo-

(1) Paul Jove, l. c., p. 186.

(2) Muratori, Ann. d'Italia, vol. I, p. 82.

(3) Mémoires du chevalier Bayard, ch. LIV, p. 313.

(4) Costui sarà col senno e con la lancia
Ch' avrà l'onor nei campi di Romagna
D'aver dato all'esercito di Francia
La gran vittoria contra Giulio e Spagna.
Orlando furioso, c. III, st. 55.

rent sa suprême bénédiction de la main et du regard, il les réconcilie avec Dieu, les absout et leur ouvre les portes du ciel (1). La scène est belle assurément, et l'Arioste l'aurait dignement célébrée. Pendant qu'il accomplit ainsi, au risque de la vie, ses devoirs de prêtre, le cardinal ne prend pas garde aux rires moqueurs d'un cavalier épirote qui le raille sur son chapeau rouge et sa croix d'or, et tombe sous un coup de javelot que lui porte un Bolonais; d'autres cavaliers épirotes accourent, la dague au point, pour tuer le légat, quand Frédéric Gonzague de Bozzolo survient pour le dégager : le cardinal était prisonnier (2).

Frédéric l'envoya sur-le-champ au cardinal Saint-Séverin. Il faut le dire à la louange de ce père du conciliabule de Pise, il eut pitié du légat, qu'il traita courtoisement, en galant chevalier. De son propre mouvement, il fit donner à Jules de Médicis un sauf-conduit pour venir au camp des Français adoucir les regrets de son cousin : qu'il soit loué de sa généreuse commisération ! Deux jours après, Jules prenait le chemin de Rome, porteur de dépêches où le cardinal rendait compte au pape de la bataille.

Il aurait fallu voir Rome au moment où arrivait la nouvelle de cette terrible journée de Ravenne; on eût dit qu'Attila, comme autrefois, frappait à la porte du Peuple; les cardinaux, les mains jointes, suppliaient sa sainteté de faire la paix avec les vainqueurs (3), d'équiper des galères, de fuir de Rome. Jules ressemblait alors au Moïse de Michel-Ange; on aurait pu mettre la main sur sa poitrine, on n'eût pas surpris une pulsation de plus dans le cœur du noble vieillard; son œuvre n'était pas accomplie. S'il avait eu peur, il n'aurait pas sauvé la nationalité italienne.

Jamais prisonnier n'avait été l'objet de prévenances sem-

(1) Maluntque ab hostibus capi quàm apostolici viri munus non obiisse. — Luc. Eremita, in histor. Romualdinâ ap. Rap. Brandolini : Leo, p. 85. — Postquam et exhortanto milites, et morientium animas Deo commendando, omnia legati pontificii munera præstiterat, incidit in binos gallos equites. — Fabroni, Vita Leonis X, p. 45.

(2) Ammirato, Ritratto di Leone, lib. X, p. 69.

(3) Fabroni, p. 45. — Roscoë, t. II, p. 118.

blables à celles dont on entourait le légat : c'est qu'il représentait cette papauté vénérée de ceux mêmes qui faisaient la guerre à son chef visible. On renversait la statue de Jules II; mais quand le pape passait, on s'inclinait pour lui demander sa bénédiction. A Bologne, les Bentivogli, à force de doux soins, parvinrent à faire oublier au cardinal la perte de sa liberté (1).

Sur sa route, quand, par ordre de Louis XII, on le conduisait à Milan, une noble dame de Modène, Blanche Rangone, vendit ses joyaux pour secourir le légat : charité tout évangélique qui ne tarda pas à être récompensée (2) : le cardinal n'oubliait que les injures.

A Milan, il vit venir à lui le cardinal Saint-Séverin, les Trivulce, les Visconti, les Pallavicini, tout ce que la ville renfermait d'illustres citoyens; c'était là que le conciliabule avait transporté ses assises. Chaque matin un crieur public, placé devant la porte de la cathédrale, sommait le pape de comparaître en personne, pour répondre de sa conduite, devant ces fils ingrats que le peuple de Milan sifflait, comme avait fait celui de Pise. Les enfants se pressaient sur les pas de Carvajal, qu'ils saluaient du sobriquet de *Papa* (3), vraisemblablement parce que ce cardinal, Jules II déposé, se voyait déjà les clefs de saint Pierre dans les mains; malheureux qui les eût bientôt laissées choir, trop lourdes qu'elles étaient pour ses mains débiles! Le temps n'était pas loin où les cardinaux dissidents allaient tomber sous les coups de cette impitoyable divinité qu'on nomme le ridicule. A Rome venait de s'ouvrir le concile de Latran, le péristyle du concile de Trente. Le 3 du mois de mai 1512, on vit descendre du Vatican un vieillard dont les cheveux avaient blanchi dans les souffrances de l'âme et du corps : c'était Jules II qui se rendait à la basilique de Latran, assisté de tous ses cardinaux, de quatre-vingt-trois évêques, de prélats, de députés, de grands di-

(1) Roscoë, t. II, p. 119.

(2) Bandello, Nov., vol. II, nov. 34. — Tiraboschi, Storia della lett. It., vol. VII, p. 83.

(3) P. Jove, Vie de Léon X, l. II.

gnitaires nationaux et étrangers. A sa vue, le peuple fléchissait le genou. L'empereur Maximilien, Henri VIII d'Angleterre, le roi d'Aragon, la république de Venise, étaient représentés dans le cortége pontifical par leurs ambassadeurs (1).

Pendant que Rome assistait à cette glorieuse cérémonie, un autre spectacle, qui avait bien aussi sa grandeur, se passait à Milan. Le légat prisonnier absolvait, au nom du pape, ceux qui par obéissance aux ordres de leur souverain avaient pris les armes contre le saint-siége. La foule était grande autour du cardinal : gendarmes français, lansquenets allemands, cavaliers albanais, montagnards suisses, qui, à Ravenne, à Brescia, avaient porté de si furieux coups aux soldats de la sainte ligue, s'inclinaient pieusement pour recevoir le pardon du légat (2).

CHAPITRE XIII.

DÉLIVRANCE DU LÉGAT DE JULES II.—1512.

Les princes amis des Français se rallient à la politique de Jules II. — Les Suisses accourent au secours du pape. — La sainte ligue est partout victorieuse. —Résultats de l'expédition de Louis XII en Italie.—Le cardinal, prisonnier des Français, est délivré à Cairo. — Bologne est obligé de capituler. — Alphonse d'Este vient implorer son pardon à Rome. — L'Arioste à la cour de Jules II.

Jules II avait raison de ne pas désespérer de l'avenir. Pendant qu'effrayés de la défaite de Ravenne, les cardinaux romains conseillaient au pape de s'embarquer à Ostie; Jules de Médicis, admis dans le consistoire, y lisait les dépêches du légat : le cardinal y racontait tout ce qu'il avait vu : la déroute des alliés; mais aussi les pertes énormes en hommes, en chevaux, en canons, qu'avaient essuyées les vainqueurs qui

(1) Sismonde Sismondi, Hist. des rép. it., t. XIV, p. 217. — Hist. conc. Lat., Romæ, 1521.

(2) Guicc., l. X.

n'avaient plus de chef depuis la mort de Gaston de Foix. A Ravenne, l'Italie avait appris à connaître l'infanterie espagnole, que l'artillerie française avait écharpée, mais non pas anéantie, et qui avait opéré sa retraite sous le feu des boulets, avec autant d'ordre que de courage. A Bologne, à Brescia, les populations domptées et décimées par la famine et le feu, commençaient à se lasser de l'étranger. Le supplice de Louis Avogrado et de ses deux fils avait jeté la consternation dans Venise qui s'apprêtait à venger son capitaine. La plupart des officiers allemands, à la solde de Louis XII, gorgés de butin, aspiraient au repos, et n'attendaient que le moment propice, pour quitter l'armée française et regagner leur patrie (1). Les pères du concile de Milan n'avaient aucun ascendant sur les soldats; ce n'était plus au bruit des rires, mais à coups de pierre qu'on les poursuivait dans les rues de Milan.

Jules de Médicis confirma tous les renseignements donnés par le légat.

Alors le courage revint aux membres du sacré collége, et Jules II put, sans être inquiété par des clameurs pusillanimes, poursuivre la délivrance du continent italien. Les princes et les peuples se ralliaient à sa politique. Le roi d'Espagne inquiet pour l'Aragon, comprenait enfin qu'il fallait s'opposer aux envahissements de l'étranger, et promettait au pape les meilleurs officiers de son armée. Maximilien d'Autriche qui convoitait Milan et peut-être le duché de Bourgogne, cette belle province qu'il regardait comme un fief de l'Empire, négociait secrètement avec les Vénitiens, et témoignait le désir d'entrer dans la sainte ligue. Le cardinal de Sion, ce Guelfe ardent, qu'avait si bien compris Jules II, faisait retentir dans les montagnes de la Suisse le cornet des trois libérateurs. Les paysans des Waldstetten traversaient les Alpes dans l'espoir d'un riche butin que leur promettait le cardinal. Pour eux délivrer l'Italie, c'était la pressurer, la piller, la

(1) Milites exuviis onustos, cùm imperiis castrensibus ob cæsos sauciatosque præcipuos duces non coercerentur, exportandis collocandisque in tuto opibus intentos se subduxisse dicitur è castris. — Hist. Rav., lib. VIII.

dévorer ; malheureux pays, où vainqueurs et vaincus, ennemis et alliés, se jetaient comme autant d'oiseaux de proie, attirés par la richesse de son sol, ses belles moissons, ses grasses prairies, ses draps fins et ses sequins ! On peut suivre, comme dans l'expédition de Cecina décrite par Tacite, la marche de ces bandes mercenaires, au sang et aux ruines dont elles marquent leur passage. Le peuple italien accoutumé à changer de maître, souvent plusieurs fois dans la journée, avait fini par ne plus croire qu'à la force brutale, et saluait de ses murailles tout clairon qui sonnait la victoire, sauf à le poursuivre à coups de pierres quand il sonnait la retraite.

Les événements vont vite : chaque jour Jules II se rend à Saint-Pierre pour remercier la Providence d'un nouveau bonheur (1). Bergame vient de se révolter ; Gênes a fait sa révolution, chassé le gouverneur français, proclamé Frégose pour doge, et s'est engagée à payer 12,000 ducats au cardinal Schinner ; Parme et Plaisance ont ouvert leurs portes aux troupes de l'Eglise ; les Grisons, alliés du saint-siége, se sont emparés de Chiavenne et de la Valteline ; Maximilien Sforce, fils du duc Louis a été reconnu comme duc de Milan (2).

Il fallait voir avec quels transports les Italiens recevaient les Suisses arrivant de Coire au secours de la sainte ligue ; soldats fabuleux, moitié hommes, moitié animaux, ayant la tête couverte d'un casque de cuivre, la poitrine d'une peau d'ours ou de buffle, et brandissant dans les mains une pique haute de dix-huit pieds sous laquelle, en cas de défaite, ils s'abritaient comme le hérisson sous ses aiguillons (3). Malheur aux Français qu'on trouve isolés ; leur sang paye bien vite celui qu'ils versèrent à Ravenne, à Brescia, à Bologne. Les Suisses rassemblés à Coire s'étaient avancés par le pays de Trente et par le Véronais, jusqu'à Villafranca où les pontificaux les attendaient avec quatre cents hommes d'armes, huit cents chevau-légers, six mille fantassins et quinze à vingt piè-

(1) Manusc. du Vat. cit. par Raynald., t. XX, p. 119.

(2) Meyer de Knonau, Manuel d'Histoire de la confédération suisse, p. 313.

(3) Hist. de la ligue de Cambrai, l. VIII, t. II

ces de canon. La lutte recommença ; mais cette fois les forces n'étaient plus égales. C'est à peine si La Palice pouvait opposer aux trente mille hommes des alliés, sept cents lances, quatre cents lansquenets et deux mille fantassins. C'eût été de la folie que d'essayer de tenir la campagne avec des forces semblables. Il se retira donc sous les murs de Pontevico. La place était forte, et la position bien choisie : de là il pouvait se porter au secours de Milan, de Bergame, de Brescia, qu'occupaient des garnisons françaises.

Maximilien, qui voulait pouvoir se vanter auprès de ses nouveaux alliés d'avoir contribué à l'expulsion des Français, les trahit en donnant l'ordre à ses Tyroliens de déserter, avec armes et bagages, les rangs de La Palice, et de regagner les montagnes d'Inspruck. Il fut obéi. La Palice eut un moment l'intention de tenter la fortune à Pavie, mais, entouré de toutes parts, menacé de voir sa retraite coupée, il quitta la ville et vint s'enfermer dans Asti (1) : l'Italie était délivrée.

Milan n'a pas plutôt appris la fuite de La Palice, qu'il se révolte et fait sa révolution, une révolution comme on en faisait à cette époque, à l'aide du couteau. Un matin la populace se porte chez les négociants français, les massacre, jette leurs corps par les fenêtres, pille leurs caisses, leurs caves, leurs magasins, et, repue de vin, de viandes et de sang, parcourt les rues en criant : *Mort aux Français!* qui n'étaient plus que des cadavres. Les paysans, devenus soldats, attendent les convois des fugitifs sur le chemin du Simplon, et, cachés derrière quelque rocher ou quelque bouquet de pins, tuent et dépouillent les traînards.

Voilà comment se termina l'expédition de Louis XII en Italie : ce ne fut ni le couteau du Milanais, ni le tocsin des églises, ni le fusil du paysan, ni le canon de Pierre de Navarre, ni la lance de 18 pieds des montagnards suisses, qui chassèrent les Français de la Romagne et de la Lombardie, mais le cri poussé par le pape : *Seigneur, délivrez-nous des barbares.* Sans Jules II notre étoile n'eût pas pâli de longtemps en Italie, et Louis XII eût peut-être été maître de Rome. Parmi tous ces princes, nos alliés ou nos adversaires, il n'en est pas un

(1) Paul Jove. — Guicchardin. — Sismonde Sismondi, t. XIV.

qui agisse franchement. Donnez le Milanais à Maximilien, qui, dans son livre rouge, tient note chaque jour de tous les chagrins qu'il reçoit des Français (1), et il ne vous retirera pas ses Tyroliens ; assurez au roi d'Aragon la dîme du clergé de ses états, et il équipera pour vous douze belles galères; au duc de Ferrare livrez la Mirandole et Concordia, et il vous fera présent de ses meilleurs canons ; promettez à Soderini qu'il mourra gonfalonier dans son palais de Lungo-l'Arno, et Pietra-Santa vous appartiendra en toute propriété ; ajoutez aux possessions du roi d'Espagne quelques places en Italie, et son grand capitaine, Gonsalve de Cordoue, est à vous pour toujours. Pas un de ces souverains, nationaux ou étrangers, ne songe sérieusement aux intérêts du saint-siége, à l'intégrité de la Romagne, à la délivrance de l'Italie, à la gloire du catholicisme, au salut des arts et des lettres. Jules II domine toutes ces têtes couronnées, comme la coupole de Saint-Pierre la flèche des autres églises. Il a un but, lui, un plan, une idée : c'est l'affranchissement de son pays qu'on envahit, et qu'il veut sauver. Ne nous parlez pas de son ambition ; n'est-elle pas sanctifiée par le but qu'il a devant lui, et où il arrivera malgré la fièvre qui le retient au lit, comme après la proclamation du conciliabule de Pise; malgré les mouvements insurrectionnels du peuple romain, comme le jour où Pompée Colonne, évêque de Rieti, et Antoine Savelli parlent de monter au capitole pour proclamer la république; malgré le serment que Louis XII a fait graver à Milan sur une monnaie d'or, où le destin de Rome est écrit en trois mots : *Perdam Babylonis nomen* (2); malgré les pleurs de ses cardinaux qui lui

(1) Costa de Beauregard, Mémoires historiques de la maison royale de Savoie, Turin, 1816, t. I. p. 354.

(2) Thuani Hist., l. I, p. 16. — Roscoë, t. II, p. 87.

On lit dans Du Cange (Glossarium, au mot *Moneta*) : « Cum Julio II non eamdem amicitiam coluit Ludovicus, quippe eum infestissimum hostem semper expertus quem gratissimum amicum habere debuit... Quin et eò usque provectus est ut... moribundi senis inanes diras contrariâ obnuntiatione generosè revicerit, cuso etiam aureo nummo qui titulos regis Franciæ regnique Neapolitani cum effigie suâ ex unâ parte, et insignia Franciæ ex alterâ referebat, cum hoc elogio : *Perdam Babylonis nomen*, quales adhuc hodie multi reperiuntur. »

montrent, après la journée de Ravenne, les galères préparées à Ostie pour emmener le pontife vaincu. Est-ce que le pape seul aurait le privilége de ne pouvoir se défendre? Qu'on nous dise que Jules aimait trop le casque et la cuirasse; qu'il maniait trop bien l'épée; qu'il restait trop longtemps à cheval : cela est possible; cela est écrit, non-seulement dans l'histoire, mais sur la pierre, sur l'airain, sur la toile. Mais avouons que l'œuvre la plus belle qu'un monarque tentera jamais, dans l'intérêt d'un peuple, le salut de sa nationalité, n'aurait pas été accomplie par une de ces natures, froides et tièdes, sans défauts comme sans vertus.

Pour comprendre les grands résultats de la politique de Jules II, placez-vous à la porte de Milan, sur la route du Simplon, en ce moment où l'armée française opère sa retraite. De cette glorieuse armée que Louis XII a formée avec tant de peine, il ne reste plus qu'un petit nombre de soldats mutilés dans les cent batailles que leur livra leur implacable adversaire, et n'emportant de tout cet or qu'ils ont trouvé dans le sac des villes que deux ou trois florins que les paysans armés s'apprêtent à leur voler; leurs canons les embarrassaient pour traverser les montagnes, ils les ont encloués, jetés dans la rivière, abandonnés à l'ennemi; presque tous leurs chefs sont morts glorieusement sur le champ de bataille, ou sont couverts de blessures que le temps sera long à guérir. De toutes leurs conquêtes les Français n'ont sauvé que quatre à cinq cardinaux, prélats sans importance qui ont voulu se commettre avec un homme de la taille de la Rovère, et qui, confondus à la queue de l'armée avec les goujats et les vivan-

Ducange prétend que Louis XII ne fit frapper cette monnaie que pour se venger du pape Jules II, qui en avait fait frapper une autre où le pape était représenté un fouet à la main et foulant aux pieds les armes de France. Du Cange, dans son Glossaire, a fait graver cette médaille, mais l'original existe à Milan au cabinet impérial. Au lieu de la tiare, c'est une mitre épiscopale qui couvre la tête du cavalier. Ce n'est donc pas la figure de Jules, mais celle de saint Ambroise que le graveur a représentée. C'est la reproduction de vieilles pièces gravées en 1339, après la victoire du saint évêque à Parabiago. — Luigi Bossi, nota, t. IV, p. 225, 226, Vita di Leone X.

diers, parlent sérieusement de refaire en France leur synode de Pise, où ils n'avaient pour spectateurs que des enfants. Notre beau trophée, c'est un cardinal resté fidèle à son Dieu comme à son prince, le cardinal Jean de Médicis. Qu'un soldat tombe mourant sur le chemin, c'est la bénédiction et le pardon du légat qu'il implore.

Le cardinal emmenant avec lui l'abbé Bengallo son aumônier, était parti de Milan sous l'escorte de cinquante archers. Arrivé à Cairo, où l'on traverse le Pô sur un bac, le cardinal se sentit fatigué, et demanda au chef de l'escouade à passer la nuit dans le village, ce qui lui fut accordé. Pendant que les soldats étaient occupés à chercher une auberge pour le légat, la foule s'assemblait autour des prisonniers. Le bon abbé Bengallo se mit alors à narrer longuement les infortunes de son maître; comment il avait été fait prisonnier à Ravenne, les tourments qu'il avait essuyés depuis sa captivité, ceux qu'on lui préparait en France, où probablement il finirait bientôt ses tristes jours. « Et tout cela, disait l'aumônier, quand les Français sont chassés de l'Italie; que l'Europe tout entière s'arme contre eux; qu'il ne faudrait qu'un homme de cœur pour délivrer un des plus fermes soutiens de l'Eglise, que le pape aime si tendrement, et qui n'a pour escorte qu'une poignée de soldats. En voilà un qui rendrait service à l'Italie, à son prince, à sa sainteté, au monde entier ! Et puis, comme il serait généreusement récompensé, et par la cour de Rome, et par la famille des Médicis, et par tant d'autres seigneurs! comme il serait riche tout d'un coup (1) ! »

A ce beau discours de l'abbé Bengallo assistait un certain Zazzo, qui avait fait la guerre et qui sembla aussi touché du triste sort du légat, qu'ému de la pathétique narration de l'aumônier. Sur-le-champ il fait signe au prisonnier, et va trouver Octavien Isimbardi, le seigneur de l'endroit. Octavien s'attendrit au récit du vieux soldat, et promet de l'aider à délivrer le cardinal. Il a bientôt trouvé dans le village des hommes déterminés, et le projet d'enlèvement est aussitôt

(1) Luigi da Porto da Vicenza, relaz. mss. Bibl. Ambros., — citée par Rosmini dans son *Istoria del Magno Trivulzio.*

arrêté. Le cardinal, au lever du soleil, demande quelques heures encore pour se reposer de ses fatigues. Les soldats de garde montent dans le bac en attendant le légat, qui gagne au pas le rivage, quand des hommes déguisés, l'épée à la main, se jettent sur le bateau, le détachent et le poussent dans le courant.

Le cardinal passa la journée à Cairo, caché en lieu sûr, et le lendemain traversa le fleuve, et, conduit par Isimbardi, alla frapper à la porte d'un château dont le propriétaire, Bernard Malaspina, lui ouvrit les portes. C'était un parent d'Isimbardi, mais attaché de cœur à la cause française. Toutes les prières d'Isimbardi furent inutiles ; les domestiques conduisirent le cardinal dans un donjon, qu'il ne devait quitter que pour retomber dans les mains de son ennemi. Trivulce avait été averti par Malaspina de la capture du légat. Voici ce qu'on raconte : Trivulce, d'origine italienne, homme de cœur, ne voulut pas tremper dans cette violation des droits de l'hospitalité. Il fit répondre au messager secret de Malaspina qu'il n'avait pas besoin du légat ; qu'une robe rouge de plus ou de moins dans les mains des Français ne rétablirait pas leurs affaires ; qu'il rendait la liberté au prisonnier. Malaspina déconcerté fit ouvrir au légat les portes du donjon, et publia le lendemain que ses serviteurs infidèles ou négligents avaient laissé échapper le captif. Ægidius de Viterbe voit dans cette délivrance un véritable miracle (1). « Un si bon guelfe, ajoute Pâris de Grassi, méritait bien l'assistance du Ciel (2). » Cette fois le cardinal n'a plus de péril à courir ; partout sur son chemin il trouve des chevaux qui l'emportent comme le vent, des visages amis et des hôtes bienveillants. Sa belle conduite sur le champ de bataille de Ravenne, son humanité envers les soldats, son courage et sa présence d'esprit dans le danger, son dévouement à Jules II, lui avaient gagné tous les

(1) Ego enim id tantum dixerim : a Domino factum est istud, et præter omnia quæ antea multis seculis gesta sunt, est mirabile oculis nostris. — Ep. ad Seraphinum, in t. III, Vet. monim. ap. Brandolini : Leo, p. 87. — Roscoë, t. I, p. 133.

(2) Tam probum virum, maxime Guelfum. — Raynald., t. XX, p. 120.

cœurs. Son entrée à Plaisance fut une véritable ovation. A Mantoue, François Gonzague, qui en était le souverain, le reçut avec des marques de respect et d'admiration, et le conduisit à la villa d'Andes (1), la patrie de Virgile (2), où la pureté de l'air, le repos et les soins dont il fut entouré eurent bientôt rétabli sa santé, altérée par tant de travaux et d'infortunes.

Ce fut une bienheureuse nouvelle pour le saint-père que la délivrance de son légat; il aimait maintenant le cardinal comme un père pourrait aimer son fils. Il l'avait tiré de la foule et lui avait donné la croix d'or; il en était fier. Il n'est pas rare de voir des natures âpres, mais riches, succomber comme à leur insu aux séductions d'âmes aimantes. C'est ainsi qu'au rapport de Condivi, Michel-Ange s'amusait avec des enfants, après avoir dessiné quelque figure fantastique de géant.

Tous les bonheurs venaient à la fois au pape : aujourd'hui c'était une ville importante, demain une place forte, une autre fois une province tout entière, qui se soumettaient au saint-siége. Parme et Plaisance, ces deux bras de l'exarchat de Ravenne, comme les nommait Jules II, reconnurent son autorité aux acclamations des habitants, qui choisirent, pour leur servir d'intreprète auprès du pontife, Jacques Bajardo, un des citoyens les plus distingués de Parme. Les poëtes mêlaient leurs hymnes aux accents de joie des populations, et chantaient dans Jules II le libérateur de l'Italie (3).

L'altière Bologne, après la retraite des Bentivogli, fut obligée de capituler le 10 juin. Jules avait lieu d'être irrité contre les habitants de cette cité; il parlait de la raser, de la ruiner, de l'abattre à coups de canon (4). Mais la colère passa rapidement : une heure de sommeil avait le pouvoir de calmer le vieil-

(1) Roscoë, t. II, p. 33. — Paul Jove, Vie de Léon X, p. 200-205.

(2) Mantua musarum domus atque ad sidera cantu.
Erecta Andino.
Sil. Italicus, l. VIII.

(3) Roscoë, t. II, p. 134.

(4) Paris de Grassis, t. III, p. 854. — Raynaldus, t. XX, p. 119.

lard. Dieu eut pitié de la ville coupable : il lui envoya un ange gardien, le cardinal de Médicis, qui prit en mains les intérêts de la cité dont il avait été nommé gouverneur, plaida noblement la cause des vaincus, et les réconcilia bientôt avec le pape. Par ses soins, les portes de Bologne s'ouvrirent aux exilés que leur attachement (1) au saint-siége avait forcés de s'expatrier. Avec des hommes tels que le légat, les haines s'apaisent bien vite. Il est certain que le peuple révolté n'aurait plus mis en pièces la statue de Jules II.

Après les villes et les citadelles, les hommes vinrent faire leur soumission au saint-siége. Le duc Alphonse d'Este songea un des premiers à se réconcilier avec Jules II. Pendant tout le temps de la domination française en Italie, il s'était montré l'un des plus obstinés ennemis du pontife. Ce n'était pas seulement un courtisan accompli, un bon soldat, mais un capitaine savant dans la manœuvre du canon (2). Nous avons vu de quelle utilité l'artillerie de ce prince avait été à la sanglante journée de Ravenne. La bataille allait finir quand Fabrice Colonne tomba dans les mains d'Alphonse. Louis XII réclama plus d'une fois ce prisonnier qu'il voulait faire conduire en France : mais le duc résista ; les Français ayant été expulsés, il donna la liberté au captif, mais probablement avec l'intention secrète de se servir de Colonne pour faire la paix avec Jules II. Fabrice consentit à jouer le rôle de négociateur, et fut plus heureux à la cour du Vatican que sur le champ de bataille : mais Jules II exigeait que la réparation fût aussi éclatante que l'avait été l'offense. Au mois de juin 1512, le duc, muni d'un sauf-conduit, quitta ses états et partit pour Rome.

Admis devant le pontife, la couronne ducale sur la tête, il s'agenouilla, et avec les marques du repentir le plus profond, prononça ces paroles de soumission :

« Père très-saint et très-clément, je reconnais et je con-

(1) Nullum profectò humanitatis genus prætermisit Joannes, quo omnium voluntates sibi conciliaret, atque justissimum et lenissimum fore imperium suum omnibus probaret. — Fabroni, p. 50.

(2) Jovius, Vit. Alph., p. 154. — Sardi, Stor. Ferrarese, l. X, p. 204.

fesse avoir péché plus d'une fois contre la divine Majesté, contre la personne sacrée de votre béatitude, vicaire du Christ sur cette terre, et contre le saint-siége dont mes frères, mes ancêtres, et nous surtout avions reçu tant de bienfaits. »

Les sanglots lui coupèrent un moment la parole : il continua.

« Je viens donc, agenouillé devant la face de votre majesté, embrasser vos genoux et implorer humblement mon pardon. »

Il inclina la tête en silence.

Alors le pontife s'approchant du suppliant : « Duc, vous dites vrai ; vous avez péché, et grièvement, et souvent, contre le saint-siége apostolique. Et voyez ce que j'ai fait pour vous ! Vous alliez être la proie des Vénitiens, je vous délivrai de leurs mains, et vous me trahîtes ! J'avais chassé de Bologne les Bentivogli qui se disposaient à faire leur paix avec moi, quand vous les encourageâtes dans leur félonie, en les prenant sous votre protection. J'aurais pu confisquer vos états, je n'en fis rien. En ce moment, le roi de France menaçait d'envahir Ferrare, je vous nommai gonfalonier de la sainte Eglise, et pour vous aider à résister au monarque, je vous envoyai des troupes et des subsides. Louis XII voulait avoir à vil prix le sel de vos salines, je vous engageai à résister à ses prétentions ; je vous envoyai de nouvelles troupes, des subsides nouveaux ! et à tant de bienfaits vous répondites plus tard en vous liguant avec mes ennemis ; alors je vous dépouillai de votre duché. Vous vous vengeâtes par le meurtre, la rapine, les ruines, la profanation des églises et le schisme ; car vous avez pactisé avec les schismatiques. Mais Dieu ne pouvait souffrir des énormités semblables ; il chassa miraculeusement les Français de l'Italie. Privé de l'appui de Louis XII et voyant les Suisses accourir de leurs montagnes au secours du saint-siége, vous vous repentîtes, mais ce repentir ne vient pas du cœur ; c'est la nécessité qui l'a produit. Vous voilà implorant votre pardon à l'exemple du Christ votre maître, je ne puis ni ne dois vous le refuser : soyez donc absous (1). »

(1) Paris de Grassis, t. III, p. 879.—Mss. Arch. Vat. n° 111, cité par Raynaldus, t. XX, p. 122.

Le duc se releva.

Le pape voulait réunir Ferrare aux Etats de l'Eglise : il fit offrir au prince, en échange, la ville d'Asti (1). L'offre fut repoussée, et le duc apprit bientôt que ses états avaient été envahis par les troupes pontificales. A l'aide de Marc-Antoine Colonne, il put s'échapper de Rome. Il se cacha d'abord dans la forteresse de Marino, puis parcourut l'Italie, déguisé en moine, en soldat, en chasseur, en valet, pour échapper aux émissaires du pape. Quand il crut le moment propice, c'est-à-dire la colère du pontife apaisée, il rentra dans sa capitale aux acclamations des habitants.

Mais cette terrible image de Jules qu'il avait vue devant lui pendant si longtemps ne lui laissait plus de repos, les beaux vers de son poëte n'avaient pas même le pouvoir de chasser les funèbres visions qui le tourmentaient le jour et la nuit : pour les dissiper, il résolut d'envoyer à Rome une ambassade solennelle ; mais il ne trouva pas d'ambassadeur, la peur glaçait toutes les âmes. A la fin, un jeune homme s'enhardit et promit d'intercéder auprès de sa sainteté ; c'était l'Arioste. Le poëte partit, demanda et obtint une audience (2). L'Arioste, en sa qualité de poëte, crut devoir parler au pontife le langage de ces fiers paladins qu'il s'apprêtait à mettre en scène ; mais Jules II l'interrompit en le menaçant de le faire jeter dans la mer, s'il ne se montrait plus respectueux. Le poëte fit comme son maître, prit peur et s'enfuit en s'écriant :

« Jamais il ne m'arrivera d'aller à Rome pour calmer la grande ire de Jules II (3). »

Cette colère était trop vive pour durer longtemps. Le poëte et le soldat, un moment inquiétés dans leur retraite, se défendirent avec courage, laissèrent le pape tranquille, et finirent par rentrer dans les bonnes grâces du saint-siége, sous Adrien d'Utrecht, ce pape allemand, qui eut trois passions dans sa vie : la paix, l'étude et les pauvres (4).

(1) Guicc. St. d'Ital., lib. XI, vol. II, p. 5. — Jovius, in Vit. Alph., p. 178. — Giraldi, Comm. delle cose di Ferrara, p. 156. — Roscoë, t. II, p. 138.

(2) Tiraboschi, Storia della lett. ital., vol. VII, parte III, p. 1233.

(3) Andar più a Roma in posta non accade
A placar la grand'ira di Secondo.

(4) Guicc., lib. V. — Raynaldus, t. XX, p. 393.

En ce moment, un autre poëte s'y prenait autrement que l'Arioste pour donner quelques heureux conseils à Jules II : Augurello disait au pape :

« Ne méprisez pas le pauvre petit présent que vous apporte le poëte ; celui que vous représentez sur cette terre, le Créateur de toutes choses, laissait venir à lui les enfants (1). »

Il est fâcheux que l'Arioste n'ait pas adressé une supplique à Jules II : le pape aimait les beaux vers.

CHAPITRE XIV.

JULES II, PROTECTEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

Enfance de Jules II, qui apprend à connaître Michel-Ange à Florence, et le fait appeler à Rome. — Entrevue du pape et de l'artiste. — Tombeau de Jules II. — Michel-Ange se brouille avec sa sainteté, et retourne à Florence.—Effroi de Soderini, qui tâche d'apaiser son compatriote.—Michel-Ange se réconcilie avec le saint-père. — Il est chargé de faire la statue de Jules Il, puis des travaux de la chapelle Sixtine.—Bramante commence l'église de Saint-Pierre et meurt. —Caractère de cet artiste. — Protection que Jules II accorde aux arts. —Rome sous ce pontife.

Arbizuola est une maison de campagne délicieusement située dans l'état de Savone, moitié sur le penchant d'une colline (2), moitié dans une plaine, l'une et l'autre diversement fertiles. Sur le penchant de la colline s'étendaient autrefois

(1) Ne prorsus ergo seduli munusculum
Vatis, pusillum sit licet, despexeris.
Nec ille namque cujus hic vicem geris
Rerum supernus fabricator omnium
Terris inhabitans parvulos contempserat.

(2) Giulio secondo pontefice, ancorchè di bassissima gente fosse disceso, e non si vergognasse spesse fiate dire che egli da Arbizuola, villa del Savonese, havesse con una barchetta più volte, quando era garzone, menato de le cipolle a vender a Genova; fu non di meno uomo di grandissimo ingegno e di molto elevato spirito. — Bandel., novella XXXI.

des vignes, remplacées aujourd'hui par des oliviers ; dans la plaine étaient des arbres fruitiers, des plantes légumineuses, toutes sortes de beaux végétaux. C'est de cette ferme, habitée au xve siècle par de riches cultivateurs, que partait deux fois la semaine, au lever du soleil, un pauvre enfant qui conduisait au marché voisin, et souvent jusqu'à Gênes, un batelet chargé de provisions. Quand la monture du fermier ne pouvait porter jusqu'à la mer la récolte de la journée, l'enfant prêtait docilement ses épaules. Souple, obéissant, jamais il ne faisait entendre un seul murmure : tout son bonheur était de revenir de Gênes les poches pleines de testoni, qu'il remettait fidèlement à ses maîtres. Ce jour-là on souriait à l'enfant ; à dîner, après la soupe, il avait un peu de légumes, quelquefois du pain blanc, un sourire de la maîtresse et des paroles d'encouragement du fermier. Si par hasard il n'avait pas vendu sa charge, alors il trouvait des figures chagrines ; trop heureux quand on ne lui faisait pas expier par de rudes châtiments les torts d'un acheteur que rien n'avait attendri : ni les prières, ni la douce voix, ni les pleurs peut-être du petit messager.

Érasme, d'après un historien qui prétend avoir étudié sur des documents inédits les premières années de Julien, nous le représente, au retour du marché, faisant le métier de rameur sur une barque pour gagner sa nourriture quotidienne (1).

Cet enfant, c'est notre Jules II. On voit que la Providence ne l'a pas traité comme Médicis. A Julien du pain noir, un sommeil interrompu, de la paille pour dormir, pour maître un véritable geôlier, point de joie d'intérieur, point de doux regards paternels, point de mère pour lui sourire. Jean de

(1) Fama est hunc juvenem ad stipem scalmum remo subigere solitum, et tamen à remulco non solum ad tribunal, verum etiam ad summum illud rerum humanarum culmen evectus est.

Er., Adag. Chil. III, cent. IV, n° 86. — Had. Junius, Adag., cent. VI, n° 43. — Opinion de Bap. Fregose, Volaterran, Corio, Machiavel.

Contredite par Anastase Germonio, archev. de Tarentaise. (Hoplotheca), p. 304.

Médicis, au contraire, a tout le bonheur que l'enfant peut rêver en cette vie : un père qui l'aime avec passion, une mère qui l'embrasse et le caresse sur ses genoux, des livres pour hochets, un palais bâti par Michelozzi pour berceau, un jardin plein de fleurs pour école. Dans cette répartition inégale de ses dons, la Providence avait ses vues sur l'avenir de ces deux enfants. Julien avait besoin d'être mené rudement, parce qu'il avait de grandes tribulations à supporter. S'il n'eût pas appris à souffrir, jamais il n'aurait pu tenir tête aux Français. A des soldats qui n'ont peur, ni des neiges, ni des glaces, ni des fleuves, ni des montagnes, il fallait pour adversaire un pontife qui eût couché sur la pierre ; qui se fût accoutumé à se lever à toute heure de la nuit ; qui ne reculât ni devant le bruit du canon ni devant l'odeur de la poudre ; qui, en face d'une coalition contre le saint-siége formée de presque toutes les puissances du monde chrétien : de la France, de l'Espagne, de l'Allemagne, de Naples, de Venise, de Ferrare, de Bologne, de Florence, ne désespérât jamais de la Providence, et qui fût toujours prêt à verser son sang pour le triomphe de l'Eglise. Car, ne nous y trompons pas, c'est pour cette Eglise, qu'il appelle son épouse, que Jules II luttera toute sa vie ; c'est pour la parer d'or et de diamants, comme il le dit, qu'il s'est fait soldat (1). Son patriotisme prend sa source dans la religion ; voilà pourquoi Jules est grand jusque dans ses faiblesses, car il ne pouvait point échapper à la loi commune de l'humanité. C'est de l'Italie que la lumière doit se répandre en Europe ; il importe donc que l'Italie vive, car l'esclavage c'est la mort. Qu'elle soit libre et nous verrons alors cette semence intellectuelle, déposée dans les esprits par les Grecs de Constantinople et les Médicis de Florence, se développer sous Léon X. Il fallait deux choses à l'Italie : un bras et une tête ; le bras pour préparer le sol, la tête pour le féconder. Or Jules eut l'un et l'autre. Dans toutes nos his-

(1) Christi Ecclesiam Julius sponsam appellabat suam ; sponsam ornare monilibus, et sponsam quocumque modo ditare studebat ille, nullâ propinquorum aut necessariorum habitâ ratione. — Petri Martyr. Angl. Ep., ep. 577.

toires, c'est toujours le cavalier de la Mirandole qu'on nous montre : Jules cependant fut plus qu'un guerrier.

Au moment où le sacré collége décerne par acclamation au cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens la plus belle couronne que puisse ceindre une tête humaine, la première image qui se présente au pontife, ce n'est pas les rayons dont elle est entourée, mais la poussière même dont elle est formée. Quand Rome se prosterne à ses pieds, il rêve à ses obsèques; il mourra bientôt, il lui faut donc un tombeau.

Il se rappelle alors que, pendant son séjour à Florence, il voyait quelquefois un artiste qui semblait avoir été abandonné de la Providence, qui avait lutté contre les préjugés de sa famille et les mauvais traitements de son père (1), et qui seul, à l'aide d'un peu de mortier ramassé dans les jardins du grand-duc Laurent, était devenu l'égal des plus habiles sculpteurs de l'Italie. A Michel-Ange, il n'a pas fallu de maîtres, non plus qu'à Jules II de livres pour trouver, l'un les proportions anatomiques de l'homme, l'autre l'art de mener son siècle. Souvent, à Florence, de la Rovère s'est arrêté dans l'atelier du sculpteur, admirant avec quelle fougue l'enfant traite le marbre, sur lequel il ne s'amuse pas, à l'imitation des ouvriers vulgaires, à tracer des lignes et des contours que le ciseau suivra docilement, mais qu'il attaque, qu'il fouille et fait voler en éclats, et qui, dans moins de quelques heures, va prendre des traits, une figure, un corps, se mouvoir, vivre et respirer (2). Il s'est exilé de Rome, et sa patrie, cette Italie qu'il aime avec passion, est envahie, mutilée, déchirée par les factions; la dalle des rues de Florence retentit du bruit des pas de chevaux flamands, espagnols, allemands et français. Que Dieu l'appelle un jour à la papauté, il traitera l'étran-

(1) Essendo e dal padre e da'suoi maggiori gridato e talvolta battuto.— Vasari, Vita di Michelagnolo Buonarotti, t. II, p. 977.

(2) Blaise de Vigenere, Images ou tableaux de Philostrate, annot., p. 855, représente Michel-Ange à soixante ans faisant voler dans un quart d'heure plus de marbre que trois jeunes gens dans trois heures. — Il se mettait à l'œuvre avec une telle furie qu'on tremblait pour le marbre, le ciseau et l'artiste. — Observations de Pierre Mariette sur la vie de Michel-Ange, par Condivi.

ger, qu'il eut le tort de favoriser d'abord, comme Michel-Ange traite la pierre; pour délivrer son pays, il ne s'amusera pas à faire de la finesse, à recourir à la ruse, à se servir des armes ordinaires à la diplomatie ; il marchera droit à l'ennemi, il ceindra le baudrier, il endossera la cuirasse, il prendra l'épée, il fera jouer le canon, et le pays sera sauvé.

Il n'y avait en ce moment qu'un jeune Florentin qui pût comprendre Jules II, c'était Michel-Ange Buonarotti, justement celui sur lequel le pape avait jeté les yeux ; Jules II venait de l'appeler à Rome.

L'artiste partit de Florence après avoir pris congé de son protecteur le gonfalonier Soderini , qui lui recommanda bien de ne pas brouiller la république avec sa sainteté. Soderini connaissait son compatriote, qui n'était pas disposé à se courber même devant la tiare; dont le cœur était aussi bon que la tête était mauvaise, et qui était fier de son ciseau autant que Pierre Navarre de son artillerie.

Michel-Ange n'avait pas de goûts de grand seigneur comme Raphaël; au lieu de se présenter au Vatican escorté d'une foule de pages, il vint dans un accoutrement modeste, seul comme un pauvre ouvrier qui débuterait en sculpture. Au palais pontifical, personne ne se détourna pour le voir passer; et quand l'huissier annonça Michel-Ange, aucun murmure de surprise ne se fit entendre : probablement pas un des solliciteurs assis dans la pièce d'attente ne se doutait que cet étranger aux formes un peu rustiques était l'auteur de cette statue de David, qui avait à Florence inspiré tant d'hymnes en prose et en vers, et que, dans son enthousiasme irréfléchi, Vasari devait mettre au-dessus de toutes les statues antiques (1).

Cette première entrevue entre le pape et le sculpteur fut ce qu'elle devait être : courte et vive. Jules, après avoir relevé l'artiste qui s'était agenouillé, lui dit le motif pour lequel il l'appelait à Rome.

« Je te connais, ajouta Jules, car il tutoyait ceux qu'il aimait; c'est pourquoi je t'ai fait venir ici : je veux que tu fasses mon tombeau.

(1) David tolse il grido a tutte le statue moderne ed antiche greche o latine ch'elle si fossero. — Vasari.

— Je m'en charge, dit fièrement Michel-Ange.

— Un magnifique tombeau, reprit le pape.

— Il coûtera cher, dit en souriant Buonarotti.

— Et combien ?

— Cent mille scudi.

— Je t'en donnerai deux cent mille (1). »

Il n'y avait rien à répondre : l'artiste se contenta de se jeter à genoux, de baisser la tête, et de recevoir la bénédiction du pape.

« Deux cent mille scudi ! » avait dit le pape à haute voix. Ces mots avaient été entendus dans la salle d'attente, en sorte que lorsque l'artiste sortit de la chambre pontificale, les solliciteurs, les officiers, les prélats, se rangèrent sur deux lignes pour laisser passer le Florentin à qui sa sainteté jetait ainsi l'or à pleines mains.

Michel-Ange, en allant au Vatican, était instruit déjà, à ce qu'il paraît, du projet de sa sainteté, et d'avance il avait arrangé le plan du mausolée : ce plan était grandiose, et, sans Vasari, le croquis même, tracé de la main de l'artiste, ne nous en eût donné qu'une incomplète idée (2).

« Le monument devait avoir pour base un massif parallélogramme de dix-huit brasses de longueur sur douze de largeur. L'extérieur aurait été orné de niches séparées par des termes drapés supportant l'entablement. Chacune de ces figures aurait tenu en chaine un captif. Ces prisonniers représentaient les provinces conquises par le pape Jules II, et réduites à l'obéissance des États de l'Eglise. Outre les emblèmes d'art, l'entablement aurait supporté quatre statues colossales : la Vie active, la Vie contemplative, saint Paul et Moïse, entre lesquelles se serait élevé le sarcophage, surmonté de deux statues, l'une représentant le Ciel qui reçoit l'âme de Jules II, l'autre la Terre qui pleure sa mort. En

(1) Cento mila scudi. — Sieno dugento mila. — Ascanio Condivi, Vita di Michel-Agnolo Buonarotti, Pisa, 1823, in-8°, p. 27.

(2) La gravure en a été donnée dans le XIVe volume de Vasari, publié à Milan dans l'édit. des Classiques, 1811.

somme, le monument aurait été composé de quarante statues, sans compter les figurines et les ornements (1). »

De ces quarante statues, l'artiste n'en a terminé que trois : les deux Esclaves, qui sont maintenant au Louvre à Paris, et dont il avait fait don à Robert Sforce, et le Moïse qu'on admire à Saint-Pierre-ès-Liens à Rome, magnifique création qui, suivant Cicognara, n'a de modèle chez aucune nation de l'antiquité (2).

« C'est bien là Moïse, dit le poëte Zappi, quand il descend de la montagne, le visage resplendissant d'une lumière céleste, quand il apaise les flots mugissants, que la mer à sa voix referme ses abîmes et engloutit les ennemis du Dieu d'Israël (3). »

Il est aisé de s'apercevoir, quand on connaît la figure de Jules II, que l'artiste florentin a voulu représenter le pape sous les traits du législateur des Hébreux (4) : c'est le même œil creusé profondément dans une orbite osseuse, la même barbe qui tombe en flots épais sur la poitrine, le même front, haut et lumineux, et largement plissé par l'exercice continu de la pensée (5).

(1) Delécluse, l'Artiste, 19 décembre 1841, p. 389, note. — Pierre Mariette, Observations sur la vie de Michel-Ange. Cet artiste possédait le dessin original du sarcophage.

(2) La statua del Mosè non ha esempio in tutte le produzioni dell'arte che l'hanno preceduta presso gli antichi. — Cicognara, Storia della scultura, Prato, 1833, t. II, 136.

(3) Questi è Mosè, ben mel dimostra il folto
Onor del mento, e il doppio raggio in fronte;
Questi è Mosè, quando scendea dal monte
E gran parte del Nume avea nel volto.
Tal era allorchè le sonanti e vaste
Acque ei sospese a se d'intorno, e tale
Quando il mar chiuse e ne fe'tomba altrui!

Giov. Batista Zappi.

(4) Cicognara, lib. V, p. 140.

(5) Milizia, dans son traité d'ell' arte di vedere, p. 8, Venez., 1787, paraît ne pas avoir compris le Moïse du grand artiste. Voici ce qu'il a osé en dire : « La testa, recisole quel barbone è più che barbone di quello di

Michel-Ange s'était mis au travail avec son ardeur ordinaire ; il voulait se montrer digne de la confiance du pontife : faire bien et aller vite. Jules II aimait ce jeune homme, qui dédaignait de se ployer aux exigences de l'étiquette romaine, qui ne demandait jamais d'audience et se contentait, quand il venait au Vatican, de jeter son nom aux maîtres des cérémonies. Il riait de tout ce qu'on lui racontait des boutades vaniteuses, de l'humeur guerroyante, des scènes burlesques de son sculpteur, dans le cabaret de la rue des Banchi, plus tard le théâtre des exploits de Benvenuto Cellini, et où la garde pontificale avait dû plus d'une fois descendre pour rétablir la paix compromise par les saillies, les bons mots, les concetti, et les satires des convives. A cette époque, la terre fouillée enfantait presque à chaque heure de la journée quelque statue nouvelle. Jules II se plaisait à consulter Buonarotti sur le mérite de l'œuvre. Ce sculpteur était une nature merveilleuse : non-seulement il savait travailler le marbre, mais il connaissait l'anatomie comme un médecin, peignait en maître, et au besoin composait en italien aussi bien que Laurent de Médicis (1).

Un jour donc, c'était au mois de janvier, en 1506, des ouvriers, qui travaillaient à la vigne de Felice des Fredis, sous l'inspection du propriétaire, au-dessus des Thermes de Titus (2), trouvèrent un bloc de marbre engagé profondé-

Rauber, è una testa da satiro con capelli di porco. Tutto com'è, è un mastino orribile, vestito come un fornaro, mal situato, ozioso. » Le critique, en blâmant la chevelure, la position de Moïse, fait preuve d'une grande ignorance des procédés de l'art. Il aurait dû savoir que, la statue devant s'élever à plus de quinze pieds au-dessus du sol, ce qui lui paraissait exagéré n'aurait été que naturel.

(1) Sur le dos de la plupart de ses dessins, Michel-Ange s'amusait à griffonner des vers. Sur la feuille où il avait jeté la première esquisse de son David, il avait écrit :

Al dolce mormorar d'un fiumicello
Ch'aduggia di verd' ombra un chiaro fonte.

Pierre Mariette, Observations sur la Vie de Michel-Ange par Condivi.

(2) Dum arcum diu obstructum recluderet. — Volaterran. Comm. urb., l. VI, col. 190.

ment dans une niche (1), et enveloppé d'une couche de terre, suaire de plus de quinze siècles. A mesure qu'on dégage le marbre, l'œil ravi reconnaît une tête d'homme dont le regard tourné vers le ciel exprime la souffrance; deux enfants sans voix comme sans mouvement, et des serpents s'enroulant autour des membres nus de ces trois corps qu'ils déchirent de leurs morsures et souillent de leur bave. Un des spectateurs s'émeut à cette scène de douleur muette, sans qu'il en connaisse les acteurs, et se hâte d'aller chercher Sadolet, qui arrive et reconnaît le Laocoon tel que Pline l'a décrit. Bientôt avertis par sa sainteté, accourent Julien de San Gallo, Jean Christ. Romano et Michel-Ange. — C'est le Laocoon, s'écrie Julien (2), le Laocoon dont parle Pline; mais Buonarotti refuse de reconnaître le groupe original qui n'était formé que d'un seul bloc, tandis que la copie porte les signes habilement dissimulés de sutures et de raccords, et son opinion semble avoir prévalu dans le monde savant (3).

Quoi qu'il en soit, le groupe qu'on venait de découvrir était un véritable chef-d'œuvre; le sculpteur avait vaincu le poëte : en effet, son drame est plus beau que le drame décrit par Virgile. La douleur de Laocoon, remarque M. de Bonald (4), est toute chrétienne. Il ne jette pas, comme dans

(1) Notizie intorno Raffaele Sanzio da Urbino, d'all' avvocato D. Carlo Fea, p. 22. Roma, 1822, in-8°.

(2) Subito mio padre disse : Questo è Laocoonte, di cui fa menzione Plinio. — Lettere di Francesco da San Gallo, citée par C. Fea, Miscellanea, t. I, p. 329.

Julius Pontifex insignem Laocoontis statuam ex unico marmoreo lapide olim sculptam, cum filiis anguibusve, ut in Æneide Virgilius, januario proximè elapso effossam casu, a quodam cive repertam, apud locum Belvedere nuncupatum locare fecit. — Sigismondo Tizio, cité par C. Fea, Notizie intorno Raffaele, p. 22.

(3) D'après César Trivulce, Julien de San Gallo aurait partagé l'avis de Michel-Ange. Il écrivait à Pomponio Trivulce : Negano che la statua sia d'un sol marmo, e mostrano circa a quattro committiture, ma congiunte in luogo tanto nascosto, e tanto bene saldate e ristuccate, che non si possono conoscere facilmente, se non da persone peritissime di quest'arte. — Lett. pitt., t. III, n° 196, p. 321.

(4) Perennes, Principes de littérature mis en harmonie avec la morale chrétienne, Besançon, 1837, in-8°, p. 166.

l'Enéide, d'épouvantables cris, *clamores horrendos*. Sa bouche reste fermée, son œil seul parle en regardant le ciel, et ce langage paternel déchire le cœur et fait couler les larmes. Schelling, à ce sujet, fait une observation bien juste : c'est que l'art ne doit pas exprimer complétement la passion, autrement l'imagination du spectateur serait condamnée à rester oisive ; tandis que, devant toute représentation matérielle, elle doit conserver son activité, et pouvoir s'élancer hors de la sphère où s'est placé l'artiste (1).

Ne nous étonnons donc pas de tout ce bruit mélodieux que fit naître la découverte du Laocoon : les poëtes, en le célébrant dans de beaux vers comme ceux de Sadolet (2), ne tombaient pas cette fois dans le culte grossier de la matière. Il y a là plus que du marbre travaillé de main de maître ; il y a une douleur ineffable de père, une résignation sublime, une beauté calme qu'aucun sculpteur n'a jamais pu reproduire, un idéal enfin que l'esprit seul peut comprendre. Aussi personne ne s'étonna quand le pape, pour récompenser des Fredis d'une semblable bonne fortune, lui donna une partie du revenu des droits de gabelle imposés aux marchandises qui entraient à Rome par la porte de Saint-Jean-de-Latran (3). Le présent était magnifique, mais il ne valait pas celui que donnait à des Fredis dans sa tombe la voix des âmes artistes : l'immortalité (4).

Michel-Ange était une de ces natures fécondes, mais mobiles, qui se passionnent pour une œuvre qu'elles délaissent

(1) Du Laocoon, ou des limites respectives de la poésie et de la peinture, traduit de l'allemand de Lessing par Ch. Vanderbourg, Paris, 1802, in-8°, p. 22 et suiv.

(2) Quid primum, summumve loquar, miserumve parentem
Et prolem geminam? An sinuatos flexibus angues
Terribili aspectu? Caudasque, irasque draconum,
Vulneraque et veros, saxo moriente, dolores?

(3) Introitûs et portionem gabellæ portæ Sanctæ Joh. Lateranensis. — Fulvio, Antiq. urbis, lib. II, p. 149. Romæ, 1545.

(4) On grava sur la tombe de des Fredis : Qui, ob proprias virtutes et repertum Laocoontis divinum, quod in Vaticano cernes fere respirans, simulacrum, immortalitatem meruit. Anno 1528.

aussitôt que le germe en est créé. Le premier coup de ciseau donné au bloc d'où devait jaillir le sarcophage du pape, Buonarotti parut avoir oublié son marbre et sa promesse. Condivi, témoin un peu suspect, affirme que Bramante, parent de Raphaël, mit à profit l'insouciance paresseuse du sculpteur pour le perdre dans l'esprit de Jules II. Il y avait un moyen infaillible d'irriter Michel-Ange : c'était de lui refuser les scudi qu'on lui avait si libéralement offerts. Sur la foi de la parole du pape, le sculpteur avait fait venir de Carrare des marbres qu'on débarquait à Ripetta, sur le Tibre, et qu'on transportait ensuite à Saint-Pierre. La place en était à moitié remplie : il y en avait le long de l'église de Sainte-Catherine, et jusque dans les corridors du Vatican (1). Les ouvriers attendaient leur salaire. Michel-Ange monte au Vatican : le pape n'est pas visible. L'artiste rentre à son logis, cherche, fouille, trouve quelques scudi qu'il a rapportés de Florence et paye ses manœuvres, certain que le lendemain sa sainteté le fera rembourser de ce qu'il a dépensé. Le lendemain, il se présente de nouveau et demande à parler à Jules II. « Pardon, dit un huissier, je ne puis pas vous laisser entrer. — Tu ne connais donc pas cet homme-là? dit un prélat à l'huissier. — Si bien, monseigneur, mais j'obéis aux ordres que j'ai reçus. — En ce cas, dit l'artiste, tu diras à ton maître que s'il veut me parler, il me cherche ailleurs (2). » Et il s'éloigne, descend précipitamment l'escalier du palais, rentre chez lui, charge ses domestiques de vendre ses meubles à des Juifs, fait louer trois chevaux de poste, part à toute bride pour Florence, et arrive de nuit à Poggibonzi, château de la république, à dix-huit milles de Rome. C'est là qu'il s'arrête pour prendre du repos et dormir jusqu'au lendemain.

Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer la colère de Jules II. Cette belle barbe blanche qu'aimait tant Michel-Ange s'épanouissait sur une poitrine juvénile. A peine l'artiste entrait à Poggibonzi, que cinq sbires descendaient de cheval,

(1) Vasari, l. c., p. 983.

(2) E voi direte al papa che se da qui innanzi mi vorrà, mi cercherà altrove. — Condivi, p. 29.

pénétraient dans l'appartement du sculpteur, auquel ils enjoignaient de retourner à Rome.

Ils parlaient haut et insolemment; mais Buonarotti, jeune, robuste, plein de courage, avait à ses côtés une bonne épée, à son service deux domestiques dévoués, et au besoin, pour le soutenir, les gens de l'auberge. Il menaça les sbires de les jeter par la fenêtre s'ils usaient envers lui de violence : les sbires se radoucirent, et le prièrent poliment de prendre connaissance de la lettre dont ils étaient porteurs.

Jules II l'avait écrite à la hâte; elle ne contenait qu'une ligne : « Reviens, ou je te chasse. »

Michel-Ange s'assit, prit de l'encre, et répondit au saint-père, en quatre lignes, « qu'il ne retournerait point à Rome; que, serviteur fidèle et dévoué, il n'avait pas mérité d'être chassé du palais de sa sainteté comme un malotru. »

Les gens du pape reprirent le chemin de Rome, et Michel-Ange, le lendemain, se mit en route pour Florence.

Nous connaissons assez Soderini pour nous figurer la frayeur dont il fut saisi, quand Michel-Ange lui raconta la scène de Poggibonzi; le gonfalonier était aussi peureux qu'Erasme. Chaque jour c'était un nouveau courrier apportant des dépêches de Rome; une lettre en suivait une autre; le pape voulait absolument qu'on lui rendît son artiste; mais son langage, bien loin, comme on le prétend, d'être empreint de colère, était plein de douceur et de modération.

« Michel-Ange, disait-il dans une dépêche adressée aux Prieurs de la liberté et au gonfalonier, a peur de revenir; il a tort, nous ne lui en voulons pas, car nous connaissons les artistes. Promettez-lui, en notre nom, s'il revient, l'oubli du passé et nos bonnes grâces apostoliques d'autrefois (1). »

(1) Julius II dilectis filiis prioribus libertatis et vexillifero justitiæ populi florentini.

Dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem. Michael Angelus sculptor, qui a nobis leviter et inconsultè discessit, redire, ut accepimus, ad nos timet, cui nos non succensemus, novimus hujusmodi hominum ingenia. Ut tamen omnem suspicionem deponat, devotionem vestram hortamur velit ei nomine nostro promittere quod si ad nos redierit, illæsus inviolatusque erit, et in eâ gratiâ apostolicâ nos habituros quâ habebatur ante discessum. Dat. Romæ 8 julii 1506, pontific. nostri ann. III.

Soderini fit appeler Michel-Ange : « Sais-tu bien, lui dit-il en lui montrant la dernière lettre de sa sainteté, que tu as fait au pape une insulte que le roi de France lui-même n'aurait osé se permettre. Il ne s'agit plus de te faire prier. A Rome! mon enfant, car pour toi je ne veux pas me mettre le pape sur les bras, et compromettre la république : à Rome!»

L'artiste, qui ne voulait pas contrarier son protecteur, ne répondit rien; mais le lendemain, sans bruit, il fit ses préparatifs de départ. Il allait en Orient, où le Grand-Seigneur l'appelait pour jeter un pont qui devait réunir Constantinople à Péra.

Ce jour-là, Soderini pressait affectueusement la main de l'artiste et lui disait : « Mais tu n'y penses pas! en Orient, au service du Grand Turc! J'aimerais mieux trouver la mort en retournant à Rome, que d'aller à Constantinople. Le pape n'est pas méchant; s'il te rappelle, ce n'est pas pour te punir; c'est qu'il t'aime et qu'il a besoin de toi; et puis tu partiras avec le titre d'ambassadeur : voilà qui doit te rassurer (1). » Michel-Ange se sentait ébranlé.

Sur ces entrefaites, Bologne se soulève et secoue l'autorité du pape, et Jules II part de Rome pour mettre à la raison la ville ingrate, qui devait ses franchises, ses splendeurs, ses libertés au saint-siége, et que le pape vainqueur allait exonérer de cet impôt immoral connu sour le nom de *datio delle corticelle*, en vertu duquel on prélevait 2 ½ p. % sur la dot de la mariée, et 16 soldi sur l'épargne du mari, si la jeune fille n'apportait aucun douaire (2).

— La conquête de Bologne, pensait Michel-Ange, plus encore que le temps, doit avoir calmé le saint-père : il partit pour Bologne.

Un matin qu'il entendait, suivant la coutume de la plupart des artistes, la messe à San Petronio, il fut reconnu par les palfreniers de service, qui, moitié par force, moitié par per-

(1) Vasari, l. c, p. 985.

(2) E se alcun pover'huomo si maritava senza dote, era costretto di pagare sedici soldi. — Antonio di Paolo Masini, Bologna perillustrata, in Bologna, 1666, in-4°, parte seconda, p. 467.

suasion, le conduisirent au palais des Seize, où le pape était à table en ce moment. A la vue de l'artiste, la figure de Jules se couvrit d'une rougeur subite. « Te voilà donc, lui dit-il; au lieu de venir nous trouver, c'est nous qui venons te chercher.» Michel-Ange était à genoux, demandant humblement pardon à sa sainteté. Le pape, la tête baissée, regardait de côté le suppliant sans mot dire, quand un prélat, à l'instigation du cardinal Soderini, le frère du gonfalonier, s'approcha, et haussant l'épaule : « Très-saint père, dit-il, il faut lui pardonner, ces gens-là n'en savent pas davantage (1). » Le pontife releva la tête, et d'un air de pitié, s'adressant au maladroit personnage : « Fi donc, dit-il, vous lui dites-là une sottise que je ne lui aurais pas adressée, moi; allez-vous-en (2)! »

Il fallait une victime au pape; elle venait fort heureusement de s'offrir en sacrifice. Le pape content bénit l'artiste, et la paix fut faite entre les deux puissances.

Pour sceller la réconciliation, le pape voulut que Michel-Ange élevât au vainqueur des Bolonais une statue en bronze, qui serait placée en face du palais des Seize. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que le sculpteur présentait au pontife le modèle en terre cuite de la statue. Il avait besoin de consulter sa sainteté. La main droite du pontife s'étendait pour bénir; « Mais que fera la main gauche, très-saint père? demandait l'artiste à Jules; que mettre dans cette main?... un livre? — Un livre! à moi!... Je ne suis pas un écolier. Je veux une épée (3), répond Jules II, qui se rappelait sans doute cette antique mosaïque de Saint-Jean de Florence, où le Sauveur, le jour du jugement dernier, de la main droite semble dire aux justes : « Venez, les bénis de mon père; » et aux réprouvés, de la main gauche : « Allez, maudits, au feu éternel. » On connaît le sort de cette statue, que l'épée dont l'a-

(1) Che tali uomini sono ignoranti e che da quell'arte in fuora non valivano in altro. — Vasari, p. 585.

(2) Tu gli di' villania, che non diciamo noi. Lo ignorante sei tu... Levamiti dinanzi in tua malora. — Condivi, p. 32.

(3) Annotazioni del signor Domenica Maria Marini alla Vita di Michelagnolo Buonarotti scritta dal Condivi, p. 98, à la suite de la vie du grand sculpteur, édition de 1823, in-8°.

vait armée le grand artiste ne put préserver des insultes de la populace, qui la mit en pièces au mois de mai 1511, lors du retour des Bentivogli à Bologne (1).

Michel-Ange, après l'inauguration de la statue, à la fin de décembre 1507 (2), prit le chemin de Rome, où le pape l'avait précédé. Quelques mois plus tard, en 1508, Raphaël, appelé par Jules II, entrait dans la capitale du monde chrétien, qu'il devait orner de tant de chefs-d'œuvre (3).

Nous essayerons de les décrire en racontant la vie du peintre sous Léon X (4).

Le nombre des étrangers qui se rendaient à Rome chaque année aux cérémoines de la semaine sainte croissait incessamment; la chapelle qu'avait fait construire Nicolas V était insuffisante pour les recevoir. Sixte IV eut l'idée d'en faire un sanctuaire que la peinture et la sculpture devaient orner à l'envi; il voulait une œuvre magnifique. Baccio Pintelli, architecte florentin, fut chargé d'exécuter les travaux de cette chapelle, qui prit dès lors le nom même du fondateur qu'elle a conservé de nos jours. Baccio Pintelli appela, pour la décorer, les plus grands peintres de l'époque : Sandro Botticelli, Dom. Ghirlandajo, Cosimo Roselli, Luca Signorelli. Derrière l'autel, sur ce vaste espace où se déroule la scène du Jugement dernier, le Pérugin avait peint à fresque, avec son admirable talent, la Naissance de Jésus, celle de Moïse, et l'Assomption de Marie (5).

Jules II n'était pas content; il voulait une œuvre d'une seule main, grandiose, toute chrétienne, qui couvrît la voûte du sanctuaire. Michel-Ange était là.

Or, c'est à peine si notre Florentin connaissait la méthode

(1) Muratori, Ann. d'It., an 1511, dit qu'elle avait coûté cinq mille ducats d'or; Vasari, qu'elle pesait dix-sept mille cinq cents livres, qu'elle était haute de neuf pieds et demi, et que l'artiste avait mis un an à la terminer.

(2) Julius statuam suam omnibus conspiciendam mense decembris pro foro locavit publico. — Paris de Grassis, anno 1511.

(3) Carlo Fea, Notizie, ec., p. 27.

(4) Voir, dans le tome II de cet ouvrage, le chapitre consacré à Raphaël.

(5) L'Observateur du Rhin, revue catholique de l'Est, 16 juillet 1842.

de peindre à fresque (1). Aussi, après quelques jours de réflexion, se hâta-t-il de se présenter au Vatican pour supplier sa sainteté de jeter les yeux sur un autre artiste. Jules II fut sans pitié; il lui fallait des fresques de Michel-Ange.

L'artiste prend son parti, écrit à Florence, et bientôt voit arriver à Rome, dans son atelier, quelques peintres qui se mettent aussitôt à l'œuvre : pauvres ouvriers que Buonarotti renvoie bien vite, et dont il efface avec la brosse les malheureux essais! Il travaillera seul; le voilà qui dresse les échafauds, qui gratte les murs, qui fait tomber les anciennes peintures, qui prépare sa palette, qui prend son pinceau et commence quelques figures dont il paraît assez content; mais en se confondant, les couleurs s'écaillent et se détachent. Qu'on juge de sa douleur et de la joie de ses ennemis!

Alors, le désespoir dans l'âme, il retourne au Vatican; mais le pape est plus que jamais inflexible. Heureusement Julien de San Gallo vient au secours de Buonarotti, en lui donnant un procédé pour prévenir la formation de ces bulles qui tantôt restaient sur le mur comme autant d'ombres disgracieuses, tantôt, en se brisant, formaient comme autant de taches sur la muraille. Maître de ce secret, Michel-Ange se remet à l'œuvre, sûr cette fois de lui-même (2).

Quelquefois, le pape impatient voulait connaître les progrès de l'œuvre du Florentin; il arrivait sans se faire annoncer, posait le pied sur l'échelle, et en gravissait les marches soutenu par la main de Michel-Ange (3). Debout sur l'échafaud, il restait quelques minutes en contemplation devant des peintures dont aucune école n'avait encore offert le modèle. Créations exagérées, fantasques désordonnées, mais pleines de flamme, et comme Jules II en aurait produit si Dieu l'avait fait peintre. On eût dit que le pape craignait de mourir avant l'achèvement de cette œuvre colossale. Un jour, que du bas de l'échelle il disait à l'artiste : « Quand finiras-tu donc? » Michel-Ange, sans quitter son pinceau, répondit froi-

(1) Vasari, l. c, t. II, p. 986.
(2) L'Observateur du Rhin, l. c.
(3) Condivi, l. c. p. 39-40.

dement : « Quand je pourrai. — Quand je pourrai, reprit le pape ; tu veux donc que je te fasse jeter en bas de ton échafaud ? » Le peintre continua son travail sans s'inquiéter de la menace du souverain-pontife, et il avait raison ; car à peine Jules s'était-il touché le front de l'anneau du pêcheur, que sa colère s'apaisait, et qu'il se mettait à sourire comme un doux enfant : tout était oublié. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas cette fois de celle qu'il nommait son épouse. Vous pouvez l'offenser personnellement, comme ont fait Borgia, Maximilien, Baglioni ; dites qu'il s'enivre, ainsi que Louis XII le raconte, il sourira, et montrera la carafe d'eau pure, qu'il vide deux fois dans un de ses repas qui durent le temps de dire un *Pater* et un *Ave*. Mais n'imitez pas Carvajal qui s'est révolté contre l'Église, car il attendrait l'heure de votre repentir pour vous pardonner.

Si Jules II obéissait aux sympathies de sa nature en attirant à lui Michel-Ange, il n'oubliait pas les artistes dont l'Italie s'enorgueillissait à si juste titre à cette époque. Presque tous, en apprenant l'exaltation du cardinal de la Rovère, avaient deviné que le pape nouveau, une fois sa grande mission accomplie, la délivrance de l'Italie, voudrait illustrer son règne par de merveilleux monuments. Ils arrivaient donc en foule à Rome où tous trouvaient du travail et de la gloire.

Raphaël, chargé de peindre les chambres du Vatican, avait montré dans la dispute du Saint-Sacrement que, sans rival comme coloriste, il pouvait disputer à Michel-Ange la palme du dessin (1).

Bramante avait reçu du souverain-pontife l'ordre de démolir l'ancienne basilique de Saint-Pierre et d'édifier à la place un temple qui devait effacer en splendeur celui que Salomon avait autrefois bâti au Seigneur. Saint-Pierre de Rome est l'œuvre de Jules II. Il en conçut l'idée, il en rêva les proportions gigantesques, malgré, dit un historien contemporain (2),

(1) Mengs, Réflexions sur la beauté en peinture, ch. I, § 2, n° 18, p. 102.

(2) Quâ in re adversos penè habuit cunctorum ordinum et præsertim cardinales ; non quòd novam non cuperent basilicam magnificentissimam extrui, sed quia antiquam toto terrarum orbe venerabilem, tot sanctorum

l'opposition de presque tous les cardinaux qui ne pouvaient sans douleur voir tomber cette vieille église de Constantin, sanctifiée par les ossements de tant de bienheureux, vénérée dans toute la chrétienté, et le siége de si hauts faits catholiques.

A gauche de l'antique basilique s'élevait jadis une colline qu'on nommait la colline des Devins, parce que le peuple, après l'expulsion des Étrusques, était venu, dit-on, y consulter l'oracle sur les destins de Rome (1). C'est près de là qu'étaient le cirque de Néron, les temples d'Apollon et de Mars, la voie Aurélienne, le pont triomphal, orné de statues, de trophées et d'insignes militaires. Le pont que seul pouvait traverser celui qui avait eu les honneurs d'une victoire sur l'ennemi, fut livré au peuple, lorsque Constantin transféra le siége de l'empire à Constantinople, et détruit à l'invasion de Rome par les Goths sous Totila (2).

La basilique constantinienne avait reçu toutes sortes de beaux noms. Léon le Grand la nommait la couche glorieuse de la principauté de saint Pierre (3); Grégoire IX, l'astre de cette terre (4); Nicolas III, la tête de l'Église catholique (5). Bramante fut sans pitié pour l'œuvre impériale: tout tomba sous les coups de son marteau: colonnes d'albâtre, bas-reliefs rehaussés d'or, statues de marbre, mosaïques grecques. Des peintures de Giotto une seule fut conservée.

Après trois ans de travaux préparatoires, on posa la première pierre du nouveau temple. Une messe solennelle fut cé-

sepulchris augustissimam, tot celeberrimis in eâ gestis insignem, funditùs delere ingemiscunt. — Panvinius De rebus ant. memorabilibus et de præstantiâ basilicæ S. Petri, apostolorum principis, Vaticanæ, lib. VII, cap. 1. Mss. Chigi, G. III, 74.

(1) Viene chiamato Vaticano de Vaticiniis che ivi in antichi secolì ricevevano i popoli dagli indovini chiamati vati. — Il tempio Vaticano e sua origine... descritto dal cav. Carlo Fontana, in Roma, in-fol., 1694, p. 19.

Vaticanus collis appellatus est quòd eo potitus sit populus romanus vatum responso, expulsis Etruscis. — Festus, fol. 303. Aul. Gel., f. 908, l. V, — Cicero, l. I, de div. — S. Aug., de civit. Dei, l. IV, c. 2.

(2) Jos. hist., l. VII, c. 36.

(3) Sacrum divi Petri dominatûs torum.

(4) Ædes in terris, tanquam sol in æthereis regionibus, emicans.

(5) Fidei et Ecclesiæ caput.

lébrée ; trente cardinaux y assistèrent. Jules II, en habits pontificaux, descendit dans les fondements de l'un des piliers de la coupole, de celui où se trouve la statue de sainte Véronique, et bénit un bloc de marbre sur lequel était gravée cette inscription :

†

Ædem principis apostolorum
In Vaticano vetustate et situ
Squalentem a fundamentis
Restituit Julius Ligur.
Pont. Max. An. MDVI.

Bramante était alors âgé de soixante-deux ans. Il avait achevé les quatre piliers de la coupole, et cintré les arcades qui les lient entre eux ; il se préparait à commencer l'entablement circulaire qui sépare le tambour de la coupole des arcades sur lesquels il porte, et allait terminer la branche occidentale de la croix, quand il mourut et fut inhumé dans l'église même de Saint-Pierre. Il est malheureux qu'aucune inscription ne rappelle la place où sont ensevelis les restes du grand architecte. Il emportait avec lui le secret de son plan, car c'étaient de simples maçons qu'il avait pris pour l'aider dans des travaux dont il ne voulait partager la gloire avec personne. En mourant, il désigna pour le remplacer Raphaël d'Urbin, auquel furent adjoints Julien de San Gallo et frère Joconde. A peine les nouveaux architectes eurent-ils jeté un coup d'œil sur l'œuvre de Bramante, qu'ils signalèrent des disproportions évidentes entre la coupole et les piliers destinés à la supporter. La coupole, qui égalait en volume le Panthéon d'Agrippa, était surchargée de colonnes et couronnée d'une lanterne ; les piliers travaillaient et menaçaient de s'ouvrir ; il fallut modifier le plan de Bramante (1).

(1) L'histoire de la basilique de St.-Pierre a été tracée dans les Mémoires de Trévoux, juillet, septembre, novembre et décembre 1760. Voici l'opinion de Michel-Ange sur le plan de la basilique de St.-Pierre par Bramante :

Non si può negare che Bramante non fosse valente nell'architettura quanto ogni altro che sia stato dagli antichi in quà. Egli pose la prima pietra di S. Pietro, non piena di confusione, ma chiara e schietta, e luminosa, ed iso-

C'est Bramante qui, à l'inspiration de Jules II, éleva la grande chancellerie et l'église succursale de Saint-Laurent in Damaso (1), les deux corridors qui unissent les jardins du Belvédère au palais pontifical, la *logia* ou galerie de douze cents pieds de longueur, et qui, dans le principe, devait s'harmonier avec d'immenses édifices dont il avait jeté les fondements, et que la mort ne lui permit pas d'achever (2).

Bramante était une de ces natures vigoureuses formées sur le type de Michel-Ange et de Benvenuto Cellini. Parfois vous le voyez qui laisse le ciseau pour monter à cheval, couvert d'acier de la tête aux pieds, et pour suivre à la guerre son maître Jules II. Au camp, lorsqu'il ne se bat pas, il s'amuse à faire des sonnets (3). L'expédition terminée, il retourne à Rome avec son protecteur, se remet à l'ouvrage, peint, sculpte et construit.

Jules II voulait que Rome n'eût pas de rivale dans le monde. Il fallait donc lui donner ce qui manquait alors à toutes les villes : de l'air. Il fit détruire des édifices, élargir des places et tracer des rues. C'est à lui que Rome doit la rue qui porte le nom du pontife, *strada Giulia* (4), qui s'ouvrait devant le pont des Triomphes qu'il avait le dessein de réédifier.

La rue des Banchi, en face du pont Saint-Ange, fut construite sous son règne (5).

lata, attorno in modo che non noceva a cosa nessuna del palazzo; e fu tenuta cosa bella come ancora è manifesto; in modo che chiunque si è discostato da detto ordine di Bramante, come ha fatto San Gallo, si è discostato dalla verità. — Lett. pitt., t VI, p. 26.

(1) Foglietta, Clar. Lig. Elogia, p. 197.

(2) Roscoë, t. IV, p. 232.

(3) Quelques-uns de ces sonnets ont été imprimés dans la *Raccolta d'opuscoli*, Milano, 1750.

(4) Martinelli, Roma, ricerc. giorn. 3, p. 61. — Cancellieri, il Mercato, § 20, pag. 69.

(5) L'inscription gravée sur la fontaine de cette rue rappelle en beau style lapidaire l'époque où la rue fut ouverte :

Julio II, pont. opt. max., quod finibus
Ditionis S. R. E. prolatis Italiaque
Liberata urbem Romam occupate

On lui doit le canal souterrain qui, de S.-Antonino, conduit l'eau à plus de cinquante palmes de profondeur au jardin du Vatican, le long du Vignato, au Belvédère, au Forno, au Cortile de San Damaso (1); la restauration de l'aqueduc *dell' Acqua Vergine;* la Monnaie, rue des Banchi, où fut frappé, en 1508, le premier Giulio (2); l'agrandissement du Musée du Vatican, où il fit placer le Laocoon, l'Apollon, le torse d'Hercule, l'Ariadne endormie, l'Hercule Commode, la Sallustia Balbia Orbiana, femme d'Alexandre Sévère, sous la figure de Vénus (3); diverses chapelles à Saint-Pierre-ès-liens, aux XII Saints-Apôtres, à Sainte-Agnès, hors des murs, dans la Santa Casa de Lorette; la citadelle de Cività Vecchia (4), sur les dessins de Michel-Ange, et celle d'Ostie (5). Il protégea Balth. Peruzzi, Raphaël, Jean Razzi (Soddoma), Jules Romain. Il établit au Vatican une imprimerie d'où sortirent, sous son règne, un grand nombre de belles éditions d'auteurs classiques.

Quand Thomas Inghirami (6), en face du sacré collége, en racontant la vie de Jules II, s'écria : « Cette ville, naguère si pauvre et si mesquine, il en a fait quelque chose de grand, de magnifique, de splendide, digne en tout du nom qu'elle porte ; » un murmure approbateur circula parmi les cardinaux.

Th. Inghirami était conservateur de la Vaticane. Jules II lui

Similiorem quam divise patefactis
Dimensisq. viis pro majestate
Imperii ornavit
Dominicus Maximus
Hieronymus Picus. Ædiles F. C. MDXII.

(1) Carlo Fea, Varietà di notizie, p. 162 e segg.

(2) Vettori, Il Fior. d'oro, cap. 25, p. 254.—Garampi, Saggi di osserv. sul val. delle mon. ant., p. 241. — Cancellieri, I Possessi, p. 59.

(3) Mercati, Metalloth., p. 368. — Fabroni, p. 306. — Carm. quinque ill. poet., t. II, p. 64.

(4) Paris de Grassis, Diarium, mss. — Frangipane, Ist. di Cività-Vecchia, p. 131.

(5) Carlo Fea, Relazione d'un viaggio a Ostia, p. 19.

(6) Thom. Phædri Inghiramii Orat., p. 92 et seqq.

avait donné cette place si justement enviée, pour le récompenser de tous les beaux manuscrits qu'il avait découverts, en 1493, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Colomban, à Bobbio (1). C'est là que Carlo Fea souçonne qu'existait la République de Cicéron, que le cardinal Maï trouva dans des Palimpsestes, où notre conservateur ne l'aurait pas cherchée sans doute (2). Inghirami avait d'autres titres à la faveur d'un pape que l'art de rassembler ou de découvrir des manuscrits. Il logeait dans son cerveau ce qui manquait à une bibliothèque (3). On peut en dire autant de monseigneur Maï.

Le monde avait alors les yeux sur Rome. A la lueur de cette lumière qu'elle a fait lever, les peuples étrangers commencent à se mettre en route pour visiter l'Italie. C'est l'Allemand qui, le premier, entreprend ce docte pèlerinage. Mais, à peine a-t-il franchi les Alpes, qu'il se met à regretter son pays. Ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes, une autre langue, auxquelles il s'accoutume avec peine. La nature nouvelle qu'il a devant les yeux ne dit rien à son cœur. Où sont ses chênes séculaires, ses ombreuses forêts, ses cascades qui tombent de mille pieds de haut, ses neiges, ses précipices? Il n'aperçoit plus sa petite violette croissant au pied d'un glacier, ni son rhododendron que le vent agite sur la cime d'un rocher. Fleurs, verdure, végétation, tout vient, passe et meurt vite en Italie. Sa vue s'égare à travers l'espace sans trouver où se reposer. Le jour, la chaleur est étouffante; la nuit, l'air humide et froid. S'il descend dans une auberge, le vin que l'hôtelier lui sert monte à la tête, et quand il se remet en route, il faut engager une longue dispute avec l'aubergiste qui veut le rançonner. A-t-il soif en chemin, il ne trouve pas, comme dans son pays natal, des fontaines rustiques improvisées à l'aide d'une branche d'arbre; le soleil a verdi l'eau qu'il puise dans le creux de la main pour la porter à ses lè-

(1) Volaterranus, Comm. urb., lib. IV, in fine. — Muratori, Ant. medii ævi, t. III, p. 817.

(2) Carlo Fea, Varietà di notizie, p. 19 et 126.

(3) Quidquid in quaternis capitibus bibliotheca desideraverat, Thomas Inghiramius abundè compensat.

vres. Qu'est devenue cette petite Vierge, taillée grossièrement par le pâtre, placée à l'angle du chemin dans un buisson d'églantier, et devant laquelle il s'agenouillait quand il était fatigué? S'il entre dans une église, il voit l'or et le marbre étinceler de toutes parts. Mais plus de verre coloré qui porte sur la dalle cette douce lumière si propice à la méditation. Voilà les plaintes qu'exhale notre Allemand et que Luther n'a cessé de reproduire. Mais l'homme du Nord est injuste : parce qu'il ne comprend pas la nature méridionale, il la calomnie. C'est bien autre chose quand il arrive à Rome. Il cherche autour de lui ; ses yeux se mouillent de pleurs, et il s'écrie douloureusement : « Voyez donc, parmi les prélats et les cardinaux, pas une figure allemande ; il n'y a des Allemands que parmi les valets d'écurie, les porteurs d'eau et les muletiers (1). » Alors le mal du pays le prend, il quitte Rome, mécontent, irrité; Rome qu'il n'a vue qu'à travers un oculaire infidèle ; et de retour dans sa Teutonie, il jette aux ultramontains ces insolentes paroles : « Oui, le jour luira bientôt, où nous ferons expier aux Italiens leurs grossiers dédains, où nous leur apprendrons si nous sommes des barbares, des ignorants, des muets ; notre pays se latinisera, et deviendra latin plus que le Latium lui-même (2). » Voyons si nous trouverons dans un autre enfant de la Germanie inférieure, qui vient visiter à son tour l'Italie, plus de calme et de raison.

(1) *Sehet, ich bitte euch, seht auf die Cardinäle und Prälaten in Rom, ob ihr einen Deutschen darunter kindet, und dann auf die Stallfnechte, Wasserträger und Mauleseltreiber, ob sie nicht alle Deutsche sind? — Ulrich von Hutten ;* cité par *Adolf Müller, Leben des Erasmus von Rotterdam. Hamburg,* 1828; 8°, p. 158.

(2) Hoc unum tibi affirmo, fore aliquando ut priscam insolenti Italiæ et propemodùm occupatam bene dicendi gloriam extorqueamus vindicemusque nos, et ab ignaviâ quâ nos barbaros indoctosque et elingues, et si quid est his incultius, esse nos jactitant, exsolvamus ; futuramque tam doctam et litteratam Germaniam nostram ut non latinius vel ipsum sit Latium. — R. Agricola, cité par Eichhorn, Geschichte de Litteratur, 2e partie, p. 157.

CHAPITRE XV.

ÉRASME EN ITALIE.

Érasme se décide à partir pour Rome, où il est appelé par le cardinal Dom. Grimani. — Portrait du philosophe, tracé par Beatus Rhenanus. — Sa haine pour les moines.—Il arrive à Rome : accueil qu'il reçoit de Grimani. — Son entrevue avec Jules II. — Il fréquente le cardinal de Médicis. — Apres un court séjour à Rome, il part pour l'Angleterre, et, en route, conçoit l'idée de son Éloge de la Folie. — Il regrette l'Italie, et finit par en dire du mal. — Versatilité du philosophe.

Il était une ville, Rome, qu'Erasme désirait impatiemment visiter ; mais chaque fois qu'il se préparait à partir pour la capitale du monde chrétien, les lettrés de Padoue, ses amis, venaient à son logis et l'empêchaient de se mettre en route. Alors un pèlerinage de Padoue à Rome était un véritable voyage. On disait au philosophe que sa santé était trop faible, son estomac trop débilité, et son cerveau trop fatigué (1). Marc Musurus, qui préparait la première édition grecque des œuvres de Platon (2), ce Crétois qui savait Démosthènes par cœur, cet humaniste merveilleux, *usque ad miraculum* (3), que Léon X décora plus tard de la pourpre (4), citait à son ami toutes les prophéties néfastes qu'il trouvait dans Horace; Scipion Carteromachus, ce Latin, dit Alcyoni (5), qui surpassait les Grecs dans la connaissance de la langue hellénique, et qui, lors de son premier séjour à Rome, avait eu la tête troublée par la *mala aria*, jouait à la fois le rôle de médecin et de prophète ; et le fils de Jacques, roi d'Ecosse, versait dans un verre de cristal un vin d'Alexandrie, *vino di pa-*

(1) Ep. Er., ep., 69, l. XXIX.

(2) Roscoë, t. II, p. 246.

(3) Ep. Er., 29, l. X.

(4) A Leone episcopatum jam nactus. — Beat. Rhenanus.

(5) Tametsi latinus est, attamen vel Græci ipsi in linguæ cognitione et subtilitate, primas deferunt. — P. Alcvon., de Exsilio, ap. Zeno, Giorn. d'Italia, t. XX, p. 282.

glia, qu'aimait le professeur batave auquel il disait : Maître, au Capitole, des couronnes, mais jamais, croyez-moi, une liqueur de cette couleur dorée. Erasme, qui se réjouissait d'un voyage en France pour boire du vin de Bourgogne (1), balbutiait et restait à Padoue.

Mais les tentations ne tardaient pas à revenir et toujours plus vives : il finit par y succomber et partit pour Rome, accompagné des regrets de ses amis. La veille, il avait reçu une lettre de Bembo, l'ami de Sadolet, de Bramante, de Raphaël d'Urbin, le protecteur des lettrés. Le noble Vénitien n'avait fait que tenir la plume : c'était le cardinal Dominique Grimani qui dictait la lettre.

Or, Grimani avait une bibliothèque de plus de 8000 volumes (2), toute pleine de manuscrits grecs, hébreux, syriaques, latins; d'éditions aldines, dont il était amoureux et qu'il voulait montrer à Erasme (3). Le Batave était quelque peu bibliomane : il aimait les livres aux belles images, aux lettres rehaussées d'or, aux larges marges ; et, comme il le dit, avant d'entrer dans le chœur, il s'étudiait à contempler l'édifice. Il est facile de comprendre maintenant comment il résolut de s'arracher aux caresses des Padouans, de braver les présages de ses amis, d'affronter la *mala aria* et de voir Rome, Rome, la ville de Jules II, véritable Olympe où l'on heurtait à chaque pas quelque divinité païenne récemment déterrée.

Il se mit en route. Il avait ce jour-là une cape noire que Jules II lui avait permis de porter; seulement il devait garder sous son vêtement un scapulaire blanc, signe distinctif du chanoine régulier (4).

(1) *Ad. Müller*, *Leben des Erasmus*, p. 205.

(2) Ciaccon., Vitæ et res gestæ pont. et card. in Alexand. VI.

(3) Dominicus Grimanus collectis ex miserabili naufragio pretiosissimis libris qui toto orbe terrarum dispersi, vel in tenebris delitescebant, vel proximum eorum ab igne vel alio casu impendebat exitium, magnâque eorum ex omnibus linguis facta catervâ præclaram bibliothecam erexit. — Steuco, dans la dédicace de son Pentateuque au card. Marino Grimani.

(4) Ep. Servatio. — Ep. Rhenani.

Beatus Rhenanus, dans une épître à Charles-Quint, a tracé le portrait du philosophe : figurez-vous, dit-il, un corpuscule aux formes grêles et tendres, d'une complexion maladive, qui souffre du moindre changement de température, qui a besoin pour vivre du même vin, de la même nourriture, du même ciel; le teint blanc, la peau blanche, les cheveux blonds, l'œil teuton, d'un bleu changeant, la voix d'une jeune fille, la parole fleurie (1). Lavater aurait complété le portrait. Dans le nez aux fines inflexions, dans la lèvre plissée, dans l'œil clignotant du philosophe, il eût trouvé les signes caractéristiques de la médisance passée dans le sang, de la suffisance doctorale, et de la morgue vaniteuse du pédant de collége.

Erasme montait une mule dont le pas cadencé lui permettait de composer en voyageant; de chaque côté de l'animal pendait une poche de cuir, enfermant un Plaute et un Térence dont il avait donné récemment une édition, et qu'il s'amusait à relire, quand par bonheur il apercevait devant lui une de ces longues lignes blanches dont l'extrémité semble se perdre dans l'espace. Erasme, pas plus que Luther, ne paraît avoir été sensible au spectacle du monde extérieur : c'est à peine si, dans sa volumineuse correspondance, adressée à des intelligences diversement passionnées, vous surprendrez un élan en faveur de la matière. Ici, sur cette belle route italique, le soleil se lève et se couche sans remuer en son âme une seule étincelle poétique; les montagnes dressent inutilement leurs sommets verdoyants, il passe sans les voir; et, dans le lointain, le hêtre balance vainement son feuillage : Erasme a tout oublié, jusqu'à son Virgile. Mais voici venir un moine mendiant : aussitôt qu'il l'aperçoit, vous êtes sûr qu'il va se hâter de serrer dans sa sacoche son comique romain; l'ironie faite homme ne veut perdre aucun de ses droits de maligne curiosité.

Il l'interroge, et c'est pour en rire plus tard avec ses amis. Érasme a fait la guerre à tous les ordres religieux; il ne comprenait pas le célibat monastique : aussi en a-t-il dit un mal

(1) Ad. Muller, *Leben des Erasmus*, p. 108.

horrible, jusque dans ses notes sur le Nouveau-Testament (1). Il est facile toutefois de mettre le philosophe en contradiction avec lui-même. OEcolampade l'avait consulté lorsqu'il voulut prendre la robe : « Je n'ai garde, mon frère, lui répondit le philosophe, d'empêcher personne d'entrer dans un saint institut, surtout vous, qui êtes en âge de vous connaître et qui n'ignorez pas quel est le genre de vie que vous embrassez. O l'heureuse philosophie! philosophie vraiment évangélique, qui nous enseigne à dégager notre âme de toutes les cupidités du monde, afin qu'elle s'envole pure et libre vers le trône du Christ (2). »

Il en voulait surtout aux ordres mendiants, qu'il a poursuivis de ses sarcasmes amers. Dans une note sur le sixième chapitre de saint Jean, il en fait une peintre qui ne devait guère plaire à Rome, où ces ordres avaient été solennellement approuvés (3).

Si l'homme de l'ironie eût arrêté sa monture à la porte de cette chaumière que le frère mendiant venait de quitter, il aurait trouvé une pauvre femme que le religieux nourrissait du pain de l'aumône, et alors il se serait rappelé cette belle parole d'un moine, l'abbé de Spanheim, « aimer c'est savoir. »

Il n'y a pas longtemps qu'il a visité Florence : comment ne s'est-il pas fait raconter l'histoire que tout le monde connaît, de ces frères de l'Humilité, qui apportèrent en 1239, dans la Toscane, l'art de fabriquer la laine, et dont la manufacture prit un si grand accroissement, que l'évêque Jean de Mangiadori leur accorda l'église de Sainte-Lucie, afin, dit l'acte de donation, « qu'ils pussent exercer leur métier, fabriquer et vendre des draps, et vivre de leur travail manuel, puisqu'ils ne demandaient pas l'aumône (4)? » Nous aurions voulu qu'at-

(1) Chap. 19, XII[e] verset de saint Matthieu.

(2) Epist. Erasmi, ep. 27, l. XIII.

(3) De Burigny, Vie d'Erasme, t. II, p. 525. — *Voyez* Desiderii Erasmi responsio adversus febricitantis cujusdam libellum. — Epistola ad quosdam impudentissimos Graculos. — Apologia de loco taxato et publicâ professione per Nicolaum Edmondanum theologum et carmelitam Lovaniensem.

(4) Nos itaque attendentes, quòd ipsi fratres ad ecclesiam sancti Donati ad Turrim, quæ dudum per felicis memoriæ antecessorem nostrum quon-

tardé dans son chemin, il n'arrivât que de nuit à Florence; le premier enfant lui aurait indiqué l'hôpital des frères de Jean-de-Dieu (1), où il aurait passé la nuit, et où, le lendemain tout entier, il aurait été nourri par ces pauvres moines, qui, non plus que les frères de l'Humilité, ne savaient parler grec ni latin, mais qui connaissaient mieux qu'Érasme la belle langue du Christ.

Mais de moines lettrés, de moines érudits, de moines hellénistes, de moines humanistes, de moines poëtes, il y en a partout en Italie. Si, pendant son voyage, Érasme s'amuse à lire Plaute ou Térence, c'est que de pauvres religieux les ont conservés; il ne se rappelle donc plus ce Cassiodore qui, à quatre-vingt-dix ans, occupait ses frères à transcrire les manuscrits, payait d'habiles ouvriers pour relier les volumes précieux, avait établi dans son monastère un atelier de miniature, et composait exprès pour les *antiquarii* (2) un traité d'orthographe? Il connaît le livre admirable de Cassiodore, *de Instit. div. lit.*, et il a oublié ce passage où le père dit à ses moines : « Travaillez à vous instruire en médecine, afin de guérir vos frères. Vous avez la Botanique de Dioscoride, où sont décrites les propriétés admirables des plantes; lisez Hippocrate et Galien, lisez les livres de Celse, et d'autres beaux livres de médecine que, grâce à Dieu, possède notre bibliothèque (3).» A Bologne, pourquoi ne s'est-il pas fait montrer le catalogue de l'ancien monastère de Bobbio, écrit vers le milieu du dixième siècle? Il y aurait lu le nom d'une foule

dam episcopum florentinum eorum fuerat usibus deputata, exercere non possint commodè artem suam, videlicet lanificium, texere pannos et vendere, ac alia operari, ex quibus possint alimenta percipere, cùmque de labore manuum suarum vivant, non petentes eleemosynas, sed dantes eas indigentibus affluenter, pro eo quòd locus ille distat à civitate non modicùm, unde minorem habent frequentiam civium mercatorum : deliberavimus ad eorum supplicationem et instantiam illos propre civitatem reducere, etc. — Novell. lettere del. 1766, col. 30. — Richa, Chiese fiorentine, t. IV, p. 307.

(1) Del Rosso, Osservatore fiorentino, t. V, p. 53.

(2) Tiraboschi, l. c., t. III, p. 24.

(3) De Inst. div. lit., c. 31.

d'écrivains sacrés et profanes, historiens, poëtes, orateurs, philosophes, dont les œuvres avaient été conservées par les moines du couvent. Il y a dans l'histoire du monastère de la Novalèse une belle page tout à l'honneur des moines (1). En 906, arrivent les Sarrasins : après une courte prière à Marie, les frères courent à la bibliothèque, et se chargent les uns les autres de manuscrits qu'ils emportent à travers les montagnes jusqu'à Turin (2), comme de véritables bêtes de somme, dit la Chronique.

Au moment de l'entrée d'Érasme dans Rome, la ville assistait à de grandes fêtes. Le peuple se précipitait dans les églises, au bruit des cloches et des canons, pour remercier le Ciel de la conquête de Bologne par Jules II, et les lettrés, rassemblés au *campo vaccino*, chantaient, en latin et en italien, les statues de marbre que la pioche des fossoyeurs ressuscitait à la lumière. — Double spectacle auquel Érasme ne prit qu'un faible intérêt, ne comprenant ni le culte de l'intelligence pour la matière, ni le rôle de la papauté qui, à l'aide d'une épée, sauvait l'indépendance du saint-siége menacée par Louis XII (3).

Il était pressé, du reste, de voir le cardinal. C'était l'après-midi, moment si chaud en Italie, et où tout dort à Rome. Il monte les degrés du palais : des portes ouvertes, du silence partout, une solitude complète.

Assis dans une antichambre, un Grec dormait profondément, et qu'à son costume il prit d'abord pour le médecin de la maison, se leva au bruit des pas de l'étranger, et s'adressant au philosophe : — Que demande Votre Excellence?

Érasme sourit légèrement. — Saluer Monseigneur, dit-il. Mais peut-être est-il occupé, je reviendrai (4).

Et il s'éloignait en jetant un regard à travers les fenêtres sur la campagne de Rome, éblouissante de soleil; quand le

(1) Muratori, Antiq. Italiæ, t. III, p. 187.

(2) Pingonio, Aug. Taur., p. 25, 26.

(3) Muratori, Ann. d'It., t. X, p. 31, Vita Julii pont. max., à card. Adriano.

(4) De Burigny, vie d'Erasme, t. I, p. 143.— Ep. Er., 2, l. 11.—Muller, pag. 194.

domestique prenant le voyageur par le pan de sa robe :

— Votre nom, Monseigneur ?

— Érasme, dit l'étranger.

A ce nom, le domestique, sans rien dire, courut à l'appartement du cardinal en répétant : Erasmo ! Erasmo !

Le prélat parut. Érasme avait ôté son chapeau que le cardinal le pria de remettre. La conversation commença, et dura près de deux heures. Grimani était dans l'enthousiasme ; il prenait la main du philosophe, le regardait avec un sentiment mêlé d'orgueil et de joie, lui montrait le ciel de Rome, ce jour-là d'une inexprimable transparence, l'air tout plein de doux parfums, les arbres d'un vert qui n'avait jamais été aussi pur, et son beau palais assis sur un monticule, d'où la ville aux sept collines apparaissait dans toute sa splendeur, et il lui disait :

« Votre place est à Rome au milieu de tous nos lettrés, parmi cette foule de peintres, de poëtes, de statuaires, d'artistes, de savants que Jules II aime et protége. »

Érasme balbutiait de modestes excuses. Enfant du Nord, il avait peu de penchant pour les merveilles de l'art ; il cherchait Dieu dans l'homme et non dans les œuvres du monde visible. Rome poursuivait, comme nous l'avons dit, la régénération de l'esprit par la forme. L'étude plastique de la statue antique, dont elle s'occupait avec tant d'ardeur, semblait au Batave indifférente, et peut-être nuisible au mouvement spiritualiste de l'Italie ; il était tenté de rire de la fièvre poétique des lettrés quand des Frédis eut trouvé le groupe du Laocoon. Il ne paraît pas qu'il ait fait grande attention à cette merveille du ciseau grec, du moins n'en parle-t-il pas dans ses Épîtres, tandis qu'on le voit chercher curieusement dans les vers des poëtes de cette époque des fautes de quantité ou des vocables d'une latinité douteuse. Dans ses déclamations contre les iconoclastes de l'Allemagne, c'est plutôt sur la matière que sur l'image qu'il pleure ; s'il poursuit un jour Carlstadt, ce sera en exégète bien plus qu'en artiste ; et la pharisaïque interprétation d'un verset du Deutéronome le tourmentera bien autrement que le bris de l'image faite de main d'homme. Chose remarquable que cet étonnement des

intelligences septentrionales au bruit des hommages que l'Italie rend à la pierre! elles seraient presque tentées de voir dans ce culte une sorte d'idolâtrie. Elles s'obstinent à ne pas comprendre qu'à Rome, ce n'est pas le bloc que l'Italien adore, mais la nature idéalisée : à leurs yeux, l'art n'est qu'une méthode et non point un symbole; elles voudraient émanciper l'esprit à l'aide de la lettre seule, véritable cadavre qui n'a ni sang, ni couleur, ni figure.

Étrange hallucination! Otez l'image à l'Italie de la renaissance, et la lettre ne fera aucune conversion, n'opérera aucun prodige; mais que la lettre, comme Lazare, sorte du tombeau, qu'elle parle, qu'elle se meuve; alors le peuple se prendra au signe, du signe il passera à l'idée, et la révolution spiritualiste sera faite.

Que M. Heyne ne voie dans la lutte de la réforme et du catholicisme qu'un duel entre le spiritualisme et le sensualisme, en d'autres termes, que l'insurrection de l'esprit contre la chair, c'est manquer, selon nous, de justice; c'est n'avoir pas suffisamment étudié le génie du peuple italien; c'est oublier les premières règles de l'esthétique. Aux imaginations méridionales, il faut des spectacles. N'essayez pas de les amener à la contemplation de l'infini par la seule parole. Le Romain, placé en face d'une vierge de Raphaël, d'un prophète de F. Bartolommeo, du Christ de Buonarotti dans le jugement dernier, comprendra beaucoup mieux la maternité divine, l'enthousiasme de l'apôtre, la puissance de Jésus, que si vous tentez de traduire tous ces attributs à l'aide de la lettre seulement.

Quelques jours après son arrivée à Rome, Érasme reçut l'ordre de se présenter au Vatican. Nous connaissons la nature vaniteuse de notre philosophe toujours à genoux devant la louange, qu'elle vienne d'un pape ou d'un moine. Il rêvait donc une brillante réception, et d'avance, sans doute, il arrangeait une de ces harangues, comme il en a fait toute sa vie, où la flatterie parle un si doux langage.

Or, il faut savoir que le pape, quand il s'apprêtait à déclarer la guerre aux Vénitiens, avait chargé le cardinal Raphaël de Saint-Georges de demander au Batave une sorte de

dithyrambe contre ces rois de l'Adriatique (1). Érasme accepte la proposition, se met à l'œuvre et compose contre Venise un factum d'avocat, où débordent à chaque phrase l'invective et la colère. Son thème fait, il se ravise, prend une autre feuille de papier et écrit une idylle en faveur de la paix. Malheureusement le vent, ou plutôt quelque main malicieuse, emporta le dithyrambe et laissa l'églogue. — Nous parlerons un jour, dit Erasme dans ses Adages, de notre déclamation contre la guerre, que nous voulions adresser à Jules II (2). Il est probable qu'il ne l'eût pas envoyée pendant son séjour en Italie. Mais le vent ou la main indiscrète laissa tomber sur la table du pontife la page malencontreuse; le pape l'avait lue, et voilà pourquoi sans doute il faisait appeler Érasme.

L'audience fut courte : le pape, sans montrer de ressentiment, pria poliment l'écrivain de ne plus se mêler désormais des affaires des princes, lui donna sa bénédiction et l'éconduisit (3).

Maintenant, que le nom de Jules II vienne sous la plume d'Érasme, nous sommes sûrs qu'il l'accolera toujours à l'une de ces épithètes : brouillon, vindicatif, violent, ambitieux. Nous voudrions bien connaître le factum contre les Vénitiens : si jamais on le retrouve, nous parions que Jules II y est célébré comme un prince ami de la paix.

Cette fois du moins la vengeance que le pontife se permettait contre le philosophe était bien innocente; nous savons quelqu'un qui ne se serait pas montré si généreux.

Il n'est pas besoin de dire qu'Erasme, à Rome, fréquenta le palais du cardinal de Médicis. Là, chaque soir, il était sûr de rencontrer les premiers humanistes du siècle, Bembo, Sadolet, Jean Mathieu Giberti, bien jeune encore, qui passait la nuit à étudier la langue grecque; Grégoire Cortese, un des plus brillants élèves de Padoue et dont la petite chambre était pleine d'écrivains sacrés et profanes qu'il lisait même pendant ses repas. Quand Paul III voulut nommer des cardi-

(1) De Burigny, vie d'Érasme, t. I, p. 145.
(2) Chil. IV, prov. I.
(3) De Burigny, l. c., p. 146.

naux, Contarini dit au saint-père : — Je prendrais mon chapeau rouge, et je le placerais sur la tête de Cortese, si je savais que Votre Béatitude oubliât de l'honorer de la pourpre (1). L'éloge que l'évêque de Carpentras fait de Cortese est peut-être encore plus beau : « Éloquence, doctrine, et ce qui vaut mieux dans un prêtre, piété, chasteté, religion, il réunit toutes les qualités (2). »

Érasme toutefois ne se plaisait pas à Rome. C'était comme un monde où le Batave n'était pas à son aise, surtout quand l'idée pour se peindre aux regards empruntait l'idiome natal, au lieu de chercher ses signes dans la langue des vieux Romains. Érasme avoue lui-même qu'il resta toute sa vie aussi étranger à l'italien qu'à l'indien ; or, il était du nombre de ces humanistes qui se croyaient appelés de Dieu pour ressusciter le latin, qui désormais ne devait plus mourir. R. Agricola croyait que l'Allemagne ravirait un jour à l'Italie la gloire de bien dire ; Rodolphe Lange, Antoine Liber, Louis Dringenberg, Alexandre Hegius, Ulrich Hutten, Hessus Eobanus partageaient les illusions d'Agricola.

Aux yeux d'Erasme, la muse avait un grand tort à Rome : c'était de chanter dans la langue de Dante ; son ciel à lui, c'était l'olympe classique. Il disait souvent : « Il y a dans le paradis des lettrés qu'on a bannis, je ne sais pourquoi, de notre calendrier ; vraiment je suis à chaque instant tenté de m'écrier : Saint Socrate, priez pour moi (3) ! et de me recom-

(1) Padre santo, io l'ho in tal conto che per servizio di questa santa sede io mi trarrei il cappello di capo per riporlo sopra di lui, parendomi, che molto meglio di me possa servire in questo grado. — Beccadelli, vita del Contarini, § 13.

(2) Is autem est Gregorius Cortesius abbas de quo nemo est profecto, qui nesciat quæcumque in magno et bono sacerdote postulanda sunt, omnia in eo excellenter inesse, ingenium, consilium, eloquentiam, doctrinam et quæ his quoque laudabiliora sunt, quoniam christianis moribus sunt propria, pietatem præterea, continentiam, religionem. — Sadol. op., t. II, ep. 386.

(3) Et multi sunt in consortio sanctorum qui non sunt apud nos in catalogo. Proinde quum hujus modi quædam lego de talibus viris, vix mihi tempero quin dicam : sancte Socrates ora pro nobis. Et ipse mihi sæpenu

mander aux bienheureux Flaccus et Maro. » S'il ne parle pas ici de Tullius, c'est qu'il avait trouvé deux gros solécismes dans l'œuvre de l'orateur romain. Or, à la renaissance, s'il est un ancien auquel on eût élevé des autels à Rome, c'est sans doute Cicéron. Erasme ne pouvait pardonner à Bembo son fanatisme pour l'écrivain antique. Bembo avait fait une étude si patiente de la phrase cicéronienne, qu'il était parvenu à en imiter le jet, l'harmonie et la fluidité.

Il faut tout dire aussi, et être juste même envers celui qui a si peu ménagé le capuchon. Il était impossible à Érasme de ne pas se rappeler, en regardant autour de lui, ces mots d'un vieux poëte allemand, imité par Hutten : « Nous autres Teutons, on ne nous emploie là-bas qu'à épousseter les meubles, à rincer les verres, à allumer les fourneaux, à étriller les mules des prélats romains. » Il est certain que le préjugé contre l'incapacité de la race teutone vivait ardent dans toutes les âmes. Le Romain nourrissait un fier dédain pour tout ce qui était né sur les bords occidentaux du lac de Garda jusqu'au delà de l'Yssel. Il croyait que poésie, musique, sculpture, philosophie, ne pouvaient exister qu'en Italie; et, dans son impertinente suffisance, il aurait refusé à l'Allemagne jusqu'à ces belles fleurs que Luther aimait si vivement.

Ne nous étonnons donc pas si Jean de Médicis ne fût pas plus heureux que Grimani : il ne put retenir Érasme.

Après un séjour de quelques mois à Rome, notre philosophe se mit en route d'abord pour la France, puis pour l'Angleterre où l'appelait Henri VIII. Dans ce long voyage, à travers les Alpes, la Suisse, les rives rhénanes, la Hollande, nous retrouvons le Lucien de la renaissance. Il y a longtemps qu'il songeait à jouer toutes les folies qu'il avait trouvées sur son chemin. Tout à coup, sur le sommet des Apennins, il se rappelle son projet, et il commence son livre *de Encomio Moriæ*, par une épître au chancelier Morus. Le monde, à ses yeux, est un vaste hôpital rempli de fous qui vont à la chasse de la sagesse : fous de vanité, fous de science, fous d'amour,

mero non tempero quin bene ominer sanctæ animæ Maronis et Flacci. — Colloq. Fam., conviv. religiosum. — Muller, p. 227.

fous d'ambition, fous d'avarice, fous imberbes, fous aux cheveux blancs, fous sous la tiare, fous sous le diadème, fous sous la bure, et qu'il va, comme autant de pantins, montrer dans cette lanterne magique, à laquelle il veut donner la forme d'un livre. C'était comme on voit, la vieille danse des morts qu'un moine qui tenait le pinceau avait pris plaisir à représenter sur les murs d'un couvent de Bâle ; lui qui n'a que la plume à son usage, se servira d'un peu d'encre. Et comme de son temps, le capuchon court les rues, c'est le moine qui fera le plus souvent les frais de la comédie : le froc y sera en majorité, il faut bien que le philosophe vive, — qu'il médise c'est-à-dire.

Le tableau des misères cérébrales tracé par Erasme avec une verve si bouffonne dans son *Encomium Moriæ* n'est pas complet ; il a oublié un fou, c'est ce rieur impitoyable qui rêve en ce moment des honneurs inouïs que l'Angleterre doit rendre au premier humaniste du monde.

Le voilà donc à Londres obligé d'écrire à l'un de ses amis :

« La vie est très-chère ici. J'ai déjà dépensé 60 nobles ; et savez-vous ce que j'ai reçu de l'un de mes écoliers, vous ne le croiriez jamais : un seul noble !

Oh ! le beau chapitre, n'est-il pas vrai, qu'on pourrait ajouter à l'Eloge de la Folie !

Alors cette Italie dont il avait si souvent médit se représente à ses regards, et il se met à la regretter : « Malheur à moi, écrit-il à Ammonio (1), d'avoir abandonné cette Rome où toutes les espérances m'étaient permises. » Et les images du passé viennent le tourmenter : c'est le cardinal Grimani qui lui ouvrait les trésors de sa bibliothèque avec une libéralité de grand seigneur ; c'est le cardinal Raphaël de Saint-Georges, dont la conversation avait tant de charmes; c'est surtout le cardinal Jean de Médicis, le protecteur éclairé de tout ce qui est artiste (2).

Nous ne connaissons pas dans l'histoire littéraire du seizième siècle une âme de philosophe qui ait prêté ses louanges à un

(1) Ep. 9, l. VIII.
(2) Ep. 2, l. XXII.

plus gros intérêt. Érasme travaillait en ce moment à une nouvelle édition des œuvres de saint Jérôme, qu'il préférait comme latiniste à Cicéron, et il aurait bien voulu que Médicis, s'il était pape un jour, en acceptât la dédicace.

Or, quand il s'amusait à faire son examen de conscience, il se trouvait coupable de nombreux péchés de médisance, peut-être même de calomnie. En Angleterre, l'homme de l'ironie s'était dédommagé de son silence forcé en Italie. Il avait dit un mal horrible, non pas seulement des moines, mais des prêtres, des évêques et des cardinaux, et malheureusement il n'avait pas pris la peine d'inventer ; il avait volé Pétrarque, Dante et Boccace : le plagiat sautait aux yeux.

Ad. Muller, dans sa Vie d'Erasme, a dit qu'en littérature et en philosophie, notre écrivain a une personnalité fort contestable. S'il est admirable, c'est pour féconder l'idée d'autrui ; c'est ainsi qu'il reprit en 1528 la lutte commencée par Laurent Vala contre les Cicéroniens ; dans son *de libero arbitrio*, les arguments principaux du savant romain en faveur de la spontanéité de la volonté humaine, et, dans son *Catechismus*, l'opinion du même auteur, que le symbole ne contient pas, ainsi qu'on l'enseigne, une formule individuelle de chacun des apôtres.

Mais c'était un homme d'esprit que le fils de Laurent le Magnifique, et qui connaissait son Erasme. Aux cardinaux colères de toutes ces boutades humoristes, il montrait des lettres où le Batave faisait un éloge pompeux de l'éloquence, du génie, de la science et des mœurs du clergé romain (1). Calca-

(1) Cette versatilité n'a point échappé aux biographes d'Érasme; l'un d'eux, Adolphe Müler, s'exprime ainsi à ce sujet, p. 195, 196 :—*Uebrigens sind seine Urtheile über Rom und Italien an verschiedenen Orten seiner Schriften sehr ungleich. Hier nennt er die Italiäner das Volk, das ihm am besten gefallen, dessen Umgang ihm am angenehmsten gewesen sey; an einem andern Orte spricht er von ihrem gänzlichen Mangel an Aufrichtigfeit; einmal rühmt er ihre grosse Gelehrsamkeit und ihren glühenden Eifer für classische Litteratur, und anderswo sagter, er habe geglaubt mehr Gelehrsameit, ein lebendigeres Leben in den Wissenschaften daselbst anzutreffen; ja er fügte hinzu, er wünschte Italien mehr schuldig zu seyn, als er ihm sey : denn er habe eher neue Kenntnisse und Bildung dahin*

gnini n'était pas content. Il écrivait à Erasme, son ami : « Vous ressemblez au danseur de corde ; tantôt vous penchez d'un côté, tantôt de l'autre. » Il aurait pu ajouter : et vous dansez pour tout le monde.

Pendant qu'Erasme en Angleterre s'amusait ainsi aux dépens des moines, de graves événements, qu'il avait prévus du reste, s'accomplissaient à Florence; les Médicis allaient rentrer au pouvoir.

CHAPITRE XVI.

RÉTABLISSEMENT DES MÉDICIS. MORT DE JULES II. — 1513.

Jules II veut punir Soderini. — Portrait du Gonfalonier. — Don Raimond de Cardonne, après le congrès de Mantoue, est envoyé pour réduire Florence. — Soderini veut se défendre, mais manque d'adresse. — Cardonne s'empare de Prato. — Soderini est déposé et exilé. — Restauration des Médicis. — Le cardinal rentre à Florence. — Comment il s'y conduit. — Julien est nommé chef de la République. — Conspiration de Boscoli. — Machiavel est mis à la torture. — Mort de Jules II. — Jugement sur ce pontife. — Lettre qu'il écrit à son frère.

Il était un homme que Jules II voulait punir plus sévèrement encore que le duc Alphonse d'Este : c'était Soderini. Le

gebracht, *als daraus zurück genommen. Freilich ist zu berücksichtigen*, *dass zu diesen verschiedenen Urtheilen der Wechsel der zeit und die besondern Veranlassungen mitwirkten. So lange er in Italien lebte und wenn er an seine Freunde schrieb*, *rühmte er dieses Land ; später aber*, *als Italiäner ihn anfeindeten und ihm vorwarfen*, *dass er ihnen ja seine Kenntnisse und seine ganze Bildung schuldig sey*, *sprach er eben in jenem andern Sinne* ; *was freilich nicht edel, aber doch in so fern zu entschuldigen ist*, *als es der herrschenden Handlungsweise der Welt und den Charakter des Erasmus entspricht.*

Consultez sur Érasme : *Samuel Knigt, Leben des fürtrefflichen Erasmus von Rotterdam*; *Leipzig*, 1736, in-8°. — Dr. Alb. Fabricii dissertatio de Religione Erasmi. — Note sur Lambert Coomans, secrétaire d'Érasme, par M. le chanoine de Ram, membre de l'académie de Bruxelles ; opuscule récent.

pape, sans contredit, eût préféré trouver sur son chemin ou un serpent ou un lion, et Soderini n'était ni l'un ni l'autre; non pas toutefois qu'il manquât de courage ou d'adresse, mais il ne savait se servir à propos ni de l'un ni de l'autre. Son courage était comme une lueur phosphorescente, qui ne brillait qu'un moment; son adresse était petite, mesquine et toujours transparente. Il se disait politique parce qu'il taquinait son ennemi. Il crut avoir percé Jules II au cœur quand il eut ouvert Pise aux cardinaux rebelles, et s'être montré plus ardent gibelin que Dante en vendant des vivres à l'armée française, après la bataille de Ravenne. Pour se perpétuer au pouvoir, il avait soin de caresser tous les partis; il refusait de rappeler les Médicis, mais il les laissait correspondre avec leurs partisans intérieurs, et conspirer en plein jour. Cet homme a du reste des vertus réelles, il est sobre à table, modeste dans ses vêtements, simple dans ses goûts, chaste dans ses mœurs, constant dans ses amitiés; c'est un bon père de famille, mais qui n'a pas ce qu'on demande au premier magistrat d'une grande cité; quand il faut punir, il hésite, et l'intérêt de son existence ne le fait pas même sortir d'une apathie plus réelle encore que calculée. Bernard Rucellai, de retour à Florence, après un exil volontaire de plusieurs années, réunit chaque jour dans ses beaux jardins près du Prato une foule de jeunes gens qui s'amusent tout haut aux dépens du chef de l'Etat, et leurs épigrammes courent les rues, arrivent jusqu'au gonfalonier, qui les répète à ses amis, et souvent invite à sa table ceux qui les ont composées. Au grand conseil, sa parole est douce, timide et souvent embarrassée; il faut l'étudier comme on étudie une énigme : non pas que Soderini soit dissimulé de son naturel, mais il aime les phrases où chacun peut trouver ce qu'il pense; c'est l'orateur aux demi-teintes, le politique aux ambages. Luther l'aurait appelé du nom qu'il donnait à Érasme, le grand *Amphibole*. Soderini se croit fin parce que jusqu'à ce jour il a réussi à se faire oublier; heureux, parce qu'il ne fait aucun bruit dans Florence; habile, parce qu'il a servi tous les partis; républicain, parce qu'il s'habille comme un homme du peuple; grand seigneur, parce qu'il aime les arts : il ne s'aperçoit pas qu'au

jour du danger, personne n'accourra à son secours, justement parce qu'il n'a su dans sa vie amasser ni colères ni sympathies ardentes : sa sentence est dans l'Ecriture : il périra par où il a péché, par la tiédeur.

Depuis quelque temps se tenait à Mantoue un congrès qui devait terminer diplomatiquement l'œuvre que les armes des alliés n'avaient pas encore achevée. Maximilien y était représenté par Mathieu Lang, cardinal de Gurck, homme rusé qui avait su conserver les bonnes grâces de l'empereur et du pape; Jules II, par Bernard de Bibbiena, véritable homme d'Etat, et la maison déchue de Florence, par Julien, frère du cardinal (1).

Dès la première séance Julien y fit entendre des plaintes amères contre l'administration de Soderini; il accusait le gonfalonier de mauvais vouloir envers le saint-siége et de connivence avec Louis XII, deux crimes ou deux fautes qu'il devait expier par son expulsion de Florence. Le cardinal Soderini, ambassadeur de la république, défendait mollement son frère. Paul Jove lui reproche de n'avoir pas employé le seul argument qui pouvait sauver le gonfalonier, l'or répandu à pleines mains (2). Roscoë dit avec raison (3) qu'il est permis de douter que le moyen indiqué par l'historien eût réussi : le renvoi de Soderini était arrêté dans les conseils du pape et de l'empereur.

Florence fut donc mise au ban de la ligue, et Don Raimond de Cardonne se mit en route pour conquérir la Toscane et rétablir la maison de Médicis. Il passa l'Apennin le 9 août 1512; le cardinal le suivit en qualité de légat du saint-siége. Cependant Florence, pour détourner l'orage, avait envoyé à Cardonne des ambassadeurs, chargés de plaider les intérêts de la république.

Quand il avait devant lui des Français, don Raimond de

(1) Léon, Hist. d'It., t. I, p. 550.

(2) ... totam spem rei componendæ fœdè corrupit quum dubitanti avaroque animo, tenacius quàm oporteret pecuniis parcendum arbitraretur. — Vie de Léon X, l. II, p. 52.

(3) Roscoë, t. II, p. 141.

Cardonne marchait a l'ennemi en véritable Espagnol, c'est-à-dire lentement, de jour seulement, de peur d'embûches, se creusant le soir un lit dans la terre, pour être à l'abri de la bombe ennemie; faisant fouiller chaque hallier, chaque buisson, chaque monticule, où quelque lance gasconne aurait pu se cacher. Mais maintenant qu'il s'agit d'un ennemi faible et désarmé, il ne marche pas, il court. Ses vedettes ne sont plus qu'à quelques milles de Florence, et son canon menace déjà Prato. Ces pauvres ambassadeurs de la noble république n'ont trouvé dans le vice-roi qu'un adversaire intraitable, qui a parlé haut et brièvement : il faut aux alliés, pour la sûreté de l'Italie, deux choses : d'abord, la déposition de Soderini, ensuite le rétablissement des Médicis (1).

Soderini, dans cette extrémité, convoque le grand conseil. La parole du gonfalonier, comme celle d'un moribond, jeta quelques éclairs, surtout quand il montra les exilés rentrant dans Florence, après avoir mangé le pain de l'étranger, et tout pleins des souvenirs de leur chute et des rigueurs du peuple, dont ils voudraient se venger sans doute en confisquant les libertés nationales. L'assemblée s'émut, et les marchands de la rue des Calzajoli jurèrent de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour l'indépendance de la patrie. Rien n'est beau en ce moment comme le peuple florentin : ne rions donc ni de ces lances que le gonfalonier envoie, sous la conduite de Luca Savelli, au secours de Prato; ni de ces misérables recrues battues par l'armée alliée sur les confins de la Lombardie, et qu'il rassemble à la hâte pour barrer le chemin aux Espagnols. Il croyait à l'expérience comme à l'habileté de Savelli, vieux condottiere blanchi dans les camps, et il espérait que ses miliciens débandés se changeraient en Spartiates : il se trompa, mais non pas aussi grossièrement que le croient certains historiens. La preuve, c'est que le général espagnol s'arrêta tout court, et cessa d'insister sur l'exil du gonfalonier. Ce qu'il demandait était moins encore le rappel des Médicis, qu'une somme de trente mille ducats, et des vivres pour ses soldats qui mouraient de faim.

(1) Guicc., l. 11, t. II, p. 9.

Un autre que le gonfalonier aurait envoyé au camp ennemi l'or dont Cardonne avait le plus pressant besoin, puis les vivres dont manquaient ses soldats. Il hésita, et demanda aux pouvoirs de la république des conseils qu'il n'aurait dû prendre que de la nécessité : ce fut une faute irréparable.

Rien n'égale la fureur avec laquelle Cardonne attaque sur-le-champ Prato (30 août). Au premier coup de canon tiré sur la place, une pierre se détache de la muraille et tombe; la brèche est ouverte. Le soldat, excité par la faim et la vengeance, s'y précipite, franchit les fossés, pénètre dans la ville, massacrant hommes, femmes et enfants qu'il trouve sur son passage : c'est une boucherie horrible (1). Le sanctuaire lui-même allait être violé, livré aux flammes peut-être avec ce troupeau de jeunes filles et de saintes femmes qui s'y étaient réfugiées afin d'échapper à la fureur des Espagnols, quand une robe rouge vint se placer à la porte de la cathédrale pour en défendre l'entrée aux vainqueurs : c'était celle du cardinal (2).

Il fallait un autre homme que Soderini pour sauver Florence. Au lieu de rassembler le peuple, de le pousser vers Prato, et, les armes à la main, de mourir en soldat, il reste tranquille dans sa maison, attendant que le ciel fasse un miracle pour un magistrat qui s'endort dans sa chaise curule. Il est bientôt réveillé de sa léthargie en entendant frapper violemment à sa porte. Ce sont des jeunes gens de famille, partisans des Médicis, et guidés par Antoine-François Albizzi et Paul Vettori, qui, l'épée à la main, se jettent sur le gonfalonier et lui crient : « La démission ou la mort (3) ! » Soderini ne fit aucun geste de menace, ne proféra aucune parole d'indignation, ne fit entendre aucun murmure de douleur, mais baissa la tête en signe d'assentiment, et se soumit en

(1) Cùm Hispani illud oppidum omni crudelitatis et luxuriæ genere, profanatis templis, stupratis et sanctimonialibus, vagientibus in cunis infantibus trucidatis, fœdassent. — Rayn. Ann. eccl., ad. ann. 1512.

(2) Guicc., lib. XI, t. II.

(3) Guicc., lib. X, t. II.—Nardi, Hist. di Fior., lib. V, p. 153.—Roscoë, t. II, p. 148.

véritable martyr à son triste sort. La victime a pu se taire par faiblesse ou par résignation ; mais l'historien doit flétrir l'attentat d'Albizzi et de Vettori aux lois du pays dans la personne du gonfalonier. Soderini a droit à notre pitié : pendant sa longue administration, il ne fit verser ni une larme, ni une goutte de sang (1). C'est pour cela peut-être que Machiavel le place dans les limbes avec les enfants (2).

Les conjurés ne perdent pas de temps ; ils assemblent les magistrats, font déposer Soderini et traitent avec le vice-roi. Le soir même, quelques groupes de cavaliers prenaient la route de Sienne, emmenant avec eux leur prisonnier, qui s'embarquait, quelques semaines après, dans le port d'Ancône, et faisait voile pour Raguse (3), moins heureux que Pierre de Médicis dont il avait pris la place, car il n'avait pas les Muses pour compagnes d'exil.

Le 31 août fut un beau jour pour le cardinal. Après dix-huit ans, le proscrit revoyait sa chère Florence, et rentrait dans ce « doux nid » que son frère nommait la patrie. Il revoyait ce vieux dôme de Santa-Maria del Fiore, sous lequel il s'était si souvent agenouillé pour faire sa prière ; le baptistère de Ghiberti, qu'il prenait dans son enfance tant de plaisir à contempler ; la pierre où son grand poëte Dante s'asseyait pour méditer ; la Via Larga, où l'on avait relevé les bustes de Cosme et de Laurent. Voilà les deux petites chapelles claustrales où Savonarole prêchait l'Évangile ; voilà la porte du couvent de Saint-Marc, qu'un frère ferma impitoyablement au proscrit que la populace poursuivait à coups de pierres ; voilà la rue où seul, délaissé comme un malfaiteur, il rencontra Dovizi Bibbiena, désormais son compagnon d'infortune. Que de changements à Florence depuis que le peuple en chassa les Médicis ! où sont Pic de la Mirandole, Chal-

(1) Machiavel, Traité de la république, p. 249, édit. de M. Christian.

(2) La notte che mori Pier Soderini,
L'alma mandò dell' inferno alla bocca,
E Pluto la gridò : Anima sciocca !
Che inferno? Va nel limbo de' Bambini !

(3) Guicc., lib. XI, t. II, p. 15. – Nardi, lib. V, p. 152. – Roscoë, t. II, p. 149.

condyle, Politien, et tant d'hôtes illustres du palais de Laurent le Magnifique? Il ne les reverra plus; mais il lui reste encore de chauds amis à Florence: d'abord, ces jeunes gens du jardin de Ruccelai, qui travaillaient en plein jour au retour des bannis; puis les humanistes, qui mêlent leurs acclamations à celles du peuple, et crient *Palle! Palle!* et toutes ces saintes âmes qui n'avaient pas oublié le cardinal, qui le recommandaient à Dieu dans leurs prières, qui cherchaient à le consoler en lui adressant quelqu'un de ces manuscrits qu'elles avaient sauvés des mains de la populace.

Soyez béni entre tous, pieux Camaldule, Pierre Delfini, qui vous montrâtes toujours si fidèle au cardinal votre élève; qui, dans les jours de prospérité, lui parliez un langage sévère; qui l'encouragiez dans le malheur, le recommandiez à la Providence, et qui reparaissez aujourd'hui pour lui donner des conseils de charité! Vous ne les aviez pas épargnés à Savonarole, ces paternels avertissements, mais il ne voulut pas vous écouter; Jean sera plus docile.

Le bon frère écrivait donc au légat : « Je vous recommande vos concitoyens, je vous recommande Florence et son peuple, je vous recommande surtout ceux qui purent autrefois vous offenser, s'il en existe; vous qui êtes si doux de cœur, si bon, si généreux, vous les recevrez tous dans vos bras, vous rendrez à tous le bien pour le mal. Votre nature est d'aimer et d'obliger: tous le savent, tous apprendront bientôt combien le salut de la cité vous est cher (1). »

(1) Sit faustus et felix hic reditus tuus, domine pientissime; sit tibi et patriæ, sicut extitit, optatissimus, ita et salutaris. Custodiat dominus introitum tuum et exitum tuum ex hoc nunc et usque in seculum; ut reformato in melius Florentinarum rerum statu in pace in id ipsum dormias ac conquiescas. Cæterùm commendo tuæ dignationi concives istos tuos populumque universum. Si qui sunt, qui aliquâ fortasse olim te injuriâ affecerint, cùm sis adeo mitis ingenio, ut nihil ad tuam mansuetudinem addi possit, omnes pro tuo more benignè amplexaberis, reddesque pro malo bonum. Fuisti semper in omnes affabilis, comis; hâc tuâ ingenitâ lenitate atque clementiâ cognoscant facilè omnes, charam tibi esse ipsorum salutem. Vale. Die III sept., ex Fonte Bono, Pet. Del. Ep., lib. ep. 91; cité par Raynaldus, ad ann 1512, t. XX, ann. eccl.

Pierre Delfini ne parle pas ici en courtisan ; il connaît le cœur du légat. Jamais aussi restauration ne coûta moins de larmes que celle des Médicis. Florence retrouvait dans le cardinal un ami, un protecteur, un père, un citoyen dévoué. Il est des tentations auxquelles il aurait pu sans doute succomber, et l'historien les aurait facilement excusées : il pouvait exiger la restitution de tous les biens dont sa famille avait été dépouillée au mépris du droit des gens ; il demanda seulement la faculté de les racheter de ses deniers, en payant les améliorations qui pouvaient en avoir accru la valeur. Ceux qui avaient acheté à vil prix les manuscrits que Laurent avait payés si cher, purent les garder comme un héritage de famille. Au palais de la Via Larga étaient autrefois des bronzes de Corinthe, des statuettes de maîtres grecs, des tableaux de vieux peintres ombriens, des bijoux émaillés d'orfèvres florentins ; on savait ceux qui les possédaient, on ne leur dit rien. Quelques-uns d'eux voulurent restituer des trésors qui ne leur avaient même pas coûté le prix de la matière ; le cardinal consentit à les racheter, et refusa de les reprendre.

Le lendemain de son entrée à Florence, il se leva de bonne heure, entendit la messe à Saint-Laurent, et pria longtemps sur le tombeau de son père. On lui montra une vieille bible dont le grand-duc avait fait présent au clergé de cette église ; il la prit, la baisa pieusement et la couvrit de larmes. Le cardinal était heureux ; il répétait avec son frère Pierre : « Mes cendres reposeront donc à côté de mon père, dans cette patrie qu'il avait faite si belle et si glorieuse (1) ! »

Cette douceur de caractère que Delfini loue avec tant d'expansion, fit commettre au cardinal une grave faute : il affecta de se tenir à l'écart, quand on agita la question de la réorganisation des pouvoirs. Comme il ne voulait point entraver l'action populaire, le *consilio grande,* où dominaient des influences hostiles à la maison de Médicis, il fut maintenu dans ses attributions et conserva le droit d'élire les magistratures

(1) Ch' almen in cener nella patria io vegna,
A riposar col padre mio diletto,
Che già ti fe' si gloriosa e degna.

principales de la République. On décida, par une loi proposée et acceptée le 7 septembre au grand Conseil, que le gonfalonier serait élu annuellement, et qu'on adjoindrait aux quatre-vingts citoyens revêtus de dignités éminentes les gonfaloniers des dix, les ambassadeurs et les commissaires de guerre : les quatre-vingts devaient choisir les dix de guerre, et les huit de garde, qu'élisait le grand Conseil. J. B. Ridolfi fut élu gonfalonier : c'était un partisan fanatique de Savonarole, qui probablement n'eût attendu qu'une occasion favorable, l'éloignement des troupes espagnoles de Florence, pour chasser les Médicis. Dans une cité travaillée par les factions, il fallait bien se garder de ranimer le parti des Frateschi ; le légat comprit trop tard qu'il avait eu tort de se tenir en dehors des délibérations, et que la forme de gouvernement existant en 1494, pouvait seule protéger l'existence politique des Médicis. Ses amis demandaient un coup d'État, en d'autres termes, la violation de la constitution nouvelle, reconnue par Julien lui-même, le frère du cardinal. Pressé par ses conseillers, le cardinal y consentit. Au jour convenu, le palais où le Conseil tenait ses séances est envahi par des hommes armés qui chassent les magistrats, improvisent un conseil où l'on fait entrer les partisans de l'ancienne maison, déposent Ridolfi et proclament Julien comme chef de la république. Le peuple ne fit pas même attention à ce coup d'État, et continua, quand il vit passer le cardinal, de crier *Palle*, et de demander à s'enrôler dans l'un des trois ordres créés par les Médicis pour l'amuser : l'ordre du Diamant, imaginé par Laurent le Magnifique ; l'ordre de la Tige du lis, inventé par Laurent, fils de Pierre de Médicis, et l'ordre du Joug, créé par le cardinal (1).

Si tous les citoyens de Florence avaient ressemblé au secrétaire d'Etat, Nicolas Machiavel, les Médicis seraient rentrés plus difficilement dans Florence. Il n'avait que vingt-neuf ans, quand il fut d'abord élu chancelier de la Seigneurie, puis nommé secrétaire de l'office des dix magistrats de liberté

(1) La devise était : Jugum meum suave est et onus meum leve. — Ammirato, Ritratto di Leone, l. X, op. vol. III, p. 73.—Roscoë, t. II, p. 155.

et de paix, charge importante qu'il occupait depuis longtemps. A la première nouvelle de l'approche du cardinal, il avait parcouru le territoire de la République pour organiser une conspiration contre ces Médicis qu'il regardait comme les oppresseurs de son pays; mais partout il avait trouvé des âmes indifférentes qui n'avaient pas voulu répondre à son appel; il revint donc à Florence, prêt à saisir une occasion favorable pour les chasser de nouveau. Elle se présenta bientôt.

Parmi les jeunes gens qui s'étaient cachés le jour où les Médicis avaient recouvré le pouvoir, il n'en était aucun dont l'âme fût froissée comme celle de Pierre-Paul Boscoli; les historiens contemporains nous le représentent alimentant dans la lecture des anciens son enthousiasme pour la liberté; le poignard de Brutus l'empêchait de dormir. Il résolut de s'en servir pour frapper les tyrans de Florence. Il lui fallait un Cassius : il le trouva dans Augustin Capponi. Ces deux hommes et d'autres encore se furent bientôt entendus : on résolut de se défaire à tout prix des Médicis. Il paraît que Machiavel entra dans la conjuration. Malheureusement pour les républicains, Capponi laissa tomber par mégarde, dans la maison de Pucci, la liste des conjurés; les magistrats avertis firent arrêter Boscoli, Capponi et Machiavel, qu'on mit à la torture. Le crime était patent : Boscoli et Capponi payèrent de leur sang le sang qu'ils voulaient verser; Machiavel, protégé par l'éclat des services qu'il avait rendus à la République, dut attendre en prison la clémence de ses nouveaux maîtres.

En 1500, il était ambassadeur à la cour de Louis XII, en 1502, auprès de César Borgia, puis tour à tour en France, à Sienne, à Piombino, à Pérouse, enfin auprès de Maximilien, empereur d'Allemagne. De semblables têtes ne tombent pas; on les achète, cela fait moins de bruit, et Machiavel était disposé à faire bon marché de la sienne (1).

Quelque temps après la conspiration de Boscoli, Jules II mourut; c'était un événement que cette mort qui arriva le 21 février 1513. François Ier disait de ce pape, en s'adressant

(1) Voyez dans le t. II de cet ouvrage le chapitre qui a pour titre : Les Historiens.

à Léon X : « Nous n'avons pas eu d'ennemi plus acharné, nous n'avons pas connu de guerrier plus terrible sur le champ de bataille, de capitaine plus prudent. En vérité sa place était à la tête d'une armée plutôt que de l'Eglise (1). »

C'est un jugement que nous n'acceptons pas : Jules II fut encore plus grand pape que grand homme de guerre. Si, pour être pape, il faut savoir protéger les droits de l'autorité menacée par quelques cardinaux schismatiques, défendre dans un concile les enseignements apostoliques, n'appeler dans ses conseils que des hommes de science et de piété, donner au monde l'exemple d'une chasteté de mœurs irréprochable, veiller sans cesse à l'administration de la justice, garder la foi jurée, pardonner à ses ennemis, se confier en Dieu dans l'infortune, faire l'aumône, aimer les pauvres, épargner le trésor public, n'en distraire pas un denier pour les siens, puis mourir en bon chrétien, Jules II était digne de la tiare.

Nous avons de la peine à nous séparer de ce pontife-roi. Écoutons-le encore un moment; voici ce qu'il écrivait de son lit de mort à son frère :

« Mon cher frère, » c'est au cardinal Sixte Gaza de la Rovère qu'il s'adresse, « vous ne comprenez pas pourquoi je me fatigue ainsi au déclin de la vie. A l'Italie, notre mère commune, je voudrais un seul maître : ce maître, ce serait le pape; mais je me tourmente inutilement : quelque chose me dit que l'âge m'empêchera d'accomplir ce projet. Non! il ne me sera pas donné de faire, pour la gloire de l'Italie, tout ce que mon cœur m'inspire. Oh! si j'avais vingt ans de moins! si je pouvais vivre au delà du terme ordinaire, seulement assez pour réaliser mes desseins! Mais j'ai bien peur que toutes mes fatigues ne soient dépensées en vain (2)! »

(1) Julius fuit maximus inimicus noster, et non cognovimus nostro seculo terribiliorem hostem in bello quàm papam Julium, qui in veritate fuit prudentissimus capitaneus, et melior fuisset imperator quàm papa Romanus.— Par. de Grassis, Act. cærem., par. 2, p. 94; rap. par Cancellieri, Descriz. dei tre Pontef., § 2, p. 71. Roma 1814.

(2) Voi caro fratello non intendete perchè io mi affatichi cotanto in una età cadente. Io il faccio per riunire la comune patria sotto un sol padrone, e questi debbe essere perpetuamente il pontefice romano. Ma mi affanna il

N'est-ce pas un beau rêve que l'idée de cette monarchie italienne sous le sceptre d'un pape tel que de la Rovère? Que n'eût pas été Rome sous un prince qui se levait à quatre heures du matin, ne dormait qu'une ou deux heures, à table ne mangeait qu'un œuf et un peu de pain, et qui, après avoir dompté les Baglioni, les Bentivogli, les Vénitiens, les Français, assiégé la Mirandole, réduit Bologne, enlevé aux ennemis du saint-siége trente places fortes, doté sa capitale de rues nouvelles, de places magnifiques, d'aqueducs grandioses, mourut en laissant plusieurs millions (1)? C'est alors que Jules aurait pu mettre en pratique cette maxime qu'il aimait à répéter : Les belles-lettres sont de l'argent pour le peuple, de l'or pour les nobles, du diamant pour les princes (2).

CHAPITRE XVII.

LÉON X, PAPE. — 1513.

Modes usités pour l'élection du pape, compromis, adoration, accessit. — Le conclave. — Comment on y vote. — Le cardinal de Médicis part de Florence pour Rome afin de prendre part à l'élection. — Comme le plus jeune, il recueille les suffrages. — Il est élu pape, et prend le nom de Léon X. — Ancien mode d'intronisation. — Couronnement du pape. — Léon X prend possession de Saint-Jean de Latran. — Description de cette prise de possession. — Joie que Rome fait éclater à la nomination de Léon X.

Le compromis, l'adoration, le scrutin, l'accessit ou l'ac-

pensiero che non potrò arrivarvi per i gravi anni che mi ritrovo, e ciò che mi strazia è l'idea di non potere arrivare a far tanto per la gloria d'Italia, quanto ne sente il mio cuore. Oh, se avessi venti anni di meno! oh se potessi vivere altro tempo bastevole ai miei disegni! Io temo che le mie pene e fatiche siano spese indarno.

Dall' inedito Giornale di Paride Grassi al numero 13, pag. 75, 79. Bibl. Barberini.

(1) L'auteur anonyme de la satire intitulée : Julius, fait dire au pontife : Super hæc omnia quùmtantum aluerim exercitum, tot splendidissimos triumphos adornârim, tot exhibuerim ludos, tot locis ædificaverim ; tamen moriens reliqui quinquagesies centena millia ducatorum.

(2) Le belle lettere sono argento pei non nobili, oro pei nobili, diamanti pei principi. — Paris de Grassis loc. cit.

cès, étaient autrefois les quatre modes usités pour l'élection d'un pape.

Les cardinaux, faute de s'entendre, donnaient pouvoir à l'un d'eux d'élire le souverain-pontife; c'est ce qu'on nommait le *compromis*.

Si les deux tiers des membres du sacré collége avaient réuni leur voix sur l'un d'eux, ils allaient comme par inspiration le reconnaître pour chef de l'Église. Voilà l'adoration ou l'inspiration.

Quelquefois il ne manquait au scrutin qu'une ou deux voix pour que l'élection fût valide; alors les cardinaux allaient à l'accès, c'est-à-dire que, séance tenante, on suppléait ces voix par des billets qui portaient *accedo ad idem;* c'est l'accessit ou l'accès.

Grégoire XV, par une bulle expresse, décida que le scrutin serait désormais le seul mode d'élection.

C'est à Rome, dans le palais du Vatican, que les cardinaux se réunissent pour élire le pape : c'est là que s'assemble le *conclave*.

Dix jours après la mort du pontife, le lendemain même de ses obsèques (*novendiale esequie* (1), une messe du Saint-Esprit est solennellement chantée dans le chœur des chanoines de Saint-Pierre. La messe finie, un prélat, un évêque ordinairement, monte en chaire, et, dans un discours latin, résume la vie du pontife défunt, et exhorte les cardinaux à lui donner un successeur selon le cœur de Dieu : c'est le moment où les cardinaux entrent processionnellement au conclave. Ce jour-là seulement il leur est permis de dîner à leur palais, pourvu qu'ils rentrent le soir au conclave.

A peine le pape est-il mort, que les ouvriers travaillent au Vatican à construire autant de cellules que Rome compte de cardinaux; chacune de ces cellules est faite en bois de sapin, tendue de serge verte, et assez vaste pour loger deux concla-

(1) Nous avons extrait ces détails sur le conclave, des Origines et Raison de la liturgie catholique, Paris, 1844, in-8°, p. 417-420. L'auteur les a lui-même recueillis, ainsi qu'il le déclare, de l'histoire des Conclaves, imprimée à Cologne, en 1703.

vistes, l'un d'épée, l'autre d'église. Ces conclavistes sont chargés d'aller prendre dans un tour les vivres du cardinal qu'ils servent à table; ils sont vêtus d'une robe de chambre violette. Près de ce tour, plusieurs prélats veillent incessamment, afin d'empêcher qu'on ne glisse dans les mets destinés au cardinal quelques lettres ou billets, car toute correspondance lui est sévèrement interdite : autour du conclave, une garde nombreuse est distribuée pour défendre toute communication avec les cardinaux. Pendant les jours d'élection, chaque église de Rome fait alternativement une procession autour du Vatican, chantant le *Veni Creator*, pour attirer les lumières divines sur les électeurs. A six heures du matin et à dix heures du soir, le maître des cérémonies parcourt l'intérieur du conclave en agitant une sonnette et répétant : *Ad capellam Domini.* « A la chapelle du Seigneur. » Deux fois par jour, à ce signal, le matin à sept heures, le soir à trois heures, les cardinaux sortent de leur cellule, accompagnés de leur conclaviste, et se rendent à la chapelle Sixtine. Au milieu de cette chapelle est une petite table entourée de trois scrutateurs tirés au sort; d'un côté est un calice où chaque cardinal doit déposer son bulletin, de l'autre la formule du serment qu'il prête avant de voter : *Testor Christum Dominum qui me judicaturus est eligere quem secundùm Deum judico eligere debere, et quód idem in accessu præstabo.* « Au nom du Christ mon Seigneur, qui doit me juger, je promets d'élire celui que je crois selon Dieu devoir être élu, soit au scrutin, soit à l'accessit. » C'est le conclaviste qui prépare les billets. « On plie une grande feuille de papier, que l'on coupe au pli du milieu; on prend ensuite un des deux côtés plié de la largeur d'un doigt, et après avoir roulé le reste du papier jusqu'à l'endroit qui est plié, on le coupe au huitième pli; ce papier étant ainsi disposé, le cardinal écrit son nom à l'extrémité par dessous et en cette forme : *Bartholomeus cardinalis...* Cela étant fait, le conclaviste roule encore le bout du papier jusqu'à ce qu'il ait atteint l'autre. » On met ensuite sur ce troisième pli un peu de cire d'Espagne sur laquelle on imprime deux cachets différents faits exprès, car le cardinal ne doit pas se servir de ses armes ordinaires. Sur les deux autres plis restés vides

par le haut, le cardinal fait écrire par son conclaviste le nom du personnage auquel il donne son suffrage : *Ego eligo in summum pontificem reverendissimum et eminentissimum dominum meum cardinalem****. « J'élis pour souverain-pontife le révérend et très-éminent monseigneur le cardinal*** (1). » Le cardinal n'écrit pas de sa main ce vote à moins qu'il ne sache déguiser son écriture. On plie le bulletin, et sur la suscription le cardinal fait mettre une devise. A mesure qu'un bulletin est écrit, le conclaviste le dépose dans le calice dont nous avons parlé. Les infirmiers vont recueillir dans les cellules le bulletin des cardinaux malades. De retour à la chapelle, on ouvre en présence des scrutateurs la petite cassette étroitement fermée où le cardinal malade a déposé son vote et les bulletins sont jetés dans le calice. Alors un des cardinaux chef d'ordre renverse le calice sur la table; le scrutateur prend le billet, l'ouvre et lit le nom qui y est inscrit. Si le cardinal proposé a réuni les deux tiers des suffrages, il est élu canoniquement : dans le cas contraire, on brûle les bulletins à la cheminée d'un appartement voisin de la chapelle. Le peuple répandu autour du Vatican a les yeux fixés sur cette cheminée. Si, à l'heure où l'élection doit être consommée, il aperçoit de légers flocons de fumée s'échapper dans les airs, il se retire inquiet, silencieux : c'est que le scrutin n'a pas donné de résultat; mais s'il ne s'élève aucune fumée, c'est que l'élection est terminée. Alors le peuple se répand dans les rues, attendant avec impatience qu'on proclame le nom du pontife nouveau.

Le 4 mars 1513, les cardinaux s'étaient réunis dans la chapelle de Saint-André. L'archevêque de Strigonie (Hongrie) célébra la messe du Saint-Esprit. La messe achevée, l'évêque de Castella prononça le discours *de eligendo pontifice*, puis, au bruit de l'hymne du *Veni Creator*, les cardinaux allèrent s'enfermer dans leur cellule. Ils étaient au nombre de vingt-cinq.

Le cardinal de Médicis quitta Florence le 3 du mois de mars; souffrant d'un abcès et obligé de voyager en litière, il n'arriva que le 6 à Rome. Il avait choisi pour conclaviste son compagnon d'exil, le jeune homme qui l'avait accompagné

(1) Origines... de la liturgie catholique, etc. Conclave.

en France, en Allemagne, en Italie, et qui ne l'avait presque pas quitté depuis dix ans : il devait à Bibbiena cette marque de reconnaissance.

Le scrutin dura sept jours; c'était Jean de Médicis qui, comme premier cardinal diacre, recueillait les votes (1). Le septième jour, son nom sortit du calice; il avait obtenu le nombre de voix voulu; tous les jeunes cardinaux lui avaient donné leur suffrage. Médicis, quand il eut compté les votes, ne fit paraître aucune émotion. Les cardinaux vinrent alors lui rendre leurs hommages; il les embrassa tendrement. On lui demanda le nom qu'il choisissait, il répondit : le nom qu'il vous plaira. Interrogé de nouveau, il dit qu'il avait songé quelquefois que s'il montait jamais sur le trône pontifical, il prendrait le nom de Léon X, pourvu que le sacré collége le trouvât convenable (2). Les cardinaux inclinèrent la tête. Tous les papes qui avaient porté le nom de Léon avaient laissé de beaux souvenirs : c'étaient Léon le grand, le restaurateur de l'église de Saint-Pierre; Léon III, mort martyr dans Saint-Sylvestre *in capite;* Léon IV, à qui Rome, envahie par les Sarrasins, dut l'oubli de ses malheurs; Léon IX, un ange de chasteté (3). Alors le cardinal Alexandre Farnèse, précédé du maître des cérémonies, brisa l'une des fenêtres du conclave et dit au peuple :

« Je vous annonce une heureuse nouvelle : nous avons pour pape le révérendissime seigneur, Jean de Médicis, cardinal diacre de Sainte-Marie in Domenica, qui a pris le nom de Léon X. »

La foule répandue sur la place de Saint-Pierre cria : Vive

(1) Roscoë, t. II, p. 169.

(2) Ipsi autem cardinales hortabantur, ut ipse indicaret, quo nomine vellet vocari, et dixit quòd alias inter vanas suas cogitationes, cogitaverat quòd si unquàm pontifex esset, vellet vocari Leo X, et nunc si iis placeret sic vocaretur; sin autem, ut eis placeret. — Pâris de Grassis, cité par Fabroni, in Add. p. 269. — C'est Octavien, fils d'Albéric, patrice de Rome et successeur d'Agapet en 956 qui le premier changea son nom, en prenant celui de Jean XII.

(3) Eugène de la Gournerie, Rome chrétienne, tome I[er], *passim*, beau livre que nous saurions assez recommander.

le saint-père ! Palle ! Palle ! et le pape, accompagné de tous les cardinaux et du clergé de Rome, se rendit à l'église de Saint-Pierre pour être intronisé. Il voulut y aller à pied (1).

Le père Mabillon, dans ses Commentaires des Ordres romains, a cherché quel était le mode d'intronisation en usage dans les premiers siècles de l'Église : il nous montre Etienne III, porté triomphalement de Sainte-Marie *in præsepe*, où il fut élu pape, à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, où, d'après Anastase le Bibliothécaire, le pape fut intronisé suivant la coutume. Ainsi donc, dans l'Église romaine, la cérémonie a quelquefois la vieillesse du dogme et remonte jusqu'aux Apôtres. Quand Valentin fut proclamé pape en 827, le sénat romain vint lui baiser les pieds, c'est-à-dire le saluer, suivant Anastase, *juxta morem antiquum.* « En ce temps-là, dit notre savant bénédictin, la consécration du pape avait lieu à Saint-Pierre, puis on le plaçait sur son trône, dans la même basilique ; ensuite il y célébrait la messe. De là on le conduisait au palais de Latran, où se donnait un grand repas. Le pape faisait des largesses au sénat et au peuple ; c'est ce qu'on appelait les *Presbyteria.* » C'était à peu près le programme usité au seizième siècle.

Au douzième siècle, le pape, après avoir admis au baiser les évêques et les cardinaux dans l'église de Latran, était conduit au portique du temple. Là était un siége de marbre sur lequel il devait s'asseoir, pendant que le clergé chantait l'antienne : c'est Dieu qui de la poussière tire les indigents, et du fumier le pauvre. *Suscitat de terrâ inopem et de stercore erigit pauperem.* Magnifique image de notre néant à tous, pape, empereur, peuple, et que le protestantisme a voulu souiller en faisant de cette pierre je ne sais quelle siége ignoble où il ne craint pas d'asseoir une prétendue papesse qui n'a jamais existé ; il le reconnaît lui-même aujourd'hui.

Selon le cérémonial romain, écrit sous le pontificat de Grégoire X, au treizième siècle (2), si le pape élu n'est pas dans

(1) Recusavit pontifex, ut moris erat, gestari, sed pedibus semper ivit.— Pâris de Grassis, cité par Fabroni, in Add. p. 269.

(2) Origines... de la liturgie catholique, p. 924 et suiv.

les ordres majeurs, il doit y être promu, d'après le rite ordinaire; s'il n'est que sous-diacre, il est en amict, en aube, ceint d'un cordon et le manipule au bras; s'il est diacre, il a l'étole transversale, le pluvial rejeté derrière le cou, la tête couverte d'une mitre. Pendant qu'il reçoit la prêtrise, un cardinal le sert et lui ouvre le livre à l'autel durant la messe (1).

Le lendemain de son ordination, le pape est consacré; si la consécration épiscopale n'a pas lieu ce jour-là, le pape ne peut dire la messe ni en public ni en particulier, jusqu'à ce qu'il ait été promu à l'épiscopat.

Le pape, avant d'être sacré, est revêtu de tous ses ornements (2), à l'exception du pallium; il s'avance vers l'autel, précédé de la croix pontificale qu'accompagnent sept flambeaux, et entouré de tous les cardinaux, évêques, prêtres, diacres et sous-diacres. L'évêque consécrateur, revêtu des ornements pontificaux, sans bâton pastoral, se dépouille de ses insignes après le sacre épiscopal du pape, et, mettant un surplis et une chape, sert le souverain-pontife à l'autel.

Léon X n'était que diacre quand il parvint à la papauté. Le 15 mars, il reçut la prêtrise, le 17, la consécration épiscopale, et le 19 la couronne (3). Le couronnement est une cérémonie profane pour les souverains séculiers, et toute religieuse pour le pape. L'origine en est fort ancienne et remonte à Léon III, qui régnait en 795. Autrefois le couronnement avait toujours lieu le dimanche ou un jour de fête (4). Citons une coutume observée dans les temps anciens : un coq placé sur une colonne, rappelait au pontife combien est fragile la nature humaine, pendant qu'un clerc chantait : *Non videbis annos Petri :* la misère de notre nature à côté de la brièveté de notre vie, deux éloquentes images.

Le 17 mars au matin, on avait élevé dans l'église de Saint-Pierre un vaste échafaud soutenu par des colonnes, orné de

(1) Eidem electo servit de libro in altari, in Missâ.

(2) Omni ornatu suo.

(3) Roscoë, t. II, p. 177.

(4) Gaetano Moroni, Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica. — Origines de la lit. cath., p. 930.

corniches et d'un entablement sur lequel était écrite en lettres d'or cette inscription : *Leoni X, pont. max., litterarum præsidio ac bonitatis fautori.* Le pape, conduit dans la chapelle de Saint-André, fut revêtu des habits sacrés : le pluvial blanc, la mitre lamée d'or, et de là conduit au maître autel ; il était précédé du maître des cérémonies, qui tenait un roseau d'argent, au bout duquel était un flocon d'étoupe à laquelle un clerc mit le feu, pendant que l'officier de Sa Sainteté chantait : *Pater sancte, sic transit gloria mundi* (1). Le pape, arrivé au pied de l'autel, se prosterna, fit une courte prière et commença la messe. Le saint sacrifice terminé, le pape fut conduit sur les marches de l'église, où le cardinal Farnèse et le cardinal d'Aragon lui posèrent la tiare sur la tête ; puis il bénit le peuple et retourna au palais des Saints-Apôtres.

Saint-Jean-de-Latran n'est pas seulement la cathédrale de Rome ; c'est encore la patriarcale de toutes les églises du monde, et, comme dit le vers :

... templum, caput urbis et orbis.

Il est d'usage immémorial qu'après son couronnement, le pape prenne possession de cette basilique. Cette cérémonie eut lieu le 11 août, fête de Léon le Grand, anniversaire de cette journée où le cardinal de Médicis avait été fait prisonnier par les Français. Léon X voulut monter le cheval blanc qui le portait à la bataille de Ravenne. C'était un vieux serviteur dont le pape prenait un soin particulier (2).

Rome s'attendait à quelque spectacle magnifique : jamais en effet on ne déploya plus de pompe que dans cette prise de possession. J. J. Penni, médecin de Florence, a décrit cette fête en véritable chroniqueur. Nous reproduirons en partie sa narration (3).

(1) Roscoë, t. II, p.177.

(2) Vectus est etiam in pompâ illâ eodem equo thracio in quo ad Ravennam à Gallis captus fuerat, quem ab hostibus pecuniâ redemptum ità adamavit, ut posteà usque ad senectutem extremam, summâ cum indulgentiâ curandum curavit. — Pap. Masso, in Vitâ Leonis X.

(3) Croniche delle magnifiche pompe fatte in Roma per la creatione et incoronatione di papa Leone X, pont. opt. max.

Deux cents cavaliers ouvraient la marche la lance au poing; leurs casaques et leurs chaussures étaient semées de flammes blanches et rouges, signe distinctif de la maison des Ursins; derrière s'avançaient des seigneurs et des comtes, appartenant aux plus illustres familles d'Italie, les Colonne, les Savelli, les Gonti, en habits de velours. On reconnaissait au milieu de cette jeunesse brillante Jo. Jordano, caracolant entre Fabrice Colonne et Jules des Ursins; ils étaient suivis de musiciens, *sonatori*, à la livrée du pape: l'un habillé de velours, l'autre d'étoffe blanche, rouge ou verte, et portant sur la poitrine un diamant entouré de trois plumes, l'une blanche, l'autre verte, la troisième violette, dont la tige était attachée par un ruban sur lequel on lisait, *sempre*. Ils avaient sur le dos, un joug entouré de ces lettres *soave*. Suivait l'avant-garde des Grecs, à la livrée pontificale, toque sur la tête, lance à la main, bouclier sur la poitrine; puis les valises des cardinaux, brodées d'or et ornées de leurs armoiries. Deux d'entre elles étaient sans broderies ni insignes: les chevaux qui les portaient étaient montés, l'un par le barbier, l'autre par le tailleur de Sa Sainteté; derrière s'avançaient, mêlés et confondus, les marchands principaux de Florence, tous vêtus somptueusement, de velours, de satin cramoisi, d'étoffe vénitienne de couleur rose; on reconnaissait Pierre François di Borgarini, Bindo Altoviti, Bernard Bini, Pandolpho della Casa, Louis Gaddi, Pierre del Bene, François della Fonte, Mario Guiducci et Guidetto Guidetti, à leurs livrées diverses et à leurs estafiers. A quelque distance venaient deux majordomes de la maison du pape, suivis de deux cent soixante écuyers, marchant deux à deux, et portant des habits roses, des casaques de damas satiné ou velouté, ou des surtouts de satin cramoisi. Une haquenée blanche les suivait immédiatement, couverte jusqu'aux pieds d'une housse de velours, et portant sur le dos une petite échelle dont les échelons étaient en velours cramoisi, et qui devait servir au pape pour monter à cheval. Elle était conduite par un palefrenier qui tenait, d'une main, un bâton peint en rouge. Douze coureurs en habit rose, montés sur de magnifiques chevaux, tenaient chacun une bannière de taffetas rouge ornée des armes ponti-

ficales. Les chefs de quartiers portaient chacun une bannière aux armes de leurs quartiers respectifs. Deux appariteurs du gymnase romain, portant également une bannière où était peint un chérubin enflammé, précédaient l'illustre seigneur Giovangiorgio, de la noble famille Césarea, gonfalonier du peuple, qui agitait un étendard de soie rouge, lamé d'or et orné des armes du peuple, c'est-à-dire des lettres S. P. Q. R., brochées d'or. Autour de Giovangiorgio se pressaient une foule de laquais habillés de satin et de velours. Le noble Jean de Blanckenfeld, de la marche de Brandebourg, vêtu d'un casaquin de satin blanc, portait l'étendard de l'ordre de Sainte-Marie des Teutons, au milieu duquel était brodée la croix rouge; après lui marchait le chevalier Jules de la maison des Médicis, et qu'on reconnaissait à l'étendard de taffetas rouge de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Presque à côté de Jules marchait le seigneur Fracasso qui avait de la peine à soutenir le grand drapeau de soie rouge où flottaient les clefs de la Sainte-Église dont il était le capitaine; par intervalles le drapeau touchait de ses franges de soie à l'étendard du gonfalonier de Saint-Pierre, le duc de Ferrare, le seigneur aux nombreux laquais. Alphonse d'Este avait amené avec lui, ainsi que le duc d'Urbin et le seigneur de Camerino, une foule de chevaliers, de barons, au nombre de plus de 200, parmi lesquels on distinguait le seigneur Carlo Baglioni et des neveux et parents de cardinaux, tous splendidement vêtus. Ce qui surtout attirait les regards, c'étaient neuf haquenées éblouissantes de blancheur, et trois mules richement enharnachées, portant des housses de brocart; elles étaient conduites par des palefreniers, vêtus de satin rose et coiffés de bérets dorés. A leur suite venaient deux maîtres d'écurie, quatre écuyers d'honneur, qui tenaient en main un bâton surmonté d'un chapeau de velours cramoisi, à l'usage du saint-père; puis sur une double haie deux cent cinquante-six camériers avec des capuces doublés d'hermine plus blanche que la neige, enfin quatre valets de chambre, dont deux portaient une mitre épiscopale, ornée de pierres précieuses, et les deux autres une tiare garnie de diamants. Les jeunes gens qui montent ces dix chevaux aux housses brodées d'or

appartiennent aux plus nobles familles des États romains : sur leurs cimiers s'agitent au gré du vent des panaches blancs de lait. Le beau cavalier qui mène avec tant de grâce son cheval est le seigneur Nicolas, neveu du pape Jules II, d'heureuse mémoire : autour de lui se pressent une foule de jeunes hommes si richement vêtus qu'on peut s'écrier avec le Mantouan :

> Non mihi, si linguæ centum sint oraque centum,
> Ferrea vox...

Non, quand j'aurais cent langues, cent bouches, je ne pourrais décrire leurs costumes variés : presque tous portaient des noms illustres : c'étaient Pierre de Paule, Antoine Soderini, Pierre François de Lorenzo de' Medici, Simon Tornabuoni, Jean di Giovanni de' Medici, Antoine de' Medici, Pierre di Jacomo Salviati, Bernard del Butta de' Medici, Pierre Pucci, Louis Martelli, Messire Richard, Raphael Pucci et Raphael de' Medici, Jérome Morelli, Philippe Strozzi, Léonard Bartholini, et Messire Philippe de San Miniato, commissaire général de Sa Sainteté.

Les ambassadeurs étrangers étaient presque tous des hommes renommés par leurs lumières. Venise, la France, l'Empire, le patrimoine de Saint-Pierre, les duchés de la Romagne et de Bologne étaient noblement représentés ; Florence pouvait opposer aux étrangers son Mathieu Strozzi et son François Vettori. Cette foule de cavaliers, de prélats, de haquenées blanches, de mules aux pieds ferrés d'or, de valets, aux vêtements bigarrés, de soldats vêtus de fer et de satin s'arrêta tout à coup ; ces banderolles de soie, ces flammes de toutes couleurs dont les lances étaient surmontées cessèrent d'être agitées par le vent ; les drapeaux aux devises du pape et des maisons princières de l'Italie s'abaissèrent lentement jusqu'à terre : Léon X manifestait le désir de monter à cheval. Sa Sainteté posa le manteau ducal sur l'épaule d'Alphonse de Ferrare qui sauta sur la haquenée, lui fit faire quelques pas, descendit, tint l'étrier d'une main et de l'autre souleva légèrement le pontife, et la marche continua. On vit alors s'avancer trois sous-diacres apostoliques dont celui du milieu portait la sainte croix, attachée à un bâton peint en or et en argent, puis une blan-

che mule sur le dos de laquelle reposait un petit tabernacle, orné de drap d'or, et qui renfermait le Saint-Sacrement : un baldaquin garantissait des rayons du soleil la sainte Eucharistie ; tout autour du tabernacle brûlaient des torches de cire blanche, portées par vingt-cinq palefreniers ; un prêtre, le sacristain, en signe d'honneur et de respect, et comme gardien du Christ, tenait en main un bâton de bois. Puis venaient un secrétaire et un avocat consistorial, deux préfets en surplis et en pluvial, et ayant le bras droit découvert ; après eux les chantres de la chapelle papale, les clercs de la chambre apostolique, les avocats consistoriaux, le maître du sacré palais, tous revêtus de rochets et de surplis, puis les archevêques et évêques, au nombre de deux cent cinquante, montés sur de beaux chevaux, dont le corps, à l'exception des yeux, était caché sous des housses de toile blanche. Tous ces prélats portaient le pluvial sur leurs rochets et la mitre de fine toile blanche. Enfin paraissaient les cardinaux de la Sainte-Eglise, dans l'ordre de leur dignité, c'est-à-dire les diacres, les prêtres, les évêques : les diacres en dalmatique, les prêtres en chasuble, les évêques en pluvial broché d'or ; les évêques, tous avec mitres de damas, montaient des chevaux dont les housses de taffetas blanc pendaient jusqu'à terre. Entre les deux premiers cardinaux, Sigismond de Mantoue et Alphonse de Sienne, marchait l'illustre duc de Ferrare, dont le vêtement était resplendissant d'or et de pierreries.

A chacun des cardinaux étaient attachés six palefreniers, portant un bâton blanc à la main, et dix camériers en habits de velours ou de satin. A la suite des robes rouges venait le R. père Pâris de Grassi, évêque de Pise et maître des cérémonies, puis le cardinal Farnèse, et le cardinal d'Aragon, puis la garde suisse, en pourpoint blanc et rouge, bas de même couleur, avec un liséré vert qui, naissant au pied droit, remontait la jambe, jusque près du bras. C'étaient quatre conservateurs qui soutenaient les dais sous lequel s'avançait Léon X, assis sur sa haquenée : son pluvial était d'or, sa mitre étincelait comme du diamant, sa main s'étendait à droite et à gauche pour bénir les flots de spectateurs qui, à son approche, fléchissaient le genou et faisaient retentir les

airs des cris de *viva Leone!* et *Palle*, *Palle!* Ce cri, répété de bouche en bouche par les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, retentissait comme le tonnerre. Derrière le pape marchaient l'illustre Jean Maria de Varano et le père Mercurio de Vipera, doyen des auditeurs de rote et chapelain de Léon X; le clerc de la chambre apostolique, messire Ferrando Pouzetto, qui avait à chaque côté de sa selle deux paniers remplis de petite monnaie qu'il jetait à la foule; les protonotaires en chapeau noir, et l'arrière-garde, composée de plus de quatre cents arbalétriers, commandés par Guido Guaina, Gironamo degli Albizzi, et Vicentio di Tibure.

C'est dans cet ordre que le cortége arriva à Saint-Jean-de-Latran. « Puis venait ma magnificence, dit ici notre historien. Moi seul, je faisais une triste figure au milieu de toutes ces notabilités; je ressemblais à la mule de Zacharie. J'avais des bas dont l'un était troué et l'autre déchiré; j'étais seul, sans laquais, ni armoiries, et à pied! »

Au sortir du palais apostolique on passa devant la maison de Ceccotto le Génois qui avait fait construire en face de son habitation un temple quadrilatère : quatre colonnes au fût argenté soutenaient un fronton surmonté d'une frise de drap azuré où brillaient attachés des diamants magnifiques entre des plumes épanouies; à l'angle droit, du côté du palais pontifical, on lisait cette devise écrite en lettres d'or :

Leoni pont. max. quietis atque artium laudatori.

A l'angle gauche qui regardait le château :

Virtutis alumno, fortunæ dominatori.

Au-dessus de la frise régnait une corniche qu'on prenait de loin pour du marbre; le cintre du ciel était formé d'une étoffe dite *rovesca assurra*. De chaque côté de la corniche était une *palla* dorée, et, entre les deux *palle*, les armes du souverain. Au pied de chaque colonne était un tableau, œuvre d'un maître habile : celui qui était à droite représentait le pape au ciel sous deux rameaux de palmiers, et conversant avec saint Pierre et saint Paul. Un ange sonnait de la trompette;

au-dessous du séraphin s'étendait, en forme de ruban, un arc-en-ciel; puis, sous le cercle de couleurs, on découvrait des fleuves, de larges prairies, des arbres, des fleurs, des hommes, des femmes; dans le fond, sur le dernier plan, flottait un ruban sur lequel on lisait :

Apertus est orbis et exivit rex gloriæ.

Dans le tableau, à gauche, des rois de diverses nations s'agenouillaient devant le pontife et lui offraient de l'or, de l'argent; leurs têtes touchaient à cette devise :

Parcere subjectis.

A droite du pontife, on voyait quelques empereurs debout; au-dessus de leurs têtes ces mots :

Debellare superbos.

De la maison de Ceccotto jusqu'au château d'Adrien (Saint-Ange), la rue était tendue de tapisseries. A la porte du château, on avait dressé un échafaud couvert d'étoffes de soie. Là se trouvaient réunis un grand nombre de Juifs qui tenaient devant eux les tables de la loi, éclairées par huit torches de cire. Quand le pape parut, ils descendirent, s'inclinèrent et demandèrent au pontife la confirmation de leur loi. Léon prit des mains du rabbin le livre des Écritures, lut quelques mots et répondit :

Confirmamus, sed non consentimus,

et laissa tomber le volume.

Le pont Saint-Ange était magnifique à voir; il était couvert de draps de soie et brillant de pierreries et de plumes. A l'extrémité du pont, on avait construit un arc de triomphe dans le genre de ceux que l'antiquité païenne élevait à ses empereurs victorieux; du côté du château, la façade de l'arc formait une double courbe; dans celle de droite était peinte une femme qui tenait d'une main un livre ouvert, et de l'autre montrait le ciel; dans la courbe de gauche était un Apollon, la lyre en main, la peau de Marsyas sur le dos, l'arc et le carquois à ses

pieds. L'arc reposait sur deux pilastres avec des chapiteaux, dans lesquels on avait figuré deux fontaines artificielles, dont l'une versait du vin et l'autre de l'eau. Au-dessus des chapiteaux régnait une architrave, qui, à la courbure de l'arc, soutenait une tête de lion dont la bouche pressait un diamant, au-dessus de l'architrave on avait figuré dans la frise toutes sortes de têtes de lion, de pierres fines, de plumes. On lisait sur la corniche en belles lettres d'or :

Leoni X, pontif. max., unionem ecclesiasticam restaurandi, christianosque tumultus sedandi studioso.

Dans la corniche supérieure, on avait peint deux lions dont l'un posait ses griffes sur les *palle*, et l'autre sur les armes du pape. En demi-cercle autour de ces griffes de lion, on lisait :

Præda digna meæ gloriæ.

Et autour des armoiries :

Mihi curæ est.

La voûte de l'arc, coupée en huit pans, offrait divers sujets de fantaisie : Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre, un sacrifice antique. Dans le vide, ou l'intérieur de l'arc, étaient deux tableaux, l'un à droite, qui représentait le pape sur son trône, entouré d'empereurs, de rois, de princes, dans l'attitude de l'adoration, et de peuples divers se donnant le baiser de paix. Au pied du trône, deux génies étaient occupés à mettre le feu à divers instruments de guerre. A gauche de l'arc était la noble cité de Florence, dont les habitants fêtaient le pape. A l'extrémité, l'arc formait deux compartiments : dans le premier était une corniche avec une femme en relief, qui tenait dans la main droite une épée, dans la gauche une *palla*, et, sous ses pieds, une devise ainsi conçue :

E cœlo tandem redi.

Sur la corniche, on voyait sculptée, également en relief l'image du Christ, dont la bouche s'ouvrait; il tenait en main les clefs du ciel, et disait à son vicaire :

Trado tibi terræ et cœli regnum.

Une niche avait été pratiquée dans un second évidement de l'arc extérieur : une femme s'élevait sur un piédestal, tenant d'une main une couronne papale, de l'autre une palme ; sous ses pieds était une inscription ainsi conçue :

Præclaræ virtutis premium.

Sur la corniche, saint Pierre à genoux regardait le Christ dont nous avons parlé, et lui disait :

Leo X, pont. m., vicendo seipsum omnia superavit.

C'était l'évêque Petrucci qui avait eu l'idée de cet arc de triomphe.

En poursuivant sa marche, le cortége arriva devant le palais d'Aug. Chigi de Sienne. Les regards ne pouvaient se détacher de l'arc de triomphe qu'avait fait élever ce noble seigneur.

Il reposait sur huit colonnes, rondes et carrées, surmontées d'architrave, frise et corniche. Dans la frise, du côté du château, on avait placé cette inscription gravée en lettres d'or :

Olim habuit Cypris sua tempora, tempora Mavors
Olim habuit sua, nunc tempora Pallas habet.

Sur la corniche on lisait :

Leoni Pont. max. pacis restitutori felicissimo.

De chaque côté de l'inscription était une niche : dans la niche de droite était un homme qui figurait Apollon, dans la niche de gauche, un Mercure vivant ; à l'angle droit de la corniche était une figure en relief, ayant la tête et le galbe d'un homme, et l'extrémité d'un serpent ; elle tenait un sablier dans la main. A l'angle gauche était un centaure ; au milieu de l'arc, sur un socle, un lion couché ; en dedans de la loge apparaissaient les armes des Médicis et celles des Chigi ; sur chaque face un tableau de maître, au-dessous trois

niches : dans celle du milieu, une nymphe, dans les deux autres, deux nègres. La nymphe chantait des vers en l'honneur du pontife. Un des tableaux représentait une femme qui tirait une épine de la patte d'un lion, image du courage; car la femme, assaillie de toutes parts par des serpents, allait succomber, quand le lion se jetait sur les reptiles et les écrasait. Un ange descendait du ciel pour poser sur la tête de l'animal libérateur, une triple couronne. Dans un autre cadre, on avait figuré la vertu sous les traits d'une femme qui triomphait des quatre penchants par lesquels l'humanité est assiégée sur cette terre, et qui étaient figurés par un homme au vaste abdomen, tenant en main une cuiller ; par trois femmes: la première une bourse à la main, l'autre les bras ornés de pierreries et de joyaux, la troisième s'appuyant sur une béquille. Les quatre figures allégoriques désignaient la gourmandise, l'avarice, la luxure, l'envie. La vertu dominait les quatre vices; elle tenait un lion qu'elle présentait à la Vierge : dans la zone zodiacale étaient peints les Gémeaux, l'Ecrevisse, la Vierge, un bassin de la Balance.

Antonio de San Marino, célèbre orfèvre, de Rome, avait fait élever devant sa boutique une magnifique statue de Vénus dont le socle était orné de l'inscription suivante :

Mars fuit, est Pallas, Cypria semper ero.

Cette statue versait d'une urne une eau plus transparente que le cristal...

Interrompons ici le récit du médecin florentin qui parlera longtemps encore. Penni ressemble assez à l'écrivain dont se moque Boileau, et qui ne faisait grâce à son lecteur ni d'un feston ni d'un astragale. Malgré ses bas troués, il s'est glissé partout; la garde qui, ce jour-là, maintenait la police du cortége, l'a laissé passer. Il n'est pas une inscription qu'il n'ait relevée, pas un arc de triomphe dont il n'ait compté les fleurs, pas un temple qu'il n'ait essayé de décrire dans le style de Vitruve, pas un dieu de la fable, et les dieux étaient nombreux à cette fête toute chrétienne, dont il n'ait donné les attributs. Ne nous montrons pas plus sévères qu'Ægidius de Viterbe, Sadolet, Thomas de Vio, et tous les pères du con-

cile de Latran, qui regardèrent sans sourire ces divinités mythologiques, saluant de leurs niches le vicaire de Jésus-Christ. L'austère Piccolomini, s'il eût pu sortir de son tombeau, se serait arrêté comme les autres devant tous ces caprices d'artistes, imaginés par des marchands pour fêter leur souverain. C'est par le paganisme, il faut bien le reconnaître, que l'Italie vient d'opérer sa rédemption intellectuelle : est-il donc étonnant qu'elle lui emprunte ses dieux, quand elle lui a pris ses poëtes, ses orateurs, ses juristes, et ses historiens ? En Italie, depuis Dante, le langage symbolique est en usage dans toutes les solennités populaires. Or, chacun de ces dieux de l'Olympe antique, exprimait une idée qu'il n'était pas besoin de traduire ou d'expliquer, et que Rome comprenait surtout : Mars, c'était la force, Pallas le génie militaire, Vénus, la douceur de la paix. Avec trois statues de bois barbouillées d'ocre et de minium, le peuple écrivait son poëme ou sa harangue.

Cependant le cortége était arrivé à l'église de Saint-Jean-de-Latran. Devant le portail de la basilique était cette chaise de marbre dont parle Mabillon et sur laquelle le pape s'assit pendant que le clergé chantait le verset du Psaume : *Suscitat de terrâ inopem.* Puis Léon alla se prosterner devant le maître-autel ; après une longue prière, il fut conduit dans la chapelle de Saint-Sylvestre, où la noblesse romaine vint lui baiser les pieds. Chaque cardinal assistant reçut de la main de Sa Sainteté deux médailles d'argent et une médaille d'or ; chaque évêque eut une médaille d'argent.

On avait reconstruit à la hâte le palais de Constantin, aux frais de la chambre pontificale, et sous l'inspection du cardinal Farnèse, archiprêtre de la basilique de Latran (1). C'est là que se rendit le pape, accompagné de tout son cortége, pour prendre possession de ses États comme prince temporel. Il y passa le reste du jour. Le soir, il reprit le chemin du Vatican (2), où nous allons le suivre.

(1) Storia di solenni possessi di sommi pontefici da Leone III a Pio VII, da Francesco Cancellieri, in Roma, 1802, p. 64.

(2) Roscoë, t. II, p. 182.

Consulter ; Chronicon equestris ordinis Theutonici, in t. V. — Veteris

CHAPITRE XVIII.

PREMIERS ACTES DE LÉON X. — 1513.

Lettres de Delfini et d'Érasme à Léon X. — Le pape demande et obtient la grâce de Machiavel. — Rappel de Soderini.—Le pape travaille à réconcilier entre eux les princes chrétiens. — Avances qu'il fait à Henri VIII, roi d'Angleterre, à Lois XII, roi de France.—Guichardin est chargé par la république de Florence de complimenter Sa Sainteté. — Le repos de l'Italie est de nouveau menacé. — Ligue de Louis XII et des Vénitiens. — Conseil que le pape adresse inutilement au roi deFrance.—La ligue franco-vénitienne est défaite. — Bataille de Novarre. — Admirable conduite de Léon X après la victoire des alliés du saint-siége.

Pierre Delfini, qui avait écrit une si belle lettre au cardinal quand Soderini fut obligé de s'exiler de Florence, n'était plus à Fontebuona. Il avait été nommé supérieur de l'ordre des Camaldules et vivait à Venise au milieu des manuscrits dont il avait enrichi son couvent (1). En mourant il laissa un recueil de lettres que Jac. Brixianus, Bresciani, fit imprimer à Venise en 1524 (2). Or, un moment, ce volume devint si rare, qu'on ne pouvait se le procurer, même en donnant de l'or à pleines mains, et qu'à Paris un exemplaire se vendit mille livres, comme nous l'apprennent les bénédictins Edmond Martène et Ursin Durand, qui l'ont fait entrer dans leur collec-

ævi Analect. Ant. Matthæi, Hagæ Comitum, 1738. Raimundi Duellii Hist ord. equitum Theutonicorum hosp. S. M. Virginis Hierosolymitani. Viennæ Aust. 1727. — Albani Ghibbesii Trismeg. Medicus, sive Leo pont. laudatus, Romæ, 1700.

(1) Ex hâc præstantissimâ urbe, veluti de suavissimo flore, suavissimus odor erupit.

Eusebii Prioli Veneti abbatis carcerum ordin. camaldulensis, pro Rev. Pet. Delphino oratio funebris.

(2) Delphini Veneti generalis totius ordinis camaldulensis epistolarum libri XII, in lucem editi curâ et studio Jac. Brixiani. Venetiis, arte et studio Bon. Benalii, 1524, in-folio.

tion de monuments historiques (1). Elles méritaient bien cette place glorieuse, ces lettres, dictées par le cœur, et où comme dans un miroir se réflètent la piété, le savoir, la charité, et toutes les vertus de Delfini. Un religieux camaldule nous dit que son général avait les cheveux blancs, la figure majestueuse, la parole douce et modeste (2).

A Florence les maîtres n'avaient pas manqué au fils de Laurent le Magnifique. Delfini choisi pour lui enseigner les premiers éléments de la langue latine, et sans doute pour aider les autres professeurs, n'avait cessé de prophétiser que l'enfant attirerait un jour les regards. Avec quel soin le bon frère veillait à ce que le poison de la flatterie ne vînt pas corrompre les dons qu'il admirait dans son élève! On a pu voir que Delfini, comme un ange gardien, vient à tout moment offrir son assistance à son disciple bien-aimé. Si le sort exile le cardinal, Delfini est là qui apprend au proscrit à supporter chrétiennement ce châtiment providentiel. Quand le ciel s'apaise, et que les Médicis, éprouvés par le malheur, rentrent à Florence, une voix se fait entendre à l'oreille du légat de Jules II; voix chrétienne qui ne ressemble guère à cette musique de paroles adulatrices dont on cherche à l'étourdir; c'est celle de notre camaldule. Dieu vient d'élever à la papauté le cardinal de Médicis qui a pris le nom de Léon, on peut être sûr que Delfini n'est pas loin : le voilà qui écrit au souverain-pontife :

« Quoique plusieurs de vos ancêtres aient été de vrais lions en sagesse et en doctrine, je ne sais quel présage m'an-

(1) Hinc tantus ille studiosorum virorum ardor eam, ubi sese præbet occasio, coemendi (rarissima enim est), ut nullo parcant auro, argentum vero plenâ manu disseminent, quò vel unum exemplar consequi valeant; adeò ut nuper cùm Parisiis hastæ subjiceretur, mille gallicis libris in publicâ auctione venundatum sit. — Observatio prævia : Veterum Scriptorum et Monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio; studio et operâ Domni Edmundi Martene et Domni Ursini Durand... benedictinorum è congregatione sancti Mauri. Parisiis, 1724, in-folio.

(2) Corpore exiguus, capite venerabilis, facie decorus, incessu gravis, eloquio dulcis et affabilis, sermone tamen ipso modestus, elegantiâ ac sententiis refertus. — Veterum scriptorum, etc. — p. 1229-1230.

nonce que ce nom de *Leo* vous vient directement de Dieu : vous l'avez pris ainsi qu'il est écrit, comme un signe de sagesse et de terreur ; de sagesse pour l'âme obéissante, de terreur pour l'âme rebelle ; il sera l'objet des respects et de la vénération de tout ce qui porte un nom chrétien.

« Soyez béni, car vous avez été fidèle aux exemples de la vieille race des Médicis : vos oreilles se sont ouvertes aux cris du pauvre et de l'indigent. Vous vous rappeliez sans doute les mots de l'Apôtre : Soyez hospitalier, c'est par l'hospitalité accordée aux anges, que plusieurs ont trouvé grâce devant le Seigneur (1). »

Voilà ce que le bon frère disait à Léon X, pendant qu'Érasme, qui venait de quitter l'Italie, écrivait d'Angleterre au pape nouvellement élu :

« Léon X, vous nous rendrez le gouvernement heureux de Léon Ier ; la piété érudite et le goût musical de Léon II ; l'éloquence féconde et l'âme de Léon III qui n'a ployé ni devant la bonne ni devant la mauvaise fortune ; la simplicité et la prudence, vantée par le Christ, de Léon IV ; la sainte tolérance de Léon V ; l'amour pour la paix de Léon VI ; la vie toute céleste de Léon VII ; l'intégrité de Léon VIII ; la bonté de Léon IX : voilà ce que vous nous rendrez, nous en avons pour garants et ces noms sacrés qui sont autant d'oracles, et le passé, et l'avenir (2) ! »

Combien le langage du moine est préférable à celui du philosophe ! Le Batave ne fait que répéter les hymnes que l'adulation vient d'écrire sur le fronton de tous ces temples, sur la

(1) Quamvis enim complures fuerint antecessores tui et vitâ et doctrinâ insignes, Leones, ego tamen quodam futurorum præsagio inditum tibi divinitùs hoc nomen puto, ut foret, quemadmodum scriptum est, sanctum et terribile nomen tuum. Sanctum utique fidelibus, terribile infidelibus, venerandum populo christiano.

Servasti accuratissimè vetus domûs Medices institutum, ut semper patuerint aures tuæ hospitibus et egenis. Sciebas enim monuisse Apostolum : Et hospitalitatem nolite oblivisci ; quidam enim per hanc placuerunt angelis hospitio receptis. — Veterum scriptorum etc. collectio, p. 1213-1214.

(2) Erasmi Epist., lib. II, ep. 1. Voir ce qu'Érasme dit de Léon X, ep. 1, l. II ; ep. 80, l. XXIX ; ep. 28, l. I.

corniche de tous ces arcs de triomphe, sur le socle de toutes ces statues de pierre, de bois, de carton, érigés en l'honneur de Léon X et que Penni nous a si complaisamment décrits. C'est de la flatterie, mise en belle prose et dont Érasme attend une récompense; il ne prête pas même ses louanges, il les vend. Mais le moine, c'est une leçon indirecte qu'il donne au pape, son ancien élève, car il n'a pas voulu perdre ses droits de professeur. Quoique vivant dans la solitude, il sait ce qui se passe dans le monde. Avant d'entrer au couvent, il avait beaucoup pleuré. Il aime ceux qui pleurent, et il voudrait que le pape essuyât leurs larmes. Au delà des mers est un exilé, Soderini, qui mourra si Léon X ne le rappelle. Dans les prisons de Florence gémit l'ancien secrétaire de la république, Machiavel, qui s'est laissé entraîner dans la conspiration de Boscoli contre les Médicis : il faut que le pape lui pardonne, s'il veut accomplir le précepte de l'Apôtre, et plaire à son vieux camaldule.

Si le cardinal n'avait pas revu plus tôt cette chère Florence d'où l'avaient chassé les factions, c'est que toujours Soderini lui en avait barré le chemin. A son tour le gonfalonier avait éprouvé combien est fragile cette royauté que le peuple ôte ou rend dans un moment de mauvaise ou de bonne humeur.

Heureusement Léon X savait combien est dur le pain que l'exilé mange sur une terre étrangère, et deux jours après son couronnement il rappelait le gonfalonier. Plus Soderini avait été malheureux, plus le bref du pape devait être affectueux : on dirait que Delfini l'a dicté :

... « Nous conjurons votre Seigneurie, dit Léon X, aussitôt qu'elle aura reçu et notre lettre et notre bénédiction, de se mettre en route et sans délai de venir nous trouver ; plus vous mettrez de diligence dans vos préparatifs de départ et dans votre voyage, plus nous serons heureux (1). »

(1) Speramus ex hujus modi nostrâ assumptione utriusque familiæ rebus atque commodis non minùs esse consultum quàm si cardinalis ipse germanus tuus quem meritò quidem præcipuâ in veneratione habemus, ad ejusdem pervenisset auctoritatis gradum. Quocirca, ut nostrum erga te amorem mmensum quidem uberiùs coram declarare tibi et plurima invicem conferre,

Quel exilé aurait pu résister à de si tendres avances? aussi le gonfalonier se met-il en chemin comme le pontife le veut, sur-le-champ, et sans songer à revoir cette Florence qu'il a gouvernée pendant dix ans environ. Il arrive d'un trait à Rome, tombe aux genoux du pape qui le relève et l'embrasse tendrement. Désormais il n'y a plus de Florence pour le proscrit : sa patrie, c'est Rome, où Léon X le traite en véritable souverain. Il a conservé le titre que le peuple lui conféra; on dit à Rome : le gonfalonier Soderini. Logé sur le mont Citorio, il voit à ses pieds cette autre reine déchue qui, après sa chute, a comme lui gardé son vieux nom. Semblable à la ville éternelle, Soderini a des courtisans nombreux, devant lesquels il joue toujours le rôle de dictateur. Un jour, un de ses hôtes s'avise de rappeler au proscrit le temps où il exerçait la première magistrature en Toscane. Le vieillard relève fièrement la tête et demande depuis quand Soderini a cessé d'être gonfalonier de Florence (1).

Du moins, sur la terre étrangère, Soderini était libre et voyait la lumière; mais Nicolas Machiavel, plus malheureux, plongé dans un cachot, attendait avec ses complices l'heure du jugement (2). Il passait pour démocrate : sa haine contre ces marchands de laine, qui, sous le nom de Médicis, s'étaient faits rois de Florence, éclatait à chaque instant, et l'on disait que, pour chasser les tyrans, il se serait servi de la plume et du poignard. Léon X réclama et obtint la liberté de l'écrivain, de Nicolas Valori et de Jean Folchi. Boscoli et Capponi auraient dû la vie à l'intercession du pape (3), si la justice,

ut vehementissimè desideramus, possimus, nobilitatem ipsam tuam hortamur in Domino ut, receptis præsentibus cum nostrâ benedictione et gratiâ, itineri se accingere et continuato itinere ad nos venire velit, cujus adventus ad nos, prout te avidissimè expectamus, eò nobis erit gratior, quò celeriùs veneris.

Vita di Pietro Soderini, dall' abbate Silvano Razzi, monaco camaldolese. Padova, 1737, in-4°, p. 127-128.

(1) Egli non sapeva ancora di non essere gonfaloniere, perchè non sapeva chi l'avesse deposto.— Razzi, p. 127-128.

(2) Monaldi, Storia delle fam. Fior., Mss. Bibl. Magliabecchiana.

(3) Nerli, Commen. di Fior., lib. VI.

qui n'était guère patiente à Florence, ne se fût hâtée de demander et de verser le sang des deux conspirateurs.

A peine Machiavel était-il sorti de prison qu'il s'était hâté d'écrire à François Vettori son protecteur, alors ambassadeur de Florence près de la cour de Rome.

« Me voilà donc libre, lui disait-il; j'espère bien ne plus rentrer en prison, je serai plus prudent désormais; les temps deviendront meilleurs et les hommes moins soupçonneux.

» Vous savez la triste position de Messer Toto, je vous le recommande; il voudrait, ainsi que moi, entrer au service de Sa Sainteté. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de notre seigneur : qu'il tâche de m'employer lui ou les siens. Je vous ferais honneur, j'en suis sûr. »

François Vettori répond sur-le-champ à son ami :

« A peine le cardinal de Médicis était-il élu pape, que je lui demandai votre liberté; c'est la seule grâce que je sollicitai de Sa Sainteté; et combien je suis heureux d'apprendre que vous êtes libre! A présent, cher compère, je n'ai qu'une recommandation à vous faire, c'est de montrer du courage. Quand la fortune des Médicis se sera raffermie, vous ne resterez pas à terre. »

Machiavel n'avait pas été compris par François Vettori; ce n'était pas des consolations qu'il demandait à son ami; à tout prix il voulait rentrer dans les affaires.

« Oui, répond-il à l'ambassadeur, tout ce que j'ai de vie, je le dois au magnifique Julien, et, s'il plaît à mes maîtres de ne pas me laisser à terre, j'en aurai une grande joie, et je pense que je me conduirai si bien qu'ils auront lieu d'être contents de mes services (1). »

Au moment où Léon X rendait la liberté à Machiavel, le prisonnier travaillait à son livre du Prince, déification du fatum des Anciens, ou de ce que la politique a nommé de nos jours, nécessité. Il l'écrivait, afin que ces Médicis, qu'il avait voulu chasser de Florence, voyant combien était grande sa science politique, ne le laissassent pas languir plus longtemps dans la misère : car le gibelin ne pouvait pas supporter la

(1) 18 mars 1513.

pauvreté qu'il regardait comme une chose infâme. Que Julien ou Léon X lui donne un emploi, même parmi ses familiers; le républicain ne se fera pas violence pour l'accepter. Il est prêt à rentrer au service de maîtres qu'hier encore il consentait à poignarder. Les Médicis eurent peur, et le laissèrent « à terre. » Nous verrons plus tard, mais les larmes aux yeux, que le génie commet des fautes que le simple bon sens sait éviter; c'est que le génie est peut-être de la folie (1).

A Florence, où l'avénement de Léon X à la papauté fut fêté comme à Rome, un marchand avait inscrit sur un arc de triomphe :

Au restaurateur de la religion, de la paix et des arts.

Ce marchand avait compris et deviné Léon X. C'est bien à ces trois grandes œuvres qu'il songeait à se vouer en montant sur le trône. Le protestantisme a méconnu ce pontife : il n'en fait qu'un artiste auquel il veut bien accorder quelques louanges. Léon X fut un grand pape et un grand souverain. C'est dans cette triple vie de pape, de souverain, d'artiste que nous l'étudierons. Jusqu'à son dernier soupir, nous le verrons travailler au triomphe de la paix et des lettres. Au lecteur catholique aveuglé peut-être par de funestes préventions, puisées dans les écrits d'écrivains dissidents, nous ne demandons qu'une chose, c'est de n'ajouter foi qu'aux faits; les faits sont la poésie de l'historien.

Le rappel de Soderini, le pardon accordé aux conspirateurs florentins et d'autres actes de générosité toute royale, causèrent dans Rome une joie inexprimable; cette fois le peuple fit comme les poëtes : il se mit à chanter dans des sonnets, le successeur de Jules II. Léon X, dès qu'il paraissait en public, était accueilli par des cris d'admiration et de reconnaissance. Rome, après tant de luttes sanglantes, allait donc jouir du repos. Dieu semblait avoir suscité Léon X, pour relever tout ce que le passé avait si fatalement renversé; pour apaiser les haines, réconcilier les esprits, ramener les cœurs

(1) Voir, dans le t. II, le chapitre qui a pour titre les Historiens.

égarés, réunir dans un même amour envers le saint-siége tous les souverains nationaux et étrangers.

Tout est à étudier dans un prince qui débute sur le trône; on ne doit pas le perdre un moment de vue; il faut s'attacher à ses pas, le suivre dans son palais, l'accompagner hors de sa cour, et chercher surtout dans sa correspondance à surprendre les secrets de son âme. Voyons ce que gagnera Léon X à cette appréciation intime.

Il existait à Florence de pauvres religieuses qui avaient souffert dans les guerres civiles dont cette ville avait été le théâtre. L'image de ces saintes filles, sincèrement attachées aux Médicis, se présente bien vite au nouveau pape, qui leur envoie deux cents écus d'or en signe de reconnaissance, leur demandant, pour ce petit présent, de recommander dans leurs prières à Dieu, et à la bienheureuse Vierge, celui qui n'a rien fait encore qui lui méritât le titre de vicaire de Jésus-Christ, sur cette terre (1).

Dans toutes les lettres qu'il écrit immédiatement avant et après son couronnement, ce qu'il demande avec le plus d'insistance, ce sont des prières pour le repos de la chrétienté. Trop de sang et trop de larmes ont été répandus. Un moment, sous Jules II, le canon a cessé de gronder, et dans ce court intervalle de repos, quelque chose de merveilleux s'est passé à Rome. On a vu accourir de toutes les provinces, vers la capitale du monde chrétien, les artistes les plus éminents. San Gallo, Bramante, Fr. Giocondo, Michel-Ange, Raphaël d'Urbin, Peruzzi, Soddoma, sont venus visiter la ville sainte. C'est la papauté qui leur en fait les honneurs. La place de Saint-Pierre est un vaste atelier où l'on remue et où l'on travaille le marbre la nuit et le jour, et les collines qui l'envi-

(1) Vos tantùm et hortor singulas et amanter, et paternè rogo, Deo optimo maximo, beatissimæque semper Virgini quibus quidem vestras preces esse gratas et probatas puto, eo nomine gratias agatis, quòd me nihil omnino de sese meritum, sui vicarium filii gerere in terris voluerunt, atque in hujus pontificatûs tam illustri fastigio collocaverunt. Sacris virginibus Muratorum Florentinæ. — Petri Bembi Epistolarum familiarium libri VI; ejusdem Leonis X pont. max. nomine scriptarum lib. XVI. Venetiis, 1552, in-8°. — Ep. Leonis X, lib. I, ep. 24, tert. Non. Ap. 1513.

ronnent sont un vaste cimetière qu'on fouille incessamment pour en exhumer les statues antiques qui là dorment ensevelies depuis des siècles. A chacune de ces résurrections se trouve un poëte qui chante la relique en latin ou en italien. Que la paix dure encore quelques années, et la Rome d'Auguste va renaître; Léon X le Florentin veut y attirer toutes les gloires. Aussi comme il s'inquiète, en chrétien d'abord, puis en artiste, des dissensions qui menacent, même de loin, le repos des nations! Sigismond, roi de Pologne, nourrissait contre Albert, marquis de Brandebourg, une vieille haine qui ne demandait pour éclater qu'une occasion favorable. Il fallait empêcher un conflit entre les deux princes. Alors la voix de la papauté était toute-puissante : on l'écoutait comme un écho de la voix même de Dieu. Le pape lui écrit : « Au nom de l'intérêt et de l'amour paternel que je vous porte, modérez les transports de colère qui vous animent; attendez l'arrivée du légat que je vous envoie et qui écoutera vos plaintes et vos doléances respectives. Si vous le préférez, prenez pour arbitres les pères du concile de Latran, qui peuvent bien terminer les différends qui surviennent entre des rois, des ducs ou des princes (1). »

Albert dut à cette intervention du saint-siége, la conservation de ses états, que Sigismond s'apprêtait à envahir; mais il oublia bien vite le service que la papauté lui avait si généreusement rendu; et lorsque quelques années plus tard, un moine augustin vint prêcher la révolte contre Rome, un des premiers il renia la foi de ses pères. Il est vrai de dire que l'apostasie lui valut une couronne usurpée, les biens de l'ordre teutonique dont il était le grand-maître, les revenus du clergé catholique, les pierreries des autels, et jusqu'aux celliers des couvents : la fidélité au saint-siége ne lui aurait donné que la paix de l'âme.

Un autre prince catholique devait trahir plus cruellement encore le saint-siége et son bienfaiteur : c'était Henri d'Angleterre.

(1) Sigismundo Poloniæ Regi, XV cal. — April 1515, ante coronationem. — Petri Bembi Epist. Leonis decimi Pont. Max. nomine script., lib. primus, ep. 13.

On pourrait douter, en contemplant le portrait du monarque, peint par Holbein, que cette figure si pure, cette bouche si rosée, ce front si lisse, cet œil si doux appartinssent au meurtrier d'Anne de Boleyn (1). Henri, à l'âge où l'âme insouciante ne rêve que plaisirs, s'occupait de choses sérieuses. S'il aimait à monter un cheval fougueux, à rompre une lance dans un tournoi, à danser dans un bal pour montrer les grâces de sa personne (2); il cherchait aussi la solitude pour étudier. Ses livres habituels étaient des livres de théologie; saint Thomas d'Aquin était son auteur favori. Dans ses moments de loisir, il composait en musique des messes d'église (3).

Ses ambassadeurs auprès des puissances étrangères étaient en général des aristotéliciens renforcés. Son légat à la cour de Rome, l'évêque de Worcester, s'était fait estimer de Jules II par sa prudence, sa probité, ses mœurs et sa science. Le cardinal de Médicis l'aimait d'une affection particulière, comme il le disait à tout le monde. L'évêque le voyait souvent, et la conversation roulait presque toujours sur le jeune Henri, qui promettait au monde un monarque accompli (4).

Il fallait, par de douces paroles, attacher au saint-siége plus étroitement encore, s'il était possible, une âme si merveilleusement organisée. Celles que le pape lui adressa étaient faites pour charmer l'oreille d'un écolier qui se piquait de beau latin, et le cœur d'un prince qui se faisait gloire du titre d'enfant soumis de l'Eglise. Le pape s'attachait à relever en termes magnifiques les belles qualités du légat d'Henri; la piété, l'attachement au saint-siége du monarque anglais, les dons heureux que le Ciel lui avait accordés, « et qui germeront bientôt, disait-il, et produiront des fruits abondants pour la république chrétienne (5). » En lisant ces lettres, vous re-

(1) Erat quippe ad staturam quod attinet procerus, facie venustâ, et formâ per omnes gradus usquequâque planè regiâ. — Godwin.

(2) Lingard, Histoire d'Angleterre, t. VIII, p. 8. Paris, 1826.

(3) *Er hatte zwei Messen componirt. — Thomas Morus*, *von Kudhart*, p. 194.

(4) Indoles ex quâ præclara omnia spectari possunt. — Apol. Reg. Angl. Brixiæ. 1744, p. 86.

(5) ... Et tu de tuis virtutibus uberrimos jucundissimosque fructus, et

trouvez l'élève de Politien amoureux comme son maître de l'épithète. C'est Bembo qui les écrivait le plus souvent, mais sous la dictée du pape, car la formule païenne ne s'y montre que rarement.

De nos jours, le pape n'écrirait pas autrement. Le moindre des billets de Léon renferme quelques élans de dévotion à la Divinité ou à la Vierge Marie, aux saints apôtres, ou au patron de l'Italie; son langage est partout digne et chrétien; à chaque ligne c'est un parfum nouveau de charité : pour le pape, aimer est un besoin. Il dit à tout le monde, je vous aime : à Sigismond, au roi d'Angleterre, aux religieuses de Florence, à Raimond de Cardonne, vice-roi de Naples, au roi de France lui-même, Louis XII qui avait souffert qu'on mît Jules II sur la scène.

« Je suis heureux, écrit-il à son frère Julien, que mon élévation au trône pontifical ait été accueillie avec joie par le roi de France. Oui, je suis de votre avis, il faut chercher à faire la paix avec ce monarque; les raisons que vous alléguez me plaisent infiniment. Vous le savez bien, le plus ardent de mes désirs est de voir les cœurs de tous les princes chrétiens unis par les liens d'une sainte et mutuelle amitié. Si je souhaitai la paix quand la fortune m'était moins propice, quels vœux ne dois-je pas former pour l'obtenir, aujourd'hui que je suis vicaire du Christ, source et auteur de toute charité? Je sais les marques d'affection que le roi vous prodigua quand vous fûtes forcé, dans des temps de troubles domestiques, de chercher un refuge en France! Je connais l'intérêt que les monarques français ont toujours porté à Florence notre patrie, ainsi qu'à notre famille. Je n'ai point oublié non plus les services qu'ils ont rendus au saint-siége; j'ai des dettes à payer, et je les acquitterai toutes, s'il n'y met obstacle. Qu'il le sache bien; je veux que vous lui disiez que je ne négligerai rien pour qu'il ne se repente jamais de s'être montré joyeux de mon avénement, surtout s'il me propose des conditions de paix justes,

christiana respublica de te magnos proventus, egregia incrementa, illustres utilitates sit perceptura. — Henrico regi Britanniæ, tertio non. Apr. 1513. — Bembi Ep., ep. 23.

raisonnables, et n'engageant en rien l'honneur de ma couronne (1). »

Maintenant, si de nouveau l'Italie est exposée au fléau de la guerre, au moins la papauté n'aura pas de reproche à se faire ; elle parle en ce moment un langage tout évangélique. Léon X ne songe pas à venger l'injure que la France fit à Jules II de si glorieuse mémoire. A Paris et à Lyon, on a vu la déposition du pape affichée sur les murs des églises. Son successeur oublie cet outrage; c'est lui qui vient le premier demander et offrir la paix à Louis XII. C'est qu'il sent bien que la paix seule peut l'aider à exécuter les vastes projets dont il a conçu l'idée. Si les puissances le lui permettent, il rendra Rome l'asile de la piété, des sciences et des lettres ; il achèvera ce saint édifice que son prédécesseur a commencé ; et à la construction du temple dédié au prince des apôtres, il convoquera tous les arts : il en fera quelque chose de merveilleux. Dans Rome il percera de nouvelles rues, il agrandira la bibliothèque du Vatican, et l'enrichira de manuscrits nouveaux ; il fera fouiller l'antique Forum et les vignes qui s'étendent autour de la ville pour y chercher les œuvres des statuaires grecs et romains. Rome aura bientôt un gymnase où liront les professeurs les plus habiles qu'il pourra trouver en Italie. Il veut relever le culte de cette belle langue grecque qu'on parle à Florence, et qui servira non-seulement à l'initiation des âmes à la philosophie antique, mais encore à l'étude des Pères de l'Orient, gloire impérissable de notre Eglise. La muse latine, qu'il aima dès son enfance, aura son collége et son académie dans la capitale du monde chrétien.

Réveillez-vous, belle langue de Dante ! vous venez de trouver dans Léon X un ardent protecteur ; il ne pouvait vous oublier, vous que son père cultiva si glorieusement. Le pape sait par cœur la plupart des poëmes de Laurent le Magnifique, et pour prouver que l'idiome italien peut lutter avec la langue de Virgile, il se plaît souvent à répéter la belle description de la Jalousie, que Laurent improvisait à sa villa Careggi (2).

(1) Juliano Medici, fratri, prid. cal. Ap. 1513. Bembi Ep., ep. 1.

(2) Sola una vecchia in un oscuro canto

Florence, pour féliciter Léon lors de son avénement à la papauté, jeta les yeux sur Bernard Ruccelaï, historien latin, qui, à la manière de Salluste, son modèle, affecte d'enfermer tout un tableau dans une phrase; mais Ruccelaï refusa l'insigne honneur de haranguer le nouveau pape (1). Alors la ville fit choix de Guichardin (2), qui, bien loin de répudier l'idiome de Pétrarque, songeait à décrire en langue vulgaire les événements militaires dont l'Italie venait d'être le théâtre. C'est en italien qu'il voulut parler au pape, c'est en italien que le pape lui répondit: lutte ingénieuse, où l'un comme l'autre apporte ce qui le distingue particulièrement : l'orateur de la république sa phrase ample et sonore, le pape son expression élégante et facile; tous deux s'étudiant sous l'œil de Bibbiena et de Sadolet, qui assistent à cette entrevue, à donner à leur harangue une forme toute romaine. Le pape ne ressemble pas à son prédécesseur Jules II, qui, l'épée à la main, après être entré en vrai soldat à Mirandole à travers une pluie de feu, se troublait en face d'un pauvre petit envoyé d'une pauvre petite république, et cherchait péniblement une expression sans pouvoir la trouver. Léon X est un orateur disert, à qui jamais le mot propre ne fait défaut, et qui, mis à l'improviste sur une question religieuse, politique ou littéraire, répond toujours pertinemment.

Au mois d'avril 1513, un religieux de l'ordre de Saint-François quittait Venise et s'acheminait vers la capitale du monde chrétien pour féliciter Léon X, auquel il avait donné pendant quelque temps des leçons de grec (3). C'était Vale-

Pallida, il sol fuggendo, si sedea
Tacita sospirando, ed un ammanto
D'un incerto color cangiante avea:
Cent'occhi ha in testa, e tutti versan pianto,
E cent'orecchi la maligna dea;
Quel ch' è, quel che non è tristo, ode e vede;
Mai dorme, ed ostinata a sè sol crede.

(1) Roscoë, t. II, p. 184.

(2) Roscoë, t. II, p. 185. — Vie de Laurent de Médicis, par Roscoë, t. II, p. 188.

(3) Pâris de Grassis, Diar. — Not. des Mss. de la bib. du roi, t. II, p. 531.

riano Bolzani de Bellune, qui avait parcouru à pied la Grèce, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Arabie (1), et qui, pour la première fois, afin d'aller plus vite, se servait d'un cheval pour traverser le défilé pierreux d'Assise. C'était un glorieux représentant de la Grèce, dont il enseignait la langue : afin d'en faciliter l'étude, il avait composé une grammaire où les règles de l'idiome étaient tracées dans un latin qui ne manquait ni d'élégance ni de précision (2). Le premier ouvrage qu'Erasme en arrivant à Venise avait voulu se procurer, c'était le Rudiment de Bolzani, publié au mois de Janvier 1497, chez Alde Manuce ; mais il était épuisé (3). Quand ses leçons, qui ressemblaient un peu à celles qu'on donne chez nos frères des écoles chrétiennes, étaient terminées, Bolzani prenait le chemin de l'imprimerie d'Alde son ami, et se mettait à la casse comme un ouvrier. Il avait soixante-trois ans quand il vint, seul, par des chemins difficiles, pour baiser la main de son élève devenu pape. Le professeur s'était obstiné dans sa pauvreté. L'écolier fit tout son possible pour retenir son vieux maître; il employa pour le séduire cette belle langue grecque qu'ils avaient apprise ensemble ; mais Valeriano Bolzani fut inflexible. Il refusa tous les honneurs que le pape lui offrit, demandant pour toute grâce au souverain la permission de quitter Rome, de retourner à Venise, où, à défaut d'épreuves qu'il ne pouvait plus lire, car le travail lui avait usé les yeux, il avait les beaux arbres de son couvent à émonder. Léon X le rendit à ses jardins. Bolzani allait succomber encore à la tentation des voyages, et pèlerin septuagénaire, chercher des mondes inconnus, quand il tomba d'une échelle sur laquelle il était monté pour tailler un arbre, se cassa la cuisse, et dut renoncer à sa vie des grandes routes (4).

(1) Commilitonem habuit (Pierium Valerianum qui eodem præceptore usus est) Leo X, qui erudiendus Urbano Bolzanio Bellunensi non sine delectu traditus est. — Pierii Valer. Vita, ab Ant. Verderio, en tête des œuvres de Valeriano, Lugd. 1626, in-fol.

(2) Urbani grammatica græca. Venet., apud Aldum, mense januario, anno 1497, in-4°.

(3) Erasmi epist. ad Jacob. Tutorem, 1499.

(4) Inoffensâ per tot labores valetudine semper usus est, nisi quòd supe-

Au moment où Rome et Florence célébraient l'élection de Léon X, le repos de l'Italie était de nouveau menacé. Louis XII, qui ne pouvait renoncer au duché de Milan, venait de détacher Venise du saint-siége. Venise, cette vieille rivale de Rome, abandonnait des alliés qui l'avaient sauvée, et signait, le 15 Mars 1513 (1), avec le roi de France, un traité où elle garantissait au monarque le duché de Milan, en échange de Crémone et de la Ghioradadda, que le prince abandonnait à la république. Pendant que Louis, au mois de mai, envahirait la Lombardie, les Vénitiens devaient avec huit cents gens d'armes, quinze cents chevaux et dix mille fantassins, attaquer le Milanais (2).

Au mois de mai, Louis de la Trémoille amenait à Suse douze cents hommes de cavalerie légère; Robert de la Mark, surnommé le Sanglier des Ardennes, huit mille lansquenets, et de Fleuranges et de Jamet, huit à dix mille Français recrutés de toutes parts. Les Vénitiens étaient à San Bonifacio; Barth. d'Alviane, à qui Louis XII avait rendu la liberté, commandait les troupes de la république. En face de forces si imposantes, Raimond de Cardonne abandonna Tortone et Alexandrie, et se retira sur la Trebbia. Les Suisses se replièrent sur Novarre (3).

La ligue franco-vénitienne fut heureuse : Alexandrie et Asti tombèrent au pouvoir des Français, dont la bannière flotta bientôt sur les clochers de Milan. Valeggio, Peschiera, Crémone, reconnurent l'autorité de Venise, et Antoniotto Adorno fut chassé de Gênes, et remplacé par Octavien Frégose, l'ami des Français. L'œuvre de Jules II était compromise : la Lombardie appartenait à l'étranger.

A la première nouvelle du traité de Blois, Léon X s'était

rioribus annis, dum hortuli sui arbores ipsemet reconcinnabat, fallente scalarum lubricitate corruerat, et crure aliquantulùm læso, ad longinquas illas peregrinationes non amplius idoneus fuit. — Valerianus, de Litt. infel.

(1) Lunig, Codex. It. dipl., t. II, p. 2005. — Dumont, t. IV, part. 1, pag. 182.

(2) Léo, Hist. d'Italie, t. II, p. 555.

(3) Léo. l. c., p. 555.

hâté d'écrire à Louis XII. La lettre du souverain-pontife restera comme un modèle de douceur évangélique. Le pape engage son cher fils, au nom de Dieu, à renoncer à cette funeste expédition qui ne peut que causer de nouvelles douleurs à l'Italie : « Nous avons vu de nos yeux, lui dit-il, et ce souvenir nous déchire le cœur, des villes incendiées ou ruinées, des églises violées et ensanglantées, des jeunes filles déshonorées, de saintes femmes immolées. N'est-il pas temps que l'Italie respire? Si la guerre doit éclater de nouveau, qu'elle épargne au moins ce malheureux pays. Au nom du Dieu des miséricordes, nous vous en prions, songez au beau nom que vous portez ; rappelez-vous votre ancienne tendresse pour le saint-siége. Si vos droits sont fondés, ayez recours aux négociations et non point aux armes. Nous sommes prêts à vous aider, à vous servir de toute notre bienveillance, de tout notre amour ; nous n'avons qu'un seul désir, c'est que la paix règne dans toute la chrétienté (1). »

Ces conseils ne furent point entendus.

Alors Léon X se rappelant l'exemple de Jules II, prend ses mesures pour préserver et sauver l'Italie. En moins de quelques semaines, il conclut avec Henri VIII d'Angleterre, l'empereur Maximilien et le roi d'Espagne une ligue qui est signée à Malines le 5 avril 1513. Le pape comptait sur les Suisses. Mathieu Schinner, dont la haine contre les Français n'avait pas même besoin d'être réveillée, alla dans les montagnes d'Uri, d'Unterwald et de Zug, recruter de nouveaux soldats (2). C'est quelque chose de merveilleux que le dévoue-

(1) Quare iis omnibus rebus adducti, et quæ dictat nobisque inspirat maximus auctor pacis et charitatis Deus tibi quoque persuadere cupientes, Majestatem tuam quanto possimus studio, per viscera misericordiæ Dei nostri adhortamur, et enixè oramus ut suum christianissimum nomen cogitet, velitque suâ in Deum pietate, nostrâque erga ipsum benevolâ et propensâ voluntate, imitari illum summum regem qui se inter cætera nomina pacificum appellari voluit, armisque omissis sibi periculosis, Italiæ perniciosis, legitimam juris et honestissimam compositionis viam persequi ; in quâ nos illi non modò æquitatem nostram, si eam requisierit, sed etiam benevolentiam paratam fore promittimus, etc. — Ludovico Francorum Regi. Sadoleti Ep. pont., n° 11. Romæ, 1759.

(2) Ranke, cité par Léo, p. 556, note.

ment au saint-siége de ces cantons alpestres. Un pâtre, sur la cime d'un rocher, fait retentir un cor : à ce son, tous les habitants des villages se rassemblent autour de l'église paroissiale ; un moine annonce en chaire la croisade nouvelle, et quelques jours après, souvent même le lendemain, ils partent pour le rendez-vous assigné, précédés d'une bannière où on lit en lettres d'or : *Domitores principum. Amatores justitiæ. Defensores sanctæ romanæ Ecclesiæ.*

Trivulce s'était vanté de prendre les Suisses comme on prend du plomb fondu dans une cuiller (1). Ces Suisses étaient enfermés dans Novarre. La brèche fut ouverte en quelques heures. Bien loin d'être effrayés, les assiégés firent dire au général français qu'il pouvait garder sa poudre pour l'assaut, et qu'ils étaient prêts à élargir la brèche. Cependant les recrues de Schwytz, d'Unterwald et d'Uri, arrivaient par le Simplon, le Saint-Gothard et le Vogelberg. Le Sanglier des Ardennes voulait qu'on allât sur-le-champ leur offrir la bataille; Trivulce fut d'un avis contraire, la Trémoille fut de l'opinion du général italien. On décida qu'on lèverait le camp et qu'on irait l'asseoir à quelque distance de Novarre. Mais les Suisses qui avaient reçu de nombeux renforts, résolurent d'engager l'action. Le 6 juin, ils s'ébranlaient en colonnes serrées sous le canon ennemi, qui leur emportait des files de cinquante hommes, abordaient les Français, les prenaient corps à corps, et se servaient pour les tuer de hallebardes et de dagues : c'était un duel plutôt qu'une mêlée. Après cinq heures d'une lutte acharnée, les Suisses se jetèrent à genoux pour entonner un vieux cantique montagnard en l'honneur de Marie : ils étaient vainqueurs; huit mille cadavres français, un poignard dans le ventre, jonchaient le champ de bataille.

La papauté a maintenant de grands devoirs à remplir : voyons comment elle s'en acquittera.

Marie Maximilien Sforce, chassé de Milan par ceux qui l'avaient reçu sous des arcs de triomphe rentrait dans sa capitale, irrité contre ses sujets ; le sang allait couler peut-être : Léon écrit au prince :

(1) Meyer de Knonau, Manuel de l'hist. de la conféd. suisse, p. 315.

« Rendez grâce à Dieu qui vient de vous donner la victoire, et montrez-vous digne de sa protection, en ne vous laissant pas succomber aux enivrements du succès. Non, ceux qui vous ont offensé ne voulaient pas votre ruine. Je vous en prie, je vous en conjure, au nom de l'amour que je vous porte, vengez-vous de vos ennemis, non pas par le châtiment, mais par la clémence... Encore une fois, je vous en prie, usez avec modération de votre victoire (1). »

Et Maximilien se laisse fléchir.

Raimond de Cardonne, vice-roi de Naples, avait contribué à la victoire des Suisses; Léon lui écrit : « Je viens d'apprendre la victoire des Suisses et le retour de Maximilien à Milan. Combien je déplore la mort de tant de braves soldats, de tant d'illustres capitaines qui auraient pu rendre de si grands services à la cause chrétienne! Ce que nous devons désirer, ce n'est pas la guerre, mais la paix; ce n'est pas du sang, mais de la pitié... Vous avez, je le sais, une grande influence sur l'esprit de Maximilien : servez-vous en pour lui prouver qu'il n'est rien qui sied à un prince comme la douceur, la bonté, la clémence. Qu'il oublie les injures, qu'il pardonne, qu'il s'étudie à gagner non pas la fortune, mais le cœur de ses sujets (2).

Et le vieux général entend la voix du pontife et intercède efficacement pour des sujets révoltés.

Le marquis de Montferrat avait livré passage aux Français qui marchaient sur Milan; il allait être puni sévèrement, quand Léon intervient en sa faveur :

« Le prince était trop faible, écrit le pape au duc de Milan, pour s'opposer de vive force au passage des Français; il vous aurait ouvert ses États si vous aviez voulu envahir la France. Pitié donc pour le marquis! Si vous pratiquez la clémence, Dieu vous récompensera dès cette vie (3). »

(1) Maximiliano Mariæ Mediolanensium duci. —Petri Bembi Epist. Leonis decimi nomine scriptæ, lib. III, ep. 1.

(2) Raimundo Cardonæ proregi Neapolis. — Bembi ep. 2, l. III.

(3) Maximiliano Mariæ Mediolanensium duci, 2. Id. Jun. — Bembi ep. 3, lib. III. *Voir* encore la lettre écrite à ce sujet à Raimond de Cardonne, le même jour, ep. 4.

Et Maximilien écoute encore une fois la voix de Léon X.

Henri VIII, à l'instigation du saint-siége, au moment où Louis XII signait avec les Vénitiens le traité de Blois, passait à Calais avec un corps de troupes considérable. Le comte de Shrewsbury assiégeait Térouane; le duc de Longueville, accouru pour secourir la place, avait livré bataille aux Anglais, et avait été défait à Guinegate, dans cette terrible affaire, connue sous le nom de la journée des Éperons. Cependant Louis XII sentait la nécessité de se réconcilier avec le saint-siége; des propositions avaient été faites au pape. Léon X écrit à Henri VIII : « On vient de m'apprendre vos victoires, j'ai fléchi le genou, levé les mains au ciel et remercié Dieu. Ce n'est pas vous qui avez vaincu, c'est le Seigneur qui vous a donné la victoire : humiliez-vous, ce sera vous montrer digne de votre triomphe. Maintenant qu'une seule pensée vous occupe : il n'est plus qu'un ennemi que vous deviez poursuivre, le Turc dont il faut dompter l'orgueil. Votre légat, l'évêque de Worcester, vous entretiendra plus longuement à ce sujet (1). »

Et Henri VIII rappelle ses armées, quitte Lille le 17 octobre, et arrive le 24 à son palais de Richmond (2).

Ce sont là des choses qu'on raconte simplement : les louer ce serait les gâter.

(1) Regi Britanniæ, V. Id. Oct. — Pet. Bembi p. 19, l. V. — *Voyez*, pour comprendre l'âme de ce pontife, la lettre qu'il écrit à Maximilien de Milan au sujet des Palavicins, liv. III, lett. 5; — la lettre aux Suisses relative à Octavien Frégose, doge de Gênes, etc.

(2) Roscoë, t. II, p. 213.

CHAPITRE XIX.

SADOLET. — BEMBO. — BIBBIENA.

Sadolet étudie à Ferrare, s'attache à Virgile, puis à Saint-Paul.— Il part pour Rome, entre d'abord chez le cardinal Caraffa, et à la mort de ce prélat, chez le cardinal Frégose. — Caractère de Sadolet. — Sa lettre à Mélanchthon. — Bembo se lie à Ferrare avec Sadolet. — Part pour la Sicile et apprend le grec sous Constantin Lascaris. — Retourne à Florence où il fait connaissance de Lucrèce Borgia.—Bembo à la cour d'Urbin.—Il compose les Asolani. — Idées esthétiques de Bembo. — Sa théorie sur l'imitation. — Services qu'il rend à la numismatique.—Il protége Pomponace. —Bibbiena. — Idée de son caractère. — Etudie Plaute et le prend pour modèle en écrivant la Calandra.—Ses idées artistiques. — Sadolet, Bembo et Bibbiena, trois symboles de la vie intellectuelle que Léon X réunit auprès de sa personne.

I. SADOLET.

Les deux hommes qui contre-signaient de si belles lettres étaient Sadolet et Bembo, que Léon X avait choisis pour secrétaires intimes ; celui qui avait pris une part active aux négociations auprès des cours alliées du saint-siége était Bernard Bibbiena, que le pape avait nommé son légat, et qu'il devait bientôt décorer de la pourpre.

Le Quirinal est borné au nord du Pincio, par un vallon où s'étendaient autrefois les jardins de Salluste ; à l'est du Viminal, par la vallée de Quirin. La pointe du Quirinal se recourbe par une inflexion légère, au-dessous de l'église des saints Dominique et Sixte. Trois coteaux s'étendaient jusque sur le Quirinal : le Latiaire, le Mutiel et le Salutaire. Le premier, au sud, où sont les monastères et l'église des saints Dominique et Sixte ; le second, où se trouvent les palais Rospigliosi et Pallavicini et la villa Aldobrandini ; le troisième où l'on a édifié le palais pontifical (1).

(1) Melchiori, Guide méthodique de Rome. Rome, 1837, p. 87.

C'est sur la pente du Quirinal qu'habitait Sadolet, avant que Raphaël eût construit pour l'humaniste cette élégante maison qu'on admire encore à l'extrémité du Borgo Nuovo (1).

C'est là que Sadolet passait presque chacune de ses soirées ; c'est là le salon en plein vent où il aimait à recevoir ses amis. Il nous dit, dans une de ses lettres adressées à Colocci (2), les noms de tous ceux qui venaient lui faire la cour, à lui l'un des rois de la pensée de cette époque. Les visiteurs étaient nombreux.

Sadolet (Jacques), né à Modène le 14 juillet 1477, est une de ces organisations robustes, au front large, au teint coloré, aux muscles saillants, à la stature athlétique, telles que les pays de montagnes en produisent ordinairement, et comme Jules Romain en a introduit dans sa bataille de Constantin contre Maxence. Avancé en âge, Sadolet devait ressembler à l'un de ces vieillards que Rubens a placés dans sa déposition de Croix, à la cathédrale d'Anvers. Ainsi que Jules II, il avait adopté l'usage de la barbe : la sienne était longue, touffue, coupée en pointe et surmontée de deux moustaches en demi-cercle. Sans son habit ecclésiastique, il eût été bien difficile de deviner que cette figure hérissée de poils appartînt à un humaniste. On eût dit un de ces hommes d'armes, au gantelet de fer, dont sa famille avait le glorieux privilége de fournir le monde (3).

Jean, son père, médecin habile, le destinait au droit. A Ferrare professait Nicolas Leoniceno, juriste renommé qui, après sa leçon, réunissait dans son logis quelques écoliers,

(1) Elle porte aujourd'hui le nom de Casa Berti (n° 103). — *Rafael von Urbino*, von J. D. Passavant, t. II, p. 457.

(2) Jacob. Sadoletus, Epis. Carpent. Angelo Colotio. Ep. Sad. Lugduni, in-8°, 1550, p. 243-251.

(3) Gens antiqua fuit multos jam clara per annos,
Non populi vulgus, sed pars præstantior urbis
Illius antiquæ Mutinæ, Sadoleta propago,
Quæ bello egregios genuit, quæ pace decoros
Atque viros aliquâ semper virtute potentes.

— Jacopo Cagnaccini Ferrarese (poeta). — Tiraboschi, Bibl. Mod., t. IV, p. 418.

auxquels il récitait des vers latins de sa composition. Il n'est pas rare alors de trouver des jurisconsultes qui cultivent les muses, témoin Alciati de Milan. Sadolet et Bembo faisaient toujours partie de ces réunions. Il ne paraît pas que ni l'un ni l'autre aient fait de grands progrès dans la science du droit : un penchant impérieux les entraînait tous deux vers les lettres (1). Sadolet avait adopté Virgile pour son poëte. Sur les bancs de l'école il s'amusait à versifier : son poëme *de Caïo Curtio et Curtio lacu* renferme de véritables beautés. L'enfant excelle à décrire la nature physique ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans les trois cents vers de cette muse de seize ans, rarement vous surprendrez le jet aventureux, l'expression figurée, l'image colorée qu'affectionne un écolier : Sadolet est raisonnable jusque dans ses vers.

A dix-huit ans il délaissa Virgile pour Aristote. Quand toutes les belles imaginations de la Renaissance se passionnent pour Platon, la prédilection de Sadolet pour l'austère philosophe est un phénomène psychologique curieux à noter : c'est qu'avant tout le Modenais est logicien, et qu'il prise beaucoup plus la raison que l'imagination. Sa devise d'écolier, qu'il inscrira plus tard sur ses livres, c'est une âme tranquille dans un corps chaste : *sedatus animus, spectati mores*. Or, cette quiétude intellectuelle, ce repos des sens, cette chasteté de termes, il les trouve dans Aristote. Mais il est un philosophe qu'il lui préfère encore : c'est saint Paul, et dès sa jeunesse il s'est appliqué à chercher dans le grand docteur l'explication de mystères intimes dont la révélation seule, du reste, pouvait lui donner la solution complète. Si Dieu avait fait naître Sadolet dans un couvent, nous l'aurions surpris, comme Savonarole, méditant la nuit au pied d'un autel, car il était porté de sa nature au mysticisme : mais il est probable qu'il n'aurait pas fait le bruit que fit le frère dominicain, parce qu'il aimait la paix intérieure, et ce doux silence que l'âme

(1) Giornale letterario scientifico Modenese, t. III, n° 30.— Fioridibello, Vita Sadoleti, en tête des œuvres du Cardinal; Vérone, 1737, in-4°, 4 vol. — Discorso sopra Jacopo Sadoleto, t. VI, fascic. 16, Memorie di Religione del prof. Giuseppe Lugli, Modena.

qui veut s'approcher de Dieu doit par-dessus tout chercher. Nous sommes contents que son père ne l'ait point envoyé, pour terminer ses études, à Florence, ville païenne, où le souffle du naturalisme aurait peut-être gâté ce qu'il y avait de virginal dans cette candide nature. Il préféra Rome, et il eut raison. La Providence, qui avait ses vues sur l'enfant, le prit par la main dans ce voyage et vint avec lui frapper à la porte du cardinal Caraffa.

Archevêque de Naples et décoré par Pie II de la pourpre romaine, Caraffa était vraiment un chrétien des anciens temps, dont la chaste demeure, *casta domus*, était l'asile du silence, de la prière, des bonnes œuvres et des vertus domestiques. Sadolet n'eût mieux trouvé dans un couvent. Le prélat, pour lequel il avait une lettre de recommandation, le reçut avec une charité tout évangélique; enivré, dit un historien contemporain, de la modestie répandue comme une douce odeur, dans les regards, la figure, le maintien et la parole de l'adolescent (1). Temps heureux vraiment que cette époque de la Renaissance, où le maître de la maison regarde dans la sacoche d'un solliciteur, qu'il accueille avec empressement, s'il y trouve un auteur latin! Celle de Sadolet, et jusqu'aux poches de ses vêtements, étaient pleines d'exemplaires de Virgile, de Démosthènes, de Plaute, sortis récemment des presses vénitiennes, et qu'il s'amusait à feuilleter, assis au coin d'un arbre, quand la route l'avait fatigué. A partir de ce jour, il appartint au cardinal. Le prélat voulut en faire un prêtre. Sadolet, qui se sentait une vocation décidée pour le sacerdoce, se mit à étudier la théologie dans les pères grecs et latins, et surtout dans saint Thomas. Quelques années après il prononça ses vœux ; voeux d'obéissance, d'amour et de dévouement pour une Église qu'il devait glorifier moins encore par ses talents que par ses vertus.

La mort vint rompre trop tôt les liens qui attachaient Sadolet à son bienfaiteur.

(1) Erat autem in eo juvene præter excellens ingenium, incredibilis quidam pudor ac singularis modestia, quæ non modo in ejus sermone stabat, sed etiam in vultu ipso et oculis eminebat. — Floribellus.

Mais il ne resta pas longtemps seul : un autre prélat, l'évêque de Gubio, Mgr Frédéric Frégose, lui offrit un asile dans son palais. Or, ce palais, véritable demeure des Muses, renfermait ce qu'après Dieu et son prochain, Sadolet aimait le mieux au monde : des manuscrits en toutes langues et de tous les âges, des chefs-d'œuvre de l'imprimerie des Alde, de la prose, des vers, des statues, des tableaux, des médailles, et par-dessus tout un beau jardin, bien touffu, et où l'on pouvait se promener et méditer sans être vu ; ajoutez à cela que le maître illustre de la maison entendait le grec, le latin et l'hébreu (1), si bien que Sante Pagnini lui a dédié sa grammaire hébraïque (2) ; voilà pour le savant. Quant à l'homme, Bembo en fait une peinture ravissante. Il dit que l'évêque était doux, affectueux, enjoué, et que quand il parlait, l'oreille était charmée autant que le cœur (3). Pour comble de bonheur, l'humaniste aimait l'Écriture sainte, et saint Paul surtout qu'il se proposait de commenter ; il ne faut pas croire, comme on l'a souvent répété, que l'exégèse fût une science inconnue avant la réforme. Elle était cultivée en Italie avec succès dans le xve siècle ; seulement le mot à racine grecque n'était pas encore trouvé. Qu'importe ! la plante, pour exister, n'a pas besoin d'avoir reçu le baptême du botaniste !

Disciple, protégé, ami du cardinal Frégose, au milieu de tous ces morts illustres, Démosthènes, Cicéron, Virgile, Horace, dont il feuilletait les écrits ; en relation avec les artistes qui fréquentaient le palais du cardinal, Sansovino, Fra Giocondo, Soddoma, Bramante, Michel-Ange, Peruzzi ; à table ayant pour commensal Bembo; le matin, après la messe qu'il célébrait chaque jour, allant au Campo-Vaccino, asister aux fouilles ordonnées par Jules II ; l'après-midi dans la rue Longhara,

(1) Incredibilis in eo græcarum, latinarum, hebræarumque litterarum scientia. — Sadoletus, Orat. funebr.

(2) Tiraboschi, t. VII, p. 1070.

(3) Nullo cum homine profectò totos dies quàm cum illo libentiùs conficio. Nam cum est perhumanus, lenis, comis, blandus, salibus etiam et lepore omni ac facetiis scatens, tum a gravitate atque prudentiâ, et miro quodam vocis ac verborum multo magis temperamento tranquillitateque nunquam discedit. — Bembo, dans l'éloge de Guidubald.

où Raphaël travaille avec ses disciples au palais de Chigi ; le soir, sous ses beaux pommiers du Quirinal ; quelle félicité nouvelle pouvait rêver Sadolet !

Un savant, M. Péricaud, a peint d'un mot l'humaniste en l'appelant le Fénelon de la Renaissance. Sadolet avouait candidement qu'il n'avait jamais eu la force de haïr.

Un jour, il était alors évêque, il écrivit à Mélanchthon une lettre si pleine de termes affectueux, si douce, si caressante, que le professeur de Wittemberg, émerveillé de tant d'abandon, montra l'épître à tous ses amis. Et voilà Luther qui se met à table à faire l'éloge d'une robe violette, pour la première fois de sa vie ; et les Wittembergeois qui croient avoir gagné un évêque ; et l'Allemagne protestante qui copie la lettre pour la répandre ; et les vieux Teutons restés fidèles à la foi de leurs ancêtres, qui sont sur le point de déplorer une nouvelle apostasie. Jean Faber, alors évêque de Vienne, une de ces belles natures qui ne pactisent à aucun prix avec l'erreur, et qui ressemblent à ce Delfini, général de l'ordre des Camaldules, que nous avons vu refusant de saluer Savonarole quand le frère eut osé désobéir au pontife romain ; Faber s'émeut, prend une plume, celle-là peut-être dont il s'était servi tant de fois pour répondre aux hérétiques, et il écrit à Sadolet :

« Mon ami, je vous l'avoue franchement, ce langage si doux, si mielleux que vous parlez à Mélanchthon, a réjoui plus d'un luthérien et contristé plus d'un catholique. Vous avez cru peut-être que la lettre resterait secrète ; voyez combien vous avez été dupe de votre bon cœur : la voilà cette lettre qu'on se garde bien de cacher, mais qu'on montre à tout le monde, et qu'on accompagne en la lisant de commentaires injurieux pour votre dignité. Mon ami, vous vous êtes cru sans doute plus prudent que saint Paul qui, de retour du troisième ciel, recommandait à Tite d'éviter l'hérétique (1). »

(1) Amice, fateor ingenuè : hâc tua suavi et blandiloquâ ad Mel. epistolâ Lutheranos exhilarasti quamplurimos, ne dicam omnes ; sed e diverso inconsideratâ tuâ scriptione turbasti et mœrore multo affecisti catholicos sanè non paucos.

Epist. Joannis Fabri, ep. Vienn. ad Sadoletum, Mss. Vat., n° 3918.

C'était le langage de l'amitié, un peu sévère peut-être, mais plein de franchise. Si Sadolet a péché, qui donc oserait ne pas lui pardonner, en lisant sa réponse à Faber?

« Si j'ai écrit à Mélanchthon, ce n'est pas pour m'en faire un ami, mais parce que j'espérais qu'un langage affectueux le gagnerait à nous, et qu'ensuite il nous serait plus facile de (1) ramener nos frères égarés.

» Oui, cela n'est que trop vrai, j'ai pu oublier le sentiment de malignité, en écrivant à Mélanchthon; je l'oubliais parce qu'il s'agissait de la gloire de Dieu, du salut de mes frères et de la paix de l'Église. J'ai eu tort, je le confesse; j'ai péché, comme vous le dites, parce que je ne connaissais pas assez bien l'homme à qui je m'adressais : mais n'accusez pas mon intention; je voulais par la douceur, en bon chrétien, ramener au bercail du pasteur commun un de nos frères égarés. Si j'ai loué dans Mélanchthon l'homme de lettres, l'écrivain élégant, le professeur habile, je n'ai jamais voulu prendre la défense de l'erreur qu'il soutient : me serait-il défendu de lui écrire? Les Israélites n'avaient-ils pas commerce avec les publicains? »

II. Bembo.

Un jour, en 1506, dans cette chaste maison dont nous avons parlé, Sadolet reçut une lettre charmante de Venise; elle était de Bembo avec lequel il était en correspondance depuis trois ans (2). Lors de la découverte du Laocoon dans la vigne de des Fredis, Sadolet publia un poëme qui excita l'admiration des lettrés. On en avait retenu quelques passages qu'on répétait comme de nos jours on répéterait le motif d'un opéra de Rossini. Sadolet voulut connaître l'opinion d'un poëte; il

(1) Cum ad hominem illum scripsi quem tu minimè probas, non id tantum spectavi ut cum illo amicitiam inirem, sed illud etiam magis ut conciliatâ mihi benevolentiâ quod meæ certe litteræ efficere debuerunt, aditus mihi deinde esset ad hominum illorum animos in optimas partes pertrahendos. — *Ib.*

(2) Petri Bembi Epist. Fam., Ep. Jacobo Sadoleto. Venetiis, 1552, p. 90, 94.

adressa son œuvre à Bembo, qui lui répondit sur-le-champ : « J'ai lu cent fois votre Laocoon, merveilleux enchanteur ! ce n'est pas seulement l'image paternelle que vous faites revivre dans vos vers, c'est la statue que vous montrez à nos regards. Je suis de l'opinion de Béroalde, je n'ai pas besoin d'aller en ce moment à Rome pour voir le Laocoon ; j'ai devant moi vos vers (1). »

L'amitié de Sadolet pour Bembo datait de l'enfance : tous deux s'étaient rencontrés sur les bancs de l'école de droit à Ferrare, et s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par les mêmes goûts, les mêmes instincts, le même amour de la science. Ils se séparèrent, leurs études finies, Sadolet, comme nous l'avons dit, pour aller à Rome, et Bembo pour courir le monde.

Fils d'un patricien vénitien qui, à Ravenne, avait relevé le tombeau de Dante (2), Pierre Bembo avait appris le latin sous Alexandre Urticio. Son professeur était un habile humaniste, fou de l'antiquité classique, dont, selon lui, tout était à adorer, mœurs, institutions, théogonie, idiome. Il inspira sans doute à son élève ce culte fanatique pour le paganisme, auquel Bembo, devenu cardinal, ne put entièrement se soustraire. Au moment où l'écolier se prépare à faire voile pour la Sicile, on est étonné de le voir se recommander à la protection des dieux (3).

Nous pardonnerions difficilement à l'enfant son invocation païenne, si dans sa lettre il ne se montrait pas aussi reconnaissant envers le vieil Urticio. L'écolier ne peut se consoler de n'avoir pas embrassé son maître avant de partir pour la Sicile. Sur les flots de cette mer qu'il va traverser, il lui manquera quelque chose : la bénédiction de son professeur ; cette piété filiale vaut mieux que le paganisme de Bembo.

La Méditerranée lui fut hostile : il souffrit pendant la traversée, et plus encore, à chaque débarquement, dans les

(1) *Ibid.*, p. 92.

(2) Mazzuchelli, Scritt. ital., t. II, p. 2, pag. 733.

(3) Itaque cras navi ad Fossam Clodiam, quod velim dii approbent, reliquum iter in equis conficiemus. — Ep. Pet. Bembi Joann. Alex. Urticio præceptori, 1492.

mauvaises auberges où il était obligé de s'arrêter. Enfin il atteignit Messine, et descendit chez Constantin Lascaris, qui le reçut affectueusement. Il ne faut pas le confondre avec Jean Lascaris, « homme de cabinet, » dit l'auteur de la vie du cardinal d'Amboise, « qui avait vieilli sur les livres, qui savait le latin aussi bien que le grec, mais qui n'avait qu'une teinture fort légère des affaires du monde; savant de petite mine, d'une avarice sordide, qui affectait dans sa table, dans ses meubles, dans ses habits une pauvreté étudiée (1). » Bembo fait un autre portrait de Constantin, qui le reçut avec autant de cordialité que de générosité (2).

Bembo se livra sous ce maître habile à l'étude de la langue hellénique avec une véritable passion; et trois ans ne s'étaient pas écoulés qu'il écrit en grec avec une pureté de style tout attique. Ce n'était pas seulement des signes graphiques qu'il était venu demander à Lascaris: d'une famille riche, il allait à la recherche des manuscrits anciens, des vieux tableaux bysantins, des statuettes ou des médailles de l'ancienne Grèce, et chaque jour il augmentait ses trésors. Les courtiers d'antiquités, à cette époque, étaient ordinairement des Israélites, qui faisaient métier d'acheter à vil prix et de revendre fort cher ces fantaisies dont l'humaniste était lui-même si curieux. Quand il dit adieu à Lascaris, Bembo embarqua dans son vaisseau un véritable musée d'antiquités.

Il avait alors environ vingt-six ans, et passait pour un des premiers hellénistes de l'époque. A vingt-huit ans, il revint à Ferrare, où le duc Alphonse et la duchesse Lucrèce, sa femme, le reçurent avec empressement. Lucrèce Borgia, qu'on a chargée de crimes que n'ouït peut-être jamais l'oreille d'un casuiste, était alors dans toute la fleur de l'âge. Ce n'était pas seulement, si l'on en croit Bembo, « une des étoiles du ciel italien, » un modèle de grâces, une beauté qui l'emportait sur Hélène; mais une jeune femme qui, à tous les dons de

(1) Vie du cardinal d'Amboise, par M. L. L. L. G. Amsterd. 1726, in-4, p. 357-358.

(2) Qui nos excepit libentissimè et liberaliter. — Ep. Bembi Bernardo Bembo patri, 1492, p. 5.

la nature, avait voulu joindre ceux de l'âme : Florentine par son doux langage, poëte dont les neuf Muses auraient avoué les chants (1) ; une autre Lucrèce, ajoute l'Arioste (2).

Bembo lui dédia ses *Asolani*. Dans la dédicace de cet ouvrage, l'auteur célèbre avec enthousiasme les charmes, l'esprit, le savoir et les vertus de la duchesse. On se demande comment un jeune homme tel que Bembo, riche, de noble race, connu déjà dans le monde littéraire, aurait osé, à la face de l'Italie, chanter une femme qui eût ressemblé au portrait qu'en ont tracé Sannazar et Pontano. Si ce que Burchard en a dit est vrai, c'était quelque chose d'abominable ! Lisez : voilà Giraldi qui la regarde comme une femme accomplie ; l'austère Serassi qui la doue de toutes les vertus (3) ; l'Arioste qui, dans son épithalame, la compare, sous le rapport des charmes et des mœurs, aux femmes des temps modernes ou anciens, célébrées par l'histoire et la fable (4) ; Antoine Cornazzi, qui lui dédie son poëme en terza rima sur le Christ et la Vierge (5) ; comment ne pas douter ? Quelqu'un qui s'aviserait de recueillir les témoignages contemporains favora-

(1) Ad Lucretiam Borgiam :
Prima meum atque ævi sidus spectabile nostri
  Tantum animo quantum Borgia fronte micas :
Et tibi cùm facie non certet Agenore nata,
  Non Helena Idæo rapta Lacæna Pari.
Te tamen in studia et doctas traducis in artes,
  Nec sinis ingenium splendida forma premat.
Sive refers linguâ modulatum carmen hetruscâ,
  Crederis hetrusco nata puella solo ;
Seu calamo condis numeros et carmina sumpto,
  Illa novem possunt scripta dicere Deæ.

(2) La cui bellezza ed onestà preporre
Deve all' antiqua la sua patria Roma.
Orl., canto XVII.

(3) Donna bellissima, gentile ed ornata d'ogni virtù. — Historie Ferraresi, lib. X, p. 198.

(4) Pulchra ore, et pulchris æquantem moribus, aut quas
Verax fama refert, aut quas sibi fabula finxit.
Epith. carm. ill. Poet. ital., vol. I, p. 344.

(5) Tiraboschi, vol. VI, parte 2, p. 16.

bles à Lucrèce formerait un livre d'hymnes comme on n'en composa jamais à la louange d'une femme (1).

Si l'on veut que ce problème historique soit insoluble, il sera bien difficile de ne pas reconnaître la protection et les services qu'elle rendit aux savants. Sa cour était l'asile des lettrés : un humaniste est-il atteint par la pauvreté, s'il a le courage de l'avouer à Lucrèce, il est bien vite secouru. A-t-il une autre grâce à demander; cherche-t-il une femme qui l'écoute; Lucrèce est là, jeune, belle, parée, qui fait réciter au lettré ses vers ou sa prose, le soir le présente à la cour, le lendemain l'introduit dans le beau monde, et ne le laisse pas partir sans lui donner des marques d'une munificence toute royale.

C'est sous l'inspiration de cette muse que Bembo commença ses *Asolani* qu'il vint achever au sommet d'une montagne, dans le château d'Asolo (2).

Les Asolani obtinrent un grand succès; on dit que Bembo s'était proposé d'imiter les Tusculanes : assurément ni le sujet ni le ton de ces deux ouvrages ne se ressemblent.

Si vous avez vu le tableau de Winterhalter, vous pouvez vous faire une idée de la scène des Asolani. C'est le soir, comme dans le décaméron du peintre; une foule de jeunes filles et de jeunes hommes assis sur la mousse, au bord d'une claire fontaine, devisent de choses et d'autres. Les héros de cette pastorale sont : Gismondo, Lavinello, Bérénice.

Voici comment un de nos plus anciens écrivains, Jean Martin, secrétaire du cardinal Lenoncourt, a décrit le jardin enchanté où Bembo a rassemblé ses personnages :

« Il estoit my parti en quarré par une belle treille de uignes large et ombrageuse, qui seruoit d'allée de toutes pars et faisait tout le circuit de la muraille, estoffée de pierre uiue, espoisse et de longue estendue, où ny auoit qu'une seule ouuerture respondante sous l'un des bouts de la treille, au deuant de la quelle se trouvoit une haye de grenadiers druz et

(1) Roscoë a placé à la fin du t. I de sa Vie de Léon X, une dissertation sur le caractère de Lucrèce Borgia, où il s'attache à réfuter les calomnies imaginées contre cette femme, p. 365-388.

(2) Asolo adunque vago e piacevole castello posto negli estremi gioghi delle nostre Alpi sopra il Trivigiano. — Gli Asolani, lib. I.

serrez surpassant en hauteur la poitrine d'un homme ; et au demeurant fort délectable à regarder pour sa continuelle égalité si bien proportionnée qu'il ny auoit que redire; de l'autre costé, tout au long du logis de la royne y auait un beau rang de lauriers feuilliez qui faisoient un demi-arc sur l'allée, tant mignonement appropriez par le jardinier qu'il sembloit qu'aucune des feuilles n'osast passer leur ordre commandé (1). »

Bembo ressemblait à Pic de la Mirandole que le grand air inspirait. Il voulut connaître la cour d'Urbin, le rendez-vous de tout ce qui s'était fait un nom dans les lettres ou dans les arts (2). Le duc d'Urbin connaissait ses auteurs classiques comme un écolier de l'université de Padoue, parlait avec une rare pureté le florentin, expliquait Homère à livre ouvert (3), s'entendait en peinture, en sculpture, et savait assez de philosophie platonicienne pour disputer avec ses hôtes illustres. Élisabeth, sa femme, elle aussi, avait étudié Platon, non pas en pédante, mais en poëte : elle lisait les vers avec une voix qui allait à l'âme.

Castiglione dans son livre du courtisan, *il libro del Cortegiano*, a recueilli quelques-unes de ces causeries philosophiques qui avaient lieu dans le salon du prince. On y faisait parfois de l'esthétique, et il est curieux de connaître certaines théories de notre écrivain sur la nature du beau. L'opinion de Bembo différait peu de celle de Savonarole, c'est-à-dire de Thomas d'Aquin, que le moine de Saint-Marc avait si bien étudié. Il disait que le beau n'habite qu'en Dieu, que pour l'obtenir, il fallait prier ; il ajoutait que le beau renferme nécessairement le bon ; il faisait du beau un cercle dont le bon est toujours le centre. Et comme une sphère ne saurait exister sans un centre, continuait-il, le beau paraît insépa-

(1) Les Azolains de Mgr. Bembo, de la Nature d'amour, traduits de l'italien par Jean Martin, secrétaire du cardinal Lenoncourt, tierce édition. Lyon, chez Guil. Rouille, à l'Escu de Venise, 1552.

(2) Vita di Mons. Bembo brevemente descritta da Tomaso Porcacchi, non alcume annotazioni di Pierantonio Serassi, en tête des Rime di Pietro Bembo. In Berg., anno 1744, in-8°. — Agostini, Scrittori Veneziani, t. I, pref.

(3 Roscoë, t. I, p. 101.

rable du bon ; d'où il suit que rarement une âme méchante habite un beau corps. Pour prouver sa théorie, il disait à des auditeurs : Regardez au ciel ; tous ces astres qui nous envoient la lumière, remplissent cette double condition, ils brillent et ils servent. Abaissez vos regards sur la terre ; les arbres qui se couvrent des plus belles fleurs, sont aussi ceux qui produisent les plus beaux fruits. Puis il montrait le vaisseau près de prendre la mer, et faisait remarquer combien le mât, la proue, les voiles, la coque charment l'œil, non-seulement du marin, mais de tout homme étranger à l'art nautique. Et se laissant entraîner à sa nature poétique : « Ciel, terre, mer, fleuve, campagnes, arbres, » disait-il, « tout chante cette essence divine en qui la beauté s'unit toujours à la bonté : peintres, poëtes, orateurs, sculpteurs, philosophes voulez-vous arriver à la beauté, allez à Dieu : la beauté est le triomphe de l'âme sur le corps (1). »

Bembo croyait ne rester à la cour d'Urbin que peu de temps, mais il y trouva tant de séductions que pour lui les mois, puis les années, s'écoulèrent sans qu'ils s'en aperçut. Le palais du duc était comme un caravansérail où s'arrêtaient à chaque instant des capitaines, des courtisans, des peintres, des humanistes et des savants. C'est là qu'il se lia avec Castiglione, avec Raphaël, avec Julien et Jean de Médicis (2). Le spectacle des montagnes dont Urbin est entouré avait développé dans le Vénitien les germes de poésie qu'il apportait en naissant. On le vit abandonner un instant la langue latine pour

(1) Dico che da Dio nasce la bellezza, ed è come circolo di cui la bontà è il centro : e però come non può esser circolo senza centro, non può esser bellezza senza bontà : onde rare volte anima mala abita bel corpo, e perciò la bellezza estrinseca è vero segno della bontà intrinseca, e nei corpi è impressa quella grazia più o meno quasi per un carattere dell' anima, per lo quale essa estrinsecamente è conosciuta ; come negli alberi, ne' quali la bellezza de' fiori fa testimonio della bontà de' frutti, e questo medesimo interviene nei corpi... però la bellezza è il vero trofeo della vittoria dell' anima, quando essa con la virtù divina signoreggia la natura materiale, e col suo lume vince le tenebre del corpo. — Il libro del Cortegiano, t. II, p, 188-90. Milano, 1803, 8°.

(2) Mazzuch. Scritt, d'It. art. Bembo, t. IV. p. 739, in-folio.

écrire en italien. Il avait promis de réhabiliter le toscan et il tint parole. Il prit pour modèle Pétrarque, dont il rappelle souvent la grâce, et plus souvent encore la mignardise (1) : la langue qu'il parle, est claire, limpide, harmonieuse. Après plus de trois siècles on répète encore dans l'Ombrie quelques-uns de ses sonnets. Mais il n'abandonnait pas la langue latine : il y revenait quand il avait à célébrer quelque chose de grand, comme les vertus de ses bienfaiteurs, le duc et la duchesse, qu'il pleura dans une oraison funèbre où le cœur est encore plus éloquent que le style de l'écrivain (2).

Bembo était en quelque sorte la personnification du paganisme à l'aide duquel il voulait opérer la rédemption intellectuelle du nouveau monde. Bembo, et avec lui beaucoup de nobles esprits, croyait que les lettres ne pouvaient revivre qu'au moyen d'une formule toute latine qu'il avait trouvée dans Cicéron : c'est par Cicéron qu'il pensait racheter l'homme de ces ténèbres où la scolastique le tenait captif. L'homme, c'est là sa théorie esthétique, ne peut plus créer, il est condamné à imiter ; qu'il calque donc, et dans sa reproduction plastique, il trouvera et le mot et l'idée ; mais c'est par le signe matériel qu'il arrivera à l'esprit. On voit qu'il est loin de cette doctrine spiritualiste qu'il enseignait lorsqu'il était plus jeune, à la cour d'Urbin.

La théorie littéraire qu'il a développée dans une lettre sur l'Imitation (3), adressée à l'un de ses amis, a quelque chose de spécieux. Au moment où les lettrés etudiaient avec une passion si fervente les beaux écrivains de Rome, il s'était demandé quelle gloire littéraire, parmi toutes les gloires, il fallait faire revivre, et il avait choisi Cicéron ; bien différent en cela de quelques humanistes qu'il avait combattus et qui voulaient que le style latin moderne fût omnicolore.

Bembo exigeait donc qu'on s'attachât de préférence à un écrivain antique, mais du beau siècle ; et qu'après une contemplation calme, une étude patiente, une lutte obstinée,

(1) Bettinelli, del risorgimento d'Italia negli studj., p. 105.

(2) De Guido Ubaldo Ferretrio, deque Elisabethâ Gonzagâ Urbini ducibus.

(3) De Imitatione epist.

on essayât de lui dérober le secret de son style, comme on prend à force de travail la manière d'un peintre. Il disait, après Lazare Buonamici (1), qu'il eût mieux aimé parler comme Cicéron que d'être pape, et qu'une Tusculane valait un royaume (2). On sent, en lisant ses lettres latines, combien il a dû souffrir pour arriver à ce procédé qui reproduit la phrase du maître avec ses inversions, ses incises et son rhythme; travail malheureux où l'écolier dépensait toutes les nobles facultés qu'il avait reçues du ciel pour rester éternellement écolier. Bembo ressemblait alors au pauvre ouvrier en mosaïque, qui passe sa journée à souder une pierre à une autre pierre de même couleur, et croit avoir reproduit, après trente ans de labeur, le saint Jérôme du Dominicain, ou la Transfiguration de Raphaël. « Il rongeait, dit pittoresquement Eichhorn, la coque d'une amande sans arriver jamais jusqu'au noyau (3). » A quoi bon tant de peine inutile, puisque Bembo lui-même eut la gloire de proclamer l'avénement de l'italien, et l'insuffisance d'une langue morte pour exprimer des idées modernes?

Heureusement pour sa gloire qu'il eut le temps de chanter dans l'idiome de Pétrarque. Ses poésies, que nous n'avons à considérer ici que sous le point de vue de l'inspiration, ont mérité les louanges des écrivains les plus habiles (4). Elles vivront tant que vivra la langue italienne elle-même.

Il fut un des premiers humanistes, qui, à l'époque de la renaissance, conçurent l'idée de rassembler, comme documents historiques, les images gravées des empereurs ou des consuls de l'ancienne Rome; il s'attachait surtout à découvrir celles de son auteur favori. Quand on lui apportait une médaille inédite de Cicéron, il la couvrait de baisers et versait

(1) Niceron, Mémoires, etc., t. XXXIX, p. 193.

(2) Hist. Bibl. Fabri. t. III, p. 79.

(3) *Man nagte an der Schaale und kam nie bis zum Kern.*

(4) Pietro Bembo non solamente fu il primo che insegnasse il vero modo, e la certa regola d'imitare i buoni scrittori e di comporre con leggiadria nel gentilissimo Toscano linguaggio; ma fu altresì quel solo che questa favella medesima quasi da tutti in pochissimo pregio tenuta ravvivò. — Varchi, Ercol., p. 87, ediz. Comin. — Salviati, Avvertim., vol. I, l. II, cap. 9.

des larmes de joie ; il était heureux et parlait de son bonheur à tous ses amis. C'était entre eux un concert d'exclamations, et Bembo posait sa conquête dans un casier d'ébène qu'un habile ouvrier allemand avait longtemps travaillé. Quelquefois il arrivait qu'on essayait de tromper l'amateur enthousiaste, mais c'était peine inutile. Bembo était si bien au fait du style numismatique; il avait si bien gravée dans la tête l'image des figures antiques; il connaissait si bien les procédés mécaniques de l'art, qu'il n'y avait aucun moyen de le tromper.

Un jour Jules II reçut de la Dacie un manuscrit latin tellement chargé d'abréviations, que personne parmi les plus doctes de l'Académie romaine ne pouvait le déchiffrer (1). Le pape aurait envoyé une ambassade au bout du monde pour avoir l'explication de ces figures hiéroglyphiques. Quelqu'un nomma Bembo comme le seul qui pût les traduire. Sa Sainteté mande en toute hâte le Vénitien, qui se rend au palais, ouvre le volume, et se met à lire couramment comme il eût pu le faire dans un livre ordinaire. L'ouvrage, du reste, ne contenait rien de merveilleux; ces signes, interrompus à dessein, étaient formés par un sténographe de l'époque; et qui possédait la clef de quelques abréviations pouvait bientôt deviner le reste. Peu de temps après, Bembo recevait de Sa Sainteté le titre de commandeur de Saint-Jean de Jérusalem à Bologne (2). C'est assez parler du savant, il faut faire connaître l'homme.

Pomponace (Pomponazzi), professeur à Bologne, était un hardi penseur qui, dans son livre *de Immortalitate animæ*, faisait enseigner à Aristote des propositions que ce philosophe n'a jamais énoncées. Le livre fut brûlé à Venise (3), après qu'il eut été doctement combattu par Augustin Niphus (Nifo), et Gaspard Contarini, et doctement aussi défendu par Chrysostôme de Casale (Chrys. Javelli, en latin Canapicius). A l'époque de l'élection de Léon X, Pomponace eut la bonne

(1) Bemb. Ep. fam., lib. V, n° 3. — Beccadelli, Vita del Bembo.

(2) Joannis Casæ Descriptio vitæ Petri Bembi et Gasparis Contareni, Patavii, 1685.

(3) Prierio, De Strigim. Dæmon. mirandis, lib. 1, c. 5.

idée d'envoyer son livre à Bembo, qui le lut; et n'y trouvant aucune proposition hérétique, le soumit au maître du sacré palais, qui, n'y voyant rien non plus de condamnable, dut en appeler à Sa Sainteté. Léon X, après l'avoir examiné, défendit de tourmenter désormais Pomponace, qui conserva sa chaire. En lui donnant cette heureuse nouvelle, Bembo avait eu soin de faire passer au professeur quelques trimestres d'une pension qu'on avait négligé d'acquitter pendant la longue guerre qu'il avait soutenue contre un grand nombre de théologiens (1).

III. Bibbiena.

Si vous voulez connaître, non pas le cœur, nous savons tous ce qu'il vaut, mais la figure de Bibbiena (2), regardez au Vatican dans la camera di Torre Borgia ; Raphaël l'a placé à côté de Léon X; le peintre en a fait un jeune homme d'une singulière beauté (3).

Le cardinal, plus d'une fois, remercia la Providence du compagnon d'exil qu'elle lui avait amené. Bibbiena avait un fonds de gaieté inépuisable : il riait de tout, des fatigues de la route, des ardeurs du soleil, de ces hôtelleries, dont Érasme et Bembo se sont si spirituellement moqués; caravansérails placés à des intervalles immenses, et où le voya-

(1) Pomponace se défendit contre les attaques dont il était l'objet et, il faut l'avouer, qui paraissent fondées. Dans son apologie il disait à Bembo : « Cùm primum a S. Leone decimo crucigerorum equitum præfecturam sanè opulentissimam consecutus es, nonne quàm primùm redditus, vectigalia, pensiones annuas, pro nutu nostro servire jussisti ? atque sæpissime œconomos dispensatores tuos ut commodis nostris præsto essent, admonuisti ? » — *Voir* sur Bembo : J. D. Passavant, *Rafael von Urbino*, t. I, p. 103 et suiv.; Pope-Blount, p. 554 ; Bayle, Dict., art. *Bembo ; Die Historie der Gelahrheit*, p. 155.

(2) Il Bibbiena, o sia il ministro di stato, dal dott. Angelo Maria Bandini ; Livorno, 1758, in-4°.

(3) Vasari, vita de' Pittori, parte III, ediz. di Torrentino, p. 662. — *Rafael von Urbino*, von J. D. Passsavant, t. II, p. 178. — Raphaël a fait deux portraits de Bibbiena ; l'un est au musée de Madrid, l'autre au palais Pitti à Florence.

geur était à peu près sûr de ne trouver ni un bon lit ni une bonne table. Ses amis appelaient cette disposition à la moquerie de la folie, et disaient qu'il eût passé pour fou parmi les fous (1). Sa propension au rire s'explique : à Florence, il avait vu représenter une comédie où l'homme jouait un bien triste rôle. Hier, le peuple n'avait pas assez de larmes pour pleurer le premier magistrat de la cité qu'une mort inopinée venait de ravir à l'amour du peuple; pas assez de chants pour célébrer l'avénement au pouvoir de Pierre, fils du Magnifique; pas assez de couronnes pour tous ces hommes de science qui faisaient de lointains voyages afin d'enrichir la bibliothèque du grand-duc de chefs-d'œuvre littéraires. Aujourd'hui, ce peuple inconstant après avoir chassé son maître à coups de pierres, brûle les beaux livres venus de l'Orient et rassemblés dans le palais bâti par Michelozzi; puis brise des statues qui faisaient l'admiration des étrangers, parce que tout cela appartenait au fils de Laurent. Folie! disait Bibbiena. Il est venu souvent prier dans ce couvent des dominicains, que les Médicis ont enrichi ; et aujourd'hui qu'un descendant de cette noble famille, poursuivi par la populace, vient demander au nom du Christ qu'on lui laisse passer la nuit dans le dortoir du monastère, un frère le repousse et lui dit : « va-t'en! » Folie! murmurait Bibbiena. Une autre fois, c'est un religieux de Saint-Marc du nom de frère Jérôme, qui, le vendredi, est regardé comme un saint à Florence, et le lundi suivant est pendu et brûlé comme un imposteur. Folie! répétait Bibbiena. Bien jeune il s'était promené près du Prato, dans ces beaux jardins de Ruccelaï, où, à l'ombre d'arbres toujours verts, des hommes pleins de la lecture des anciens rêvaient une république modélée sur celle de Platon ; et dans tous ces républicains, il avait trouvé, plus tard, de petites vanités, de petites ambitions, de petites colères. Folie! disait-il encore, et il riait. En route avec le cardinal Jean, dans ses longs voyages à travers l'Italie, la France, la Germanie, la

(1) Erat Bibbiena mirus artifex in hominibus ætate vel professione gravibus ad insaniam impellendis. — Jovius, Vita Leon. X, lib. IV, p. 97, ed. Flor., 1551.

Flandre, partout il avait trouvé à exercer sa verve satirique: c'était un autre Rabelais qui prenait le monde pour un théâtre, les hommes pour des acteurs, la vie pour une comédie: seulement, l'âge le convertit. Quand il eut vu avec quelle force d'âme son compagnon supportait l'exil, la douceur qu'il montrait envers les faiblesses humaines, la charité dont il brûlait même pour ses ennemis, sa confiance dans la Providence, son courage dans l'adversité, sa piété filiale, son zèle évangélique; alors il finit par avouer que la sagesse pouvait habiter sur cette terre.

Avec ces penchants au rire, il n'est pas étonnant que, dans ses études classiques, Dovizi se fût attaché surtout aux écrivains comiques de l'antiquité. Son auteur favori, c'était Plaute, qu'il portait constamment en voyage, qu'il relisait à chaque instant de loisir, et qu'il savait par cœur. Si jamais il veut mettre en relief une de ces innombrables sottises que le monde promène autour de lui, c'est de Plaute qu'il s'inspirera; c'est sur la scène qu'il la jouera, et alors vous le verrez reproduire jusqu'aux crudités de langage de son poëte favori, par une sorte de folie aussi : pour être antique. De sorte que lorsqu'on voudra connaître Bibbiena, il faudra bien se garder de le juger d'après son œuvre littéraire. Il sera hardi dans la Calandra jusqu'à la licence, parce qu'à ses yeux, la chasteté des termes n'est que de la pruderie.

Si la Calandra, cette comédie que Bibbiena composa fort jeune, et longtemps avant qu'il fût entré dans les ordres, ne peut trouver grâce aux yeux du moraliste, elle a sous le rapport du style obtenu les applaudissements de l'Italie tout entière. C'est une des plus heureuses, trop heureuses imitations sans doute, qu'on ait faites de la manière de Plaute. Hâtons-nous de dire que les mœurs de Bibbiena ne ressemblaient nullement à celles qu'il a mises en scène.

Si Bibbiena, adolescent, n'avait pas une grande estime pour l'humanité, il savait comprendre en artiste les œuvres qu'elle produit. Il se dédommageait en quelque sorte de ses dédains pour la nature vivante, par son culte pour la matière. Sans être peintre ou sculpteur, il appréciait avec un tact exquis les beautés d'une statue ou d'un tableau. Au premier coup

d'œil il disait si la statue était antique, si le tableau était d'un bon maître. Il n'est presque pas besoin de remarquer que Bibbiena comme Bembo aimait le paganisme; qu'adorateur de ce que Lessing appelle l'enveloppe visible, il allait chercher dans la mythologie ses admirations. La poésie chrétienne des artistes ombriens lui était presque inconnue; il passait devant une œuvre de Giotto sans éprouver d'émotion, parce qu'il prisait avant tout la vie matérielle avec ses fraîches carnations, ses chaudes et brillantes couleurs, ce qui tombe sous les sens, en un mot; il aurait adoré Rubens.

S'il aima Raphaël, c'est moins quand le peintre s'exerçait à représenter des madones que quand il peignait sur les murs de la Farnésine les fables d'Apulée.

Bibbiena était un homme de cour accompli (1). Aussi le cardinal Jean de Médicis l'avait-il employé souvent, et avec succès, pour représenter les Médicis exilés. A Mantoue, lors du congrès tenu dans cette ville pour traiter de la pacification de l'Italie, Bibbiena, qui avait su s'attirer la confiance de Jules II, dont il était le plénipotentiaire, obtint un véritable succès (2).

Léon X l'avait choisi, comme nous l'avons vu, pour son conclaviste. Suivant la coutume, le pape lui fit don de tous les meubles qui garnissaient la maison qu'il occupait sur la place de Navonne (3), pendant qu'il était cardinal. Le 23 septembre 1513, il conféra le cardinalat à Jules de Médicis, son cousin, à Laurent Pucci, nommé dataire par Jules II (4), à Innocent Cibo, petit-fils d'Innocent VIII, et à Bernard Bibbiena, qui avait pris les ordres, et était alors diacre. Léon X écrivit à Ferdinand d'Espagne une lettre où il vantait la pru-

(1) C'est un des interlocuteurs des dialogues de Castiglione. *Voir* Il libro del Cortegiano, t. I, p. 38, 169, 170, 225, Milan, 1803, 8°.

(2) Questo vi dico che di messer Bernardo tanto onoratamente sente e parla N. S. che è cosa da non credere, considerata la natura di Sua Santià, che di nessuno si contenta, di nessuno si suol lodare. — Bembo, ep. 24, ott. 1512.

(3) Mss. Bib. Magliab. XXXVI, n° 97.

(4) Negri, Scrittori Fiorentini, p. 379.

dence, l'intégrite, les talents et les vertus de son conclaviste (1).

Voilà donc les trois symboles de la vie intellectuelle que Léon X réunit auprès de sa personne lorsqu'il eut ceint la tiare. Bembo représente l'élément littéraire païen; Bibbiena l'élément artiste païen; Sadolet l'élément chrétien. Bembo veut opérer le réveil de l'esprit à l'aide de Cicéron. A force de chercher le style, il finira par n'adorer que le signe, et il ira, par un étrange anachronisme, jusqu'à mettre au service d'idées toutes chrétiennes des formules toutes mythologiques. Ce culte pour le mot, poussé jusqu'à l'idolâtrie, contribuera toutefois au progrès de l'intelligence en l'attirant vers ces deux mondes romain et grec qu'elle avait délaissés trop longtemps, et où reposaient les véritables sources du beau. Combien il est à regretter qu'il n'ait pas appliqué au christianisme cette théorie esthétique qu'il développait à la cour du duc d'Urbin! Bibbiena suivra Bembo dans cette voie du naturalisme. Comme aux yeux de Bembo, Cicéron c'est tout le style, aux yeux de Bibbiena, Scopas ou Praxitèle c'est toute la statuaire; dans la statue ce n'est pas l'idée, mais la ligne seule qui le frappe; et comme il ne trouve cette ligne que dans l'œuvre des Grecs, il méprise toute image taillée par un ciseau chrétien. Ne lui parlez pas de l'expression qu'Orcagna a su rendre si merveilleusement, si la pierre n'a pas été traitée anatomiquement par le statuaire. Sous un point de vue, il a raison, car la beauté en sculpture ne saurait exister qu'à la condition de l'alliance de l'expression et du dessin: mais la ligne le préoccupe trop. Cependant on ne saurait nier, en blâmant ses tendances trop sensualistes, qu'il n'ait rendu de véritables services à l'art en propageant l'étude de la réalité ou du dessin. Entre ces deux hommes aux idées trop exclusives, vient se placer Sadolet, âme calme et réfléchie, dont l'amour pour l'antiquité ne va pas jusqu'au fanatisme, qui ne s'est pas contenté d'étudier Cicéron et Dé-

(1) Prudentiam, integritatem, agendisque rebus usum atque scientiam virtutesque cæteras et esse tibi perspectas existimo, et reipublicæ, et honori et præsidio confido fore. — Epist. Bembi, ep. Ferdinando Hispaniæ regi, n° 7.

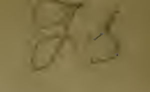
mosthène, mais qui a médité saint Paul, qui a lu la Bible, qui connaît les Pères. Il est spiritualiste autant qu'on peut l'être à cette époque. Son artiste modèle, c'est Raphaël, non pas toutefois dans les œuvres qu'il a produites au sortir de l'école de Pérugin, mais dans celles qu'il a créées tout récemment, et où l'on trouve l'expression du peintre de l'Ombrie, et les contours des maîtres florentins. Nous sommes sûrs que tant qu'il restera près de Léon X, l'art ne s'abîmera pas dans le paganisme; que la théorie sur l'imitation de Bembo ne triomphera pas complétement, et que si la littérature profane a dans le Vénitien un brillant représentant, lui, Modénais, saura favoriser l'étude des saintes lettres, en donnant l'exemple d'une grande chasteté de style, d'un amour éclairé pour le christianisme, et d'une sainte admiration pour la parole révélée. Voilà les trois auxiliaires principaux qu'en montant sur le trône Léon X s'est adjoints afin de travailler à la gloire de la religion, des lettres et des arts. Tous trois sont des hommes de paix et de charité.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.




BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 20698 2461